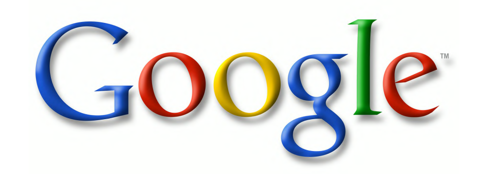



ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
- 82 -
PARIS VIARROND.T
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS

VIE

DE

DON TOMAS ZUMALACARREGUI.

Cet ouvrage se vend au bureau du Journal *la Mode*, rue de Helder, n° 25;

Dentu, libraire, Palais-Royal, Galerie d'Orléans ;

et chez Mme Clémentine Setuntz, rue de Provence, n. 7 bis.



D.n J Parada lo dib. ... lit.

Tomas Zumalacarregui

1845.

Tomas Zumalacarregui

VIE

DE

ZUMALACARREGUI,

Duc de la Victoire,

Capitaine-Général de l'armée de CHARLES V;

par le général

D. J. A. ZARATIEGUI.

Traduite par Alexandre Hournon.

> .....semperque inferior copiis, superior omnibus prœliis discederet : quòd nunquam manum consereret, nisi cum adversarios locorum angustiis clausisset, quod perito regionum, callidèque cogitanti sæpe accidebat.....
>
> (Corn. Nepot. IN VITA DATAMI.)



PARIS,

IMPRIMERIE DE LACOUR ET COMP[ie],

33, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel.

1845.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Nous sommes persuadé qu'en publiant la VIE DE ZUMALACARREGUI nous allons modifier l'opinion qu'ont aujourd'hui, relativement à la personne ou au mérite de ce général, plus d'un Espagnol et beaucoup d'étrangers qui, ne l'ayant connu que par le bruit de la renommée, ignorent, faute de détails, ce qu'il fut réellement ainsi que la valeur de ses actions. Nous nous demandons à nous-même si la réputation dont Zumalacarregui jouit actuellement en Europe s'accroîtra ou diminuera lorsque le public aura pris connaissance de notre travail. Voilà précisément ce qu'il nous est très-difficile de prévoir, tant les hommes diffèrent dans leur manière de juger les choses. Néanmoins, les renseignements que nous allons mettre au jour

sont tellement importants que, dès à présent, nous nourrissons l'espoir d'un résultat d'autant plus favorable au héros carliste que sa réputation sera assise sur une base solide, et que nous procurons ici aux écrivains qui voudraient entreprendre le travail difficile de transmettre aux générations futures les événements de notre malheureuse guerre civile, un guide sûr pour traiter avec toute l'extension possible ce qui est relatif à ce sujet.

Nul parmi ceux qui nous connaissent ne doutera de l'authenticité de ce que nous dirons de Zumalacarregui, nous qui avons été honoré de son amitié, dépositaire de son entière confiance, témoin oculaire de tous ses actes publics et privés, durant la guerre qui fut l'origine de sa grande célébrité; et, bien que nous soyons persuadé que d'autres regarderont notre témoignage comme l'expression d'un esprit passionné, cela ne peut nous empêcher d'offrir ce faible tribut à la glorieuse mémoire de l'homme qui, on le sait, nous donna tant de marques de distinction.

Nous puisons encore un autre motif de publier la vie de Zumalacarregui, dans le juste désir de satisfaire à tant de questions que l'on nous adresse si souvent touchant sa personne et son caractère.

Les officiers studieux qui ont, depuis 1815 jusqu'ici, passé leur vie à dévorer des volumes sur l'art militaire, grâce à la paix qui règne dans presque toute l'Europe, s'étonneront peut-être, en arrivant à la fin du petit travail que nous leur présentons, de ne voir dans les opérations de Zumalacarregui, malgré sa réputation comme général, aucune de ces règles qui révèlent l'existence d'un plan concerté d'avance; mais ceci vient uniquement de ce qu'il a été obligé, pour agir, de se conformer à ses ressources et à sa situation. Quelques réflexions seulement suffiront pour faire comprendre les véritables motifs de sa conduite.

Au commencement de 1835, le roi Charles V, notre maître, fit connaître à Zumulacarregui les grands avantages qui résulteraient pour sa cause du moment où ses armes pourraient s'avancer jusqu'à Burgos. Celui-ci, après avoir donné son avis, reçut l'ordre de soumettre un plan ou mémoire, dans lequel il ferait mention de ce qu'il regardait comme indispensable pour conduire l'armée au but indiqué. Zumalacarregui eut à peine quitté le souverain qu'il commença ses calculs; il écrivit ensuite son mémoire et le remit peu de jours après entre les mains de S. M. Que l'on observe bien que

tout ce qu'il y demandait pour accomplir l'objet de tant de vœux se bornait à *quatre cent mille cartouches* et à *cinq cent mille francs*, et que cette dernière somme devait servir durant deux mois à la solde des troupes, sans qu'il fût besoin de grever les populations pour cette entreprise. Nous sommes convaincu que ceux qui ont quelque idée des dépenses qu'entraîne la moindre opération de guerre, regarderont cette demande comme très-modeste. Du reste, Zumalacarregui servait un monarque plus riche en vertus qu'en argent, raison pour laquelle le mémoire fut inutile et sans résultat, comme le furent toujours toutes espèces de projets, dès qu'ils exigèrent quelque dépense.

Le général d'une armée est semblable à l'architecte qui demande des ressources en proportion de la grandeur de l'entreprise qui lui est confiée; mais quand celles-ci manquent entièrement, le plan est soumis aux circonstances; et il n'est pas très-facile à un général, qui doit avant tout chercher pour ses soldats le pain de chaque jour, de pouvoir décider la veille ce qu'il fera le lendemain. Zumalacarregui, néanmoins, avait son plan particulier et un but arrêté dont il ne s'écarta, en général, que très-rarement; ce plan était tracé

dans son esprit et rien ne l'a mieux démontré que ses progrès mêmes.

Ceux qui liront la vie de Zumalacarregui sans réfléchir aux ressources dont ce général disposa pour former, maintenir, discipliner et entretenir son armée, dans une situation si précaire, contre tous les efforts d'un ennemi on ne peut plus actif ni plus puissant, l'estimeront moins peut-être qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici, en lisant les détails que nous leur présentons; toutefois, les esprits qui le jugeront avec impartialité conserveront, non seulement l'opinion qu'ils en avaient auparavant, mais ils l'admireront encore davantage.

La principale pensée de ce général fut d'accroître ses forces par tous les moyens possibles, sans préférer pour cela le nombre à une organisation solide; de ne jamais entreprendre une opération qui ne lui offrît presque la certitude de quelque avantage. Son application à conserver ce qu'il avait acquis déjà provenait des grandes difficultés qu'il éprouva avant d'arriver au point où il parvint, et de ce que, exempt d'illusions, il ne voyait pas, comme tant d'autres, trop confiants, les moyens de réparer les maux que pourrait lui causer un revers.

L'histoire, si impartiale qu'elle soit, ne jugera jamais exactement Zumalacarregui ; car, ayant été privé de ressources, il n'a pu faire connaître l'étendue de ses talents militaires. Si, parce qu'il n'a commandé que six, huit ou douze bataillons tout au plus, quatre escadrons et un vieux canon dont la nécessité seule put forcer à se servir, si on refuse de le classer parmi les plus grands capitaines, il est juste qu'on lui accorde, au moins, une place parmi cette espèce de héros qui ont humilié l'orgueil de leurs ennemis au moyen des armes les plus vulgaires, comme Hercule avec une massue, David avec une fronde et Samson avec une mâchoire d'âne.



INTRODUCTION.

LA Navarre, qui jadis formait à elle seule un royaume, n'est plus aujourd'hui qu'une province de l'Espagne. Ce pays, situé au nord de la Péninsule, est séparé de la France par la barrière naturelle des Pyrénées; il est, en outre, limitrophe du Guipuzcoa, de l'Alava, de la Vieille-Castille et de l'Aragon. Au XVe siècle, les limites de la Navarre étaient plus étendues; mais, depuis que Ferdinand-le-Catholique réunit cet état à sa vaste monarchie, la France s'empara de la partie située au-delà des Pyrénées. Maintenant, le territoire de la Navarre espagnole a près de 26 lieues de longueur, 22 tout au plus de largeur, et environ 450 de superficie. Outre la grande chaîne des monts Pyrénées, la Navarre en renferme diverses autres, bien que de moindre grandeur, que les naturels appellent Sier-

ras (*a*). Ces monts sont comme les anneaux ou les rameaux des premiers ; ils se trouvent coupés, de distance en distance, tantôt par le cours des torrents, tantôt par des interruptions naturelles, et forment de nombreux labyrinthes, nom qu'on peut leur donner, car le voyageur qui ne les connaît pas bien n'en sort qu'avec difficulté. Les sierras les plus considérables de la Navarre sont celles d'Urbasa et d'Andia, qui s'élèvent au milieu des vallées d'Amezcoa, d'Yerri, de Guesalaz, de Goñi, d'Araquil, de Borunda et de la province d'Alava ; celle d'Aralar est placée entre les routes royales qui se séparent à Irurzun, en venant de Pampelune, et conduisent à Vitoria et à Tolosa. Sur la cime élevée de cette dernière montagne est située la chapelle de Saint-Michel-Excelsis. Après les sierras dont nous venons de parler, il en est d'autres de second ordre ; telles sont celles de Codès, d'Ujue et du Perdon ; il en existe en outre un nombre considérable de moindre élévation. Au milieu de tant de hauteurs, de crêtes, de cordillières, on aperçoit, comme autant d'autres géants dressant leur tête, la Higa de Montréal, près de Pampelune ; la Peña-Roya, près de la Basse-Amez-

(*a*) Sierra, en espagnol, signifie Scie. Les montagnes dont parle l'Auteur sont dentelées, c'est pour cela qu'on leur a donné le nom qu'elles portent aujourd'hui.

coa ; l'Artesa et Saint-Donat, dans les extrémités de la sierra d'Andia ; le Montjurra et Montjardin dans le voisinage d'Estella. Le fameux site des Deux-Sœurs consiste en deux énormes rochers qui se dressent perpendiculairement sur l'un et l'autre côté de la route royale de Pampelune à Tolosa. Les trois cinquièmes de la Navarre sont occupés par des montagnes, ce qui fait que la cavalerie ne peut y manœuvrer, si ce n'est par petits détachements. Le Guipuzcoa et la Biscaye se trouvent dans le même cas, et l'Alava seule possède une assez grande plaine à l'entour de Vitoria.

Mais revenons à la Navarre dont il s'agit de faire plus particulièrement la description : du grand nombre de torrents et de petites rivières qui descendent de ses montagnes se forment immédiatement trois rivières importantes, l'Ega, l'Arga et l'Aragon. L'Ega prend sa source dans les montagnes voisines de Maestu ; les deux autres sortent des Pyrénées. A peine ces trois rivières ont-elles pu parcourir quelques plaines magnifiques et fécondes de peu d'étendue, il est vrai, qu'elles rencontrent l'Ebre auquel elles paient leur tribut commun. Ce prince des fleuves de la Péninsule limite dans son cours, durant quelques lieues, le territoire de la Navarre

dont il traverse ensuite l'une des parties les plus fertiles.

L'ancien royaume de Navarre, formé peu après l'irruption des Sarrazins en Espagne, maintint son indépendance durant plus de sept cents ans.

Quand la Navarre s'unit aux autres provinces de la couronne de Castille, ce fut à certaines conditions stipulées entre les trois états de ce royaume et le roi Ferdinand-le-Catholique, représenté par don Diego Fernandez de Cordova, gouverneur des pages de S. M. Depuis lors, tous les souverains d'Espagne, y compris Ferdinand VII, ont juré d'observer ces conditions; ce qu'ils ont fait avec plus ou moins d'exactitude; et, si par hasard ils y manquèrent quelquefois, aussitôt que les trois états rassemblés firent entendre leurs griefs, justice fut rendue.

Une erreur assez commune a fait croire que les Navarrais, à la mort de Ferdinand VII, ne prirent les armes que pour défendre leurs fueros. S'ils avaient alors été menacés dans la possession de ces fueros, cela pourrait paraître vraisemblable; mais jusque-là, loin d'avoir manifesté l'intention de les supprimer, le gouvernement christino avait promis de les conserver dans toute leur intégrité. C'est la constitution de 1812, rétablie en 1836, qui a annulé celle de Na-

varre ; car en réalité les fueros ne sont autre chose qu'une constitution. La guerre commencée dans ce pays en 1833, n'eut pas d'autre motif que la défense des droits légitimes de l'Infant don Carlos-Maria-Isidro à la Couronne d'Espagne. Et si ce qu'on lira dans le cours de cette histoire ne suffisait point pour le prouver, nous, témoin oculaire de tout ce qui s'est passé en Navarre durant la lutte, nous protestons contre ceux qui soutiendraient le contraire.

La Navarre est divisée en cinq districts dont les chefs-lieux sont Pampelune, capitale en outre de toute la province, Sangüesa, Estella, Olite et Tudela. Ces cinq districts comptent entre eux neuf villes, quatre-vingt-dix bourgs environ, et neuf-cents villages ou hameaux. La réunion de plusieurs de ces derniers forme ce qu'on appelle une *vallée.* Rien de plus régulier que la composition des vallées relativement à la partie topographique, car elle diffère assez quant au nombre.

Quoique très-bornée dans ses limites, la Navarre a été favorisée de la nature en plusieurs de ses parties qui jouissent d'une prodigieuse fertilité. Elle produit du blé, de l'orge, du maïs et des légumes en aussi grande abondance que tout autre lieu de la Péninsule. Sa récolte en céréales surpasse de beau-

coup les besoins du pays ; il arrive particulièrement pour celle du vin que l'on est parfois obligé en différents villages de la Rivera de jeter une partie du vieux pour conserver le nouveau, faute de vaisseaux pour le recueillir, et cela, après avoir employé une grande quantité de raisin à un autre usage. L'huile est commune en certains endroits de la Navarre, principalement dans les plaines qui avoisinent l'Ebre, dans lesquelles se trouvent aussi d'excellents fruits et, pour ainsi dire, de toutes les espèces qui existent en Europe. Les troupeaux, ceux à laine surtout, y sont très-nombreux et méritent d'être universellement appréciés, tant pour la nourriture substantielle et agréable qu'ils fournissent que pour leurs riches toisons. Les rivières y sont très-poissonneuses ; et là où manquent toutes ces richesses, dans les lieux voisins des neiges perpétuelles des Pyrénées, par exemple, la nature a donné en compensation à ces contrées d'immenses forêts de bois de construction et d'abondantes mines de fer.

Le territoire de la Navarre est peuplé d'environ 260,000 habitants, dont les trois quarts sont laboureurs et accoutumés dès l'enfance aux travaux des champs. Il résulte de ce continuel exercice et de celui qu'ils prennent en outre, en jouant à la balle

et à la barre (*a*), que leurs membres acquièrent une grande souplesse et une grande agilité. Le Navarrais, en général, est d'une constitution forte, vigoureuse, et quoique de moyenne taille, il est robuste et bien fait; de plus, il est fidèle, courageux et réservé, ce qui ne laisse pas de former certain contraste avec son caractère constamment gai; en cultivant ses champs, dans la rigueur de l'hiver, comme en recueillant ses moissons, sous l'influence du soleil ardent de la canicule, il semble qu'il ne trouve pas de meilleur remède à ses peines, de plus grand soulagement à ses fatigues qu'en répétant les refrains de sa province; lorsqu'il est soldat, en campagne, le jour où il se voit atteint par la soif et par la faim, à l'instant même où il va en venir au mains, à moins que les chefs ne l'en empêchent, il chante mieux ce jour-là qu'en toute au-circonstance de la vie. Les délassements favorits du peuple, durant sa jeunesse, sont la musique nocturne, que l'on appelle ronda, et les repas ou dîners d'amis. En Navarre, les grands crimes sont à peine connus de toute une génération. Le vol et le suicide, en particulier, y sont très-rares; nous ne pouvons pas

(*a*) Jeu espagnol qui consiste à lancer une barre de fer le plus loin possible.

en dire autant des querelles qui, malheureusement, y sont fréquentes, et ne se terminent pas toujours sans effusion de sang.

La richesse est assez divisée en Navarre, ce qui fait que les uns n'y oppriment point ou n'y dominent point les autres, comme cela arrive en divers endroits. Le nombre de ceux que leur extrême misère oblige à implorer la charité publique est très-petit en ce pays comparativement à celui des pauvres qui existent dans les autres provinces; cela tient à la facilité avec laquelle on peut se procurer les choses nécessaires à la vie, dans une contrée où l'agriculture forme l'unique élément de prospérité ; enfin, le Navarrais dans sa jeunesse, soit influence du climat, soit effet des mœurs et de l'éducation, aime autant la profession des armes pendant la guerre qu'il la hait en temps de paix.

La capitale de la Navarre, Pampelune, peuplée de 18,000 âmes, est une place de guerre très-forte, avec une citadelle construite sur le plan de celle d'Anvers. Il y avait dans cette capitale, avant la suppression des fueros faite en 1836 par la révolution, un conseil royal qui jugeait, en dernier ressort et sans appel, tous les procès, et qui jouissait de beaucoup d'autres prérogatives au profit des natu-

rels. Toutes les communes de la Navarre étaient administrées par des alcaldes ordinaires, nommés tous par le vice-roi, sur la proposition des municipalités. Les alcaldes relevaient immédiatement du conseil royal devant lequel ils répondaient de tous leurs actes.

Les cortès de Navarre, composées des trois états du royaume : de l'état ecclésiastique, de l'état militaire et des universités, du clergé, de la noblesse et du peuple, tinrent leurs dernières séances en l'année 1829. A la fin de cette session, elles avaient nommé, comme de coutume, une députation permanente ; la députation se réunissait à Pampelune à certaines époques de l'année ; son principal devoir était de veiller à l'observation des fueros et à l'accomplissement des dernières dispositions prises par les cortès.

Les trois provinces basques, associées à la Navarre dans la lutte dont nous allons parler, diffèrent très-peu de celle-ci quant aux mœurs ; nous dirons plus, elles la surpassent en bonté et en simplicité ; leurs lois ou fueros, sans être les mêmes, se ressemblaient beaucoup. Le territoire des trois provinces est égal en grandeur à celui de la Navarre. La province de Guipuzcoa, la plus voisine des Pyrénées, est occu-

pée par près de 120,000 habitants ; celle de Biscaye en compte plus de 140,000. Ces deux provinces sont baignées par l'Océan, sur lequel elles possèdent différents ports, ce qui les dédommage du peu de productions que fournit généralement le pays. La province d'Alava, située plus à l'intérieur, est limitrophe de la Castille et de la Navarre, et quoique son territoire soit excellent en quelques endroits, c'est la moins peuplée des trois provinces ; elle n'a pas plus de 70,000 habitants. Les naturels de la Biscaye, du Guipuzcoa et d'une grande partie de la Navarre parlent la langue basque. La conservation pure de cette langue, après tant et de si grands événements qui se sont succédé en Espagne durant plus de vingt siècles est, à notre avis, le plus grand monument auquel on puisse recourir pour prouver au monde la valeur avec laquelle les habitants de ces montagnes ont toujours défendu leur indépendance.



VIE

DE

DON THOMAS ZUMALACARREGUI.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de l'esprit belliqueux de la Navarre. — État politique de la nation avant le commencement de la dernière guerre. — L'Infant Don Carlos héritier présomptif de la couronne. — Quatrième mariage de Ferdinand VII. — Décret qui révoque la loi de succession. — L'Infante Doña Maria-Luisa-Carlota. — Sentiments du peuple espagnol. — Maladie de Ferdinand VII. — Création de la faction Christine. — Son entrée au pouvoir. — Premières mesures auxquelles elle a recours. — Dispositions hostiles de différentes provinces contre les nouveaux gouvernants. — Fidelité de Don Carlos à l'égard du roi son frère. — Voyage de l'Infant en Portugal. — Protestation relative à ses droits à la couronne. — Précautions du parti christino. — Mort de Ferdinand VII. — Manifestation en faveur de Charles V. — D. Santos Ladron et D. Manuel Lorenzo. — Combat de Los-Arcos. — Ladron fait prisonnier. — Origine de son prestige. — Effet que sa mort produit en Navarre. — Ce qui se passe entre les chefs carlistes à Logroño. — Retour de D. Francisco Iturralde en Navarre. — Critique sur la position de Logroño. — Saarsfield à Burgos. — Ses premières opérations. — Lorenzo s'empare de Logroño. — Ardeur des Carlistes en Navarre. — Biographie d'Iturralde. — Emploi des forces carlistes. — Dommages qui résultent du manque d'unité dans le commandement.

Lorsqu'au commencement du dernier siècle on vit passer le sceptre de la monarchie espagnole aux mains d'une autre dynastie, la Navarre, et les trois provinces basques qui, voisines de la France se trouvaient avant cette époque les plus exposées aux

hasards et aux horreurs de la guerre, se bercèrent de l'espérance d'une paix éternelle. La paix, en effet, était assise sur une base vraiment solide, grâce au célèbre traité d'Utrecht ; le pacte de famille vint encore la fortifier peu de temps après. Ainsi la période de soixante à soixante-dix ans de tranquillité, dont la Navarre jouit alors, fut plus que suffisante pour que trois générations se succédassent sans qu'aucun de ses enfants prît les armes, à l'exception toutefois de ceux que leur vocation particulière conduisait à s'enrôler dans les régiments espagnols. C'était à leurs fueros ou lois que les naturels de la Navarre et des trois provinces devaient cette prérogative qui les exemptait de tout service militaire, si ce n'est dans le cas où leur frontière eût été menacée par l'étranger, ce que l'on ne devait plus craindre désormais depuis qu'une même dynastie occupait à la fois les trônes de Saint-Ferdinand et de Saint-Louis.

La Navarre était peuplée d'une jeunesse nombreuse et robuste, dont une partie traversait l'Océan pour aller tenter fortune au Mexique ou au Pérou, d'où plusieurs rapportaient ou envoyaient ensuite à leurs familles des richesses considérables, tandis que ceux qui restaient dans la mère-patrie se livraient, avec plus ou moins d'ardeur, au commerce ou à l'agriculture. Au milieu de l'état de prospérité générale que l'on remarquait partout, les hommes dont étaient composées les députations de ces heureuses provinces, conçurent et exécutèrent les projets les plus utiles. Les routes royales et les chaussées qui

existent aujourd'hui sont une preuve permanente de leur zèle. Cependant, il est bon de rappeler que le célèbre comte de Gagès, alors vice-roi de Navarre, n'ayant pu empêcher la construction de ces travaux, à laquelle il s'était fortement opposé, se lamentait en s'écriant dans le style des anciens prophètes : — « Pour la France ! oh, Espagnols, mieux vaudrait » pour vous élever des murailles de bronze. » La sagesse humaine n'apercevait pas encore à cette époque la terrible tourmente qui, traversant le siècle, s'avançait sur l'Europe enveloppée dans la révolution française ; mais au moment où celle-ci apparut sur la cime des Pyrénées, le visage sanglant, l'épée et la torche en mains, tous les vieillards ou patriarches de la Navarre se souvinrent de leur ancien vice-roi.

L'Espagne, quoique dans sa décadence, résolut alors de combattre la république naissante ; dès cet instant, la paix disparut des provinces voisines de la France. Les Navarrais en masse se virent forcés de quitter la bêche et la charrue pour prendre le fusil ou la lance ; mais, aussitôt qu'ils eurent saisi ces armes pour lesquelles ils ne semblaient pas nés, ils sentirent s'éveiller en eux le génie des combats. Beaucoup, séduits par l'idée de la gloire et de la renommée, commençaient à préférer une vie pleine de privations, de fatigues et de dangers à la vie si heureuse qu'ils avaient connue, lorsque le traité de paix conclu entre l'Espagne et la vigoureuse République les força de rentrer dans leurs foyers.

Plus tard, l'ambition de Napoléon croissant à mesure que la fortune lui prodiguait ses faveurs, de nombreux bataillons furent introduits dans la Péninsule ; ils la parcoururent d'une extrémité à l'autre, avec des intentions secrètes, jusqu'au moment où la nation espagnole, découvrant la perfidie, changea sa douceur et sa noble confiance en indignation et en fureur. Une lutte acharnée s'engagea au centre du royaume ; mais la Navarre se trouvait alors envahie ; son unique place forte était occupée par les Français; elle s'était vue subjugée avant d'avoir pu se mettre sur ses gardes. Toutefois, cet esprit belliqueux qu'elle avait montré contre la république se réveilla soudain au premier cri de guerre et au bruit des armes. Impatiente alors de se mêler à la lutte commencée contre l'envahisseur, une partie de la jeunesse abandonna le toit paternel et courut s'enrôler dans les régiments espagnols. L'autre, composée des plus indomptables, arbora le drapeau de l'indépendance nationale au sein de son pays, au moment même où il était converti en un vaste camp français. Le mouvement de ces derniers, résultat d'une impulsion naturelle et spontanée, fut exécuté sans ordre ; aussi, agissant, dans le principe, chacun selon ses inclinations, ces hommes mêlèrent à leurs héroïques travaux des imperfections monstrueuses, jusqu'à ce qu'enfin le temps arriva où ils méritèrent l'attention de l'Europe et devinrent l'orgueil de leur patrie. En vérité, les annales de l'histoire citent peu d'exemples qui

puissent être comparés à cette guerre que le petit royaume de Navarre soutint contre les armées de Napoléon. Notre mémoire se rappelle encore les profondes impressions que produisaient sur les cœurs naïfs des enfants de notre âge les prouesses de Mina et de ses lieutenants, alors que notre pays s'efforçait de secouer le joug étranger. On s'aperçut pour la première fois des effets que produisirent ces impressions, lorsqu'en 1822, la Navarre leva sa bannière contre le système constitutionnel. Et c'était-là précisément le temps où elles devaient porter leur fruit, car les enfants, parvenus à la virilité, étaient entraînés à la guerre, comme vers leur élément naturel; sans réfléchir aux difficultés et aux dangers qu'offrait la cause qu'ils allaient défendre. Les disciples de l'école de Mina furent alors les chefs de cette nouvelle milice; de même les disciples de celle-ci devaient être un jour à la tête de l'armée dont nous allons parler dans le cours de ce récit. On voit donc que lorsqu'une guerre se termine, elle laisse à l'endroit même où elle est éclose, le germe principal des guerres qui doivent suivre; ce que ne méconnaissaient pas les hommes sages et prudents qui se trouvaient en 1830 à la tête de la députation de Navarre, au moment où les Mina, les Chapalangarras, les Jauregui et autres chefs renommés parurent sur la frontière afin d'attenter à la tranquillité publique; car, malgré les troupes nombreuses qui furent envoyées pour faire échouer les tentatives des révolutionnaires, ils s'empressèrent de recourir à l'hu-

meur belliqueuse de leurs compatriotes, en formant un corps de mille volontaires qu'ils mirent à la disposition du Souverain. A peine leur décision avait-elle été rendue publique que les enfants des plus nobles familles, des propriétaires les plus aisés et des plus honnêtes gens se hâtaient de s'enrôler, et bientôt leur nombre excéda l'offre de la députation. Heureusement pour l'Espagne, la paix fut maintenue sans qu'il fût nécessaire de verser de nouveau le sang de ses enfants ; néanmoins le corps que formaient ces jeunes hommes dura deux ans ; ce fut assez pour les familiariser avec l'usage des armes et pour les pénétrer des avantages de l'instruction et de la discipline. Ces circonstances allaient être d'une grande importance dans la lutte que l'on regardait déjà comme inévitable et vers laquelle nous poussait avec trop de célérité l'état des événements politiques de l'Espagne.

Depuis 1829, le roi don Ferdinand VII était veuf pour la troisième fois, sans avoir d'enfants des trois mariages qu'il avait contractés. Ayant perdu l'espoir d'avoir un successeur masculin direct à la couronne, ce qui avait été jusque-là l'objet de ses vœux les plus ardents, la nation, attentive à tout, se plaisait à voir dans la personne de l'Infant Don Carlos-Maria-Isidro de Bourbon, frère aîné du roi régnant, le légitime et immédiat héritier de ce monarque. La piété et le caractère du prince étaient des garanties assurées de la future félicité de la nation et comme les gages précurseurs d'un gouvernement juste, ferme et invariable.

De semblables vertus tenaient alors le premier rang dans les désirs de tous les Espagnols qui plaçaient leur bonheur dans la continuation du système auquel leurs aïeux durent leur félicité. Mais comme il est très-difficile qu'il n'y ait point dans un vaste état divers degrés d'affection, selon les divers intérêts et les diverses doctrines, nous indiquerons ceux qui nous paraissent les plus marquants. Parmi le clergé espagnol, par exemple, beaucoup désiraient, avec non moins d'ardeur que de raison, l'élévation de l'Infant au trône, espérant qu'ils recouvreraient, sous les auspices d'un prince éminemment religieux, une partie de leur légitime influence très-combattue alors. Parmi les militaires royalistes beaucoup aussi, se voyant mal récompensés, les uns persécutés, les autres méprisés, supposaient que, la position changeant, ils trouveraient une politique plus équitable, et pourraient, par conséquent, faire valoir leurs services passés. Ce qui servait à entretenir les espérances des deux grandes fractions dont nous venons de parler, contribuait à augmenter d'autre côté, pour l'avenir, les craintes de l'ancien parti démocratique qui ne voyait dans l'avénement de Don Carlos que le principe de sa persécution. Le nombre des constitutionnels n'était certainement pas grand; mais on comptait dans leurs rangs quelques hommes de conseil, d'action et d'audace; et à cette époque, il semblait naturel qu'ils missent en jeu tout leur esprit et tout leur pouvoir pour empêcher ce qu'ils redoutaient tant. Ces hommes, pour-

suivis depuis 1824, furent bientôt tolérés, puis considérés et enfin appelés à occuper les emplois; on leur confia jusqu'à l'armée. Dans la crainte de perdre la position avantageuse qu'ils occupèrent jusqu'en 1829, ils se conduisirent avec la plus grande prudence, conservant encore le masque sur leurs anciennes idées qu'ils n'abandonnèrent qu'en apparence, s'appliquant uniquement à soutenir les projets ambitieux que nourrissait l'une des princesses de la famille royale.

Les courtisans, sans autre foi politique et sans autre règle de conduite que la flatterie, agréable pour le moment au maître qu'ils servent, et les hauts fonctionnaires, moins habiles à diriger les affaires importantes de l'état qu'à faire jouer les ressorts d'une intrigue nécessaire à la conservation de leurs charges, secondèrent d'abord sans réflexions les plans de l'ambitieuse princesse et du parti révolutionnaire en engageant le souverain à contracter un quatrième mariage.

Lorsque, par suite de ce nouvel hymen, le roi se vit sur le point d'être père, les menées des factions contraires à l'Infant obtinrent plus de succès; elles réussirent plus facilement encore quand l'auguste épouse mit au monde une princesse à laquelle on donna le nom d'Isabelle. Rien alors ne manqua plus aux intrigants, pour arriver à ce qu'ils s'étaient proposé par le mariage. Dans la crainte que la succession ne fût féminine et qu'ainsi leurs espérances ne fussent déçues avec leurs combinaisons, ils excitèrent le

monarque à changer par un simple décret, avant la délivrance de la reine, la *loi* de succession au trône, loi qui préférait les mâles aux femmes. Comme les factions agressives avaient bien plutôt pour but de s'emparer d'une couronne qui allait passer sur le front d'un homme mûr et expérimenté pour la placer sur celui d'une petite fille encore au berceau, que de faire triompher la justice du droit, elles se mirent peu en peine de l'attentat qu'elles commettaient et moins encore des maux qu'elles attiraient sur l'Espagne par une telle innovation; elles eurent recours à mille stratagèmes pour présenter comme douteux les droits de l'Infant Don Carlos, tandisqu'elles s'étudiaient à soutenir leur œuvre au moyen de l'intrigue et de la force.

La quatrième épouse de Ferdinand VII fut Doña-Maria-Christine de Bourbon, fille du défunt roi des Deux-Siciles. Dix ans avant l'arrivée de cette princesse, sa sœur, Doña-Maria-Luisa-Carlota, épouse de l'Infant Don Francisco-de-Paula, second frère du roi, habitait le palais royal de Madrid. Cette infante à laquelle ses plus grands adversaires accordent quelques qualités de véritable princesse, était regardée, depuis la venue de Doña-Maria-Christine, comme l'auteur principal de toutes les intrigues, de toutes les contradictions et injustices qui eurent lieu contre le droit et même contre la personne de l'Infant Don Carlos. Cependant, la masse du peuple espagnol, ignorant ce qui se passait alors dans l'intérieur du palais, toujours prête à excuser les

faiblesses de ses princes, attribua tout aux manœuvres occultes des révolutionnaires, sans s'arrêter aux passions violentes de l'Infante Doña-Maria-Luisa-Carlota que ceux-ci exploitaient dans leur intérêt personnel; mais ce même peuple, qui voyait croître par moments l'audace et le pouvoir des ambitieux, se résigna au silence pour ne point paraître rebelle à la volonté de son souverain légitime, remettant à un moment plus opportun la question de la succession.

Au mois de septembre 1832, le roi fut conduit aux portes du tombeau par une maladie dont il souffrait depuis longtemps. Ses premières dispositions, en cette circonstance, eurent pour but de rétablir les droits de Don Carlos; mais aussitôt qu'elle apprit cette nouvelle, l'Infante Doña-Luisa-Carlota accourut de l'Andalousie, où elle se trouvait, au lieu de la scène. La manière impérieuse dont elle se conduisit alors suffit pour que les hommes qui étaient à la tête du gouvernement et qui obéissaient à la voix de leur conscience s'éloignassent des affaires et laissassent cette princesse seule maîtresse du champ d'intrigue.

Le premier acte de Ferdinand VII, à son retour à la vie, fut de sanctionner les dispositions d'un nouveau ou troisième parti formé auprès du lit de souffrance et composé de certaines notabilités prêtes à renoncer à tout, si ce n'est à leur ambition. Ces hommes, déserteurs des deux autres partis jusqu'alors connus en Espagne, c'est-à-dire du parti

royaliste et du parti constitutionnel, se coalisèrent aspirant à la gloire d'être les fondateurs d'un gouvernement mixte; et, quoique manquant de crédit et de popularité, ils osèrent prendre les rênes de l'état pour diriger la nation à travers le labyrinthe des théories de la philosophie moderne; mais afin de pouvoir se servir du nom de la reine Doña Christine comme d'un bouclier, ils firent en sorte que son époux moribond remît entre ses mains encore inexpérimentées, le timon du gouvernement.

La régence de la reine, du vivant même de Ferdinand VII, commença par une destitution presque générale des hauts fonctionnaires et par l'expulsion de l'armée d'un grand nombre d'officiers suspects d'opinion royaliste, dont les places furent données à ceux qui professaient des idées constitutionnelles; et quoique ce fût là se jeter en quelque sorte dans les bras de la faction que Ferdinand VII avait poursuivie avec acharnement comme la plus redoutable ennemie de son trône, les projets de l'ambition particulière ou de la rivalité furent mis au-dessus de tout intérêt politique et triomphèrent.

Tandis que ces choses se passaient à la cour, les provinces basques, sous le nom desquelles on comprenait l'Alava, la Biscaye et le Guipuzcoa, en défiance contre les hommes qui gouvernaient la nation, soupçonnèrent une usurpation et craignirent plus encore. Dominées par cette idée, et espérant, à la manière dont se manifestait l'opinion publique, espérant être secondées par le reste de l'Espagne, elles

songèrent à prendre en secret quelques dispositions (ce qui n'eut pas lieu en Navarre pour des causes particulières), afin de soutenir par les armes les droits du prince dépouillé, qu'elles considéraient toujours comme le seul héritier légitime de la couronne; cette résolution leur fut en outre inspirée par l'amour de leurs *fueros*, en faveur desquels elles étaient fatiguées de résister en vain aux ministres de Ferdinand VII, par la voie de la légalité, et dont elles pensaient assurer la conservation en obtenant, à force de loyauté et de sacrifices de tous genres, la sollicitude du nouveau souverain.

L'attitude prise par les populations situées sur la droite de l'Ebre, au sujet du changement introduit dans l'ordre de la succession n'était en rien inférieure à celle des provinces basques; la Vieille-Castille se faisait remarquer surtout par la résolution de ses volontaires royalistes dont le nombre égalait celui des jeunes hommes qu'elle avait en état de porter les armes.

Dans le royaume de Valence, en Catalogne, en Aragon même, on remarquait également dans les esprits, des dispositions hostiles contre les auteurs du nouveau système de gouvernement; en sorte que le succès semblait dépendre uniquement des connaissances et du mérite des agents et des chefs qui prendraient sur eux d'organiser ces masses au moment où le trône viendrait à vaquer.

Ceci se passait en 1833. Au milieu d'un tel état de choses, l'inquiétude augmentait généralement en

Espagne, car la prostration dans laquelle Ferdinand VII était resté à la suite de sa dernière maladie indiquait assez qu'il n'avait plus longtemps à vivre. Malgré tant de sujets d'alarmes, le gouvernement, conduit par la reine Doña Maria-Christine, n'osa point adopter des mesures rigoureuses et énergiques, pour combattre le sentiment moral des volontaires royalistes, et moins encore osa-t-il se montrer ouvertement hostile aux grandes masses; toutefois il commença par désarmer sans bruit et partiellement les volontaires des lieux retirés et de peu de population. Il crut sans doute couper ainsi les ramifications que pouvaient avoir les pronunciamientos des cités en faveur de Don Carlos, auxquels on devait s'attendre. Les nouveaux gouvernants n'auraient guère profité de cette disposition et de celles qu'ils auraient pu prendre en outre, si le prince n'avait lui-même formellement refusé les offres que lui firent alors plusieurs des généraux et des chefs qui conservaient encore leur commandement. Mais les membres de la nouvelle faction avaient la conviction profonde du respect avec lequel Don Carlos garderait le serment de fidélité qu'il avait prêté au roi son frère; c'était une garantie pour qu'ils n'eussent rien à craindre durant la vie de Ferdinand.

Comme ils étaient pleinement rassurés à cet égard, ils furent loin de s'opposer à ce que S. A. R. sortît de Madrid, et l'Infant obtint, aussitôt après l'avoir demandée, la permission de se rendre en Portugal avec toute sa famille. Il est vrai que cette

démarche dut plaire aux factieux, puisqu'en s'éloignant de la scène, Don Carlos leur laissait, le roi venant à mourir, plus de temps et de liberté pour agir. Nous qui n'écrivons ces lignes qu'en forme d'introduction au sujet que nous nous sommes principalement proposé de traiter, nous éviterons d'entrer en discussion sur ce voyage de Portugal qui eut plus tard, selon l'opinion de quelques personnes, des suites fâcheuses pour la patrie.

Pendant que le prince résidait à Lisbonne, on exigea de lui qu'il reconnût sa nièce, l'Infante Doña Maria-Isabelle, fille du roi, comme sa légitime souveraine après la mort de Ferdinand VII; mais Don Carlos, forcé de rompre alors le silence, fit connaître, pour la première fois, ses intentions par une protestation en faveur de son droit immédiat à la couronne.

Quoique cet intéressant document ne fût pas rendu public par le gouvernement, et qu'on ne permît point aux amis de l'Infant de le reproduire par la presse, il n'en courut pas moins manuscrit d'un bout à l'autre de l'Espagne, et les Carlistes, en le lisant, se crurent suffisamment autorisés, le roi régnant une fois mort, à recourir aux armes contre ceux qui prétendraient soutenir l'usurpation.

De son côté, la faction de la princesse Isabelle ne négligeait pas non plus de se préparer à la lutte; et comme elle tenait le pouvoir, il lui fut facile de renvoyer de tous les emplois qui étaient à la nomination royale les personnes qui ne lui convenaient pas

et de les remplacer par d'autres sur l'adhésion et les services desquelles on pouvait compter. Ainsi, lorsque le roi Ferdinand VII vint à mourir, le 29 septembre 1833, les factieux n'eurent rien de mieux à faire que d'attendre de pied ferme les événements.

Cependant, les volontaires royalistes de la Vieille-Castille crurent que le moment était arrivé de se prononcer ouvertement en faveur de l'Infant Don Carlos; ils se hâtèrent de prendre les armes et formèrent bientôt de nombreux bataillons à la tête desquels figurèrent le célèbre D. Geronimo Mérino et le brigadier D. Ignacio-Alonso Cuévillas jeune.

Composés en grande partie de pères de familles, liés par les obligations du mariage et déjà d'âge mûr, ces corps manquaient d'ordre et de discipline, défaut que l'on remarque en général dans ces sortes de masses armées, malgré les soins que les nations qui les possèdent, mettent à les perfectionner; il était donc difficile, sinon impossible, d'arrêter, avec les bataillons des royalistes, et sur le pied où ceux d'Espagne se trouvaient, les troupes d'une armée bien organisée. Au manque d'instruction de la plus part des officiers il faut ajouter l'embarras dans lequel se trouvaient les deux chefs que nous avons nommés, vu la lourde charge qui pesait sur leurs personnes peu accoutumées à diriger, à commander ou à gouverner des forces aussi nombreuses que celles qu'ils réunirent alors.

Malgré sa rapidité, le mouvement de la Castille fut égalé en promptitude par celui de Bilbao et de Vi-

toria, principales cités des provinces d'Alava et de Biscaye qui, aussitôt après avoir reçu la nouvelle de la mort de Ferdinand VII, proclamèrent l'Infant Don Carlos leur souverain légitime. Les Guipuzcoans suivirent cet exemple; ne pouvant commencer leur manifestation par Saint-Sébastien, leur principale ville, place fortifiée et garnie de troupes de ligne, ils rassemblèrent leurs compagnies de volontaires royalistes; ces compagnies se réunirent aux forces de la Biscaye et commencèrent aussitôt les hostilités contre ceux de Saint-Sébastien qui vinrent à leur rencontre.

Le général D. Santos Ladron montra la plus grande activité au milieu de ces rapides pronunciamientos. Durant la nuit du 30 septembre, il sortit de Valladolid, où il se trouvait en garnison, et, s'étant rendu dans la Rioja avec une admirable célérité, il leva à Logroño l'étendard en faveur des droits de l'Infant, presque en même temps que ceux de Vitoria et de Bilbao. Il passa ensuite sur la gauche de l'Ebre, puis dans la partie de la Navarre qui correspond au district d'Estella. Là, soutenu par l'immense prestige dont il jouissait depuis longtemps, comme nous le verrons plus tard, il fit un appel aux volontaires royalistes qui restaient encore paisibles dans leurs foyers. Tous les capitaines de la contrée répondirent bientôt à cet appel, emmenant tous les hommes de leurs compagnies qu'il leur avait été possible de réunir; à ces derniers se joignirent aussi divers officiers qui vivaient retirés parmi les populations de la Navarre; ces hommes, jeunes la plupart,

et justement offensés de la conduite du gouvernement qui les avait expulsés des rangs de l'armée à cause de leurs opinions carlistes, se trouvaient les mieux disposés à la lutte.

L'arrivée de D. Santos Ladron et le but de cette démarche n'étaient pas encore assez répandus en Navarre, quand une colonne conduite par le brigadier D. Manuel Lorenzo fut dirigée de Pampelune contre ce général. Les soldats commandés par ces deux chefs se rencontrèrent pour la première fois dans les plaines de Noveleta, près d'Estella. Les premiers coups de fusil furent tirés alors d'une rive à l'autre de l'Arga; mais ils n'amenèrent aucun résultat. Trop faible en ce moment pour soutenir le combat, Ladron se berçait de l'espoir que Lorenzo, qu'il avait connu personnellement et auquel il supposait des idées carlistes, se déclarerait pour la cause de l'Infant. Ladron avait encore d'autres motifs à l'appui de sa crédulité ou de sa confiance, car il était bien persuadé que son mouvement n'avait besoin que de quelques jours pour se propager des bords de l'Ebre jusqu'aux extrémités de l'Espagne; en ce cas l'effusion du sang devenait inutile. En outre, comme tous les militaires qui, ayant servi en Amérique, ne rentrèrent dans la Péninsule qu'après la guerre constitutionnelle de 1823, Lorenzo donnait lieu à ce qu'on lui supposât d'autres idées, puisqu'il n'avait pas contre lui d'antécédent politique, baromètre auquel, à cette époque, on jugeait de l'opinion de chaque officier.

Une seconde rencontre eut lieu entre Ladron et Lorenzo, près de la ville de Los Arcos, le 11 octobre, c'est-à-dire trois ou quatre jours après celle de Noveleta. Le général carliste se fiant plus qu'il ne l'aurait dû au nombre et à la valeur de ses forces et aux intentions de son rival, avait détaché la veille la moitié de sa petite troupe sur la ville de Lodosa, sous la direction de D. Francisco Iturralde. Il ne lui restait donc plus que 300 hommes, mal armés, plus mal instruits et même sans aucune espèce d'organisation, tandis que Lorenzo se trouvait à la tête de sept cents soldats du régiment de Cordoue dont il était colonel.

Mesurant sans doute le courage des siens à sa propre bravoure, malgré l'évidente inégalité, le noble navarrais se persuada qu'il pourrait soutenir un combat glorieux avec le petit nombre de volontaires qu'il commandait, et, loin de battre en retraite, comme il l'eût fait s'il avait été guidé par la prudence, il se prépara à recevoir Lorenzo, dès qu'il apprit la nouvelle de son arrivée. Pour cela, il fit sortir sa petite armée de la ville et la plaça sur une colline plantée de vignes, appelée le Calvaire, distante seulement d'une portée de fusil de la population.

La faiblesse des Carlistes se fit voir lorsque le feu eût commencé de part et d'autre. A cette première épreuve, le général navarrais craignit une prochaine déroute; mais trop engagé dans la lutte, ou honteux peut-être de tourner le dos, il essaya de répa-

rer sa faute par un acte d'une hardiesse extraordinaire. Et comme s'il eût voulu par son exemple donner aux siens ce qui leur manquait réellement, le nombre, l'ardeur et les ressources matérielles, il s'avança seul jusqu'aux ennemis; ceux-ci, voyant que personne ne le suivait, marchèrent à sa rencontre. En ce moment, son cheval, percé de trois balles, tomba sous lui. Les Christinos se précipitèrent aussitôt sur le chef carliste, le firent prisonnier ainsi qu'un officier nommé Ibañez et cinq autres soldats, et les conduisirent tous ensuite à Pampelune.

Pour donner au lecteur une idée de l'importance de la prise de Ladron, nous dirons quelques mots touchant la personne de ce général. Issu de l'une des premières familles de la noblesse navarraise, Ladron avait été chef de bataillon sous les ordres d'Espoz y Mina pendant tout le temps de la guerre contre Napoléon. Il dut son prestige à la droiture de ses procédés et à la loyale conduite qu'il tint en 1814, lors de la révolte de Mina contre son souverain. Aussi, en 1821, quand Ladron poussa en Navarre le cri de guerre contre le système constitutionnel, il fut suivi par toute la jeunesse. Forcé d'émigrer en France à cause de la prématurité de ce mouvement, il revint à la lutte quelques mois après; à force de fatigue et de constance il remporta enfin sur ses ennemis des victoires signalées qui lui acquirent une grande et juste célébrité. L'inaltérable bonté de son cœur, l'amour qu'il professait pour son pays, ses sentiments de probité, sa valeur à toute

épreuve, le désintéressement et la modération qui le caractérisaient, lui méritèrent pour jamais l'estime générale du peuple navarrais, et à la fin de la guerre constitutionnelle, croyant satisfaire les vœux de Ladron, comme cela fut, le roi le nomma gouverneur militaire de la place de Pampelune. Ladron exerça ces fonctions durant sept ou huit ans, jusqu'à ce qu'enfin on le transféra au gouvernement de Carthagène. Aussitôt que la reine Doña Maria-Christine prit les rênes de l'état, elle fit connaître le changement de système politique par un décret (le premier peut-être qu'elle signa) qui enlevait à Ladron le poste de gouverneur et lui assignait Valladolid pour résidence.

L'arrestation d'un tel homme, opérée là précisément où il jouissait du plus grand prestige, sur le théâtre de ses victoires passées, répandit la consternation parmi les populations; et ceux mêmes qui s'occupaient le moins de l'examen de la politique de leur pays, se persuadèrent aussitôt que ce malheur allait être suivi de l'une de ces crises que l'on caractérise du nom de calamité publique. Tous les esprits alarmés, jusqu'aux plus vulgaires, tremblèrent comme s'ils eussent prévu le sanglant dénouement du drame.

Le général D. Antonio Sola qui exerçait par intérim, au nom de la reine Christine, la charge vacante de vice-roi de Navarre, était regardé par l'opinion publique, à tort toutefois, comme partisan secret de la cause de l'Infant Don Carlos; il passait en outre, vu sa vieillesse et son caractère pacifique, pour

un homme de prudence et de conseil. Aussitôt donc que Lorenzo fut entré à Pampelune avec l'illustre prisonnier, différentes personnes des plus distinguées et des plus influentes de cette ville, allèrent trouver Sola avec l'espoir qu'il leur accorderait la suspension de la peine de mort, dans le cas où elle serait prononcée par le conseil de guerre, comme cela eut lieu, tant que le gouvernement de Madrid n'aurait pas ratifié la sentence. Ceux qui faisaient cette démarche avec tant d'empressement pensaient recourir à temps à la reine Christine et en obtenir une commutation. Les membres des premières corporations de la localité ayant représenté en outre que l'exécution de Ladron produirait sur les habitants du pays un effet tout contraire à celui qu'on pouvait en attendre, Sola promit ce qu'on lui demandait. La bonne-foi avec laquelle ces personnes agissaient leur persuada facilement que la réponse du vice-roi était sincère.

La confiance des organes du peuple se transmit bientôt à tous les habitants qui, troublés auparavant et possédés de la plus profonde affliction, revinrent à leur état normal. Mais le même jour, à cinq heures du soir, un coup de canon tiré de l'un des remparts de la citadelle fit trembler tous les cœurs. C'était par ce messager de la terreur que Sola annonçait que Ladron cessait de vivre.

En apprenant la prise de ce général, les Navarrais les plus décidés et les plus enthousiastes pour la cause carliste, se voyant désormais tels que le vais-

seau sans pilote, eurent presque tous la pensée d'abandonner leur entreprise; mais au moment où le canon retentit, quand ils virent couler le sang de leur chef, de leur compatriote, ils sentirent renaître en eux une nouvelle et belliqueuse ardeur qui les poussait à la défense des droits de l'Infant Don Carlos ainsi qu'à la vengeance. Vingt-quatre heures ne s'étaient point encore écoulées depuis l'annonce fatale du canon, que déjà plus de trois cents jeunes hommes de Pampelune seule étaient allés rejoindre les chefs carlistes. Cet exemple dut en ce moment convaincre Sola de la sagesse du conseil qui lui avait été donné la veille et de l'aveuglement avec lequel il s'était conduit en suivant les suggestions de quelques personnes étrangères au pays, qui l'entouraient et qui, se prévalant de son esprit borné, le firent agir selon leurs propres idées.

Comme la plus part des Carlistes qui se trouvèrent au malheureux événement de Los Arcos venaient des populations de la Rioja castillane où Ladron s'était montré d'abord, aussitôt après la perte de leur général, ils se dirigèrent précipitamment vers l'Ebre, le traversèrent et s'arrêtèrent à Logroño. Les Navarrais incorporés aux Riojanais, partagèrent la consternation de ceux-ci et les accompagnèrent en tout, jusque dans la fuite. Les trois cents hommes qui avant la bataille avaient été détachés vers Lodosa suivirent le même exemple. Lorsqu'ils furent tous rassemblés, un grand conflit s'engagea entre les chefs au sujet du commandement; les débats se terminèrent

par une rupture violente. Les Castillans restèrent à Logroño même, sous la conduite de D. Basilio Garcia, administrateur des bulles de la province de Soria, tandis que les Navarrais rentrèrent dans leur pays avec le commandant D. Francisco Iturralde qui refusa, avec juste raison, de reconnaître Garcia comme son chef. Outre que ce dernier n'avait ni caractère ni grade militaire avant l'époque dont il s'agit, il manquait de l'expérience des choses de la guerre et du prestige nécessaire pour se maintenir dans un poste indépendant. La perte de Ladron fut l'origine de rivalités et d'ambitions que l'esprit supérieur de l'ancien général et l'ascendant dont il jouissait pouvaient seuls contenir dans les limites de la justice et de l'ordre.

Le retour d'Iturralde en Navarre eut deux résultats immenses: le premier, ce fut de prêter un point d'appui à la jeunesse qui de toutes parts cherchait un chef; le second, ce fut d'éviter le danger qui menaçait de très-près ceux qui s'obstinaient à rester à Logroño sans rien entreprendre d'utile. La position de cette cité, loin d'offrir aucun avantage aux armes carlistes, en faisait au contraire, vu les circonstances, un des lieux les moins sûrs pour travailler à l'accroissement et à l'organisation des forces riojanaises qui s'y trouvaient réunies; Logroño ne pouvait pas non plus être considérée comme centre d'opérations : située sur la rive gauche de l'Ebre et ouverte de toutes parts, excepté du côté de la Navarre par où le fleuve la met à couvert,

elle était le point de mire des premières manœuvres de l'armée christine qui se trouvait alors sur Burgos, sous les ordres du lieutenant-général D. Pedro Saarsfield, homme habile dans l'art militaire.

La première disposition que prit Saarsfield, après s'être enquis de l'état des provinces, fut d'ouvrir une communication directe avec la place de Pampelune; et comme Logroño se trouve précisément au centre, il ordonna à Lorenzo d'occuper immédiatement cette ville. Lorenzo venait de recevoir de la reine Christine le titre de général, en récompense de son triomphe sur Ladron, et sa colonne s'était accrue de quelques renforts de peu d'importance numérique, il est vrai, mais c'en était assez pour l'exciter à courir après de nouvelles gloires.

Il est à croire qu'en cette occasion tout autre militaire que lui, si peu prudent ou si confiant qu'il fût, se serait dirigé vers le pont de Lodosa, qui était entièrement libre, et aurait marché ensuite par la rive droite de l'Ebre sur Logroño; mais ne voyant en ceux qui occupaient cette ville que les fugitifs de Los Arcos, persuadé par conséquent qu'il ne rencontrerait que de faibles obstacles, Lorenzo ne voulut pas prendre la peine de faire quelques lieues de plus; il alla attaquer Logroño par le seul point où cette place pouvait se défendre. Effectivement toute la résistance qu'on lui opposa, et dont fut victime le jeune Garcia, fils du commandant carliste, ne suffit pas pour empêcher les Christinos de s'emparer de la place, à très-peu de frais. Grâce à ce succès, les

forces de Lorenzo devinrent comme l'avant-garde de l'armée de Saarsfield et toute la Rioja fut dominée par les armes des Christinos.

Ce que la cause carliste commençait à perdre de force et d'influence en Castille, elle le gagnait en Navarre. Tandis que la colonne de Lorenzo gardait Logroño, D. Juan-Manuel Sarasa, lieutenant-colonel de l'armée, sorti de sa retraite de Ronceveaux, D. Fermin Ripalda et D. Joaquin Marichalar, commandants des volontaires royalistes, secondés par divers officiers, parcouraient librement les localités des districts de Pampelune, de Sangüesa et d'Olite. Après avoir rassemblé une partie des populations, ils se rendirent à Estella et augmentèrent ainsi les forces d'Iturralde. L'alcalde de la vallée de Baztan, D. Martin-Luis Echeverria, s'insurgea aussi; son influence lui servit à créer une compagnie à laquelle s'unirent plus tard celles que formèrent l'officier D. José-Miguel Sagastibelza et le curé D. Pedro-Miguel Irañeta, plus connu sous le nom de vicaire d'Huarte-Araquil, dont nous reparlerons.

Ces forces s'élevaient à environ neuf cents hommes; un grand nombre avaient des fusils presque incapables de servir, et les autres ne possédaient aucune arme. Le manque d'armes venait principalement de ce que les volontaires royalistes de la Navarre n'eurent jamais une organisation régulière comme ceux des autres provinces de l'Espagne, et de la complète indifférence que les autorités locales montrèrent pour ces corps dès l'origine de leur formation; car les

municipalités avaient regardé comme chose inutile et même pernicieuse, d'entretenir une force armée en un pays où les opinions politiques étaient toutes les mêmes.

Iturralde se trouvant à la tête des Carlistes navarrais, nous devons, avant de passer au récit d'autres faits, donner au lecteur une idée des antécédents et des qualités de ce militaire appelé à jouer un rôle très-important dans la suite des événements que nous allons rapporter.

Iturralde marcha l'un des premiers à la rencontre de D. Santos Ladron au moment où ce général gagnait le territoire de la Navarre; Ladron se l'était associé pour mener à fin son entreprise. La carrière militaire d'Iturralde datait de la guerre de Napoléon, durant laquelle il avait servi comme officier subalterne dans l'un des bataillons d'Espoz y Mina. Il prit ensuite parti dans les campagnes de Navarre contre le système constitutionnel; ces campagnes terminées, il se trouvait commandant d'infanterie. Placé enfin dans l'un des régiments de l'armée espagnole permanente, il y resta pendant quelques années, jusqu'à ce que, mécontent de l'organisation introduite par les inspecteurs de cette époque, il sollicitât et obtînt la permission de se retirer en Navarre, au village d'Allo, voisin de celui d'Arroniz, lieu de sa naissance.

Lorsqu'Iturralde se mit en campagne, de son propre gré, c'était déjà la troisième fois qu'il le faisait; il avait alors quarante-six ans environ; il était sans

embonpoint et sa taille ne s'élevait pas à cinq pieds ; il jouissait d'une excellente santé et avait en outre l'avantage d'être accoutumé à tous les travaux de l'agriculture à laquelle il s'était livré depuis sa retraite de l'armée. La nature, qui parfois donne à l'homme des dehors tout contraires aux sentiments qu'il éprouve intérieurement, imprima à la physionomie d'Iturralde un aspect toujours sombre ; cependant, on peut dire de lui le contraire de ce que Salluste disait de Pompée : il y avait plus de probité et d'honneur dans l'âme de l'agriculteur navarrais qu'on n'eût été porté à le croire à en juger par son extérieur. Son grand amour pour l'agriculture lui avait fait acquérir de profondes connaissances des produits et des ressources de son pays ; de même les deux guerres précédentes lui avaient donné par la pratique la connaissance des montagnes, des vallées, des sierras, des précipices, des routes, des sentiers et des distances. Sa mémoire était prodigieuse, sa sobriété extrême, son sommeil léger. Mais tant de précieuses qualités étaient absorbées ou éclipsées par deux défauts capitaux : il manquait de caractère pour soutenir la dignité de commandant en chef, et confondait les attributions et les devoirs d'un général avec les choses de sa convenance ou l'intérêt personnel le plus mesquin. Cela venait de ce qu'Iturralde n'avait pas, comme tous les grands hommes, la noble ambition de répandre son nom par le monde, et de ce qu'il se contentait uniquement de dominer par son influence et par ses richesses les habitants

des quatre ou cinq villages que comprend la *Solana*, pays de sa naissance.

Après ce que nous venons de dire, si indispensable que paraisse dans les rangs carlistes de la Navarre la présence d'un chef de capacité militaire, doué de toutes les qualités nécessaires pour retirer le char de la glorieuse insurrection de la mauvaise voie dans laquelle Iturralde l'avait placé, elle était réclamée par des motifs d'une plus haute importance en Biscaye, en Guipuzcoa, en Alava et même en Castille : les forces et les ressources de ces provinces méritaient la plus grande considération; l'ennemi s'approchait, et néanmoins ceux qui commandaient ne prenaient aucune disposition pour se défendre. Les généraux Mérino et Cuévillas passèrent avec les Castillans sur la rive gauche de l'Ebre et se postèrent sur le site appelé les Conchas de Haro. Mais, quoique ce fût bien là en apparence l'effet d'une résolution quelconque, ce n'était en réalité que la conséquence des illusions que l'on se faisait alors. Cependant, les Biscayens et les Guipuzcoans, laissant les Castillans affronter le danger qui les menaçait les premiers, au lieu de marcher pour couvrir l'un de leurs flancs ou pour former une seconde ligne, s'occupaient à courir leurs montagnes sans faire autre chose que tirailler avec le vieux général Castañon qui, appuyé par la place de Saint-Sébastien, sortait avec un fort détachement pour reconnaître les environs. L'insignifiante résistance que ce général rencontrait dans ces occasions fut pour lui un moyen de

remplir les journaux de Madrid de ses bulletins dans lesquels abondaient les exagérations les plus ridicules. Les Alavais bornèrent leurs opérations à deux promenades militaires qui s'étendirent, l'une jusqu'à Miranda-de-Ebro, et l'autre jusque dans le district d'Estella, où ils se mirent à l'arrière-garde des Castillans à leur retour dans la plaine d'Alava. Vitoria, capitale de cette province, parut en ce moment le point le plus menacé par les armes des Christinos; D. Valentin de Vérastegui, qui en était gouverneur, s'empressa d'envoyer tous les secours dont il pouvait disposer, aux troupes de Mérino et de Cuévillas, campées sur la frontière alavaise.

Si l'intelligence d'un seul homme, légitimement autorisé, d'un général comprenant ses devoirs, eût dirigé les affaires des Carlistes dès le commencement du pronunciamiento des provinces du nord de l'Espagne en faveur de l'Infant Don Carlos, il n'y a pas le moindre doute qu'on aurait pu triompher avec le seul secours des faibles éléments qu'on avait sous la main, grâce à l'énergie et à l'enthousiasme des populations. Mais rien d'utile, rien de convenable ne se fit parce que chaque province avait, non seulement pour le civil, mais encore pour le militaire, un ou plusieurs chefs qui agissaient d'une manière indépendante et au gré de leur caprice. Quelques-uns d'entre ceux-ci, contents du poste qu'ils occupaient et de ce qu'ils avaient fait, vivaient dans l'intime persuasion qu'il n'était pas besoin de plus d'efforts pour élever Don Carlos au trône, bien qu'ils vissent

l'ennemi les attaquer avec des forces qui augmentaient de jour en jour : et ils passaient le temps dans l'inaction la plus honteuse ! Cependant, les volontaires castillans, éloignés depuis longtemps de leurs familles, souffrant des incommodités de la campagne, de la rigueur de la saison, du manque de vivres qui commençait déjà à se faire sentir faute d'ordre, se décourageaient à la vue du danger qui les menaçait.



CHAPITRE II.

Zumalacarregui sort de Pampelune. — Il se présente au camp des Carlistes de Navarre. — Son passé. — Son voyage à Bilbao et à Vitoria. Motifs pour lesquels il refuse les offres qui lui sont faites. — Son retour en Navarre. — Événements qui précèdent sa promotion au commandement. — Comparaison de sa conduite avec celle d'autres chefs. — D. Francisco-Benito Eraso ; son caractère et ses antécédents. — Installation de la Junte de Navarre. — Arrivée du général Saarsfield à Logroño. — Dispersion de l'armée castillane. — Mouvement des Alavais. — Vérastegui au quartier-général de Zumalacarregui. — Marche de Saarsfield sur Vitoria. — Espérances de Zumalacarregui. — Son expédition à la Ribera de Navarre. — Motifs qui le forcent à la suspendre et à rétrograder pour aller au secours de Bilbao. — Effet salutaire de sa première proclamation aux Navarrais. — Il arrive dans la vallée de la Borunda. — L'armée basque se disperse. — Grande énergie et incomparable courage de Zumalacarregui en cette occasion. — Valdès remplace Saarsfield dans le commandement de l'armée christine. — Résolution de Zumalacarregui. — Causes qui en empêchent l'exécution. — Forces envoyées au secours de la députation de Biscaye. — Difficultés qu'elles éprouvent dans leur marche. — Saarsfield, vice-roi de Navarre, entre à Pampelune. — Zumalacarregui fait cantonner ses troupes dans les environs d'Estella. — Anecdote. — Les Carlistes passent à la Solana. — Saarsfield s'avance pour les combattre. — Manière dont Zumalacarregui l'évite ; motifs de sa conduite. — Il revient d'Artajona à la Solana. — Saarsfield arrive à Tafalla ; il se retire ensuite à Pampelune et laisse le commandement à Lorenzo.

Par une de ces tristes et pluvieuses matinées d'octobre, dont nous ignorons la date précise, bien que nous sachions que c'était après le 20 du mois, comme la

place de Pampelune venait d'abaisser ses ponts-levis et d'ouvrir ses portes, un homme d'une taille un peu plus que moyenne, enveloppé dans un manteau militaire de draps gris-obcur, coiffé d'un schaco recouvert d'une toile cirée, se dirigeait vers la porte del Carmen. Quoiqu'au premier coup-d'œil son costume indiquât un officier, néanmoins en passant devant le corps-de-garde il se cacha presque toute la figure avec le pan de son manteau, pour éviter sans doute d'être reconnu; il s'achemina ensuite vers le Pont-neuf, traversa l'Arga et prit le chemin d'Irurzun. Lorsqu'il fut éloigné de la place, d'une portée de canon, un individu qui faisait le guet sur un des côtés de la route se dirigea vers lui, conduisant de la main droite un cheval de petite taille. L'officier alors chaussa précipitamment un éperon dont il s'était muni d'avance, s'élança sur le coursier, et, se retournant vers Pampelune, la contempla pendant quelque temps, comme pour adresser un adieu aux tendres objets qu'il laissait dans cette ville; puis il piqua sa monture et disparut. Deux heures après, l'inconnu entrait au trot dans les rues d'Huarte-Araquil, et cinq lieues le séparaient déjà de son point de départ.

Cet officier se rendit aussitôt chez un de ses amis, où vinrent le trouver peu après un honorable habitant de Pampelune, appelé D. Luis Mongelos et D. Pedro Miguel Irañeta, curé de la paroisse du même Huarte. Ce dernier était entouré d'un certain prestige dans la vallée, tant pour son caractère d'ec-

clésiastique que pour les services qu'il avait précédemment rendus à la cause du trône.

Mongelos, Irañeta et l'officier inconnu, tinrent une conférence qui se prolongea fort avant dans la nuit, et ils ne se séparèrent que pour jouir enfin de quelques heures de repos. A peine faisait-il jour qu'ils se réunirent de nouveau et se mirent tous trois en marche pour la vallée de Berrueza; on leur avait assuré qu'ils y trouveraient le chef des Carlistes de Navarre, D. Francisco Iturralde qu'ils cherchaient. En effet, ils eurent le bonheur de le rencontrer ce jour là même au village de Piedramillera.

Pendant un temps de révolte, d'anxiété constante et de fermentation comme l'était cette époque, l'apparition dans le *camp carliste* d'un officier supérieur devait exciter au plus haut degré la curiosité des habitants et intéresser vivement tous ceux qui portaient les armes; aussi, tant que nos trois voyageurs restèrent avec Iturralde, la porte de la maison où logeait ce dernier fut assiégée par des attroupements nombreux de volontaires, de paysans, et même de femmes et d'enfants, qui voulaient savoir quel était celui qui portait l'uniforme de colonel. Mais si considérable que fût le nombre de ceux qui l'entourèrent, au moment de sa sortie, pour mieux l'examiner, personne ne le connut et tous se retirèrent avec la plus grande indifférence; seulement quelques officiers qui arrivèrent alors, fixant les yeux sur lui, s'écrièrent avec une certaine admiration et même avec enthousiasme : ZUMALACARREGUI !....

Ce nom, qui devait être si célèbre un jour, n'avait pas encore alors pour cette masse de peuple et de soldats réunie dans les rues de Piedramillera une signification importante ; car Zumalacarregui appartenait presque exclusivement à l'armée espagnole dont il s'était à peine séparé depuis dix ans ; on ne doit donc pas s'étonner qu'il n'y eût parmi toutes les personnes qui se trouvaient là présentes que quelques officiers qui le connussent.

Sans recourir à la fiction pour couvrir de fleurs un champ que nos lecteurs trouveront peut-être trop aride, nous exposerons simplement et en peu de mots les antécédents du héros qui va nous occuper désormais.

Neuf mois juste après la naissance de Don Carlos-Maria-Isidro de Bourbon, c'est-à-dire le 29 décembre de l'année 1788, le célèbre défenseur de ce prince, D. Thomas Zumalacarregui naquit dans le petit village d'Ormaiztegui, de la province de Guipuzcoa. Ses parents, sans être richement dotés des biens de la fortune, jouissaient de quelque aisance ; ils appartenaient à la première noblesse du pays. Des quatre enfants mâles qu'ils eurent (nous ne faisons pas mention des filles), le second et le dernier furent destinés à l'état ecclésiastique, et aujourd'hui ils sont curés, l'un d'Ormaiztegui même, l'autre du village le plus voisin du précédent. L'aîné des frères suivit la carrière de la jurisprudence ; il fut l'un des députés qui concoururent à la formation du Code constitutionnel publié à Cadix en 1812; il resta toujours

fidèle à ses principes démocratiques, et devint l'un des personnages les plus marquants des annales de la révolution espagnole; à ce titre, nous nous abstiendrons de donner d'autres détails touchant sa personne. Notre héros était le troisième des quatre frères, et il montra de très-bonne heure une vocation prononcée pour les armes. Son humeur guerrière le fit courir à la défense de Saragosse en 1808; mais aussitôt après la levée du premier siége par les Français, il s'en retourna à sa maison d'Ormaiztegui, qu'il habita jusqu'au moment où les Guipuzcoans, suivant l'exemple des autres provinces de l'Espagne, se déclarèrent contre la domination de Napoléon; à cette dernière époque il s'enrôla sous les ordres de D. Gaspar Jauregui, plus connu sous le nom de *Pastor* parce qu'il avait, comme un autre Viriate, mais sans être bandit comme lui, troqué la houlette du berger pour l'épée du capitaine. Zumalacarregui, bien que très-jeune encore, fut un auxiliaire puissant pour ce chef courageux; on dit même que, honteux d'avoir pour supérieur un homme qui ne savait pas écrire, il se proposa de lui enseigner l'art de la calligraphie, ce en quoi il réussit parfaitement. Cela prouve assez la part que Zumalacarregui put avoir dans les entreprises de Jauregui et la considération que ce général avait pour lui. La glorieuse guerre de l'indépendance étant terminée, le capitaine-général des provinces basques, D. Juan-Carlos de Areizaga, nomma Zumalacarregui son aide-de-camp particulier et lui confia différentes

missions importantes jusqu'à ce qu'il obtînt pour lui le commandement d'une compagnie d'infanterie dans l'armée permanente.

Zumalacarregui montra dans son nouvel emploi, entre autres vertus militaires et civiles, une fermeté de caractère inébranlable. Il était d'une probité rare, et poussait l'application jusqu'à l'extrême; le temps que ses compagnons consacraient aux exercices et aux plaisirs propres à leur âge, il le passait à étudier la tactique, les réglements et les autres matières relatives à son art. Il prit rarement en main un livre qui traitât d'autre sujet. Ennemi de toute espèce de déréglement, Zumalacarregui, jeune encore et servant dans le régiment de Vitoria, se rendit de Zamora à Pampelune, en 1820, pour s'unir à Doña Pancracia de Ollo. Cette épouse, digne d'un tel homme, le rendit père de nombreux enfants; mais la plupart d'entre eux étant morts en bas âge, il ne reste aujourd'hui que trois filles, dont l'aînée a dix-sept ans.

En juin 1822, Zumalacarregui passa de Ciudad-Rodrigo à Pampelune avec le régiment des Ordres-Militaires dans lequel il servait alors; le soulèvement de la Navarre contre le système constitutionnel eut lieu peu de jours après, et Zumalacarregui, depuis longtemps inquiété comme royaliste, fut immédiatement destitué du commandement de sa compagnie et mis à la disposition du commandant-général d'Alava. A son arrivée au village d'Huarte-Araquil il rencontra un parti de royalistes qui l'accompagnè-

rent jusqu'au lieu où se trouvait le général Quesada, chef de cette insurrection, avec lequel il eut une conférence. Il fut convenu que Zumalacarregui retournerait à Pampelune, afin d'engager d'autres officiers du même régiment des Ordres, connus par leurs opinions monarchiques, à aller se réunir aux armes royalistes; ce que fit Zumalacarregui, et il revint peu après vers Quesada, suivi de deux de ses compagnons. Ce général lui confia alors le commandement du 2e bataillon des volontaires de Navarre.

La première fois que Zumalacarregui le conduisit au combat, ce corps était presque en *cadre;* néanmoins il lui fit faire une manœuvre si utile et si opportune que c'en fut assez pour assurer la victoire remportée par le général baron d'Eroles, le 18 septembre 1822, dans les champs de Tolva et de Benavarre, sur D. Juan-Antonio Tabuenca, chef des troupes constitutionnelles. Zumalacarregui resta à la tête de son bataillon durant tout le temps de la guerre, ou, pour mieux dire, jusqu'au licenciement général des corps qui avaient été levés en Navarre. Nous devons ajouter ici que son mérite et que cet air de supériorité dont la nature l'avait doté ne tardèrent pas à lui susciter un grand nombre de rivaux parmi ses compagnons d'armes eux-mêmes; mais aux ruses et aux moyens peu honorables que ceux-ci employaient pour le discréditer, Zumalacarregui n'opposa que son intégrité et son application à remplir ses devoirs de chef. Par cela seul et sans qu'il recourût jamais à la bassesse ni à l'adu-

lation, il fut préféré entre tous les officiers de la division de Navarre, pour commander le seul bataillon que l'on forma des restes de cette division, au moment où elle fut licenciée.

La nouvelle organisation introduite dans l'armée à la fin de 1824 laissa encore Zumalacarregui sans emploi, son bataillon ayant été refondu dans un régiment; mais cela ne dura pas longtemps, car l'année suivante on le mit à la tête du 1er d'infanterie légère, par intérim, bien qu'il ne fût que lieutenant-colonel. Huesca et Saragosse furent témoins de la subordination et de la discipline introduite par Zumalacarregui dans ce corps alors composé de deux bataillons, de même que Madrid put juger de sa bonne tenue et de son instruction. Le 1er léger étant destiné à faire partie de l'armée d'observation du Tage qui se réunit en Estramadure, au commencement de 1827, sous les ordres du lieutenant-général D. Pedro Saarsfield, et D. Clemente Madrazo Escalera étant nommé colonel de ce régiment, Zumalacarregui descendit au rang de second chef sans en manifester le moindre ressentiment et sans formuler la moindre plainte. Madrazo Escalera était sans doute un digne et habile colonel; mais, n'ayant égard qu'à l'ancienneté et aux services antérieurs, Zumalacarregui méritait autant que son nouveau colonel d'être promu à cet emploi. Tout autre que lui se serait peut-être à l'avenir refroidi dans l'accomplissement de ses devoirs, en voyant si mal récompensés les travaux et les fatigues de deux années

et la stérilité des éloges que lui prodiguèrent à Madrid l'inspecteur-général Llauder et ses délégués, après avoir minutieusement passé en revue le régiment qu'il leur présenta ; mais Zumalacarregui remplissant les fonctions de lieutenant-colonel ne s'écarta jamais de la ligne de conduite qu'il avait précédemment suivie.

Lorsque le 1er léger s'approcha des frontières de Portugal, vingt-neuf soldats qui avaient appartenu jadis à l'armée constitutionnelle abandonnèrent leurs rangs d'un seul coup et s'acheminèrent vers ce royaume ; mais on leur coupa la marche et ils furent arrêtés. Cependant, cet événement donna lieu à une mesure arbitraire de la part du gouvernement contre les quatre premiers chefs du régiment : le colonel, le lieutenant-colonel et les deux commandants furent destitués. Néanmoins la carrière de ces officiers ne fut pas longtemps interrompue ; reconnaissant le peu de justice avec lequel il les avait traités, le gouvernement commença à réparer sa faute en nommant Zumalacarregui lieutenant-colonel du 3e régiment de ligne. De nouvelles preuves de zèle et d'application décidèrent enfin le gouvernement à promouvoir Zumalacarregui, quelques mois après, au grade de colonel du 3e régiment d'infanterie légère. Ce corps, grâce au renom que ne tarda pas à lui acquérir son excellente tenue, reçut l'ordre de se rendre de Valence à Madrid, afin de contribuer par sa présence à l'ornement de la première entrée de la reine Doña Marie-Christine dans cette

ville. Cette cérémonie, au lieu des épaulettes de général de brigade que reçurent d'autres chefs qui s'y trouvaient aussi présents, valut à Zumalacarregui une chute de cheval dont il se ressentit dans la suite.

Lorsque Zumalacarregui fut premier chef d'un régiment, on remarqua en lui de nouvelles vertus civiles et militaires ; il nous suffira de dire, pour le prouver, que l'inspecteur Llauder, faisant un jour la revue de son régiment, lui avoua que ce corps était le seul auquel on n'eût point de crime à reprocher.

Zumalacarregui avait acquis dans l'armée une grande réputation de réformateur et d'homme de bonnes mœurs, ce qui fit que le gouvernement le changea de régiment et lui donna le commandement du 14me de ligne qui se trouvait en Galice à l'époque dont nous parlons. Comme cette période de la vie de notre héros n'est pas sans intérêt, nous insérerons ici littéralement le document qui nous a été adressé, relativement à Zumalacarregui, par le général Don Carlos Vargas, alors aide-de-camp de D. Nazario Eguia, digne capitaine-général de la Galice.

« Depuis un temps immémorial, dit Vargas, il » existait dans le district du Ferrol une bande ou so- » ciété de voleurs ayant des ramifications par tout le » pays ; organisés, secrètement assermentés et si bien » dirigés que l'on ne pouvait jamais en finir avec eux ni » savoir quelles étaient les personnes dont ils se recru- » taient. Et s'ils craignaient que l'un d'eux n'allât se » livrer ou les dénoncer, ou s'ils le voyaient hésiter » à remplir la mission dont on le chargeait, celui-là

» était assassiné ; et presque toujours d'une manière » horrible. Cette association était composée de toutes » sortes de personnes, même de femmes, de vieillards » et de hauts fonctionnaires. Durant le temps qui s'é» coula depuis 1826 jusqu'à 1832, elle avait pour » chef un commerçant très-riche, nommé C...., qui » avait fait sa fortune en peu d'années sans qu'on sût » comment. Les fonctionnaires publics qui appar» tenaient à une société si infâme, avaient été attirés » dans son sein par l'appât d'un salaire ou par la » couardise, et peut-être par ces deux motifs ; de » sorte qu'au lieu d'empêcher les vols, ils en proté» geaient les auteurs et rendaient les moyens d'exé» cution beaucoup plus faciles. Le général Eguia, » malgré son zèle et son énergie à toute épreuve, n'a» vait jamais pu parvenir à exterminer cette bande » nombreuse, ni même à en connaître les statuts. Son » activité si connue, sa vigueur et sa justice inexo» rable contre toute espèce de délinquants avaient été » inutiles, parce que, trompé par les services appa» rents que lui rendaient D. V... G... D..., premier » juge du Ferrol, élevé depuis aux fonctions de con» seiller, et un greffier appelé R...., capitaine de vo» lontaires royalistes, en attaquant, en dénonçant et » poursuivant devant la justice quelques escrocs qui » n'appartenaient pas à la grande association, il se » trouvait que ces deux hommes s'entendaient et pa» ralysaient tous les efforts du capitaine-général.

« Comme au milieu de tout cela les vols conti» nuaient, le général Eguia donna des ordres et des

» instructions particulières à Sanjuanena, colonel
» du 15me de ligne, gouverneur par intérim du Ferrol,
» afin qu'il poursuivît sans relâche les criminels;
» mais Sanjuanena, homme faible et lent, ne fit rien.
» Le général Eguia qui connaissait la différence si
» notable qu'il y avait entre ce chef et Zumalacarre-
» gui, colonel du 14me de ligne, voyant le peu de ré-
» sultat des diligences de Sanjuanena, envoya le der-
» nier régiment pour remplacer le 15me, et, par suite
» de cette mesure, Zumalacarregui se chargea pro-
» visoirement du gouvernement du district. Corriger
» ou réprimer les excès fut toujours comme l'élément
» de Zumalacarregui; aussi, à peine eut-il pris con-
» naissance du mal qu'il s'appliqua à en découvrir la
» racine; il commença par chercher un fiscal en qui
» brillât par-dessus toutes les autres vertus nécessai-
» res l'intégrité, et, malgré la différence d'opinion,
» il ne craignit pas de proposer au capitaine-général
» le lieutenant-colonel D. Miguel Casanova qui, au
» moment dont nous parlons, était hors des rangs et
» sans aucune considération pour avoir été *impurifié*
» à cause de sa conduite politique; ceci prouve
» assez clairement que Zumalacarregui cherchait
» les hommes de bien, quels que fussent leur état
» et leur opinion. Peu de jours après que le choix
» fut fixé et la nomination faite, on découvrit la
» complicité de C.... et d'autres personnes riches
» que l'on arrêta et que l'on eût fait passer en ju-
» gement et bientôt châtiées, sans les grands chan-
» gements qui survinrent alors dans la politique.

»Comme Zumalacarregui était royaliste, les évé-
»nements qui eurent lieu à la Granja, en 1832,
»facilitèrent aux voleurs, société nombreuse, riche
»et influente, les moyens de le renverser. Ceux-ci,
»il est vrai, avant de prendre ce parti, recoururent
»à beaucoup d'autres; ils lui offrirent des sommes
»considérables d'argent, soit par des anonymes, soit
»par des indications indirectes, et, n'ayant pas ob-
»tenu le résultat qu'ils espéraient, ils cherchèrent à
»l'effrayer en le menaçant de l'assassiner; mais rien
»ne put éloigner un seul instant Zumalacarregui de
»la ligne de son devoir. Aux efforts que faisaient les
»voleurs pour obtenir le changement du gouverneur
»du Ferrol, se joignirent ceux du corps royal de
»marine, à la tête duquel se mit alors le brigadier
»Chacon, bien que le brigadier D. Roque Guru-
»ceta fût commandant-général du département. Ces
»chefs, auxquels le caractère de Zumalacarregui
»imposait beaucoup, à ce qu'il paraît, sous le faux
»prétexte qu'il était question de faire un pronun-
»ciamiento carliste, s'enfermèrent avec les marins
»dans le fort de l'arsenal où ils restèrent malgré les
»protestations de sécurité que leur envoya le gou-
»verneur. Enfin, Chacon se présenta à Santiago, au
»général comte de Casa-Eguia; celui-ci parvint à le
»tranquilliser, et les marins sortirent de l'arsenal,
»honteux de leur démarche inconsidérée. Cepen-
»dant, vu les circonstances, cette démonstration
»occupa sérieusement l'attention du gouvernement
»christino, et comme tous ceux qui étaient restés

»fidèles à leurs vieilles idées royalistes avaient été »déjà renvoyés des postes supérieurs, on ne doit »pas s'étonner que Zumalacarregui le fût aussi, »et qu'il fût en outre soumis à une enquête. Tou»tefois, il résulta des informations, qu'il s'était »comporté jusqu'alors en homme d'honneur et en »bon citoyen. Dès l'instant où Zumalacarregui sortit »du Ferrol, la poursuite des voleurs fut paralysée; »Casanova obtint une place dans l'armée; ceux qui »étaient détenus pour vol furent mis en liberté, et, »forts de l'impunité, ils poursuivent encore au»jourd'hui le cours de leurs crimes comme l'annon»caient naguère les journaux de Madrid. »

Une fois privé de ses emplois de colonel du 14[me] de ligne et de gouverneur du Ferrol, se conformant à l'ordre que lui avait donné Quesada, alors inspecteur d'infanterie, Zumalacarregui alla trouver ce général à Madrid, où il attendit pendant plusieurs mois une destination ultérieure qu'on lui avait promise sans qu'il l'eût demandée; mais, voyant que l'inspecteur le traitait avec toute la dureté propre à son caractère, mécontent sans doute de sa conduite et de ce qu'il ne faisait aucune démarche pour prouver qu'il embrassait le nouvel état de choses, il fit tout son possible pour obtenir la permission royale de se retirer à Pampelune, patrie de son épouse. D. Luis Armero y Millares, employé au secrétariat de la guerre, qui appréciait le mérite de Zumalacarregui avec lequel il avait servi dans les troupes royalistes en 1823, quoique n'ayant aucune rela-

tion d'amitié avec lui, prit un véritable intérêt à ce que ses vœux fussent accomplis et lui obtint enfin ce qu'il désirait si ardemment. Zumalacarregui arriva à Pampelune au commencement du mois de juillet 1838; il apprit dans cette ville la nouvelle de la mort de Ferdinand VII, le pronunciamiento de Ladron avec lequel il avait déjà tenu des conférences à Madrid et l'exécution de ce général. Probablement Zumalacarregui eût abandonné sa maison, lorsqu'il apprit ce qui se passait dans les provinces basques; mais les autorités de Pampelune avaient les yeux fixés sur lui, en sorte que le général Sola, qui commandait cette place, comme nous l'avons dit plus haut, ayant appris qu'il cherchait à acheter un cheval, le fit appeler pour savoir si cette nouvelle était vraie. Zumalacarregui lui répondit que, bien que ce fût la vérité, cela ne devait surprendre personne, puisque toute sa vie il avait eu un cheval; Sola lui répartit: « Néanmoins, pour cette fois, votre seigneurie devra renoncer à en avoir un. » Et tel est le véritable motif de la manière dont nous l'avons vu sortir de Pampelune.

Bien que nous n'ayons exposé que très-brièvement la biographie de Zumalacarregui depuis le temps qui s'est écoulé entre sa naissance et l'époque des événements auxquels il doit sa célébrité, nous renouerons ici le fil de notre histoire.

En arrivant au camp carliste de Navarre, comme nous l'avons déjà dit, Zumalacarregui y rencontra quelques personnes influentes, qui devaient leur

crédit, les unes soit à leur naissance, soit à leur grade, les autres à ce qu'elles appartenaient à la classe des propriétaires; ce qui ne laissait pas d'être d'un grand poids pour le commun du peuple accoutumé à juger de la bonté d'une cause, plutôt par la manière d'agir de ceux qui, ayant de la fortune, s'exposent à la perdre, que par tous les discours ou les raisonnements de ceux qui ne possèdent rien. Les personnes dont nous parlons, peu satisfaites de la conduite d'Iturralde à l'égard des habitants pacifiques du pays contre lesquels ce chef lançait souvent des ordres d'arrestation, convinrent, après avoir longtemps discuté, qu'on l'obligerait à changer de procédés et à apporter plus d'attention et de soin à l'accroissement et à la discipline de l'armée. Ces ardents défenseurs de la légitimité disaient que de cette manière d'agir dépendaient, non seulement la gloire et les plus chers intérêts de la cause dont ils avaient embrassé la défense, mais encore jusqu'à la propre conservation de tous ceux qui étaient compromis. Ainsi poussés par cette espèce de droit naturel et forts de leur unanimité, ils parlèrent avec liberté à Iturralde, lui représentant qu'il était nécessaire d'établir promptement en Navarre un système de gouvernement semblable à celui qui existait alors dans les trois provinces basques. Le modèle qu'on lui offrait ne laissait pas, il est vrai, d'être quelque peu défectueux; mais l'intention était pure et ne tendait qu'à réprimer les abus qu'Iturralde faisait de son autorité. Comme ce chef n'avait pas une grande

capacité politique, comme il croyait en outre que, quelles que fussent les innovations dont il était alors question, on lui laisserait toujours le commandement militaire supérieur de la Navarre, avec la toute-puissance exercée par un dictateur dans les temps de calamité, il répondit d'une manière satisfaisante à ce qu'on lui demandait; il approuva même l'idée qui lui fut soumise alors, d'envoyer D. Juan-Manuel Sarasa, D. Joaquin Marichalar, D. Martin-Luis Echeverria avec Zumalacarregui solliciter des députations d'Alava et de Biscaye des armes, des munitions et les autres ressources nécessaires pour faire la guerre.

Les quatre délégués se mirent en route; ils furent reçus le lendemain à Vitoria par D. Valentin de Vérastegui, et peu de jours après à Bilbao par le marquis de Valdespina. Ces deux personnages auxquels leur rang, leur fortune et leur intervention dans les affaires, assurèrent toujours un grand ascendant en Alava et en Biscaye, avaient été les principaux instigateurs du pronunciamiento de ces provinces, dont ils étaient les premières autorités. Malgré les efforts que firent les envoyés de Navarre afin de les convaincre des avantages qui résulteraient pour la cause carliste des secours qu'on demandait, ils ne purent rien obtenir pour le moment, soit à cause de la rivalité de gloire qui a toujours existé entre les provinces et la Navarre, soit qu'une confiance aveugle fît voir à Vérastegui et à Valdespina le prochain triomphe du principe qu'ils défendaient.

Vérastegui allégua pour excuse, et en partie avec raison, que tout ce dont il pouvait disposer n'était pas suffisant pour l'entretien des armées des généraux Mérino et Cuévillas qui couvraient les avenues de sa province.

Il faut dire aussi, qu'en Alava comme en Biscaye, on fit à Zumalacarregui les plus vives instances pour qu'il prît du service dans ces contrées; mais il refusa, parce que Vérastegui et Valdespina qui n'étaient que colonels avaient confié le commandement des troupes, comme à leurs seconds, aux brigadiers D. José Uranga et D. Fernando Zabala; Zumalacarregui accédant à ce qu'on lui demandait, ne pouvait donc s'attendre qu'à un emploi inférieur. A ce motif s'en joignaient d'autres que nous ne pouvons pas expliquer comme nous le voudrions; mais il suffit que nous assurions au lecteur que Zumalacarregui, malgré son respect et son estime pour les qualités de Vérastegui et de Valdespina, éprouvait une grande répugnance à avoir pour chef ceux qui étaient ses inférieurs.

Les quatre délégués revinrent au quartier-général d'Iturralde, sans avoir tiré d'autre utilité de leur voyage, que l'examen que Zumalacarregui put faire de l'état civil et militaire des trois provinces basques, soulevées en faveur de Charles V; de nouvelles discussions s'élevèrent alors entre les militaires et les bourgeois qui, sans cacher leurs pensées, convinrent que l'on devait engager Iturralde à déférer le commandement à Zumalacarregui en sa qualité

d'officier d'un grade supérieur. Iturralde, auquel on ne fit ces insinuations qu'avec la plus grande modération, feignit de ne pas comprendre, et le commandant D. Juan-Manuel Sarasa se trouva dans la nécessité de s'expliquer avec lui, sur la place publique du village d'Arroniz, en présence de toute la la troupe. Iturralde répondit que si Zumalacarregui était plus élevé en grade, il l'avait précédé dans les rangs carlistes. Différentes personnes lui répartirent à la fois que le roi le récompenserait de ce mérite; mais qu'il était nécessaire, vu les circonstances, de sacrifier l'intérêt particulier à celui de la cause qui exigeait, à leur avis, que Zumalacarregui réputé pour l'un des chefs les plus capables de l'armée espagnole, prît le commandement des forces carlistes de Navarre.

Après ces contestations publiques, Iturralde refusait encore de condescendre à la demande, bien qu'il fût uniquement soutenu par le conseil du bénéficiaire de Los Arcos, D. Juan Echeverria qui, uni dans le principe à D. Santos Ladron, s'était associé à Iturralde depuis la prise de ce général; ces deux hommes avaient formé dès lors une espèce d'alliance dans le but de s'appuyer mutuellement et de conserver les charges qu'ils s'étaient appropriées. Les fonctions que remplissait Iturralde étaient justifiées par la nécessité; mais il ne nous est pas facile de donner la raison exacte des attributions d'Echeverria, à moins que nous n'allions la chercher dans les questures de la république romaine.

Cependant, pensant que le vote de la majorité leur serait favorable, Iturralde et son collègue consentirent, après bien des débats à ce que la question fût soumise à une junte composée de tous les chefs et capitaines; cette assemblée ayant eu lieu, il fut décidé à l'unanimité que Zumalacarregui prendrait le commandement; Iturralde s'osbtina de nouveau à ne pas le céder.

Les choses en étant venues à ce point, et voulant éviter les conséquences funestes qui pourraient résulter de ce conflit pour la cause carliste, Zumalacarregui se disposa à partir pour Vitoria avec la pensée d'accepter l'offre qui lui avait été faite dans cette ville ; mais ayant connaissance de son projet, les principaux officiers et d'autres personnes de distinction résolurent d'aller le trouver pour l'empêcher de le mettre à exécution; rencontrant Zumalacarregui au moment où il allait monter à cheval, ils le forcèrent de rentrer dans son appartement, lui promettant d'apporter un prompt remède à tout, sans troubler l'ordre en aucune façon: voici comment ils s'y prirent.

Zumalacarregui retenu comme nous l'avons vu, les officiers carlistes allèrent former leurs compagnies dans les quartiers où elles étaient logées, et les emmenèrent ensuite dans un champ nommé los Llanos, situé entre l'Ega et la ville. Lorsque toute l'armée fut réunie en cet endroit, le commandant D. Juan-Manuel Sarasa, que la troupe reconnaissait pour le second d'Iturralde, tira son épée, et, après

avoir ordonné le port d'armes, il s'écria à haute voix:

— « Volontaires! au nom de notre seigneur le « roi Don Carlos V, le colonel D. Thomas Zuma- « lacarregui sera reconnu pour commandant-géné- « ral par intérim de la Navarre. »

Il est évident que Charles V n'avait pu faire cette nomination puisqu'il se trouvait éloigné de la Navarre; il n'avait aucune nouvelle de ce qui se passait dans cette partie de l'Espagne; mais il n'avait fait ni celle d'Iturralde, ni celle des autres chefs qui commandaient dans les autres provinces, non plus que celle du malheureux général D. Santos Ladron. L'on peut donc considérer cette manière de conférer le commandement en pareille circonstance, comme l'un des actes les plus solennels, surtout lorsqu'il retombe sur des personnes qui avaient un grade supérieur dans la milice.

Avant de rengaîner son épée, Sarasa ordonna à l'un des capitaines de se rendre avec sa compagnie à la porte du logement d'Iturralde, de relever sa garde et de ne point le laisser sortir, non plus que D. Juan Echeverria (ils habitaient ensemble), sans un ordre préalable du nouveau commandant-général, à la disposition duquel ces deux personnes se trouvaient désormais. Ces choses ayant eu lieu sans la moindre opposition, Zumalacarregui parut à la tête des troupes, commanda le repos sous les armes, suivant l'usage, et se donna à connaître en passant une revue générale. Il fit ensuite ranger

les bataillons en cercles, et s'étant placé au milieu des soldats, il causa longtemps avec eux. Ce qu'il leur dit dans cette circonstance donnera une idée assez exacte de son caractère.

Le général D. Santos Ladron ainsi qu'Iturralde, pour engager à prendre les armes, avait fixé la solde de chaque soldat à deux réaux de vellon par par jour (50 centimes). Dans l'origine, comme le nombre des volontaires était très-limité, il pouvait être facile d'établir ainsi la paie, si faible que fussent les ressources; mais lorsqu'on en vint à former des bataillons, les choses changèrent d'aspect. Néanmoins Iturralde jusque-là avait payé la troupe sur le pied du passé, avec quelques fonds de l'état qui se trouvaient entre les mains de divers administrateurs subalternes au moment où éclata la guerre. Cependant ces ressources étaient épuisées ou sur le point de l'être ; Zumalacarregui ne découvrant pas encore le moyen de s'en procurer d'autres, et voyant en outre l'armée s'accroître de moments en moments, profita de cet instant pour dire aux soldats :

«Volontaires, dès demain il est impossible de »vous donner les deux réaux de prêt, comme on l'a »fait jusqu'ici. Le manque de fonds ne nous per»met pas de faire pour vous ce que nous voudrions. »Les seules ressources que nous possédons en ce »moment, pour continuer la guerre, sont celles »qu'offre le pays, et la plupart sont déjà épuisées. »En conséquence, je vous fais savoir qu'à l'avenir »il ne sera accordé de paie qu'un réal de vellon

»par jour au lieu de deux qu'on vous avait promis;
»toutes les autres classes seront soldées dans la
»même proportion. Si après les réglements que
»nous chercherons à établir et les mesures que
» nous prendrons, nous parvenons à acquérir des
» fonds plus considérables, vous devez croire que
»votre paie sera augmentée; mais pour le présent
»il est nécessaire de renoncer aux deux réaux par
» jour. »

En terminant ces paroles, Zumalacarregui changea le ton de voix impérieux et résolu avec lequel il leur annonçait cette nouvelle, et recourut à un ton plus affectueux et plus fraternel; il poursuivit en les instruisant sur la manière dont ils devaient soigner leurs armes, afin de les conserver plus facilement en bon état; il leur parla ensuite de la persévérance avec laquelle ils devaient, une fois leur parti pris, défendre la cause de la légitimité et de la religion; et enfin il essaya de leur persuader combien il était difficile d'arriver au but qu'ils se proposaient, sans passer d'abord par cette voie de fatigues, de faim, de dangers et de privations de toutes sortes qui attendent le soldat valeureux, avant qu'il parvienne à la gloire à laquelle il aspire.

Quand même nous voudrions nous arrêter à examiner minutieusement les pages de l'histoire, nous ne pourrions trouver que difficilement, nous le croyons, un exemple qui servît de règle à ce que nous venons de dire; au contraire, nous voyons Alexandre de Macédoine promettant à ses soldats,

pour exciter leur ardeur, les richesses que renfermait Tyr ou les dépouilles des Persans ; nous voyons Denis de Syracuse et Jules-César augmenter la paie de leurs troupes au moment où ils avaient besoin de rétablir leur crédit et leur pouvoir ; et en arrivant des anciens aux modernes, nous voyons aussi Napoléon montrant, du haut des Alpes, aux républicains français l'Italie, comme le meilleur remède aux maux qu'ils éprouvaient.

Mais si des capitaines si renommés et si grands ont jugé nécessaire d'exciter la cupidité du soldat, de le gagner par des largesses ou de flatter ses espérances pour l'entraîner plus facilement à de grandes entreprises, pourquoi, en citant ces faits, si opposés à la conduite que tint Zumalacarregui dans la circonstance présente, cesserions-nous d'appeler l'attention sur lui, sans nous inquiéter de ce que ces guerriers se trouvaient à la tête de phalanges et de légions nombreuses, tandis que Zumalacarregui n'avait qu'une poignée d'hommes? Que l'on observe bien la manière dont il parvint au commandement ; les événements récents ; les embarras de sa position au milieu de ces hommes, généreux il est vrai, la plupart laboureurs rustiques, incapables même de grandes idées, vu leur jeunesse, leur manque d'instruction, leur peu de discipline et leur ignorance des devoirs qu'impose la subordination ; et tout cela au commencement d'une guerre civile, certes bien différente des guerres qui se font de nation à nation. Un célèbre auteur français expliquant

le désintéressement et les autres vertus militaires qui brillaient chez les anciens Grecs s'exprime ainsi: « Les temps et les coutumes ont changé, c'est pour- » quoi il est aujourd'hui matériellement impossible » d'avoir des soldats sans les payer. » Toute la gloire et toute l'influence d'un Gonzalve de Cordoue ne suffirent pas pour le mettre à l'abri des plus grossières insultes de la part de ses soldats, non à cause d'une réduction de solde, mais pour un simple retard dans le paiement. Et que n'eut pas à souffrir le grand Farnaise pour le même motif? Le sage jurisconsulte Voet attribue principalement la non-réussite de la pacification des Pays-Bas par les Espagnols aux fréquentes séditions qui éclatèrent dans leurs armées réclamant la paie. Ce sont sans doute ces exemples et beaucoup d'autres, dont l'histoire abonde, qui ont fait dire à Montecuculli que « non-seulement l'argent a des charmes pour les esprits les plus sages, mais qu'il calme encore la fureur des plus féroces. »

Mais Zumalacarregui avait-il agi comme nous l'avons vu, parce que, sûr de la moralité et de la résolution de ces soldats improvisés, il n'avait point de sédition à redouter? Nous ne le pensons pas; nous croyons au contraire que, connaissant parfaitement l'espèce de milice qu'il allait commander, il voulut dès le principe se précautionner contre les conséquences fâcheuses que la nécessité et la disette pouvaient attirer sur lui. Zumalacarregui était en outre persuadé que le meilleur moyen

de faire respecter la discipline c'est d'accomplir religieusement et ponctuellement envers le soldat les promesses qu'on lui a faites; mais le flatter de grandes espérances que l'on ne réalisera pas, c'était, à son avis, s'exposer au discrédit, au mépris même et à la désobéissance des subordonnés qui ne jugent des vertus, du pouvoir et de la justice de leurs généraux, que d'après la valeur et la réalisation de leurs promesses. Il est évident, sans doute, que Zumalacarregui s'exposa beaucoup en profitant d'un moment si critique pour annoncer aux volontaires carlistes la réduction de la paie, alors même que la plupart d'entre eux, ne le connaissant point encore, n'avaient pour lui ni crainte ni respect; car s'ils se montrèrent indifférents dans la question du commandement, résultat du peu de prestige d'Iturralde, il paraissait comme inévitable qu'ils éclatassent en cris séditieux en apprenant qu'on réduisait leur solde de moitié; ce qui n'aurait pas peu compromis la situation. Mais, malgré cette perspective menaçante, Zumalacarregui voulut tout risquer pour éviter en retour une partie des maux que sa longue prévision lui faisait déjà entrevoir, tandis que tant d'autres ne les apercevaient point ou ne les voyaient que dans un avenir encore très-éloigné. Une telle conduite était le résultat de son caractère, qui ne se prêtait pas facilement à céder ni à transiger au détriment de la discipline. Zumalacarregui fut, dans les circonstances peut-être les plus difficiles, le véritable antipode des esprits élastiques ou complaisants.

Mais s'il agit ainsi en cette occasion, nous ne tarderons pas à voir avec quelle prudence, quelle équité, quelle modération et quelle habilité il se conduisit avec Iturralde.

Après que la Navarre se fut déclarée comme tout le reste de l'Espagne, contre l'usurpateur Napoléon, et que Mina, que l'on surnommait *el estudiante* (l'étudiant) ou le *chiquito* (petit enfant), eût été fait prisonnier par les Français, les capitaines, qui lui avaient obéi jusque-là, se séparèrent faute d'unité et agirent d'une manière indépendante. Le nombre des chefs, extraordinaire dans le principe, finit par diminuer parce que les plus forts ou les plus hardis obligeaient les autres à se ranger sous leurs drapeaux et à leur obéir. L'ordre venant à s'établir ainsi, il n'y eut bientôt plus que deux partis; l'un était commandé par D. Pascual Echeverria, originaire de Corella, qui, bien que de peu d'instruction et de naissance obscure, avait pour lui d'avoir moins commis de vols et d'assassinats que tant d'autres partisans, dont le nombre fut malheureusement si grand en Navarre durant quelques mois d'anarchie. Son caractère moins féroce que celui des autres, avait servi à Echeverria pour entraîner un grand nombre de personnes, et il eut peut-être obtenu le titre inappréciable de restaurateur de l'ordre, s'il avait employé contre les Français le temps qu'il perdit en festins, en bals et en toutes sortes de réjouissances. L'autre parti était sous les ordres de D. Francisco Espoz y Mina, si fameux depuis, et qui obtint le

surnom de grand sur l'étroit théâtre de ses exploits comme Pompée à Rome; si dans le principe ce titre ne lui fut donné que pour le distinguer du premier Mina son neveu, il lui fut ensuite confirmé pour ses nombreuses prouesses. Les forces commandées par Echeverria surpassaient de moitié celles de Mina, lorsque celui-ci alla loger à Estella où se trouvait le premier; cependant, malgré la rivalité qui devait exister entre les deux chefs navarrais, Mina, dissimulant avec une grande habileté les perfides projets qu'il avait formés, alla visiter Echeverria aussitôt après son arrivée. Echeverria d'un caractère imprévoyant, ne soupçonnant pas ce qui l'attendait, se hâta de rendre la visite; mais au moment même où il franchissait le seuil de la maison qu'habitait Mina, il fut arrêté et désarmé par les gardes de son rival qui, quelques heures après, le conduisirent, à la faveur des ombres de la nuit, hors de la ville et le passèrent par les armes. Mina fit ce coup si audacieux et si violent avant d'avoir acquis aucun titre au commandement supérieur de la Navarre; et alors même qu'il n'avait encore que cinq cents soldats sous ses ordres, tandis que la victime en avait plus de douze cents. Espoz incorpora alors ces hommes aux siens, et se voyant à la tête de la force la plus considérable, il lui devint facile de se défaire de tous ceux qui semblaient vouloir conserver un pouvoir indépendant. Il est vrai que pour détruire en Navarre ce genre d'anarchie, Mina eut maintes fois recours à des moyens perfides, mais le

pays, estimant ses services, se montra toujours favorable à son égard. Toutefois, les habitans d'Estella qui vingt ans auparavant avaient été témoins de la scène tragique que nous rapportons et d'autres exécutions sanglantes qui se succédèrent dans leur ville, ne purent manquer de songer, à la vue de ce qui se passait entre Iturralde et Zumalacarregui, qu'il y avait, malgré la ressemblance des motifs et le rapprochement des temps, une différence assez notable entre la conduite des hommes de l'époque antérieure et celle des hommes de l'époque présente. Ce qui excita le plus l'étonnement des vieillards d'Estella, ce fut de voir que Zumalacarregui en quittant leur ville laissait le second poste à Iturralde, que l'on venait de déposer, tandis que Sarasa, qui l'occupait avant, descendait à un rang inférieur avec une satisfaction visible; Sarasa prouvait ainsi qu'en tout ce qu'il avait fait en faveur de Zumalacarregui, il n'avait eu d'autre but que l'intérêt de la cause qu'il défendait.

Néanmoins, la question du commandement n'était pas encore entièrement résolue. Le nouveau commandant-général n'avait été investi que d'une autorité temporaire, qui devait cesser à l'arrivée du colonel D. Francisco-Benito Eraso. Ce chef se trouvait dans les vallées des Hautes-Pyrénées l'orsqu'il se déclara pour la cause de Charles V; étant subitement tombé malade, sans force armée pour veiller à sa garde et manquant de lieu sûr où il put se retirer pour rétablir sa santé, il s'était vu

forcé d'entrer en France. La police de cette nation, toujours active contre les Carlistes, s'empara de sa personne et le conduisit sous escorte dans l'intérieur. La réserve faite en sa faveur par ceux qui avaient porté Zumalacarregui au commandement, venait de ce que la plupart d'entre eux supposaient qu'Eraso avait obtenu, avant les événements, une autorisation spéciale du légitime héritier de Ferdinand VII, pour se mettre à la tête des affaires. Heureusement pour la cause carliste, comme ces choses se passaient à Estella, Eraso déjà rétabli avait trompé la vigilance française, franchi la frontière, et il se présentait au lieu où se trouvait Zumalacarregui. Celui-ci alors, conformément à ce qui était convenu, voulut lui remettre le commandement, lui offrant en même temps de servir sous ses ordres quoiqu'ils eussent tous les deux le même grade; mais Eraso, considérant les choses sous un autre aspect qu'Iturralde, refusa formellement. Les deux colonels luttèrent longtemps de générosité en présence d'Iturralde lui-même, comme s'ils s'étaient proposé de lui donner une leçon. Enfin Eraso mit à cette lutte un terme qui fut très-glorieux pour lui, car bien qu'il eût toutes les sympaties du pays et de l'armée, il fit un acte peu commun en pareilles circonstances, en écrivant, en signant et en communiquant lui-même un ordre ainsi conçu :

« Convaincu qu'il importe beaucoup au service » du roi notre seigneur Don Carlos V, que D. Thomas » Zumalacarregui continue de remplir les fonctions

» de commandant-général de ce royaume de Navarre, » j'ordonne aux troupes de le reconnaître comme tel » et de me regarder comme son second.

» Francisco-Benito Eraso. »

Eraso, á cette époque, était âgé de quarante ans. Il était d'une taille avantageuse, mais mince; à pied comme à cheval, il était toujours un peu courbé; il avait le teint brun, les yeux et les cheveux noirs; en général, sa physionomie était noble et franche. Poli, aimable, et de manières plus distinguées et plus modestes que celles qui sont propres à des hommes destinés aux armes, il supportait le travail et la fatigue autant que qui ce fût. Cela étonnait, il est vrai, parce qu'Eraso ne jouissait pas d'une bonne santé. Cependant jamais, même dans les dangers les plus grands, on ne put voir ni soupconner que son cœur fût en proie à la tristesse. Au commencement de cette guerre, il habitait le village de Garinoain, lieu de sa naissance, dont il passait pour l'un des principaux propriétaires. En 1822, Eraso avait montré l'opposition la plus active contre le système constitutionnel. Dans deux ou trois voyages qu'il fit à Madrid, l'année antérieure, pour parler à Ferdinand VII, il montra autant de hardiesse que d'habileté, et c'est à ces antécédents qu'il dut d'être nommé depuis membre de la junte de Navarre. Lorsque le roi fut rétabli sur son trône, Eraso, avant de rentrer dans ses foyers, obtint du gouvernement diverses marques de distinction, et, mu par son amour pour la cause royaliste, il accepta l'emploi de

commandant de volontaires. Il se trouvait sur la frontière française en 1830, lorsqu'apparut de ce côté le révolutionnaire D. Joaquin De-Pablo, plus connu sous le nom de Chapalangarra, lieutenant d'Espoz y Mina, et l'un des chefs les plus habiles de l'Espagne moderne. Dans une tentative qu'il fit au village de Valcarlos, De-Pablo mourut sur la place ; et, comme Eraso était commandant de ceux qui le vainquirent, Ferdinand VII lui accorda en recompense le grade de colonel d'infanterie. Peu de jours après, la députation de Navarre résolut de créer un corps de mille provinciaux pour seconder les troupes du roi contre les révolutionnaires qui menaçaient d'entrer par la France, et proposa pour chef Eraso, que le gouvernement accepta.

Deux années plus tard, au moment où les choses touchaient déjà presque aux pronunciamientos, le corps créé sous le nom de brigade et composé de deux bataillons fut dissous. Les soldats qui en avaient fait partie, quoique licenciés, conservèrent une affection remarquable pour leur ancien chef, et, suivant son exemple, beaucoup d'entre eux étaient allés s'unir aux rangs des Carlistes dont ils composaient la masse la plus importante. On voit ainsi jusqu'à l'évidence combien il était important et nécessaire que l'élection de Zumalacarregui fut confirmée par le vote d'Eraso. Après cela, on ne sait qu'admirer le plus en ce dernier, de son abnégation ou de sa droiture et de son équité dans la manière de juger les vertus et les talents de Zumalacarregui, et de son

intime conviction de la nécessité qu'il y avait à mettre la force et l'autorité entre les mains de celui-ci.

Ce qui concernait le commandement étant définitiment réglé, on pensa à la partie administrative et civile. La guerre d'Espagne contre Napoléon avait donné naissance à des corporations, qui sous le nom de *juntes*, furent formées des patriotes les plus recommandables parmi ceux de leurs pays respectifs, par leur conduite religieuse, leur fermeté, leurs talents et leurs connaissances de ce qui concernait leurs provinces. Suivant cet usage, à l'époque où elle fit la guerre au système constitutionnel, la Navarre avait créé une junte dont Eraso fut membre, comme nous l'avons déjà dit. Alors comme depuis, le manque de communications avec le souverain conseillait le rétablissement d'une autorité auxiliaire, dont les attributions, sans trop lier les mains de l'autorité militaire, contribuassent à la dégager d'une partie de la responsabilité qui pourrait un jour peser sur elle, et à partager les fatigues matérielles auxquelles il n'était pas facile de se livrer avec toute la sollicitude nécessaire, durant une guerre dont l'issue dépendait essentiellement de la célérité des mouvements.

Ayant donc résolu d'un commun accord la formation d'une junte, Zumalacarregui et Eraso examinèrent les qualités des principales personnes qui se trouvaient au nombre des Carlistes, et ils jugèrent dignes de composer cette assemblée D. Joaquin de Marichalar, D. Martin-Luis d'Echeverria et le

prêtre D. Juan Echeverria, auquel Zumalacarregui voulut donner une preuve de confiance, malgré la manière dont il s'était conduit pendant les altercations qui avaient eu lieu au sujet du commandement. Mais désirant que les membres de la junte fussent portés à cinq, on invita D. Juan-Crisostomo de Vidaondo y Mendinueta et Benito-Diaz del Rio à en faire partie. Ces deux nobles jurisconsultes, sensibles à l'honneur qui leur était fait et à la confiance qu'on avait en eux, abandonnèrent leurs maisons, leurs biens et leurs familles et se présentèrent aussitôt au camp des Carlistes. Au titre de chevalier, qu'ils devaient à leur naissance, ainsi que les deux premiers, ils joignaient l'avantage du prestige, des relations et des connaissances nécessaires pour remplir leurs fonctions avec fruit, et pour donner au peuple une espèce de garantie de la justice de la cause qu'ils embrassaient librement.

Près de deux mois s'étaient écoulés depuis que les provinces basques et la Vieille-Castille s'étaient soulevées en offrant une force armée considérable pour appuyer le mouvement, et la Navarre retenue dans son essor par le malheur arrivé à D. Santos Ladron, paralysée par le défaut d'activité et de méthode de la part d'Iturralde, par le manque d'armes et de munitions et par la question suscitée à propos du commandement, n'avait encore à disposer que d'une poignée d'hommes. Mais cela importait peu aux chefs d'Alava et de Biscaye qui, entourés de bataillons, se berçaient des illusions les plus flatteuses,

avec l'espoir d'un prompt et heureux triomphe qu'ils regardaient comme infaillible; aussi faisaient-ils peu de cas des progrès des Navarrais leurs voisins. Cependant, nous allons voir, d'un côté, combien ces illusions et ces espérances étaient éphémères et vaines, et, d'autre côté, combien il est facile de se tromper lorsqu'on n'estime les armées que d'après le nombre d'hommes et la qualité des armes, sans s'inquiéter de la discipline, de la décision, et en particulier du talent et de l'habileté des chefs.

Au moment où Zumalacarregui, venant d'être élevé au commandement, s'occupait sans relâche d'introduire l'ordre partout et d'organiser un système de guerre défensive, le seul possible dans l'état d'impuissance où l'on se trouvait, Saarsfield se transporta avec son armée de Burgos à Logroño où il s'unit à Lorenzo. A la vue de l'attitude menaçante des Christinos, les bataillons de volontaires royalistes qui se trouvaient, comme nous l'avons dit plus haut, campés dans les Conchas de Haro, sous les ordres des généraux Mérino et Cuévillas, se dispersèrent et prirent chacun le chemin de ses foyers. Saarsfield, qui, sans doute, avait connaissance de l'état des esprits ou qui se proposait peut-être de vaincre sans répandre le sang, avait fait ce mouvement de concentration sur Logroño comme pour laisser le passage plus libre aux Castillans qui voudraient se retirer. Voyant diminuer d'instants en instants les forces qu'ils commandaient et leur gauche évidemment menacée, les deux principaux chefs

royalistes rassemblèrent leur cavalerie, qui n'était ni très-réglée, ni très-nombreuse en comparaison de leur infanterie, et, abandonnant au sort le reste de leur armée, ils passèrent en Castille. Là, ils continuèrent, pendant quelque temps, de mettre en pratique l'ancien système de guerre auquel ils durent leur célébrité, jusqu'à ce qu'ils se déterminèrent à entrer en Portugal. Nous nous abstiendrons de porter un jugement sur les talents militaires du respectable D. Geronimo Mérino et de D. Ignacio Cuévillas jeune; les actions du premier sont consignées dans l'histoire d'Espagne des deux époques antérieures, que l'on regarde à juste titre comme les plus glorieuses pour lui; nous dirons seulement que si ce général conserva, aussi bien que Cuévillas, un poste supérieur à sa capacité, ce fut parce qu'un chef de haut grade, destiné à prendre le commandement, ne se présenta pas dans le camp après avoir engagé sa parole.

Les volontaires alavais à la tête desquels était le brigadier Uranga, bien que peu éloignés de leurs maisons, ne laissèrent pas d'être sensibles à l'exemple qu'ils avaient sous les yeux, et beaucoup d'entre eux imitèrent les Castillans. Leurs bataillons ne tardèrent pas à diminuer et ils ne parvinrent à se refaire et à se compléter dans la suite qu'à force du zèle qui animait particulièrement leurs chefs. Ces événements rapides et inattendus mirent subitement à découvert les trois provinces basques et surtout celle d'Alava qui, étant la plus plate et menacée la

première d'une invasion, avait regardé avec raison comme un rempart l'armée castillane concentrée sur sa frontière.

Jusque-là, Vérastegui, homme d'un zèle et d'une intégrité remarquables, et qui surpassait la plupart de ses compatriotes dans la connaissance de ce qui concernait sa province, Vérastegui avait rempli ponctuellement les engagements qu'il avait contractés en se plaçant à la tête du gouvernement; mais, s'étant également réservé le commandement supérieur de la force armée et se trouvant en face de l'ennemi, il se troubla et ne sut remplir les fonctions de général. Lorsque Saarsfield s'approcha de Vitoria, Vérastegui quitta précipitamment la ville, accompagné d'une faible escorte, et il courut chercher Zumalacarregui qu'il rencontra dans la vallée de Berrueza.

Il est positif qu'après avoir vu Vérastegui à Vitoria Zumalacarregui avait conçu de lui une haute idée, et mainte fois nous l'avons alors entendu faire l'éloge de sa capacité touchant l'administration. S'il n'en eût été ainsi, nous ne doutons pas que du balcon de la maison qu'il occupait au moment de l'arrivée de celui-ci, il ne lui eût, en forme de reproche, montré ses quatre bataillons, les uns sans vêtements, même sans chemise, les autres désarmés, la plupart sans baïonnette au fusil ou sans munitions, tandis que l'ennemi, par un excès de confiance ou par une grande faute de prévision, s'emparait d'une infinité d'objets que l'on avait laissés dans la capi-

tale en l'abandonnant, ou qui avaient été emportés dans leurs maisons par des hommes moins déterminés et moins disciplinés que ceux qu'il avait là présents ; et tout cela pour ne s'être pas prêté à quelques observations qui lui avaient été faites dans la dernière entrevue. Par cette même raison, Zumalacarregui ne pouvait pas non plus alors délivrer Vitoria, ni secourir Vérastegui et moins encore sauver les effets militaires dispersés dans la province. Ainsi tout se borna à quelques sages conseils que Vérastegui, en partant, avait l'intention de mettre en pratique, ce qu'il ne fit pas néanmoins.

L'apparition de Vérastegui au quartier-général de Navarre, avec un air de fugitif et un visage abattu, ne laissa pas d'étonner les habitants du pays et plus particulièrement tous ceux qui l'avaient vu peu de jours auparavant à Vitoria, étalant l'éclat d'une autorité presque souveraine et bien affermie, à en juger d'après les apparences. Cependant, un changement si inespéré ne diminua en rien le zèle ni la résolution avec lesquels les chefs navarrais travaillaient au triomphe de la légitimité.

Après avoir passé sur la gauche de l'Ebre par le pont de Logroño, Saarsfield se dirigea par le chemin de Laguardia vers le port de Peñacerrada. Cette position offrait de grands avantages aux Carlistes alavais dans le cas où ils eussent voulu la défendre ; mais ils se contentèrent d'envoyer en observation un détachement qui perdit, dans un engagement, deux ou trois hommes dont on vit les cadavres lors-

que les Christinos se furent rendus dans les environs de l'auberge d'Armentia. Le brigadier Uranga qui se trouvait alors dans ces parages, n'osant engager aucun combat partiel ni général, se retira dans les montagnes de Maestu , laissant à l'ennemi le passage libre; et, sans qu'il survint rien de nouveau, le chef christino se rendit, le lendemain, avec ses troupes, à Vitoria dont il prit possession. De son côté, Uranga, au moyen d'une marche de flanc, conduisit les forces alavaises dans la partie d'Arlaban. Ce mouvement était le plus opportun, vu les circonstances, puis qu'il avait le double avantage de lui offrir un terrain tout accidenté et tout montueux, en même temps qu'il le rapprochait des bataillons de Biscaye et de Guipuzcoa avec lesquels il allait se mettre en contact.

En apprenant ce mouvement , Zumalacarregui conçut l'espoir que Saarsfield n'achèverait pas l'invasion des provinces basques, sans essuyer auparavant des pertes considérables, si même les Carlistes ne remportaient pas une victoire complète. Eloigné du lieu où semblaient se préparer les événements les plus sérieux , avec une force peu nombreuse , presque sans armes, et personne ne sollicitant sa coopération , Zumalacarregui réfléchit à ce qu'il pourrait faire par lui-même, et, d'accord avec les membres de la junte, il résolut de marcher sur la Ribera de Navarre. Le but de ce voyage était de se faire voir des villages les plus féconds et les plus riches du pays, et d'éveiller ou d'accroître par la présence

de la force l'enthousiasme des habitants; le commun du peuple, en des temps de nouveautés, a toujours plus de foi et de confiance en ce que ses yeux ont vu que dans les rapports des personnes les plus respectables, quelle que soit leur importance.

On espérait en outre trouver dans la Ribera des armes et des chevaux, et la junte pensait se rendre maîtresse des fonds de diverses branches de l'état; et, bien qu'on supposât que ces fonds ne seraient point considérables, la pénurie forçait de recourir à tous les moyens, quels qu'ils fussent. Il était de la plus grande urgence de s'emparer de ces ressources; car un moment devait arriver où l'on ne pourrait plus parvenir jusqu'aux lieux où l'on se rendait; la Ribera étant un pays plat et coupé par le cours de différentes rivières, les Carlistes ne pouvaient la parcourir sans danger tant qu'ils ne posséderaient point une cavalerie supérieure à celle des Christinos.

Zumalacarregui quitta la Berrueza au moment où Vérastegui en sortait pour se rendre auprès des Alavais; étant arrivé avec sa troupe à Dicastillo, il entra le jour suivant à Miranda-de-Arga. Ses soldats marchaient avec une allégresse peu commune, animés par l'espoir de passer deux jours dans la joie à Peralta, à Villafranca et autres villages situés dans les environs. Si les Navarrais se distinguent entre les Espagnols par un grand nombre de qualités qu'ils possèdent à un degré éminent, la sobriété n'est pas une de leurs vertus, et ce que nous disons suffira pour faire comprendre au lecteur la satisfaction avec

laquelle les jeunes soldats marchaient à la Ribera. Plus d'un s'était déjà réjoui à la seule pensée de la saveur des fruits, de l'excellence des vins et de la générosité des hôtes qui les attendaient ce jour-là même, lorsqu'un événement imprévu vint détruire toutes leurs illusions.

Zumalacarregui reçut à Miranda une dépêche (et c'était la première) de la députation de Biscaye, datée de Bilbao cinq jours auparavant, par laquelle on lui demandait sa coopération pour s'opposer au projet qu'avait Saarsfield de se diriger sur cette ville. Les cinq jours qu'employa le courrier envoyé par la députation pour arriver au camp de Navarre avaient été signalés par différents événements. A son départ, le général christino n'était éloigné que de quatorze lieues de Bilbao, et toutes les nouvelles annonçaient unanimement qu'il avait pris depuis quatre jours la direction de cette place; en sorte que Zumalacarregui regardait alors la question de la prise ou de la conservation de cette ville importante comme décidée entre Saarsfield d'un côté, et Zavala, Uranga et Lardizabal qui, de l'autre, commandaient les forces des trois provinces. Mais, ni cette persuasion assez fondée, ni la réflexion qu'il pouvait se faire, avec raison, que douze cents hommes, dont cinq cents dépourvus d'armes, seraient un secours de peu d'importance pour plus de huit mille hommes bien armés qui étaient concentrés sur la Biscaye, ne purent décider Zumalacarregui à refuser le secours qu'on lui demandait; au contraire, il abandonna le projet qu'il avait

sur la Ribera, bien que deux jours lui eussent suffi pour l'exécuter, et il se prépara à rétrocéder et à marcher sur la Biscaye.

Connaissant parfaitement le moral des troupes qu'il commandait, Zumalacarregui prévit le déplaisir que cette contremarche leur causerait après qu'il les avait conduites aux portes de leur paradis terrestre, et il craignit, sinon une sédition ou toute autre chose semblable, du moins que leur enthousiasme ne se refroidît et que tous les volontaires de la Ribera rangés sous son drapeau ne le quittassent pour visiter leurs familles, sous le très-juste prétexte de *changer de chemise*. Nous appelons ce prétexte du nom de juste parce que, lorsqu'on ne donne pas au soldat le nécessaire, il est au moins raisonnable de tolérer qu'il se sépare des rangs dans un but si indispensable : il y aurait imprudence à ne point agir ainsi. Comme les volontaires de la Ribera étaient toujours plus éloignés de leurs maisons que leurs compagnons, et qu'il était aussi plus dangereux pour eux de chercher à y revenir, il était difficile qu'ils renonçassent à l'occasion qui se présentait alors. Zumalacarregui pesa toutes ces choses : voyant que, s'ils partaient, quelle que fût leur promptitude à rejoindre leurs compagnies, ils ne pourraient le faire qu'au bout de quelques jours ; il considéra dès-lors les hommes qui se sépareraient de lui comme une force de moins : connaissant d'ailleurs le caractère de tels soldats, il jugea que les menacer d'une peine quelconque, grande ou petite,

ce serait compromettre la discipline et exposer en outre imprudemment son autorité sans utilité aucune. Désirant donc éviter tous ces inconvénients et parvenir en même temps au but qu'il se proposait, Zumalacarregui adressa l'allocution suivante à ses troupes :

NAVARRAIS,

« La députation de Biscaye, voyant près de sa » perte la ville de Bilbao, principal joyau de son do- » maine, vous appelle en toute hâte à son secours. La » Biscaye dit par l'organe de ses représentants qu'elle » sait déjà que vous êtes peu nombreux et la plupart » sans armes ; mais qu'elle sait aussi que vous êtes » tous vaillants, enthousiastes et très-décidés, et que » votre seule présence suffira pour rendre à ses en- » fants le courage nécessaire pour vaincre les enne- » mis qui la menacent. Si après avoir invoqué de » telle façon votre appui, vous refusiez de le lui ac- » corder, en vérité, vous seriez peu dignes de l'illustre » patrie qui vous vit naître ; de ce sol appelé par anto- » nomase le pays classique de la fidélité. Vos pères » eux-mêmes, en l'apprenant, vous refuseraient à ja- » mais votre place à leur foyer. Il n'est pas néces- » saire, Navarrais, que vous me montriez ni votre » corps, ni vos pieds ; je vois avec assez de dou- » leur que plusieurs d'entre vous sont à demi-nus et » déchaussés. Mais cela par hasard vous empêche- » rait-il de vaincre ? Je ne le crois pas. Bilbao est une

» cité riche; si nous la sauvons, vous y trouverez ce
» qui vous est nécessaire, la députation me le promet.
» Pourquoi donc tarder à marcher? Courage, Volon-
» taires; car vous savez que celui qui secourt promp-
» tement secourt deux fois. »

» *Le commandant-général,*

» ZUMALACARREGUI. »

Après la lecture de cette proclamation en tête des soldats, ce cri unanime partit soudain des bataillons : à Bilbao! à Bilbao!..... Profitant de ces dispositions, Zumalacarregui ordonna de défiler. Lorsque le soir même les bataillons arrivèrent à Villatuerta, les capitaines des compagnies firent savoir que pas un seul soldat n'avait manqué durant la marche. On se remit en route le jour suivant de très-bonne heure, et Zumalacarregui entra avant la nuit dans le village d'Alsasua, vallée de Borunda. Quoique contrariée par un très-mauvais temps, cette journée fut plus que régulière.

La rapidité avec laquelle les Carlistes s'avançaient au secours des Biscayens, quelle qu'elle fût, n'égalait pas néanmoins l'agilité des volontaires des trois provinces à fuir devant Saarsfield. Ce général, après s'être rendu maître de Bilbao et de Vitoria par le seul moyen d'un mouvement rapide, s'arrêta pendant quelques jours dans la première de ces deux villes. Son avant-garde seule suffit pour forcer les Carlistes provinciaux à lui abandonner leur pays na-

tal tout entier, et à se replier sur les montagnes les plus escarpées, avec peu de méthode et moins d'ordre encore, sous la direction de chefs inhabiles, ou plutôt faute de qui que ce fût pour les conduire. Ainsi, lorsque Zumalacarregui parvint à Alsasua, les généraux Zavala et Uranga, comme les débris que la mer lance sur le rivage après la tempête, arrivaient sur les hauteurs de San-Adrian situées dans cette partie de la Navarre où se montraient les bataillons de ce pays. L'armée basque qui, la veille encore, comptait à Oñate cinq ou six mille hommes, fut réduite en peu d'instants à quelques centaines de soldats; avant même d'avoir eu l'occasion de décharger ses fusils contre l'envahisseur. Les armes de toutes sortes, les munitions et les autres provisions de guerre étaient abandonnées dans les villages et sur les routes. Quatre pièces d'artillerie de campagne appartenant aux royalistes de Vitoria furent abandonnées à l'ennemi dans les montagnes d'Aranzazu, à cause de l'aspérité du terrain. La dissolution des forces carlistes était si complète qu'un grand nombre des personnes compromises, se voyant sans défense, s'enfuirent en France, saisies d'effroi. Malheureusement beaucoup d'entre elles étaient des militaires, même de haut grade; cet exemple devait avoir de très-fâcheuses conséquences pour la cause carliste. Tel était l'aspect des choses au moment où Zumalacarregui, suivi de trois bataillons navarrais, mal armés, et d'un quatrième qui était complètement sans armes, arrivait à la Borunda où ne tardèrent pas à paraître quelques

restes de cette armée si nombreuse peu de jours avant.

La guerre parut de fait terminée; beaucoup le crurent non sans motifs; car Mérino et Cuévillas, comme nous l'avons dit, émigrèrent en Portugal après avoir parcouru la Castille d'un bout à l'autre avec les trois cents et quelques cavaliers qui leur restaient. Vérastegui était du nombre de ceux qui s'enfuirent en France. Zabala et Uranga, se voyant sans soldats, cherchèrent leur sûreté personnelle dans les montagnes basco-navarraises, qu'ils connaissaient parfaitement, et se réservèrent ainsi pour des temps meilleurs. Enfin, le marquis de Valdespina, président de la députation de Biscaye, alla se réfugier avec le député Novia au lieu où se trouvait Zumalacarregui; peu après, le député Batis en fit autant.

S'il n'y avait pas eu dans l'esprit du commandant-général de Navarre quelque chose d'extraordinaire, quelque chose de plus grand qu'en tous les chefs par nous cités, et qu'en plusieurs autres dont nous taisons les noms, la lutte carliste se fût terminée à cette époque même. En effet, quelle différence n'y a-t-il pas entre l'instant où Zumalacarregui sortait de Pampelune et le moment présent! alors l'Alava, le Guipuzcoa, la Biscaye et la majeure partie de la Rioja étaient entièrement dominées par les armes carlistes. Le général Mérino venait d'annoncer aux peuples, dans une proclamation que nous avons vue imprimée, qu'il marchait à la tête de vingt mille volontaires castillans. Lors même que

nous ne supposerions pas un plus grand nombre dans les trois provinces basques, il en résulte que quarante mille soldats carlistes servaient de base et d'appui au pronunciamiento de la Navarre. Mais la brillante perspective qui s'offrait à la vue des chefs de ce pays, et qui devait entretenir leurs espérances, disparut enfin comme une scène de théâtre, et ainsi les quinze cents hommes sans uniforme, à demi-nus et mal armés qui étaient à la Borunda, se trouvèrent à découvert, en présence et à peu de distance de l'ennemi. Ce grand événement, ce coup inattendu, en Navarre surtout, ne devait pas surprendre entièrement un génie tel que celui de Zumalaçarregui, après l'examen qu'il avait pu faire par lui-même d'une partie des éléments dont était composée l'armée carliste; mais pour la généralité des militaires et pour la masse du peuple, ce fut un événement qui les jeta dans la stupeur et ne leur permit pas même de parler.

Après la dispersion d'Oñate, la terreur, comme un air infect, se répandit en Navarre avec ceux qui prirent la direction de France. Le pays était donc menacé de la contagion, lorsque Zumalacarregui opposa au fléau son zèle et son énergie. Que ceux de nos compagnons d'armes qui furent témoins de ce qui se passa et qui vivent encore, racontent les scènes qui eurent lieu dans l'auberge d'Alsasua y Echarri-Aranaz et qu'ils disent si Zumalacarregui ne s'éleva pas alors au point où il est donné à l'homme de parvenir, et si avec sa prévoyance, sa fermeté

et l'inflexibilité de son caractère, il ne rendit pas la vie à la cause que tous regardaient comme perdue.

Ainsi les uns étant tirés de leur léthargie et les autres de leur frayeur, les bataillons furent organisés en peu de jours et l'armement fut considérablement amélioré avec cinq cents fusils et trente charges de cartouches que fournirent les provinces de Biscaye et de Guipuzcoa.

Dès l'instant où Zumalacarregui fit face à la tempête, la discipline et la subordination prirent un nouveau caractère et commencèrent à se consolider. Tout motif de condescendance disparut, et chacun fut obligé de remplir exactement son devoir ; car après ce qui se passa à la Borunda, personne ne se hasarda de contester à Zumalacarregui sa grande supériorité, et moins encore cette autorité dont il sut s'investir si opportunément. Les propriétaires les plus riches, plus intéressés que les autres aux bienfaits de l'ordre, en ce sens qu'ils peuvent perdre, voyant passer les troupes carlistes de l'abattement et du désespoir à la résolution et à la confiance, attribuèrent ce changement à quelque nouvelle extraordinaire ; mais à peine apprirent-ils qu'il était le résultat du talent, de la fermeté et de l'énergie d'un seul homme, qu'ils volèrent au lieu où se trouvait cet homme, afin de le connaître. Pour nous, nous ne doutons pas que les habitants eux-mêmes de la Navarre n'eussent facilité la domination de leur pays au généraux christinos, faute d'espoir de pouvoir entreprendre quelque chose d'utile ; mais

lorsqu'ils surent qu'ils possédaient un chef orné du talent et des vertus nécessaires pour soutenir la guerre , l'esprit public se ranima et les populations se préparèrent à disputer la victoire à ceux qui venaient les subjuguer.

Parmi ceux qui méritent particulièrement d'être cités en cette occasion, comme ayant prêté main-forte à Zumalacarregui pour reconstituer l'armée carliste basco-navarraise, nous placerons en première ligne D. Bruno Villarreal; au milieu de la confusion et du désordre qui régnèrent dans la retraite d'Oñate et de San-Adrian, ce général maintint et conduisit lui-même à la Borunda le premier bataillon d'Alava qu'il commandait. Zumalacarregui le connaissait depuis longtemps et lui portait même une affection particulière; il sollicita sa coopération , et Villarreal, bien que d'une autre province, lui promit aussitôt de le seconder dans tous ses projets. Le lieutenant-colonel D. José-Vicente Amusquivar qui était resté dans la plaine d'Alava avec quarante ou cinquante cavaliers, après la fuite de Vérastegui, son ami, se mit aussi, de son propre mouvement, sous les ordres de Zumalacarregui. Les deux chefs que nous avons cités étant Alavais, nous devons parler de ceux des autres provinces, si peu nombreux que soient les noms dont on peut faire mention à propos de ces moments critiques.

L'ancien capitaine des gardes espagnoles, D. Ignacio Lardizabal, se trouvait alors à la tête des volontaires carlistes de Guipuzcoa; quoiqu'ayant pris

renzo aux maîtres-de-postes dans la direction de Vergara à Tolosa, lui apprit que ce général était entré la nuit précédente à Mondragon, et que le nouveau général en chef, D. Geronimo Valdès le suivait de près. Zumalacarregui se persuada alors que les Christinos se dirigeraient vers la plaine d'Alava avec l'intention de pénétrer en Navarre par le ravin de Borunda, et il revint en hâte sur Echarri-Aranaz.

En effet, ayant laissé de grosses garnisons à Vitoria et à Bilbao, et parcouru avec leurs légions le territoire des provinces en recueillant toutes les armes qu'ils purent trouver dans les villages, Valdès et Saarsfield réunis s'avancèrent jusqu'à la Navarre avec l'intime conviction qu'ils ne rencontreraient pas la moindre résistance. Cependant, Zumalacarregui rassemblait trois mille Navarrais, Alavais et Guipuzcoans dans le but de faire tête à l'ennemi. Après avoir scrupuleusement examiné et reconnu le pays, il se posta au-dessus de l'épais bosquet situé entre les villages de Bacericoa et d'Echarri-Aranaz et traversé par la route royale qui conduit de Vitoria à Pampelune ; ses flancs étaient défendus d'un côté par la montée de la sierra Urbasa, et de l'autre par le ruisseau d'Araquil. La pluie abondante qui survint la veille du jour marqué pour la bataille continua toute la nuit et la matinée suivante, et força les Carlistes à abandonner leur projet ; car Valdès amenait avec lui de puissants auxiliaires d'artillerie et de cavalerie dont il devait tirer grand parti avec un tel temps, tandis que Zumalacarregui ne pouvait oppo-

ser aucune résistance, les fusils de son infanterie, la plupart sans baïonnettes, étant rendus inutiles par l'eau et la neige qui tombaient en abondance.

Comme les Carlistes se mettaient déjà en mouvement par les motifs que nous venons d'expliquer et non par la crainte, ils attendirent que les Christinos fussent devant eux et à peu de distance; alors ils commencèrent lentement leur retraite par la route royale. En arrivant au village d'Irañeta situé au pied du mont Aralar, Zumalacarregui fit appeler les commandants du 3me bataillon de Navarre, D. Felix Ichaso et D. Casimiro Ilzarbe, et leur ordonna de franchir cette montagne avec leur bataillon, le lendemain à la pointe du jour, et de se rendre en Guipuzcoa où ils rencontreraient la troupe de D. Ignacio Lardizabal. Ce chef avait été chargé d'accompagner en Biscaye la députation de cette province; mais comme son voyage nécessitait des troupes plus nombreuses, Zumalacarregui lui envoya son 3me bataillon. Les difficultés de tous genres que les Carlistes commandés par Lardizabal eurent à supporter pendant quelques jours d'une affreuse tourmente furent innombrables; c'est au mauvais temps seul et non aux Christinos que le 3me bataillon dût de se trouver réduit à cent-soixante hommes, de six cent vingt qu'il comptait en quittant Zumalacarregui. Tous les autres, transis de froid, restèrent comme engourdis et dans l'impossibilité de se mouvoir. La plupart se virent dans la nécessité de se cacher dans les métairies du Guipuzcoa ou dans les villages les plus écartés, et

encore ne purent-ils se croire en sûreté; car les chefs christinos envoyèrent des détachements à leur recherche. Ce fut vraiment un spectacle affligeant de voir ces hommes poursuivis, sans qu'ils pussent se servir ni de leurs pieds ni de leurs mains. Toutefois malgré cet état d'impuissance et de dangers, personne ne voulut profiter du bénéfice du pardon que les généraux christinos proclamèrent alors partout, preuve irréfragable de la noblesse et de la fermeté de la résolution que ces hommes avaient prise d'abord.

Quand Valdès vit les Carlistes cantonnés sur la Borunda battre en retraite et lui laisser le passage libre, il donna une partie de ses forces à Saarsfield, afin qu'elles l'accompagnassent à Pampelune, et il retourna avec le reste à Salvatierra, d'où il se rendit le lendemain à Vitoria. Zumalacarregui en se retirant devant Saarsfield par la route royale, n'avait pu apprendre cette particularité; aussitôt qu'il fut en vue d'Irurzun, il quitta le chemin de Pampelune et se replia sur la vallée d'Ollo ; comme la neige tombait toujours en abondance, il ne lui fut pas possible de rester, selon son intention, sur les hauteurs les plus voisines de la gorge d'Osquia; il descendit donc avec sa troupe dans les villages de cette vallée, laissant sur la montagne ses aides-de-camp D. Pablo Sanz et D. Damaso Berdiel, pour observer avec une lunette d'approche la force des ennemis ; mais tandis que ces officiers l'examinaient de la position avantageuse qu'ils occupaient, et s'étonnaient

de la voir si peu nombreuse, d'autres s'aperçurent que la garnison de Pampelune avait fait une sortie, et venait à la rencontre du nouveau vice-roi au nombre de mille hommes. Cela démontrait d'une manière évidente que les dispositions prises d'avance par les généraux christinos, pour l'exécution de ce mouvement, étaient concertées avec la plus grande prudence et la plus grande habileté.

Zumalacarregui, en se retirant vers le centre de la Navarre avec les trois bataillons qui lui restaient, laissa d'un côté les Guipuzcoans qui devaient aller avec le 3me bataillon à l'expédition de Biscaye, et, de l'autre, les Alavais qui prirent la direction de la sierra d'Urbasa, pour se poster sur le territoire de Contrasta; ainsi, le commandant-général de la Navarre qui recherchait avec ardeur les moyens de ne pas trop surcharger les peuples d'une seule fois, se rendit dans les environs d'Estella et dissémina sa troupe entre les villages de cette contrée. Durant les trois jours qu'il resta dans cette position arriva l'anecdote que nous allons raconter.

Zumalacarregui se trouvait logé au hameau nommé Zabal qui ne compte pas plus de quatre maisons; comme la saison n'était guère favorable, pour laisser le soldat en plein air, il avait fait répartir les forces entre divers villages, tous, il est vrai, de peu de population, mais rapprochés les uns des autres. Quelques-uns de ses aides-de-camp restèrent avec lui ainsi que quinze ou vingt hommes seulement pour former sa garde. On sait qu'à la mi-décembre les nuits sont

des plus longues, circonstance toujours très-favorable pour un ennemi qui a conçu d'avance le projet de tenter une surprise. Il semblait au général carliste que le jour était plus lent à venir que de coutume; l'agitation du sommeil et sa propre impatience lui persuadèrent qu'en effet les Christinos avaient l'intention de le surprendre; n'ayant pas assez de confiance dans les moyens extraordinaires de vigilance et de précautions auxquels il avait habituellement recours, et ayant entendu dans le lointain un bruit semblable au trot des chevaux, il s'élança hors de son lit; dans l'état de nudité où il se trouvait alors, il descendit l'escalier, courut à la porte d'entrée de la maison, et voulut arracher le fusil des mains de la sentinelle, pour s'opposer à ceux qu'il prenait pour les ennemis. Quoique le connaissant, le factionnaire, en le repoussant un peu de la main, lui dit avec un grand sang-froid : « Mon général, laissez-moi mon fusil, je saurai remplir mon devoir. » Il y avait juste alors trois jours que ce volontaire était venu s'unir aux Carlistes, en sorte qu'il ne portait aucune autre marque de sa nouvelle profession que son fusil; il n'avait pas encore de giberne, et, pour que la chose fût extraordinaire en tout, il avait la tête complètement nue. Les chevaux que Zumalacarregui avait entendus venir de fort loin parurent effectivement peu après à la porte; mais comme c'étaient des gens de sa troupe qui parcouraient les villages pendant la nuit pour recueillir des rations, tout rentra bientôt dans le silence, et la sentinelle reçut à l'instant la ré-

compense que méritait sa présence d'esprit. Ce qui arriva à Zumalacarregui en cette circonstance rappelle un fait cité dans la vie du grand capitaine D. Gonzalve de Cordoue, écrite par un auteur espagnol célèbre entre les contemporains, qui rapporte que ce héros, tenant assiégée une forteresse de l'île de Céphalonie défendue par les Turcs, se levait très-souvent durant la nuit, étant encore endormi, et qu'il criait aux siens d'accourir pour repousser les infidèles ; l'auteur ajoute qu'à cela les Espagnols durent plus d'une fois de n'avoir pas été surpris.

Aussitôt que Saarsfield eut pris possession de son nouveau poste, il résolut de marcher en personne à la rencontre des Carlistes navarrais, et, à cet effet, il composa une colonne de toutes les forces dont il pouvait disposer. Il sortit de Pampelune cinq ou six jours après son entrée dans cette ville, et alla passer la nuit à Puente-la-Reina. Le même jour, Zumalacarregui occupait Dicastillo, village de la vallée de la Solana, situé sur les versants méridionaux du Montejurra. Comme le général carliste, d'après les nouvelles qu'il avait reçues, supposait les forces de son adversaire moins considérables qu'elles ne l'étaient réellement, il résolut de l'attendre, et fit prendre à ses soldats d'excellentes positions qui se trouvent entre Dicastillo et le village de Morentin, où ils demeurèrent durant tout le jour qui suivit l'arrivée de Saarsfield à Puente-la-Reina. Mais au lieu de prendre le chemin le plus court pour marcher à leur rencontre, ce général se dirigea sur

Estella, où il entra avec toute sa troupe. Zumalacarregui s'en retourna alors avec la sienne sur le territoire de la Solana. Durant la nuit, le sergent des douaniers, Hilario Janariz, royaliste et navarrais, profita de l'occasion qui s'offrait à lui en arrivant à Estella pour se séparer de la colonne de Saarsfield et se présenter au camp des Carlistes. Zumalacarregui informé par cet homme qui ne manquait pas d'intelligence, du nombre et de la valeur des forces de l'ennemi, crut pénétrer les motifs de la venue du général christino à Estella.

Craignant alors d'être enveloppé, si on l'attaquait dans ses positions du Montejurra, Zumalacarregui rassembla ses bataillons au point du jour et se dirigea sur Larraga ; il passa l'Arga en cet endroit et se rendit à Artajona, où il logea sa troupe. Grâce à cette marche rapide, il se persuada qu'il avait déjà assez d'avance sur Saarsfield pour pouvoir gagner sans trop de difficultés le territoire de Lumbier, pays on ne peut plus escarpé et qui offrait plus de sécurité et de ressources. Zumalacarregui recourait à ce moyen comme au seul à l'aide duquel il pût résister aux forces supérieures de l'ennemi. Saarsfield s'était dirigé avec le jour sur la Solana, dans l'espoir d'y rencontrer les Carlistes; mais informé de leur départ et de la direction qu'ils avaient prise, il marcha aussitôt sur Puente-la-Reina, où il entra un peu avant la nuit. Comme la distance de cette ville à Artajona n'était que d'une heure et demie, Zumalacarregui ne tarda pas à avoir connaissance de l'approche de

Saarsfield, et, lui supposant, d'après le mouvement qu'il venait d'exécuter, l'intention de tomber le lendemain sur son flanc gauche, il voulut déjouer ses calculs. Il fit donc rassembler ses soldats sur la place d'Artajona dans le plus grand silence possible, sans qu'on sonnât les trompettes ou qu'on battît le tambour. Il reprit ensuite à la faveur des ténèbres de la nuit le chemin qu'il avait parcouru pendant le jour. A Larraga, on distribua à la troupe une ration d'eau-de-vie, et on lui donna une heure de repos; cependant cette marche et cette contre-marche sont une des choses les plus pénibles que nous ayons vu faire au soldat. Zumalacarregui arriva à Dicastillo à la pointe du jour; les bataillons le suivaient, mais avec peu d'ordre; cependant, ils ne tardèrent pas à se réunir, et ils jouirent du repos dont ils avaient tant besoin.

Ayant appris à Puente-la-Reina que les Carlistes étaient arrivés à Artajona, et qu'ils s'y étaient logés pour y passer la nuit, Saarsfield marcha à leur rencontre dès qu'il fit jour. Il fut informé par l'alcalde de cette ville de l'heure à laquelle Zumalacarregui en était parti et de la direction qu'il avait prise, et il en conclut que malgré la grande activité avec laquelle il poursuivait son adversaire depuis deux jours, celui-ci était encore à la même distance et dans le même lieu que l'orsqu'il avait quitté Pampelune. Cette réflexion fit voir au général christino, qui nous paraît bon juge en la question, que la guerre de Navarre dirigée par un homme tel que Zumalacarregui

prenait un aspect tout autre que celui que les affaires des Carlistes avaient eu jusque-là; et croyant aussi qu'elle pourrait être un écueil contre lequel échouerait plus d'une réputation militaire, au lieu de continuer ses poursuites, il se dirigea sur la ville de Tafalla, confia la direction de la guerre à Lorenzo, comme nous allons le voir, et se retira à Pampelune, pour n'en plus sortir.



CHAPITRE III.

Ezpeleta, capitaine-général d'Aragon; ses connaissances et son influence en Navarre; ses efforts pour en finir avec les Carlistes; il envoie contre eux Oraa avec une colonne de plus de mille hommes. — Importance des qualités de ce chef dans ces circonstances. — Enthousiasme des Carlistes. — Dispositions qui précédèrent la bataille d'Asarta. — Ordre de la bataille; comment elle commença; son résultat. — Message officiel envoyé par Lorenzo. — Les Carlistes vont à l'Amezcoa; description de cette vallée. — Zumalacarregui comprend ses avantages topographiques; il cherche à intéreser les Amezcoans à la cause qu'il défend. — Suites du combat d'Azarta. — Lorenzo et Oraa passent de Los Arcos à Puente-la-Reina sans s'occuper du voisinage de Zumalacarregui. — Réflexions du peuple à ce sujet. — Zumalacarregui envahit l'Amezcoa, en désarme les habitants. — Ceux-ci changent d'opinion. — Les habitants de Salazar et de Roncal les imitent. — Les Christinos fortifient plusieurs villages. — Avantageuse position de Lumbier. — Zumalacarregui abandonne le projet qu'il avait formé de la défendre. — Il divise ses forces par bataillons à la vue des Christinos. — Poursuite de Lorenzo et d'Oraa. Zumalacarregui s'empare, par capitulation, du fort d'Orbaiceta. — Valdès se rend en Navarre et marche à la rencontre de Zumalacarregui. — Le défilé d'Aspurz. — Combat d'Huesa. — Conduite de Valdès avec les blessés carlistes. — Mesures prises par Zumalacarregui durant les huit jours qu'il passe à Navascuès. — Surprise de Zubiri et d'Urdaniz. — Evénements du puerto de Lizagarra.

Le comte d'Ezpeleta de Beyre gouvernait alors l'Aragon en qualité de capitaine-général; son influence en Navarre venait, de ce qu'à l'avantage d'être l'un des plus grands propriétaires de cette province, il joignait le prestige que son noble et intègre

père lui avait transmis en mourant, comme à son premier-né, avec le titre et les richesses de sa maison(*a*). Le fils était aussi navarrais par affection; mais néanmoins il voulut avant tout remplir les devoirs qu'il s'était imposés en s'enrôlant dans le parti christino, dont les intérêts furent liés, par suite de cette démarche, à ses intérêts personnels. Ainsi personne ne doit s'étonner que le comte travaillât avec plus d'ardeur et de zèle que beaucoup d'autres à étouffer une guerre dont il prévoyait les résultats. Ayant vécu parmi les Navarrais durant les dix dernières années qui venaient de s'écouler, Ezpeleta connaissait à fond leur caractère et leurs sentiments, et il avait l'intime conviction que, une fois soulevés et organisés, ils défendraient la cause de l'Infant jusqu'à la dernière extrémité.

La province qu'il commandait étant voisine de la Navarre, son devoir lui prescrivait d'observer l'insurrection et même d'en arrêter les progrès ; mais non content d'en agir ainsi, Ezpeleta prévint même les ordres de son gouvernement, et sans avoir la force nécessaire pour assurer la tranquillité des places, des forteresses et de l'intérieur du vaste territoire qu'embrassait sa capitainerie-générale,

(*a*) Le comte d'Ezpeleta de Beyre, père du comte actuel, ancien capitaine-général des armées royales et vice-roi de Navarre, gouverna ce pays, pendant plusieurs années, avec on ne peut plus d'équité, de modération et de justice; ses vertus éminentes rendirent sa mémoire à jamais agréable aux habitants de la Navarre.

il forma une colonne de mille fantassins et de cent cavaliers, et lui donna l'ordre d'entrer en Navarre. Il confia la direction de ce corps au colonel D. Marcelino Oraa, l'un des plus habiles officiers qui combattirent sous la conduite d'Ezpoz y Mina, du temps de la guerre contre Napoléon, et peut-être le plus instruit dans la topographie du territoire navarrais.

Lorsque le général Ezpeleta apprit la dissolution du grand armement qui existait sur l'Ebre, et qu'il eut la certitude que ses débris allaient se réfugier en Navarre, il résolut de prendre une part plus active à leur anéantisement; à cet effet, il ordonna à Oraa de passer immédiatement sur la droite de la rivière d'Aragon, pour unir ses forces à celles de Saarsfield. Ce général n'avait pas encore quitté Tafalla pour Pampelune, lorsque la jonction eut lieu ; sa retraite donna une juste idée du peu de succès qu'il espérait des premières opérations dirigées contre ce qu'on appelait la *faction*, puisqu'il ne voulut point les diriger en personne malgré les nouveaux renforts qu'il venait de recevoir. Lorenzo, n'avait encore que peu de crédit et de réputation comme général; il dut se réjouir alors du départ de Saarsfield son prédécesseur, et concevoir d'autant plus d'espérances qu'il avait moins à risquer et qu'il n'avait pas en réalité à s'exposer beaucoup, vu la grande supériorité que lui donnait sur ses adversaires la colonne récemment arrivée. La principale valeur de cette colonne consistait moins, quoique telle ne fut pas

l'opinion de Lorenzo, dans le nombre des soldats que dans la capacité et l'expérience du chef qui les commandait. Nous pouvons assurer ici, au nom de la vérité et à l'honneur d'Oraa, que sa coopération dans cette guerre, secondée par les conseils opportuns d'Ezpeleta, ne laissa pas de contrarier fortement l'esprit de Zumalacarregui.

A mesure que les forces des Christinos s'augmentaient, l'enthousiasme et l'ardeur des volontaires navarrais croissaient aussi; en sorte que ces derniers manifestaient le plus grand mécontentement de ce qu'on ne les conduisait pas au combat; et les prudentes, les justes réflexions que le général leur faisait à ce sujet suffisaient à peine pour contenir l'effervescence. Enfin le moment arriva où Zumalacarregui pensa pouvoir acquiescer aux vœux de cette milice fougeuse et inexpérimentée, sans l'exposer à une catastrophe et sans faire dépendre l'avenir et les espérances de la cause de son roi de l'issue d'un seul combat.

Le 29 décembre, ayant artificieusement attiré par ses mouvements Lorenzo et Oraa jusqu'à la vallée de Berrueza, Zumalacarregui résolut de leur présenter la bataille dans les positions qui se trouvent entre Nazar et Asarta; bien qu'il soit certain que ceux qui à diverses époques ont choisi ces positions pour les défendre les aient jugées inexpugnables, l'expérience a toujours démontré le contraire. Le principal avantage des positions d'Asarta sur tant d'autres que contient la Navarre, et qui sont des

plus favorables au genre de guerre qui eut lieu dans ce pays, consiste dans l'extrême difficulté que l'on rencontre à les flanquer et à les envelopper; car on ne peut y parvenir qu'à force de temps et de fatigue. C'est pour cela que nous leur accordons la préférence en différentes circonstances, surtout dans un cas semblable à celui dont nous parlons, où il s'agissait de mettre à l'épreuve des troupes sur la fermeté desquelles on ne comptait pas d'une manière assez positive; ces positions, en outre, offrent ce double avantage qu'il est difficile d'entourer les troupes qui les occupent sans qu'on s'en aperçoive assez à temps pour l'éviter, et que dans le cas de dispersion ou de désordre, tous les sentiers vont aboutir à un même point, au village de Santa-Cruz de Campezu. Déjà, pendant la guerre de l'indépendance, les soldats de Mina avaient été vaincus en cet endroit même ; et l'armée de Quesada, défendant ce site, en octobre 1822, contre les troupes constitutionnelles, avait éprouvé le même sort; et l'on pourrait dire, non sans fondement, vu la préférence donnée aux positions d'Asarta, qu'elles récèlent un talisman qui attire les combats. Indifférent à ce que l'on nomme le fatalisme, Zumalacarregui s'opiniâtra, comme on va le voir, à les défendre de nouveau, et quoiqu'il eût changé de système de défense dans la bataille qu'il allait livrer, l'issue du combat ne couronna pas non plus sa constance.

Le 29, dès qu'il fit jour, les troupes étant réunies à Asarta, le général carliste commença par former

sa ligne de bataille en appuyant sa droite sur l'angle saillant que forme à sa base le *Rocher-d'Asarta*, où existaient les ruines d'un antique ermitage; il plaça le centre dans le village même et la gauche à l'entrée d'un bois de robres, sur le chemin qui conduit à l'ermitage et au pont d'Arquijas, et proche d'autres ruines nommées l'Estemblo. Tout le front de cette ligne s'étendait à neuf cents mètres environ, sans compter les sinuosités que forme le terrain. Cet espace était occupé par les 1er, 2me, 4me, et 5me bataillons de Navarre (le dernier avait été créé la veille) et en outre par trois bataillons alavais; ceux-ci étaient très-faibles, celui de la Rioja surtout; mais ils étaient commandés par deux chefs excellents, D. Bruno de Villarreal et D. Juan Areytio, qui se présentèrent au champ de bataille sur la première invitation de Zumalacarregui, bien qu'ils ne dépendissent point de son autorité puisqu'ils appartenaient à une autre province; cet exemple ne fut pas toujours suivi dans des circonstances semblables. Les sept bataillons formaient un corps de deux mille cinq cents hommes, y compris les cinquante soldats que la junte de Navarre avait détachés de son escorte. Ce corps ne possédait en général que des armes inutiles; il n'avait que très-peu ou peut-être même point d'instruction; et les munitions étaient si faibles que la plupart manquaient de gibernes, et qu'on fut réduit à leur donner un paquet de cartouches au moment de commencer le feu.

Zumalacarregui connaissait par sa propre expé-

rience dans ce genre de guerres les défauts capitaux de cette espèce de milice, défauts d'autant plus grands, qu'ils étaient le résultat de l'ignorance des choses de l'art chez beaucoup d'officiers et de sergents, dont la valeur personnelle, la fidélité et la disposition à verser leur sang pour le triomphe de la cause qu'ils défendaient, constituaient du reste le plus grand et le plus noble titre qu'on pût leur donner; ajoutons en outre que c'étaient eux qui imprimaient à l'armée naissante sa principale force morale. Convaincu donc de l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de faire face à tous les obtacles pour remporter la victoire, Zumalacarregui se borna à prendre les mesures les plus urgentes; il plaça les plus intelligents et les plus braves sur les points qui lui parurent les plus exposés, et pour contenir les moins forts ou les plus pusillanimes, il promulgua solennellement un édit dans lequel il annonçait les peines qui seraient infligées aux fautes que son expérience lui faisait prévoir. (*a*)

Ces dispositions prises, les colonnes de Lorenzo et d'Oraa qui avaient passé la nuit précédente entre

(*a*) Parmi les recrues ou les personnes levées subitement, comme l'étaient alors celles de la Navarre et des provinces, ces exclamations: « Que l'on nous coupe !...... vienne la cavalerie !...... » sont très communes dans les premiers combats et capables de causer un tort immense, parce qu'elles ne sont qu'une espèce de stratagème auquel les lâches ont recours pour justifier leur retraite ou l'abandon de leur poste, et à l'aide duquel ils répandent l'alarme parmi ceux qui sont déterminés à tenir bon.

Villamayor et Luquin se montrèrent vers dix heures du matin près du village d'Etayo. Elles étaient encore à deux lieues de distance de la position d'Asarta; mais comme le ciel était pur et transparent, à l'éclat que jetaient les armes, les volontaires carlistes furent convaincus qu'ils ne tarderaient pas à voir l'ennemi en face. Un cri de joie retentit alors partout le camp: « Courage, courage, camarades, se disait-on les uns aux autres, les voici..... » Ils chantaient ensuite, dansaient ou échangeaient entre-eux des paroles joviales, qui excitaient le rire; bref, la satisfaction n'avait de bornes pour personne. Ceux de nos lecteurs qui connaissent le caractère navarrais savent qu'il n'y a aucune exagération dans ce que nous venons de dire.

Les deux généraux christinos ne laissèrent pas d'être surpris lorsqu'ils eurent la certitude que les Carlistes les attendaient; cependant ils essayèrent de persuader à leurs troupes que la plupart des volontaires, nombreux en apparence, n'avaient d'autres armes qu'un bâton. On a déjà vu que ce n'était point un monsonge. Se trouvant à une distance convenable, Lorenzo et Oraa divisèrent leurs colonnes. Celle de ce dernier, composée tout entière du 6me léger se dirigea aussitôt vers la droite des Carlistes, où l'attendait le 1er bataillon de Navarre avec l'escorte de la junte, sous les ordres de D. José Goñi et de D. Francisco Garcia. Ces deux chefs défendirent avec ténacité le poste qui leur avait été confié, et si Oraa ne parvint pas moins à s'en empa-

rer, ce ne fut point l'affaire d'un moment, ni sans essuyer auparavant une grande perte. La cavalerie carliste occupait un bas-fond près de Nazar, à l'abri des feux de l'ennemi, avec l'ordre d'observer son flanc droit; elle se lança au grand trot du côté de Cabredo, suivant les instructions qui lui avaient été données.

Cependant le général Lorenzo s'était dirigé sur le village de Mendaza pour prendre le front de la position; de là il marcha sur le centre des Carlistes et l'attaqua. La troupe de Lorenzo, dont la plus grande partie se composait du régiment de Cordova, montra d'abord de l'hésitation; Zumalacarregui ordonna alors à son aile gauche de se porter en avant et de prendre l'offensive; mais les trois cents carabiniers gardes-côtes qui partirent en guérillas, comme pour abandonner le camp, rendirent un grand service aux soldats de Lorenzo, car ils soutinrent non seulement le combat, mais ils résistèrent encore à la terrible charge que leur fit D. Thomas Tarragual à la tête des deux cents hommes d'élite que Zumalacarregui tenait en réserve dans les rues d'Asarta. Ceux-ci, aussitôt après en avoir reçu l'ordre, firent une sortie parfaitement exécutée et chargèrent les carabiniers à la baïonnette; mais ils se virent bientôt forcés de battre en retraite à cause du feu de flanc que leur faisait déjà la colonne d'Oraa. Les Carlistes abandonnèrent dès lors le champ de bataille sans opposer la moindre résistance et sans chercher même à défendre le point le plus élevé de la position; il est vrai qu'alors la plupart

d'entre eux n'avaient plus une seule cartouche ; ainsi dispersés et poursuivis par le feu de l'ennemi, ils arrivèrent au village de Santa-Cruz de Campezu. Zumalacarregui passa le pont qui se trouve en cet endroit sur l'Arquijas, fit arrêter sa troupe, forma ses compagnies, puis les bataillons, avec une promptitude extraordinaire, et partit ensuite pour Oteo.

Si l'action d'Asarta n'eut pas même, pour les défenseurs de Charles V, l'apparence de la victoire, ceux-ci firent voir à l'ennemi qu'il rencontrerait désormais une résistance à laquelle il n'était point habitué. Lorenzo et Oraa triomphèrent, il est vrai; mais la perte qu'ils éprouvèrent fut un témoignage suffisant de la valeur et de la résolution des soldats de Zumalacarregui.

Dans son rapport adressé au vice-roi Saarsfield, au sujet de cette action, rapport qui fut intercepté par les Carlistes, Lorenzo prétendait avoir vaincu six mille *rebelles* ; grossir ainsi le nombre des vaincus était l'habitude de quelques-uns de nos militaires qui avaient pris part aux dernières guerres dans les possessions espagnoles; mais à leur retour dans la Péninsule ils se corrigèrent de ce défaut aussitôt que la fécondité des événements leur fournit les moyens de faire grand bruit sans mentir. Nous qui avons été témoin oculaire de ce qui s'est passé dans les champs d'Asarta, nous pouvons affirmer que les forces étaient à très-peu près égales de part et d'autre, quant au nombre d'hommes; et si l'on en excepte la valeur et l'enthousiasme, tous les autres avantages

étaient dans une proportion démesurée du côté des Christinos.

Comme on avait vu jusque-là de nombreux rassemblements de Carlistes se dissoudre sans en venir jamais à un combat formel, ainsi qu'il arriva d'abord aux vingt mille hommes concentrés sur les Conchas de Haro, puis aux forces considérables qui existaient avant l'invasion des provinces basques par les Christinos, il résulta de l'événement d'Asarta, quoique malheurenx, que les Carlistes des villages s'enthousiasmèrent au point que les rangs, au lieu de s'éclaircir comme on pouvait s'y attendre après une bataille perdue, s'accrurent considérablement de nouveaux volontaires qui vinrent de toutes parts. Quelques officiers abandonnèrent les régiments christinos dans lesquels ils servaient, et vinrent se présenter à Zumalacarregui; car, après la résistance d'Asarta, tous en général jugèrent de ce que la cause royale pouvait espérer de ses défenseurs; ceci prouve l'influence morale que les Carlistes avaient acquise en cette occasion.

Durant les deux jours qui suivirent le combat, Zumalacarregui fit reposer sa troupe dans l'Amezcoa. La vallée de ce nom, si célèbre pendant la guerre carliste, est située dans une gorge profonde, formée par les versants élevés de la sierra Urbasa et par les versants parallèles d'une autre montagne qui se prolonge du côté du midi. La vallée a trois lieues de long; mais elle a à peine une demi-lieue de large au point où elle l'est le plus. Son terrain forme une

espèce de plaine un peu concave, effet des deux sierras entre lesquelles elle se trouve située. Elle renferme dix villages, dont cinq appartiennent à la haute Amezcoa et les cinq autres à la basse. Mais le nombre de ses habitants s'élève à peine à mille. Toute leur richesse consiste dans les troupeaux de bœufs ou de vaches qu'ils font paître commodément sur les montagnes communes; le pays leur fournit aussi des lentilles en abondance, quelque blé et d'autres productions de moindre importance. Les Amezcoas sont à trois lieues d'Estella, à la même distance, à peu près, de Salvatierra, et à six lieues de Vitoria; leurs habitants fréquentent les marchés hebdomadaires de ces dernières localités, pour y vendre leurs denrées ou pour acheter ce qui leur manque. Avant d'arriver à la vallée, de l'un ou l'autre point que nous venons de nommer, il faut traverser quelques défilés ou quelques plaines désertes et sauvages. Les habitants de l'Amezcoa ont la modestie, la noblesse et la probité des Alavais leurs voisins, et la réserve, la générosité et la valeur des Navarrais : la manière affectueuse et empressée avec laquelle ils reçurent et secoururent les Carlistes dans la circonstance présente et le vif intérêt qu'ils paraissaient prendre au triomphe de leur cause, joint à la persuasion dans laquelle se trouva Zumalacarregui, après avoir étudié le terrain, que l'Amezcoa devait être par sa conformation le véritable boulevart de la guerre dans le district d'Estella, inspirèrent au commandant-général l'heureuse idée de captiver les habitants de

la vallée. Il prodigua aux uns des marques publiques de déférence et d'attachement; aux autres, à ceux qui jouissaient de la plus grande influence, il leur donna des témoignages non équivoques de confiance, et il parvint ainsi promptement à son but. Le temps et les événements ont démontré depuis la justesse de ses prévisions et la sagesse de sa politique, sans que nous ayons besoin de nous arrêter ici, pour en produire des preuves. Nous dirons cependant que l'Amezcoa lui prêta, pour les opérations, le même appui que si elle eût été une place de guerre, avec cet avantage de ne nécessiter aucune force pour sa garde, puisqu'en cas de poursuite et de danger, les Carlistes blessés, ou leurs travailleurs, trouvaient facilement dans les creux des rochers et dans l'épaisseur des bois un abri sûr contre leurs persécuteurs.

Le temps que les Carlistes restèrent dans l'Amezcoa, Lorenzo et Oraa le passèrent, avec leurs troupes, à Asarta et à Mendaza, occupés à réparer leurs pertes, à conduire leurs blessés dans des lieux plus sûrs et plus commodes, et à donner la sépulture à leurs morts. Toutes ces choses terminées, au lieu de suivre la piste des vaincus, comme ceux-ci le supposaient, les vainqueurs s'en allèrent à Los Arcos.

Au commencement de l'année 1834, Zumalacarregui prit ses cantonnements dans la vallée de Guezalaz, au nord d'Estella, avec trois bataillons. Peu après, les Christinos sortirent de Los Arcos et

se dirigèrent sur Puente-la-Reina. Comme il était nécessaire pour se rendre dans cette ville de passer près du lieu où se trouvaient les Carlistes, Zumalacarregui pensa que les ennemis avaient l'intention de l'attaquer; il plaça ses soldats sur les flancs du mont Artesa qui lui offraient une position avantageuse. Lorenzo et son collègue, sans s'occuper de la proximité ni de l'infériorité de leurs adversaires, auxquels manquaient quatre des sept bataillons vaincus à Aserta, suivirent leur chemin sans s'approcher pour les reconnaître. Cette indifférence des généraux christinos contribua puissamment à accréditer parmi le peuple l'idée, très-répandue déjà, que leurs troupes, quoique maîtresses du champ de bataille, s'étaient retirées du combat beaucoup plus maltraitées que celles des Carlistes; et le respect ou la crainte de Lorenzo et d'Oraa pour leurs adversaires, fit croire que le nombre de leurs morts et de leurs blessés n'avait point été exagéré, comme il arrive en pareilles circonstances.

Cette disposition générale des esprits accrut considérablement la force morale des Carlistes; dès que les Navarrais, bourgeois ou militaires, arrivèrent à se persuader que les choses étaient telles que leur imagination les leur représentait, la guerre jeta de profondes racines dans leur pays. Cependant Zumalacarregui ne se reposait pas, au contraire, il mit la plus grande attention à suivre les mouvements des généraux christinos. Ceux-ci, aussitôt entrés à Puente-la-Reina, envoyèrent leurs

blessés à Pampelune, sous la sauve-garde d'une forte escorte ; ils firent venir ensuite tous les maçons et tous les charpentiers de la contrée et une grande quantité de matériaux, tels que briques, plâtre et bois de construction. Lorsque ces matériaux furent réunis, ils commencèrent à exécuter divers travaux de défense dans le couvent du Crucifijo.

Zumalacarregui ne pouvait en aucune manière empêcher cette entreprise avec ses troupes, bien qu'il eût pour but, entre autres, de leur couper le principal passage de l'Arga, de rétrécir le champ de leurs courses, et de les priver autant que possible des choses nécessaires à la vie. Mais s'il était facile aux Christinos d'élever dans un espace de seize lieues, de l'Ebre à Pampelune, une ligne de fortifications, et de la conserver avec un grand avantage, à cause de la topographie, de leur force et de l'immense appui que cette dernière place leur prêtait, Zumalacarregui pensa du moins neutraliser en partie les dommages dont ses adversaires le menaçaient, s'il parvenait à établir la domination des armes carlistes dans le pays qui se trouve situé au nord de Pampelune, entre cette ville et la ligne qui sépare les Pyrénées. Les montagnes de ces parages, quoique uniquement composées de rochers stériles et abruptes, avaient servi de rempart aux Navarrais contre Napoléon, et plus tard contre les chefs constitutionnels. Si jusque-là elles n'avaient pas servi contre les Christinos, c'est que la présente lutte avait commencé avec l'appui des provinces basques ; mais cet

appui une fois détruit par l'invasion de l'ennemi et par les motifs que nous avons déjà rapportés, Zumalacarregui et ses compagnons d'armes se souvenant de ce qui s'était passé aux deux époques précédentes, tournèrent les yeux vers ces montagnes comme vers leur meilleur refuge. Les principaux habitants de cette partie de la Navarre sont ceux des vallées d'Ayezcoa, de Salazar et de Roncal, rigides observateurs des usages et des coutumes de leurs ancêtres, qui occupent une même ligne sur la cime la plus élevée des Pyrénées, dans le voisinage de la France, sans payer toutefois aucun tribut à l'industrie ni aux modes de cette nation.

Quelques-uns des principaux habitants des trois vallées dont nous parlons, déjà connus pour leurs idées monarchiques, comptant sur la conformation de leur pays, ne craignirent pas, en voyant éclater la guerre civile, de se déclarer en faveur de l'Infante Doña Isabel. Les autorités christines de Pampelune comprirent alors quels services importants ces hommes pouvaient leur rendre, et elles s'empressèrent de les encourager dans leur projet, soit par la flatterie, soit par l'espoir de la récompense. Tandis qu'elles ordonnaient de recueillir les armes qui se trouvaient dans le reste de la Navarre, elles faisaient porter dans les trois vallées ce qui était nécessaire à leurs habitants pour s'opposer à l'entrée des Carlistes. Les Ayezcoans, dépourvus des biens de la fortune et trop simples pour apprécier la position dans laquelle on les mettait, ne surent résister à ceux

qui avaient quelque influence sur eux; ils prirent le parti de la résistance; mais les populations de Salazar et de Roncal, plus éclairées et moins pauvres, vu leurs nombreux troupeaux, montrèrent généralement plus de prudence et de réserve. Cependant, aussitôt que Zumalacarregui eut connaissance des projets des généraux christinos, d'après les travaux qu'ils entreprenaient à Puente-la-Reina, il vit clairement la gravité des maux infinis qu'il aurait à redouter si les trois vallées restaient armées, et il songea à triompher le plus promptement possible de cet obstacle.

Comme il était très-naturel que les Christinos allassent au secours de leurs alliés en voyant les Carlistes se diriger vers les vallées, Zumalacarregui, pour ne pas leur en laisser le temps, marcha rapidement sur Buguerte et Espinal, où il arriva dans la nuit du 16 janvier, à une heure fort avancée. Son but était d'envahir, dans la matinée suivante, la vallée d'Ayezcoa dont il n'était plus éloigné que de deux heures. Un habitant d'Erro, nommé Azanza, qui passait pour un homme actif et capable parmi ceux de sa classe, partit quelques heures d'avance, pour sonder l'esprit des Ayezcoans, ses amis et ses voisins, avec lesquels il passa une grande partie de la nuit; ayant été témoin de l'impression que fit sur eux la nouvelle de l'arrivée des Carlistes à la frontière de leur vallée, il revint vers Zumalacarregui, étonné de leur résolution. Le général rit beaucoup du jugement d'Azanza; néanmoins, dès la pointe du

jour, il prit les mesures nécessaires pour assurer l'opération, et quand il fit ranger ses troupes sur le plateau de Roncevaux, on commença à apercevoir divers groupes sur une colline qui sert de barrière à l'Ayezcoa. Alors les Carlistes marchèrent vers eux en trois colonnes ou divisions.

Il s'en fallait de deux portées de fusil pour que les Carlistes arrivassent au lieu où se trouvaient les Ayezcoans, lorsque ceux-ci déchargèrent leurs armes; sans s'arrêter même à les recharger, ils se mirent à courir dans la direction de leurs maisons qu'ils abandonnèrent bientôt pour chercher leur salut dans les bois, emportant avec eux quelques hardes. Zumalacarregui, en les voyant se disperser, fit publier dans les lieux où il les croyait réfugiés qu'ils pouvaient revenir dans leurs foyers sans la moindre crainte. En entrant dans les villages, il prit toutes les mesures nécessaires pour éviter tout excès et fit aussi lire à ses soldats une proclamation (*a*) que le lecteur pourra voir dans les pièces justificatives. Les soldats carlistes eurent peu à souffrir en se voyant privés des dépouilles des Ayezcoans; ce qui leur importait le plus à eux, et à la cause qu'ils défendaient, c'était de s'assurer de leur adhésion, et Zumalacarregui, qui le comprenait ainsi, mit tout en usage pour parvenir à ce but en leur donnant des preuves non équivoques de désintéressement, d'indulgence et d'oubli. Dans le premier moment les principaux mo-

(*a*) Voir le n° 4 des pièces justificatives.

teurs de la résistance doutèrent de la sincérité du pardon; mais se trouvant enfin convaincus, ils s'en retournèrent tous à leurs maisons. Les trois ou quatre jours que cela dura se passèrent en festins et en toasts nombreux, moins riches, moins fastueux et moins splendides que ceux que l'incomparable Farnaise donnait ou faisait donner en Flandre, aux Walons, alors que s'opérait leur réconciliation avec leur souverain; mais qui avaient le même but, malgré leur frugalité et leur simplicité rustique. En cette circonstance, les curés, comme ceux qui jouissaient de la plus grande influence, occupèrent la première place, non par déférence pour leur caractère, mais, ce qui paraîtra impossible, parce qu'ils avaient été les premiers dans l'Ayezcoa à se prononcer contre les Carlistes.

Par cette conduite, Zumalacarregui parvint, en peu de jours, à faire un changement si complet qu'on pourrait presque lui donner le nom de métamorphose, vu la merveilleuse promptitude avec laquelle il s'opéra; car rien n'est difficile comme de changer l'opinion de l'homme. La misère des habitants de la vallée était si grande, qu'on ne leur demanda rien d'extraordinaire; mais on leur recommanda de nouveau de persévérer dans leur adhésion à la cause carliste qui était celle qu'avait embrassée la Navarre. Avant de sortir de l'Ayezcoa, on recueillit les armes et les munitions qui étaient au pouvoir des habitants, mesure qui de fait leur convenait le plus, puisqu'elle les délivrait des dan-

gers les plus grands. Il faut avouer ici que les Ayezcoans, tant que vécut Zumalacarregui, observèrent fidélement la promesse qu'ils lui avaient faite, et que s'ils changèrent depuis, ce ne fut pas leur faute, mais bien celle des Carlistes qui les laissèrent dans le plus grand abondon. Leur changement vint de l'indifférence avec laquelle les successeurs de Zumalacarregui regardèrent ce coin, stérile à la vérité quant aux productions, mais d'une immense ressource pour les opérations et particulièrement pour celle qu'il eût été nécessaire ou convenable d'entreprendre dans le Haut-Aragon. Que peut-on alléguer en faveur de cette négligence? rien autre chose, sinon que ce dont Zumalacarregui s'occupait le plus, c'était de se précautionner contre les revers, tandis que d'autres, ceux même qui avaient le plus d'influence dans les opérations, ne jouirent pas d'une prospérité constante. De là le principal motif pour lequel les revers qu'essuyaient les Carlistes n'avaient pas de terme moyen.

On réunit aux armes recueillies dans l'Ayezcoa celles des vallées de Salazar et de Roncal, que les habitants offrirent et livrèrent avec la meilleure volonté possible, à l'exception des instigateurs qui se retirèrent en France sans opposer la moindre résistance. Ces armes servirent à compléter l'armement des Carlistes. Comme elles étaient de mauvaise qualité, les soldats ne les reçurent pas avec plaisir, mais comme un don de la nécessité, vu la difficulté qu'il y avait à s'en procurer promptement d'autres.

En apprenant l'entrée de Zumalacarregui dans la vallée, les autorités de Pampelune, irritées au dernier point, désiraient que les colonnes volassent au secours; ce que Lorenzo et Oraa ne pouvaient faire alors, vu la protection qu'ils devaient donner à ceux qui travaillaient aux fortifications dont nous avons parlé. Lorsque les travaux de Puente-la-Reina furent achevés, ils en firent exécuter de semblables à Estella et à Los Arcos. Cette entreprise était on ne peut plus sage, puisqu'entre autres nombreux avantages elle avait le triple résultat de restreindre le théâtre des opérations et les ressources de leurs adversaires; d'assurer les communications de Pampelune à Logroño, et enfin la possession exclusive des trois localités importantes de la Navarre. Telles avaient été les intentions des Christinos; mais Zumalacarregui en désarmant les trois vallées et en se les attachant, sut s'ouvrir une nouvelle porte de secours beaucoup plus facile à garder que la position qu'ils lui avaient enlevée. Bien que d'un caractère très-peu confiant, le général carliste donnait une telle importance à ses dernières opérations, qu'il disait publiquement aux officiers, qu'il ne craignait plus maintenant les ennemis quand même leurs troupes seraient trois fois plus fortes.

En quittant l'Ayezcoa, Zumalacarregui descendit des Pyrénées, et alla se reposer à Lumbier. Toutes les forces navarraises furent bientôt concentrées dans ce bourg, à l'exception du 5me bataillon qui gardait le Baztan avec les chefs Ibarrola et Sagastibelza.

La subite apparition des Carlistes et leur séjour à Lumbier étaient déjà comme une menace faite à l'Aragon, et devaient inquiéter Ezpeleta ainsi qu'Oraa qui se regardait encore comme dépendant du premier. Lorenzo tenait déjà en état de défense une partie des fortifications; il les garnit de troupes, et après avoir remplacé celles-ci par les nouveaux secours qui lui arrivèrent, il se hâta de marcher à la rencontre de *l'orgueilleuse faction*, nom que les autorités christines donnaient alors aux Carlistes.

La ville de Lumbier, assise sur une éminence peu élevée, entre deux ruisseaux qui lui servent de défense, quoique guéables durant la plus grande partie de l'année, jouit de l'avantage d'avoir toute sa population réunie dans un étroit espace; les habitants, dont le nombre est de deux mille cinq cents, se livrent à toute espèce d'industrie et de commerce. Ces paticularités jointes à la facilité avec laquelle on peut sortir de Lumbier en font un point militaire intéressant.

Zumalacarregui prit possession de cette ville avec l'intention d'y attendre les Christinos ; mais peu après il s'établit dans son esprit une lutte d'égards, de considérations, et peut-être même aussi de vues politiques ; car, si d'un côté les avantages de la position étaient bien palpables, de l'autre, la population était évidemment compromise. Cette dernière réflexion l'emporta enfin sur la première, et, par conséquent, il abandonna son projet de défense. Différentes fois déjà durant les guerres dont la Navarre

fut témoin depuis le commencement du siècle, d'autres chefs militaires, séduits par l'avantageuse position de Lumbier, avaient aussi conçu l'idée de la défendre; mais, au moment d'agir, l'affection et l'intérêt qu'ils avaient tous pour le sort de cette ville les fit changer de résolution.

Zumalacarregui, décidé à partir, n'attendit plus que l'approche de Lorenzo pour diviser de nouveau ses forces par bataillons, et frustrer ainsi les espérances de combat et de victoire. Le 24 janvier, à la chute du jour, le général christino arriva avec Oraa à Narduès. Comme ce village n'est éloigné de Lumbier que d'une lieue, le général carliste pensa que l'ennemi avait l'intention de l'attaquer aussitôt le jour; avant donc que cela pût avoir lieu, il ordonna, et fit exécuter de tels mouvements que Lorenzo, homme plus prompt à entreprendre tout ce qui lui venait à l'esprit que capable de poursuivre un plan, finit par attribuer à la crainte la retraite de Zumalacarregui, et par la regarder comme une fuite.

La première force que le général carliste détacha était composée du 3me bataillon de Navarre, et commandée par D. Felix Ichaso, ancien officier de la garde royale. Celui-ci, sortant de Lumbier au milieu de la nuit, passa silencieusement, et au sein des ténèbres, près des postes avancés des Christinos; après avoir traversé un grand espace de pays plat, il parvint à Cirauqui, village situé entre Puente-la-Reina et Estella, où il se reposa pendant plusieurs jours sans être inquiété par personne. C'était là

précisément ce que Zumalacarregui se proposait, car le 3me bataillon se ressentait encore du déplorable état qui avait été la conséquence de son expédition en Biscaye.

Dès que l'aube parut, le 1er bataillon de Navarre partit de Lumbier, suivi de toute la cavalerie, sous les ordres de D. Francisco Iturralde, et prit la direction de Sangüesa. Quelques minutes après, le commandant D. Juan-Bernado Zubiri prit le chemin de Nagore, à la tête du 4me bataillon. Zumalacarregui n'avait donc plus à Lumbier que le 2me bataillon avec la compagnie des guides; mais une demi-heure s'était à peine écoulée qu'il évacua complètement la ville, et se retira au village de Domeño qui est, de ce côté, le premier échelon par où l'on puisse monter à la principale chaîne des Pyrénées. De là, il attendit pour savoir quel mouvement feraient les généraux christinos.

Lorenzo, que l'on ne peut accuser de lenteur ni de paresse, avait dès le lever du jour fait mettre son armée sous les armes, et comme il ignorait sans doute le passage d'Ichaso, exécuté pendant la nuit, du côté du point qu'il occupait, il mit la plus grande attention à observer le mouvement des Carlistes de Lumbier. Mais les Christinos ne tardèrent pas à apprendre le départ des bataillons d'Iturralde et de Zubiri: supposant que tous les Carlistes avaient suivi le même chemin, ils marchèrent sur leurs traces, après avoir promptement divisé leurs colonnes. Oraa prit la direction de Sangüesa, et

Lorenzo, celle de Nagore. L'activité même ou la précipitation avec laquelle agit ce dernier ne lui permit pas d'observer les choses comme il l'aurait dû. Le commandant Zubiri, sous les ordres duquel se trouvait le 4me bataillon, connaissait on ne peut mieux le terrain qu'il avait à parcourir; voyant celui qui le poursuivait à une assez grande distance, suivant l'instruction qu'il avait reçue, il fit en sorte que Lorenzo perdît sa trace; et plusieurs jours s'écoulèrent pendant lesquels ce général la chercha de nouveau et fit reposer ses soldats des grandes fatigues qu'ils avaient à supporter en cette circonstance.

Les efforts d'Oraa, pour atteindre les Carlistes commandés par Iturralde, ne furent pas moindres et n'eurent pas plus de succès que ceux de son collègue. Oraa et Iturralde avaient avec eux la principale force de la cavalerie. Le chef carliste que la sienne embarrassait beaucoup se fit à lui-même cette réflexion: — « Si nos soldats résistent mieux à la faim « et à la fatigue que leurs adversaires, bien que les » uns et les autres soient Espagnols, je crois que » nos chevaux auront le même avantage. » — C'était sans doute la nécessité plus que la raison qui lui faisait tenir ce langage. Se voyant un peu inquiété du côté de l'Aragon, pays qui n'était pas en tout conforme au sien, il se réfugia dans la vallée de Roncal, l'une de celles qui avaient été récemment désarmées et soumises, et dont les aspérités sont des plus grandes. Oraa, sans plus de considération

pour sa cavalerie, se mit à sa poursuite. Voyant que le Roncal même ne lui servait pas de refuge, Iturralde le quitta, entra à Lumbier, traversa toute la Navarre, et se rendit enfin dans le territoire d'Estella. Lorsqu'il y arriva, hommes et chevaux, tous étaient épuisés. Oraa, acharné contre les Carlistes, ne tarda point à paraître devant le village où ils se trouvaient; mais sa troupe était dans un état bien pire que la leur et sa cavalerie était tellement maltraitée qu'il fut nécessaire de la soigner. Oraa, se donnant pour battu en fait de poursuite, s'arrêta, obligé d'abandonner la partie, afin de se reposer de tant de fatigues. Deux jours après, les Carlistes étaient déjà disposés à entreprendre quelques courses, tandis que les Christinos étaient encore dans l'impossibilité de se mouvoir.

Pendant que Lorenzo et Oraa couraient, ainsi que nous l'avons dit, après Zubiri et Iturralde, Zumalacarregui marchait, avec la force qu'il s'était réservée, sur la garnison de la fabrique royale d'Orbaiceta, située dans la partie de la vallée d'Ayezcoa, la plus proche de la frontière de France; cette garnison, composée de deux cents Christinos, douaniers la plupart, était encore dans le pays depuis le désarmement des Ayezcoans et de leurs voisins les Salazariens et les Roncaliens; elle était maîtresse d'une grande partie de la frontière, et faisait des courses continuelles dans ces parages où elle répandait l'alarme. La fabrique même d'Orbaiceta, édifice imposant, non seulement par la solidité de ses murailles et par

la position qu'il occupe, mais encore par les travaux de défense que l'on avait exécutés en dernier lieu, lui servait de refuge. Cependant, après l'avoir bien examinée, avant de commencer les hostilités, Zumalacarregui envoya un parlementaire au colonel Bayona, commandant de la fabrique, en lui intimant de se rendre à des conditions avantageuses et honorables, ajoutant que, s'il ne se soumettait pas, il était résolu à sacrifier jusqu'à trois cents hommes pour s'emparer du fort. Bayona ne prit d'abord aucune détermination; mais les chefs carlistes, D. Miguel Gomez et D. Juan-Antonio Zaratiegui, ayant été de nouveau envoyés au fort avec deux autres officiers, on établit les bases d'une capitulation qui fut complétement réglée, signée et ratifiée avant l'heure de midi de ce même jour, 27 janvier, que les Carlistes parurent en vue de la fabrique.

Nous ne savons pas d'une manière précise quels motifs purent influencer l'esprit du commandant Bayona, pour qu'il se soumît si facilement et si promptement à signer une capitulation avec des hommes que son gouvernement traitait comme des rebelles ou des misérables peu nombreux et dénués de toute espèce de ressources. D'autre côté, la fabrique pouvait résister longtemps, et deux ou trois jours auraient suffi pour que les divisions de Lorenzo, d'Oraa, ou d'autres forces supérieures à celles des assiégeants arrivassent à son secours. Le ciel lui-même, suivant l'ordre le plus naturel, pouvait d'un moment à l'autre envoyer à son aide un

secours tout puissant au moyen d'une pluie de neige, car on ne pouvait guère compter sur le temps qu'il faisait alors sur la cime des Pyrénées. Néanmoins Bayona, officier de talent et de quelque réputation, devait avoir des motifs assez forts pour embrasser si promptement le parti qui lui était proposé. Serait-ce par considération pour les familles de différents employés que contenait la fabrique? nous l'ignorons; mais le résultat fut tel que Zumalacarregui se trouva maître de la fabrique et possesseur de deux cents fusils excellents, d'une pièce de quatre en bronze, et de plus de cinquante mille cartouches, sans avoir fait un seul coup de feu ni perdu un homme. Tous ces objets étaient d'une haute importance pour des gens qui n'avaient ni d'autres magasins ni d'autres recours pour continuer alors la guerre que ceux qu'ils pouvaient prendre de vive force à leurs ennemis. Les Carlistes trouvèrent aussi en cet endroit une grande quantité de boulets de canon et divers autres projectiles, produits de la même fabrique, auxquels on ne prêta aucune attention; mais le temps nous en fera voir l'importance.

Nous devons avouer, à l'honneur de notre nation, que les soldats du fort montrèrent qu'ils étaient Espagnols lorsqu'on leur ordonna de rendre les armes, et que, se refusant en quelque sorte à le faire, ils forcèrent leurs officiers à recourir à Zumalacarregui qui, entrant aussitôt dans le fort avec une compagnie seulement, leur adressa ces paroles entre autres : « Quoi! rougiriez-vous, par hasard, de faire ce

que firent en d'autres temps les plus grands guerriers de l'Europe, quand la force, la subordination ou le destin s'opposait à leur volonté? Le bon soldat remplit son devoir en se bornant à exécuter fidèlement ce que son chef lui ordonne. » Lorsque les Christinos furent désarmés, Zumalacarregui alla se reposer avec sa troupe dans les villages voisins, qui font partie de l'Ayezcoa, dont les habitants le reçurent avec de grandes marques de joie. Il est facile de s'imaginer quel fut le désappointement des autorités de Pampelune lorsque, au lieu de recevoir la nouvelle de l'extermination des Carlistes, que l'on attendait de moment en moment, on apprit le résultat des opérations de Lorenzo et d'Oraa, la fatigue des soldats, leur diminution, l'épuisement de la cavalerie et en outre la prise par Zumalacarregui de la fabrique d'Orbaiceta; et comme si leurs forces nombreuses, leurs ressources abondantes, l'expérience et le zèle des chefs qui dirigeaient les opérations ne leur suffisaient point, elles pressèrent instamment Valdès, général en chef de l'armée dite du Nord, qui se trouvait en Biscaye, de venir promptement mettre des bornes à l'accroissement et aux espérances de l'*orgueilleuse* faction.

Valdès ne fut pas sourd aux vœux de ceux qui avaient tant de confiance en lui; il ne tarda pas à se rendre à Pampelune, où il réunit une colonne de cinq à six mille hommes avec laquelle il se dirigea immédiatement sur Lumbier. Zumalacarregui occupait alors cette ville avec les 1er et 2e ba-

taillons de Navarre, les compagnies d'élite du 4e et celle des guides; il avait en tout quinze cents hommes.

A la vue de Valdès, Zumalacarregui se retira vers Domeño. Le général christino traversa Lumbier sans s'y arrêter et suivit la piste des Carlistes. S'en étant aperçu, Zumalacarregui fit ranger sa troupe en bataille pour le recevoir; mais il changea d'avis peu après, et ordonna de continuer la retraite.

A deux heures de marche du lieu où les Carlistes étaient campés, se trouve un petit bois étroit et d'une longueur de deux portées de fusil, auquel on donne le nom de Foz de Aspurz. Cette gorge par laquelle passe le chemin qui conduit de Lumbier à Navascuès est de telle nature que l'on pourrait, pour ainsi dire, la défendre avec des pierres. Lorsque Zumalacarregui fut arrivé en cet endroit, il distribua ses troupes avec la certitude que celles de Valdès, si elles osaient y passer ce soir là même, auraient fort à souffrir avant de parvenir à leur but. Il n'était guère croyable que les Christinos tentassent une telle entreprise; car ils étaient accompagnés d'Oraa qui connaissait parfaitement le pays; mais l'homme le plus prévoyant n'est pas toujours exempt d'imprudence.

Après avoir placé ses troupes dans un lieu convenable, Zumalacarregui envoya quelques officiers et quelques soldats pour faire le guet, du haut des cimes voisines; car autrement il était impossible de

savoir si l'ennemi venait. Le jour déclinait à grands pas, et cependant on n'apercevait rien. Enfin on vit un pasteur qui s'approchait en courant de toutes ses forces, chargé d'une pierre de forme rétrécie et plane, et d'un pied et demi environ. Lorsque ce berger arriva devant Zumalacarregui, il le pria, après s'être déchargé de son fardeau, de lire ce qui était écrit sur la pierre. Le général le fit: c'était une relation détaillée de tout ce que l'on avait vu faire aux troupes de Valdès, venant du lieu où elles étaient arrêtés ; il en résultait que les Christinos avaient l'intention de passer la nuit dans l'endroit même où ils se trouvaient alors. Il est probable que l'officier qui envoya la pierre n'avait pas une haute idée de la capacité du berger, puisque, se voyant privé de tout pour écrire, il avait recouru à cette nouvelle manière de correspondre.

La pierre disait que les Christinos étaient campés dans un hameau de quatre maisons , nommé Yso, éloigné d'une demi-lieue de la position qu'occupaient les Carlistes. Zumalacarregui se convainquit alors que Valdès ne passerait pas la Foz le jour suivant, sans détacher d'abord une partie de ses forces, pour l'entourer dans un rayon de deux lieues et assurer ainsi le passage des autres. Il regarda, non seulement comme inutile , mais même comme dangereux, de rester plus longtemps en cet endroit, et il se retira à Navascuès. En arrivant à ce village il fit reposer ses soldats dans les maisons ; Valdès n'en put faire autant pour les

siens, malgré tous ses avantages sur les Carlistes.

Lorsque le matin fut venu, Zumalacarregui rassembla sa troupe de très-bonne heure et continua la retraite; mais comme il s'était proposé de combattre pendant la marche, il examinait attentivement toutes les positions qu'il rencontrait, afin de choisir celle qui l'exposerait le moins à être enveloppé par l'ennemi. Il avait à peine marché deux heures qu'il fixa son choix sur une hauteur presque inexpugnable, divisée par un petit ruisseau qui descend de Salazar et borde le principal chemin qui mène à cette vallée. Zumalacarregui plaça des soldats sur les deux côtés de la montagne, et détacha le reste de sa force vers d'autres points plus avancés, comme pour mieux engager les Christinos à venir au lieu où il désirait les voir. Un petit village appelé Huesa existe devant la position qui avait été choisie; mais il ne devait assister que comme témoin à l'événement qui se préparait.

Il était midi passé lorsque les guerrillas christinos, composés de douaniers habitués à parcourir les montagnes, déchargèrent leurs armes contre les Carlistes. Peu après, le feu était général sur toute la cordillière qui entoure presque de toutes parts Huesa et jusqu'au plateau sur lequel ce village est assis. Le combat fut bientôt concentré sur le petit bois par où passent le ruisseau et le chemin de Salazar. Zumalacarregui se defendit jusqu'à l'approche de la nuit et fit essuyer aux Christinos des dommages considérables; ceux-ci cependant, dont les

réserves étaient abondantes, avaient eu assez de temps pour étendre leurs ailes, pour gravir des montagnes très-élevées et s'approcher enfin du flanc des Carlistes. Zumalacarregui se vit dans la nécessité de disperser ses soldats pour observer les points par où il était le plus menacé; ce qui le força, outre le manque de munitions qui commençait déjà à se faire sentir de son côté, à se retirer avec la nuit; mais toutefois avec peu de perte. D. Antonio Baijes, originaire de la Catalogne, se distingua beaucoup dans l'action d'Huesa; quoique libéral, au point d'avoir été proscrit pour cette cause, il était allé s'offrir à Zumalacarregui en qualité de volontaire. Il se retira en France quelques mois après et ne reparut point à l'armée carliste, bien que Zumalacarregui l'eût toujours traité avec distinction en le qualifiant d'homme entreprenant et valeureux. Nous n'avions plus entendu parler de Baijes, lorsqu'il y a quelques mois nous le vîmes citer dans les journaux comme président de la junte révolutionnaire de Barcelone, et peu après nous apprîmes aussi qu'il venait de mourir en combattant dans les rues de cette ville, ce qui nous a engagé à parler de lui.

Après s'en être rendu maître, Valdès fit connaître le champ de bataille, et comme il se trouvait là parmi les blessés quelques-uns des leurs que les Carlistes ne purent enlever à cause de l'aspérité du terrain, le général christino montra de vrais sentiments d'humanité, en ordonnant que ces prisonniers

fussent conduits au village d'Huesa, soignés et recommandés à l'adjoint et au curé. Ce fait nous persuade que si Valdès eût continué d'exercer le commandement de l'armée christine, la guerre n'aurait jamais pris ce caractère de barbarie que lui imprimèrent ses successeurs Quesada, Rodil et Mina, en tenant une conduite tout opposée à la sienne.

Valdès se fit remarquer aussi par la manière dont il rédigea le bulletin de l'événement d'Huesa; car il n'y introduisit aucune exagération monstrueuse ni l'épithète de *faction*. Comme les hauts emplois que ce général a occupés dans le gouvernement christino sont une preuve évidente de la confiance qu'i méritait, et un témoignage de son peu de sympathie pour les défenseurs de Charles V, nous nous faisons un devoir de dire que personne ne comprit mieux que Valdès le respect et la considération dont étaient dignes des hommes qui soutenaient spontanément, au prix de leur propre sang, une cause qu'ils savaient être la plus juste; des hommes qui, malgré de nombreuses privations, observaient une sévère discipline, et avaient une organisation égale à celle des premières armées de l'Europe.

Après le combat d'Huesa, Zumalacarregui continua sa retraite, et toutes les manœuvre exécutées par celui qui était à sa poursuite se terminèrent, comme les précédentes, par de grandes et inutiles fatigues. Ces fatigues et la nouvelle qui ne tarda pas à se répandre que Valdès allait avoir un successeur,

furent cause que les colonnes des Christinos passèrent quelques jours dans l'inaction. Pendant ce temps, Zumalacarregui resta à Navascuès, occupé à ordonner ses bataillons, à prendre les dispositions convenables, pour les entretenir et faire circuler des ordres que sa grande perspicacité lui dictait, afin de déjouer les plans ennemis.

La légitime députation du royaume de Navarre était à Pampelune sous le joug du gouvernement christino. Les membres qui la composaient, trop faibles pour défendre leurs droits, leur indépendance et leur dignité, s'étaient non seulement prêtés, contre leurs convictions, à proclamer leur souveraine l'auguste fille aînée de Ferdinand VII ; mais ils s'étaient encore adressés aux populations, en ce sens, par la voie de la presse ; il y avait fort à craindre que cette démarche ne formât un contre-poids dans l'opinion des masses, vu l'influence morale que cette corporation avait sur elles. Il est vrai que parmi les sept députés il y en avait cinq qui étaient aussi attachés au parti carliste et aux intérêts du pays que ceux qui portaient les armes pour sa défense ; mais, cédant aux circonstances, ils servaient d'instruments contre ce qu'ils regardaient en conscience comme le plus juste. Zumalacarregui intimement convaincu des maux dont la condescendance des membres de la députation pourrait être cause, s'empressa de publier un décret dans lequel il les déclarait coupables de lèse-majesté, et il fit en sorte qu'ils en reçussent officiellement la

nouvelle à Pampelune même où ils se trouvaient. Il n'eut pas besoin de recourir à d'autres mesures, pour arriver au but qu'il se proposait; car à peine les députés eurent-ils connaissance de cette espèce d'anathème que la plupart d'entre eux cessèrent, sous divers prétextes, de se mêler de politique. Leur âge, leurs familles, leurs convenances particulières et leur genre de vie, tout conseillait à ces nobles personnages, vénérés par la société pacifique, de ne point prendre part à la douteuse et horrible tourmente qui se préparait au cœur de leur patrie, et dont les redoutables sifflements les effrayaient.

Si le moyen auquel Zumalacarregui recourut à l'égard de la députation, fut puissant et efficace, ceux qu'il employa pour se soutenir dans la difficile situation où il se trouvait alors, ne furent pas moins utiles. Les longues instructions qu'il donna par écrit aux chefs de bataillons, afin d'empêcher le mauvais effet que commençaient à produire quelques nouvelles cauteleusement répandues dans les rangs, et l'énergique circulaire qu'il adressa aux tribunaux en leur défendant de donner aux Christinos aucun avis, soit écrit, soit verbal, furent comme les pierres angulaires de son accroissement futur. Cette circulaire, passant des mains d'un alcalde dans celles d'un autre non seulement traversa les montagnes de la Navarre; mais elle circula dans les plaines, pénétra dans le Haut-Aragon et se répandit même dans les municipalités, où dominaient les garnisons christines. La circulaire portait que,

tous ceux qui la recevraient devaient la signer, pour prouver qu'ils assumaient la responsabilité : personne, il faut l'avouer, ne se refusa à un si grave engagement ; en sorte que, lorsqu'elle revint entre ses mains, Zumalacarregui ne put s'empêcher de manifester son admiration. Que l'on fasse maintenant la comparaison avec l'interception continuelle des ordres des Christinos, et que l'on en tire pour conséquence quel était à cette époque l'état moral des masses. Zumalacarregui, poursuivi, sans autre appui et sans autres secours que ceux que lui suggérait son génie, sans autre moyen, pour éviter les poursuites, que l'agilité de ses volontaires, vivant en outre aux dépens de ces mêmes peuples qui n'avaient alors rien à attendre que les malheurs de la guerre, Zumalacarregui, disons-nous, était obéi aveuglément par le seul motif qu'il commandait au nom de Charles V, dont cependant il n'avait encore reçu aucun ordre, dont il ignorait le séjour ; sans savoir même si ce qu'il faisait obtiendrait l'approbation royale ; tandis que le gouvernement christino ne pouvait se faire respecter, malgré toute la puissance de l'état, qui était à sa disposition, et malgré les mesures sanglantes auxquelles il avait recours.

Le général carliste était à Navascuès depuis huit jours avec deux de ses bataillons, lorsqu'il se vit forcé de l'abandonner à cause de la proximité de la division d'Oraa. L'esprit de Zumalacarregui était alors absorbé par le projet d'exécuter à l'improviste un

coup-de-main contre son adversaire; il se flattait d'avance qu'un heureux résultat serait un encouragement pour ses braves volontaires, et qu'ils se sentiraient disposés à entreprendre d'autres coups d'une plus grande importance, à la vue des prisonniers et des trophées militaires dont il comptait s'emparer.

D'un autre côté, quoique la surprise ne pût pas avoir pour les Christinos des résultats aussi préjudiciables que le général carliste l'espérait, il semblait naturel que cet événement les mît dans la nécessité d'adopter à l'avenir de rigoureuses mesures de précaution; ce dont ils ne pouvaient se dispenser toutes les fois qu'ils passaient la nuit dans des lieux ouverts. Ce service extraordinaire, retombant sur des soldats excessivement fatigués de la veille, devait être très-pénible et même insupportable pour quelques-uns. Convaincu donc de l'utilité de son projet, Zumalacarregui chercha à l'exécuter le plus promptement possible.

Les Carlistes qui avaient quitté Navascuès le 16 février battaient en retraite le lendemain de Nagore à Zubiri. Pendant cette marche ils avaient continuellement la place de Pampelune à trois ou quatre lieues de distance tout au plus, et, suivant tous les avis, la division de Lorenzo se trouvait la nuit précédente dans ces parages. Cette circonstance unie à la marche forcée d'Oraa contre les soldats de Zumalacarregui, fit croire à ce général qu'il existait une combinaison entre les deux Christinos; mais

comme il trouva le pont de Zubiri libre ainsi que ce village, toutes ses craintes cessèrent; et il pensa à exécuter cette nuit-là même le coup qu'il méditait.

En sortant de Zubiri, Zumalacarregui prit le chemin d'Olagüe, et, après avoir marché pendant deux heures environ, il fit arrêter cinq de ses compagnies, les deux compagnies d'élite du 1er et du 2e bataillon, et celles des guides. Il ordonna ensuite que le reste de la troupe continuât sa marche dans la direction qu'elle avait prise, et il se retira lui-même au fond d'un bois épais, voisin du lieu où il se trouvait avec les cinq compagnies qui étaient sous les ordres du commandant D. Francisco Garcia, des capitaines D. Fructuoso Bayona, D. Cipriano Muzquiz, D. Martin Senosian, D. Francisco Landa et D. Martin Uriz. Zumalacarregui envoya, du bois où il se trouvait, non des soldats, ce qui pouvait éveiller des soupçons, mais des habitants du pays, qu'il avait fait venir d'abord des villages, pour couper toute communication entre Zubiri et les lieux voisins; car, réglant les choses d'après le temps et la marche que faisaient ce jour-là les soldats d'Oraa, on calculait que ceux-ci iraient passer la nuit en cet endroit, et il était nécessaire qu'Oraa ignorât tout, ou qu'il crût que toute la force de Zumalacarregui s'était dirigée sur Olagüe. Les Carlistes avaient à leur service un habile espion, né dans la contrée; cet homme se chargea de voir de ses propres yeux les dispositions de vigilance, les

réserves et les gardes avancées d'Oraa pendant cette nuit, s'offrant de se rendre ensuite au lieu où se trouvait Zumalacarregui pour lui donner des informations. Il tint effectivement sa parole; car il était déjà de retour peu d'heures après son départ. Oraa avait logé ses troupes à Zubiri et à Urdaniz, localités peu importantes, mais très-rapprochées; il avait envoyé le détachement de cavalerie qu'il commandait, dans une auberge située entre les deux villages.

Au milieu de la nuit Zumalacarregui ordonna aux capitaines de former leurs compagnies; les ayant réunies à la lumière que répandaient une douzaine de chênes qui brûlaient encore sur pied en ce moment, il leur fit part de son projet, et choisit ensuite ses hommes selon l'ordre qu'ils devaient suivre pour l'exécuter. L'étudiant D. José Amezqueta, de Mendigorria, qui de simple volontaire parvint à force de courage au grade de colonel, et perdit enfin la vie par suite de la dernière blessure qu'il reçut, mérita, en cette occasion, d'être élu par Zumalacarregui, pour marcher le premier.

L'une des cinq compagnies fut destinée à l'attaque du village de Zubiri, où se trouvait Oraa; une autre reçut l'ordre d'aller en même temps attaquer l'auberge où était logée la cavalerie, tandis que les trois autres pénétreraient dans les rues et dans les maisons d'Urdaniz, occupées par cinq à six cents Christinos.

La nuit était éclairée d'abord par une lune très-

brillante; mais elle ne tarda point à s'obscurcir profondément. Alors Zumalacarregui, dans le but d'éviter les terribles conséquences qui pourraient en résulter, ordonna aux soldats de mettre leurs chemises sur leurs autres vêtements pour ne point se tromper, et en venir aux mains les uns avec les autres. Comme on était au carnaval, la milice, aussi joyeuse qu'inexpérimentée, prit pour une mascarade ce qu'on lui ordonnait; elle exécuta l'ordre à l'instant même en se livrant à des plaisanteries et à de gais propos; mais enfin elle vit par les résultats combien lui fut utile la sage précaution de son général.

A deux heures et demie du matin environ, chaque division arriva au point qui lui était assigné, après avoir surmonté les difficultés causées par le mauvais état des chemins et la grande obscurité : on entendit presque au même instant le feu contre Zubiri et contre Urdaniz. Dans le premier de ces villages, les Christinos restèrent enfermés dans les maisons qu'ils occupaient; ils ripostaient par les fenêtres, dirigeant leurs coups du côté où ils voyaient partir la lumière des fusils. Les Carlistes n'avaient pas d'autre but que de les arrêter en cet endroit afin qu'ils ne pussent voler au secours des deux autres points occupés par le reste de la colonne d'Oraa. La cavalerie logée dans l'auberge, manquant de précautions et de moyens de défense tomba bientôt au pouvoir des Carlistes; mais à Urdaniz, où était logée l'infanterie contre laquelle l'attaque se dirigeait plus particuliè-

rement, les événements offrirent tout le caractère d'un combat acharné. Ici, les volontaires qui marchaient en tête se jetèrent sur les premiers avant-postes et les passèrent au fil de l'épée; le feu des seconds répandit partout l'alarme; mais, rien ne put empêcher les Carlistes de pénétrer dans la plus grande partie des rez-de-chaussées des maisons, un combat s'engageant ensuite dans chaque escalier. Quelques chevaux qui se trouvaient dans les écuries furent tués ou emmenés. Rien de plus facile en ce moment pour les Carlistes que de faire périr leurs ennemis en mettant le feu aux maisons; mais cet acte que d'autres ne se seraient pas fait scrupule d'accomplir se conciliait mal avec les principes d'équité et de justice que Zumalacarregui montra toujours en faveur des populations.

Comme tous les avantages de la surprise étaient déjà obtenus, le général carliste donna le signal de la retraite; après avoir réuni ses soldats, les prisonniers, les chevaux et les armes dont on s'était emparé, il se hâta de s'éloigner de cet endroit, supposant que les Christinos, s'ils s'apercevaient au jour du petit nombre de ceux qui les avaient attaqués à la faveur des ténèbres, mettraient tout en usage pour les poursuivre et reprendre ce qu'on leur enlevait ou se venger de ce qu'ils avaient souffert. La diligence de Zumalacarregui fut grande; mais néanmoins, le jour suivant, Lorenzo et Oraa se trouvaient déjà très-proche de son arrière-garde. Le général carliste avait d'avance donné l'ordre à quatre

bataillons, dont deux navarrais, l'un guipuzcoan et l'autre alavais, de se concentrer dans la matinée même de ce jour sur le puerto (*a*) de Lizarraga, où, arrivant avec la troupe qu'il conduisait, il se prépara à recevoir ses adversaires. Ceux-ci ne tardèrent pas à arriver au pied du puerto; mais jugeant sans doute la position inexpugnable, ils retournèrent sur leurs pas. Ainsi maître de la position, Zumalacarregui jouit tranquillement d'un triomphe complet qui accrut immensément son prestige et la gloire des armes de Charles V.

(*a*) *Puerto* signifie toute espèce de plateau sur lequel on parvient en gravissant la gorge d'une montagne, et qui sert de passage pour se rendre d'un pays à un autre. Ce mot, n'ayant pas d'équivalent en français nous avons cru devoir le conserver dans la traduction.



CHAPITRE IV.

Désirs du gouvernement christino. — Instances du général Quesada. — Sa conduite antérieure. — Ses espérances actuelles. — Il obtient le commandement de l'armée du Nord. — Lettres et messages adressés par Quesada aux Carlistes. — Conduite de Zumalacarregui. — Junte tenue à Lumbier. — Discours prononcé dans cette junte par l'auteur. — Déclaration de Zumalacarregui. — Manifeste de Lumbier. — Dépit du général christino. — Ses premières opérations. — Action de Muro. — Combat de Vitoria et de Gamarra. — Expédition de Zumalacarregui à Calahorra. — Dangers qu'il courut dans les montagnes d'Alda. — Nouvelles du roi; lettre autographe de S. M. — Message de Carnicer. — Zumalacarregui se rend au Baztan. — Rencontre avec Quesada près d'Alsasua. — Représailles. — Événements au sujet de quatre officiers faits prisonniers à Los Arcos. — Les Christinos envahissent les Amezcoas. — Surprise de Muez. — Expédition de Quesada au Baztan. — Zumalacarregui à Balate, Aspiroz et Borunda. — Action de Gulina. — Les officiers christinos font publiquement l'éloge de la capacité de Zumalacarregui. — Événements en Portugal. — Rodil est nommé au commandement en remplacement de Quesada. — Les troupes qu'il conduit sont passées en revue à Madrid par la reine veuve. — Extrême confiance de Rodil. — Il s'avance jusqu'au théâtre de la guerre. — Concentration de forces sur Logroño. — Allocution de Zumalacarregui aux troupes carlistes. — Enthousiasme extraordinaire. — Idée produite par un *Non*. — Cause inattendue qui la paralyse.

A cette époque, l'inquiétude, vu la prolongation et la persistance de la guerre, avait déjà commencé à s'emparer de l'esprit de ceux qui tenaient en main le timon du gouvernement christino; et cependant, leur politique cherchait à faire croire aux autres

nations que l'Espagne, en général, se montrait satisfaite du nouvel ordre de choses, ce qu'en vérité les faits étaient bien loin de confirmer.

Le parallèle que l'on pouvait établir entre les ressources matérielles des deux partis et les résultats obtenus, contrariait ouvertement les projets des diplomates christinos; car, avec l'apparence de stabilité et d'ordre qu'ils cherchaient à imprimer à leur œuvre, ils ne prétendaient à rien de moins qu'à décider les états, qui se refusaient à le faire, à reconnaître l'Infante Doña Isabelle comme reine d'Espagne.

Dans ces conjonctures, il devait être facile au général Quesada, homme d'une grande influence, à en juger par les hauts emplois qu'il occupait et par sa coopération au nouvel ordre de choses, de persuader le cabinet christino de l'utilité et des avantages que le gouvernement pourrait obtenir si on l'autorisait à entretenir, comme particulier, une correspondance amicale avec les principaux chefs de ceux qu'il appelait les rebelles de Navarre. Quesada invoquait à l'appui de sa demande l'ascendant et l'influence dont il avait joui à une autre époque sur ces derniers, les relations qu'il avait eues et le prestige qu'il avait en même temps exercé dans le pays qui était alors le théâtre de la guerre. Rien de plus léger ou de plus présomptueux que la manière dont Quesada parlait au gouvernement en cette occasion; car il lui disait qu'on aurait dû lui confier, il y avait longtemps, la négociation de la pacification de la Navarre, soit qu'elle eût lieu par une transaction, soit

par la voie des armes, puisque les antécédents mêmes de sa carrière militaire étaient une garantie suffisante de l'efficacité de son intervention et de son crédit pour tirer le gouvernement de l'embarras dans lequel il se trouvait par suite de la guerre. La base sur laquelle ces espérances étaient assises devait sans doute être bien fragile, d'après les résultats, comme nous allons bientôt en juger.

Lorsqu'en 1820 le régime constitutionnel dominait en Espagne, le maréchal-de-camp, D. Vicente Quesada, gouverneur de la place de Santander, donna sa démission de cet emploi et s'expatria peu après. Durant le temps qu'il resta en France, la junte royaliste espagnole, formée dans ce pays, le nomma chef de trois ou quatre cents émigrés, la plupart officiers, avec lesquels il passa la frontière, et pénétra dans la Navarre qu'il souleva contre le système constitutionnel. On ne peut nier que tous ceux qui accompagnèrent Quesada fussent des gens de valeur et d'une grande importance, vu ce dont il s'agissait; néanmoins aucun d'eux ne manqua d'avouer publiquement que le principal mérite de l'entreprise appartenait au général. Ses premières tentatives ayant réussi, Quesada dirigea la guerre avec honneur et même avec gloire, pendant plusieurs mois durant lesquels il se maintint à la tête des troupes qu'il avait lui-même réunies, organisées et disciplinées d'une manière admirable : Zumalacarregui, Iturralde, Sarasa, Gomez, Goñi et beaucoup d'autres officiers qui figurèrent depuis parmi les Carlistes

s'étaient alors rassemblés sous ses ordres. Telle fut l'origine des relations de Quesada avec ces derniers. Des motifs de rivalité ou d'une ambition sans bornes le poussèrent à abandonner le poste éminent qu'il occupait, pour émigrer une seconde fois en France, où, plus tard, il changea, à ce qu'il paraît, d'idées politiques. Du moins, l'opinion publique l'accusa, entre autres, de vouloir introduire des innovations dans l'antique système de la monarchie espagnole, opinion que repoussèrent alors beaucoup d'hommes prudents, mais que Quesada justifia pleinement par sa conduite. Toutefois, pour nous borner à parler de l'époque où il commanda en Navarre, nous devons dire à sa louange qu'il fut extrêmement actif, laborieux, jaloux de sa réputation, attentif à la discipline, désintéressé et d'une énergie extraordinaire que les royalistes sensés qualifièrent quelquefois de cruauté. Mais, malgré les éminentes qualités qui brillaient en lui, soit à cause de cette dureté de cœur dont témoignait en diverses circonstances la rigueur des mesures auxquelles il avait recours, soit que son caractère toujours brusque et dur, jamais affectueux ni familier, fût peu conforme aux usages du pays et des soldats qu'il commandait, il est positif qu'il ne parvint jamais à obtenir ce dévouement illimité et constant que les Navarrais ont toujours montré pour de bons chefs. Si néanmoins les troupes lui montrèrent du respect et de la vénération, si les peuples lui prêtèrent leur appui durant le temps de son commandement, il le dût d'abord à la cause qu'il

défendait, et ensuite à la conduite des chefs subalternes et au crédit dont ceux-ci jouissaient. Mais lorsque Quesada quitta l'armée, pour se retirer en France, personne ou presque personne ne regretta son absence, ce qui n'aurait pas eu lieu s'il s'était montré un peu plus franc ou un peu plus populaire.

Cette expérience, loin de servir de leçon à Quesada, n'eut aucune influence sur sa conduite postérieure, tant il est quelquefois difficile à l'homme de pouvoir vaincre ses inclinations naturelles et son caractère, dût sa gloire en dépendre ainsi que son intérêt particulier; ce dont on put se convaincre lorsque ce général fut mis à la tête de la division d'Alavais et de Biscayens chargée d'accompagner l'armée française qui pénétra en Espagne en 1823. Cette campagne ne fut pas aussi glorieuse pour lui que celle de l'année précédente, vu la différence notable de difficultés et de dangers : il la commença au contraire sous les plus mauvais auspices; car lorsqu'il prit le commandement tous se montrèrent peu satisfaits de sa nomination. Avec un autre caractère que le sien, on eût facilement triomphé de cet obstacle; mais sa nature le poussait toujours à lutter contre le torrent, et ainsi ce qui n'était rien dans le principe produisit ensuite de grandes dissensions entre lui et quelques chefs alavais et biscayens, à la suite desquelles il nourrit dans son cœur des desirs véhéments de vengeance, qu'il exerça sur tous les Basques-Navarrais sans exception de classes; en cela le pouvoir et l'influence que lui donnaient les emplois élevés et im-

cher du théâtre de la guerre, sans avoir besoin de sortir du territoire de la capitainerie-générale de la Vieille-Castille, à la tête de laquelle il se trouvait alors; et, s'avançant à la tête des troupes, il envoya de Logroño au camp carliste deux officiers navarrais, D. Francisco Antonio Vidondo et D. Jacinto Eraso, auxquels il remit un billet signé de sa main, dont voici la traduction littérale:

« Capitainerie-générale de la Vieille-Castille, Logroño, 31 janvier 1834.

» L'affection sincère et véritable que je conserve » pour les Navarrais, mes anciens compagnons d'ar» mes, aujourd'hui malheureusement égarés et » indubitablement trompés, me pousse à m'inté» resser à leur triste sort, et à charger les porteurs » de leur faire connaître mes intentions bienveil» lantes envers eux, espérant qu'ils leur accor» deront tout crédit, et qu'ils se fieront à la sincérité » des promesses qui leur seront faites en mon nom, » et dont je leur garantis l'accomplissement sur ma » parole d'honneur.

» VICENTE DE QUESADA. »

» Aux chefs, officiers et volontaires des corps re» belles de la Navarre. »

Les envoyés de Quesada, après avoir marché durant quelques jours à la recherche de Zumalacarregui, finirent par le rencontrer dans le village de Domeño près de Lumbier, et, lui ayant remis le

billet dont ils étaient porteurs, et exposé ce dont ils étaient en outre chargés, ils furent congédiés, n'emportant pour toute réponse que quelques paroles assez ambiguës et peu concluantes. Nous devons dire néanmoins, que les deux officiers envoyés par Quesada, étant royalistes et navarrais, furent acceuillis et traités avec la plus grande cordialité.

Cependant, le général christino, pensant assurer davantage la réussite de sa négociation, fit mander D. Xavier Uriz, grand propriétaire et habitant du village de Sada en Navarre, qu'il connaissait pour la part que ce dernier avait prise avec son père à la guerre de 1822, contre le système constitutionnel, bien que depuis cette époque il ne les eût pas vus, et n'eût même entretenu avec eux aucune espèce de correspondance ou de relations. Malgré cela, et quoique Uriz ne s'occupât que de ses affaires et nullement de politique, il s'empressa, aussitôt qu'il eût reçu l'avis du général christino, de se rendre au lieu où se trouvait ce dernier. Nous attribuons principalement cet empressement d'Uriz à la profonde impression que Quesada avait laissée dans son esprit de la dureté et de l'inflexibilité de son caractère; car sans cela, il n'eût pas tant précipité son voyage, il ne serait point parti, comme il le fit, sans en informer d'abord Zumalacarregui, ce qui l'exposait évidemment aux plus graves conséquences. La réception qui lui fut faite à Logroño correspondit aux vues intéressées pour lesquelles on l'avait fait venir, et ainsi on ne peut nullement s'étonner que, mu-

par la crainte et la flatterie, il promît ce qui pouvait plaire le plus à Quesada, et qu'il se chargeât en outre de porter une lettre à Zumalacarregui et d'engager les autres chefs à se désister de leur téméraire entreprise. Cependant, à peine Uriz eut-il quitté Logroño, à peine se vit-il en rase compagne, hors de la présence de Quesada, qu'il se prit à réfléchir et ne tarda pas à se convaincre des difficultés de sa mission. Il s'exagéra la faute qu'il avait commise en se rendant auprès d'un général christino, à une distance assez grande, et même hors de la Navarre, sans en avoir obtenu la permission, sans en avoir informé d'abord le chef carliste qui était si proche, et, craignant le résultat, au lieu d'aller trouver immédiatement Zumalacarregui, il se rendit à sa maison de Sada. Quinze jours s'étant écoulés, ses inquiétudes toujours croissantes le convainquirent que le retard ne faisait que le compromettre davantage. Dans cet état de choses, il prit le parti d'écrire au général D. Francisco Benito Eraso avec qui il était plus en relation d'amitié qu'avec Zumalacarregui, et il lui fit part de tout ce qui lui était arrivé. Non seulement la réponse le tranquillisa; mais elle l'engagea à se rendre promptement à Navascuès où se trouvaient alors les deux généraux carlistes. Cela n'empêcha pas Zumalacarregui de recevoir Uriz avec quelque sévérité, bien qu'il n'eût d'autre intention que de lui manisfester son mécontentement pour l'indifférence ou l'apathie que son père et lui avaient montrées pour la cause car-

liste ; car leur position était telle qu'on croyait généralement en Navarre, avant le commencement de la guerre, qu'ils se seraient lancés les premiers dans la lutte.

Comme toutes ces choses se passaient, le mois de février touchait à sa fin. Quesada fit alors concevoir aux ministres christinos de telles espérances, par suite de la visite d'Uriz, que ceux-ci, non contents de lui avoir donné l'autorisation d'entrer en négociations et de transiger avec les Carlistes, prirent le parti de l'investir du commandement des troupes à la tête desquelles se trouvait le général Valdès.

Ainsi engagé dans son honneur, Quesada se créa de plus grandes illusions avec la perspective de la gloire immense à laquelle il s'éleverait si, après l'échec que la réputation militaire de Saarsfield et de Valdès avait essuyé, il parvenait à soumettre, par le seul empire de sa voix ou par l'influence de son ascendant, ceux-là mêmes que ces deux généraux n'avaient pu soumettre par les armes; et, pour mieux réussir, il joignit à ses conseils, à ses prières et à ses avertissements, ceux de D. Miguel-Antonio Zumalacarregui, frère du général carliste, récemment nommé par la reine Christine président du nouveau tribunal de Burgos. Ce magistrat, aussitôt son arrivée à Logroño, où il s'était rendu dans ce but, écrivit, pour son frère, une lettre qu'il remit entre les mains de Quesada; celui-ci y joignant une autre lettre de lui, fit parvenir ce message au Zumalacarregui carliste par les mêmes officiers Vi-

dondò et Eraso. Comme la lettre de D. Miguel-Antonio et la réponse qui lui fut adressée n'eurent aucune conséquence, nous nous abstenons de les rapporter ici (*a*). Quant à lettre de Quesada, voici quelle en était la teneur :

« Quartier-général d'Estella, le 26 février 1834.

« Mon estimé Zumalacarregui, lorsque je vous » adressai ma dernière lettre par Uriz, je me voyais » dans la nécessité de sortir de Logroño pour m'in- » terner dans les provinces de mon commandement; » mais la surveille de mon départ je reçois un cour- » rier extraordinaire qui m'annonce ma nomination » de vice-roi et de capitaine-général de la Navarre et » des provinces basques, avec le commandement en » chef de l'armée, le général Valdès ayant donné sa » démission, motivée sur le mauvais état de sa santé. » Mon devoir m'oblige à l'obéissance, et mon affection » pour mes anciens compagnons d'armes m'engage à » leur présenter l'olivier de la paix avant de les mena- » cer de l'épée ; il me serait très-pénible d'avoir recours » à ce dernier moyen ; mais je pense avec un certain » plaisir que, vos compagnons et vous, vous céderez » à la voix de l'amitié ainsi qu'à celle de la raison. Je » veux vous tirer du mauvais pas dans lequel vous » vous trouvez ; je n'ai l'intention de vous humilier » en aucune manière ; fiez-vous à ma générosité, et, » ni vous ni vos compagnons, vous n'aurez lieu de

(*a*) Voir les pièces justificatives n° 5.

» vous en repentir. Vidondo et Eraso partent pour
» avoir une entrevue avec vous ; ils vous portent une
» lettre de votre frère qui, s'intéressant on ne peut
» plus à vous, est venu me voir, comme il vous le dira.

« Si vous et vos compagnons vous êtes prêts à
» m'écouter et à entendre raison, vous vous pénétre-
» rez de tout l'intérêt et de toute l'affection que je
» porte à des hommes qui ont été jadis mes compa-
» gnons d'armes ; et si vous voulez même que je vous
» donne une preuve de ma confiance en vous, je me
» présenterai moi-même pour vous parler, fût-ce
» seul, et je donnerai aussitôt aux divisions qui opè-
» rent en Navarre, l'ordre de ne point sortir des posi-
» tions dans lesquelles elles se trouvent, pourvu que
» vous restiez également tranquilles ; mais tout cela
» doit se faire en très-peu de jours, car je ne puis
» compromettre mon opinion aux yeux du gouverne-
» ment et de la nation. Je vous souhaite beaucoup
» de bonheur, votre très-affectionné

» VICENTE DE QUESADA. »

» Mr. D. Thomas Zumalacarregui. »

A l'arrivée de cette lettre, Zumalacarregui n'avait pas encore reçu celle qu'Uriz devait lui remettre, il se borna donc à répondre à Quesada ce qui suit :

« Quartier-général de Liédena, le 1er mars 1834.

» A S. E. Don Vicente Quesada.

« Mon ancien et respectable général, je reçois à

» l'instant votre lettre datée d'Estella, le 26 du mois
» dernier, qui m'a été remise par les officiers Don
» Francisco Vidondo et Don Jacinto Eraso; ayant
» pris connaissance de son contenu, je dois vous dire
» que je n'ai pas reçu celle que vous dites m'avoir
» été remise par Uriz que je n'ai pas vu depuis son
» retour de Logroño.

» Quant aux autres points, tous doivent se con-
» vaincre, et vous en particulier, combien sont graves,
» combien sont grands et raisonnables les intérêts
» qui ont forcé à prendre les armes pour la défense
» des droits de l'Infant Don Carlos notre souverain,
» un grand nombre de personnes illustres, distin-
» guées, de bons principes et de bonne réputation,
» comme le sont la majeure partie de ceux qui ap-
» partiennent à cette armée ou tous peut-être; si
» vous admettez cela, comme je n'en doute pas, et
» si vous le pesez dans la balance du discernement et
» de la justice, vous verrez que c'est une chose de
» la plus haute gravité pour moi. Bien que mes
» désirs, non plus que ceux de qui que ce soit d'ici,
» n'aient pour but de compromettre votre per-
» sonne, vous reconnaîtrez sans peine que la nature
» de l'affaire exige une réunion de chefs, d'officiers,
» de bataillons et de membres de junte, avec les-
» quels il est d'absolue nécessité de traiter de la
» matière. Cette mesure sera prise aussitôt que vous
» aurez bien voulu m'informer de votre assentiment;
» les personnes dont je vous parle se trouvent ainsi
» que les troupes dispersées ou disséminées dans

» toute la Navarre; il sera nécessaire de leur indiquer » le lieu de la réunion. Lumbier conviendrait bien, » à mon avis, pourvu toutefois que la colonne de » Linarès se retirât à Sos ou dans tout autre partie de » l'Aragon, et que les autres troupes christines » restassent de l'autre côté de la ligne que forme la » route royale de Pampelune à Tafalla.

» Conservez votre santé et disposez de votre très- » affectionné

» THOMAS ZUMALACARREGUI. »

Au moment où Zumalacarregui envoya cette réponse à Quesada, il reçut la lettre d'Uriz à laquelle font allusion celles que nous avons citées. Comme cette lettre contient les bases fondamentales de ce qu'exigeait Quesada et de ce qu'il promettait en échange, nous la reproduirons ici littéralement:

«Capitainerie-générale de la Vieille-Castille.

» Le 31 du mois dernier, j'ai remis à deux per- » sonnes de confiance un billet conçu dans les ter- » mes relatés dans la copie ci-jointe (*a*).

» J'ai écrit à un autre ami, pour qu'il s'abouchât » avec les chefs égarés qui causent tant de maux au » royaume de Navarre et qu'il leur manifestât égale- » ment l'intérêt que m'inspirent des hommes qui » ont, à une autre époque, défendu avec moi les » droits légitimes de notre monarque, et, qui de-

(*a*) C'est le même billet que nous avons cité plus haut et dont furent porteurs Vidondo et Eraso, lors de leur premier voyage.

» vaient, par la même raison, se montrer consé-
» quents à l'égard de son auguste fille notre légitime
» souveraine; mais n'ayant malheureusement point
» agi ainsi, et les croyant revenus maintenant de
» leur première erreur et vraiment repentants, je
» leur offrais dans les termes suivants de leur servir
» de médiateur auprès du gouvernement de S. M. —
» Que pourvu qu'ils se présentassent en bataillons
» détachés pour rendre les armes, à la tête du pont de
» Lodosa ou de celui de Logroño, je me ferais cau-
» tion de tous les chefs, officiers et volontaires, les
» relevant de toute peine personnelle; c'est-à-dire,
» qu'on ferait aux chefs et aux officiers la remise de
» la peine de mort, à laquelle ils sont comdamnés
» par la loi, ainsi que de la peine des travaux forcés:
» et que les volontaires jouiraient de toute liberté
» pour se rendre dans leurs foyers, où ils ne pour-
» raient être inquiétés pour leur rébellion passée;
» voilà ce que je suis prêt à accomplir dans les ter-
» mes que j'ai dits et dans le délai péremptoire de
» huit jours à partir de celui de cette date.

» Logroño, le 13 février 1834.

» VICENTE DE QUESADA. »

» Aux chefs, officiers et volontaires des corps de
» Navarre. »

Le 3 mars, Quesada écrivit de nouveau à Zu-
malacarregui, lui proposant une entrevue au village
de Noain, à une lieue de Pampelune, et l'enga-

geant à se faire accompagner par Eraso et quatre ou cinq autres individus. Le 6, Zumalacarregui répondit de Lumbier, refusant, parce que la junte ou réunion, dont il lui avait parlé précédemment, n'avait pas encore eu lieu. Quesada, fatigué enfin de ces délais, lui écrivit de nouveau le 7. Cette lettre mérite par son style d'être mise également sous les yeux du lecteur.

»Pampelune, le 7 mars 1834.

» Mon estimé Zumalacarregui, votre lettre d'hier » m'a passablement déplu ; car elle me fait présumer «qu'on n'agit pas de bonne foi, et qu'on cherche » seulement à gagner du temps. D'autre côté, je » vois que vous avez reçu la lettre que je vous en- » voyai de Logroño par Uriz; comme je me trouve » en ce moment dans une autre position, mes désirs » de vous favoriser me poussent à vous accorder tout » ce qui est rationnellement possible; mais, pour » vous faire connaître entièrement mes intentions, » il est nécessaire que je vous parle, autrement » vous n'avanceriez rien avec votre réunion. Ainsi, » faites ensorte de venir demain à Noain, entre midi » et deux heures, avec qui vous voudrez; et, si vous » ne pouvez le faire, qu'Eraso et Sarasa y viennent » seuls, ou avec n'importe qui : si vous n'accédez » point à cette proposition, je vous considère comme » n'agissant pas de bonne foi, et je commence à vous » poursuivre à toute outrance.

» Toute la Navarre connaît déjà mes bonnes in- » tentions à votre égard ; l'opinion publique est

» pour la tranquillité et pour la paix, et tout l'odieux » va retomber sur vous si cela n'a pas lieu. Je serai » aussi inflexible et aussi dur désormais que j'ai été » jusqu'ici doux et humain ; l'une de mes premières » mesures sera de me faire payer par le clergé une » contribution double de celle qu'il vous donne en » ce moment : la même charge sera imposée à l'ave- » nir aux peuples et aux individus qui vous seconde- » ront en la moindre chose. Enfin, les maux qui » vont tomber sur ce pays n'auront point de terme, » et c'est vous qui en serez cause. L'armée française » désire ardemment entrer en Espagne, et si je vois » que vous couriez si fort que je ne puisse vous at- » teindre à la poursuite, je la prierai de venir occu- » per le Baztan, les Alduides et autres points, selon » qu'il sera nécessaire pour contenir vos courses et » vous enfermer dans un cercle étroit où il me sera » facile de vous exterminer.

» Je suis trop franc, pour ne pas vous dire que dès » l'instant où je commencerai mes opérations, c'en » est fait de toute espérance d'oubli et de douceur : » les lois seront exécutées à la lettre dans toute leur » rigueur.

» J'attends demain matin la réponse, pour me » rendre à Noain, et, si vous n'accédez point à ma » proposition, c'est une affaire finie.

» Je suis, etc.

» VICENTE DE QUESADA. »

» M. Don Thomas Zumalacarregui. »

Pendant le temps employé à ces communications,

les troupes christines concentrées sur Pampelune ne faisaient aucun mouvement, et les Carlistes, avec plus de lenteur que de coutume, allaient prendre leurs cantonnements à Lumbier et dans les villages circonvoisins. Cette espèce de calme après tant de marches rapides, de poursuites et de mouvements, dont on avait été témoin peu de jours avant, parut l'avant-coureur d'un changement important, cause suffisante pour attirer l'attention du soldat et du paysan ; mais nul ne pouvait encore comprendre ce qui avait lieu, bien que les continuelles allées et venues de Vidondo et d'Eraso, d'un camp à l'autre, leur fissent croire déjà qu'il se passait quelque chose d'intéressant. Comme ces deux officiers étaient originaires du pays, et y avaient de grandes relations d'amitié et de parenté, les gens qui les rencontraient, lorsqu'ils voyageaient pour remplir la mission dont ils étaient chargés, leur disaient, bien que d'un air enjoué, différentes choses qui en vérité ne devaient guère être du goût de Quesada, parce qu'elles étaient entièrement contraires à ses désirs. Zumalacarregui observait tout et savait tout, et il se flattait, se réjouissait en secret de ces bonnes dispositions des habitants. Les envieux, toujours prêts à recourir à la calomnie, pour combattre le mérite et amoindrir la gloire des héros, ont répandu quelques faussetés au sujet des événements de cette époque; mais, heureusement, les preuves sont si évidentes, et le récit que nous faisons à nos lecteurs est si exact que, nous en sommes per-

suadé, pas un des détracteurs n'osera sortir de l'obscurité d'où il dirige ses traits.

Ce que Zumalacarregui voulait avant tout, c'était connaître jusqu'où allaient la valeur et la résolution de ceux qui l'entouraient, et leurs dispositions pour affronter les dangers d'une lutte aussi inégale que celle qu'il avait entreprise et à laquelle il allait s'exposer de nouveau. D'autre côté, il regardait comme indispensable d'étudier l'effet que produisaient sur les esprits de ses subordonnés ces propositions de l'ennemi, pacifiques en apparence pour le plus grand nombre: là, comme dans toutes les masses, il y avait non seulement des hommes riches, ayant une nombreuse famille et peu d'ambition, mais encore des gens d'un courage douteux. Il était en outre nécessaire de connaître de quel côté penchaient les opinions particulières de quelques-uns, pour opposer au mal un remède convenable; autrement il eût pu arriver qu'au moment le plus décisif, Zumalacarregui fût trompé par ceux-là mêmes qu'il eût fait les dépositaires de sa confiance, en les supposant ses meilleurs amis. Dans ces conjonctures, un seul exemple de défection non prévenu d'avance dans ses résultats, pouvait causer la ruine de tout ce qui existait; quelle n'eût pas été alors la joie de Quesada! pacifier la Navarre à force d'exécutions! Les Carlistes immolés sans défense et les traces de leur sang laissées par toute la Vieille-Castille rendaient déjà son nom beaucoup plus exécrable que son apostasie et que ses autres an-

técédents. Outre les motifs que nous signalons comme ayant principalement servi de règle de conduite à Zumalacarregui, il est nécessaire d'observer que parmi la multitude de ceux qui portaient les armes en Navarre et dans les provinces basques, il ne se trouvait pas un seul homme qui pût assurer sur parole d'honneur que cette guerre, entreprise et continuée avec tant de persistance, fût approuvée par la Personne royale dont on proclamait les droits. Jusqu'alors, en effet, bien que cinq mois se fussent écoulés déjà, on n'avait encore reçu le plus petit ordre d'autorisation ni verbalement ni par écrit. C'est à tort que l'on a supposé que quelques-uns des chefs qui soulevèrent les provinces, étaient d'accord avec l'Infant Don Carlos avant la mort de Ferdinand VII. Pour nous, nous n'en avons connu aucun, et nous sommes convaincu que si un seul se fût trouvé dans cette position favorable, il eût eu, dès le commencement de la guerre, une importance et une force que personne ne lui aurait disputées. Supposé maintenant tout ce que nous avons avancé, ainsi que l'absence totale de ressources et l'accroissement des ennemis, on sera forcé d'avouer que la situation était aussi embarassante que grave. C'est à la résolution que l'homme prend en pareilles circonstances que l'on doit juger de sa capacité, de son esprit et de sa prudence.

Zumalacarregui chercha à tirer de la difficulté même dans laquelle il se trouvait, de nouveaux moyens pour étendre et pour fortifier la cause qu'il

soutenait. Persuadé que la réunion des principaux Carlistes navarrais qu'il voulait former à Lumbier serait favorable à ses plans, loin de leur être nuisible, suivant l'offre qu'il avait faite à Quesada, il avait donné des ordres et la réunion devait, en effet, avoir lieu très-prochainement. Mais la lettre qu'il recut le 7 changea naturellement ses dispositions. Voici quelle fut sa réponse au général christino.

« Lumbier, le 7 mars 1834.

» A son Excellence Don Vicente Quesada.

» Mon respectable et ancien général, puisque vous » ne permettez pas de traiter et de discuter vos pro- » positions selon la forme que je vous ai offerte et à » laquelle j'allais me conformer, vu le délai péremp- » toire dans lequel vous exigez une réponse, j'ai lu » votre lettre de ce jour aux officiers du 1er et du » 2me bataillon de Navarre, et tous d'un commun » accord m'ont fait connaître qu'ils étaient décidés » à vaincre ou à mourir en soutenant les droits légi- » times et sacrés du Roi, notre maître, Don Carlos V » de Castille et VIII de Navarre.

« La bonne foi est le patrimoine de tous les » hommes qui composent cette armée..... Vous pou- » vez dès à présent commencer les opérations et » réclamer le secours de la France, si vous le ju- » gez convenable ; mais soyez persuadé que les » maux que vous voulez causer à ce royaume ne ser- » viront qu'à vous donner une odieuse réputation, » et que le nombre de vos ennemis s'accroîtra éga-

»lement à mesure que vous exercerez vos rigueurs.

»Votre, etc.,

» Thomas Zumalacarregui. »

Le jour suivant, le reste des troupes qui devaient venir et les membres de la junte du gouvernement que l'on attendait arrivèrent à Lumbier. Zumalacarregui ordonna que ces derniers ainsi que les chefs et les principaux officiers se réunissent cette nuit-là même dans sa maison; et comme si la proposition de Quesada dépendait encore de la décision de cette assemblée, il rendit compte de tout ce qui s'était passé jusqu'alors et donna en même temps communication de toutes les lettres originales du chef ennemi et des réponses qui leur avaient été faites, à l'exception de celle que nous venons de citer et qu'il garda, quoique très-décisive, pour laisser à la délibération la plus grande liberté possible. Nous avons dit que Zumalacarregui avait, le jour précédent, fait tout savoir aux officiers du 1er et du 2e bataillon; mais il leur avait en même temps laissé ignorer le contenu de la réponse qu'il s'était hâté d'adresser à Quesada.

Après que la junte eut pris connaissance de ces précédents, Zumalacarregui fit le tableau de la situation sans recourir à d'autres couleurs qu'à celles de la vérité, et il fit voir en même temps les conséquences funestes que la guerre devrait nécessairement amener. Ensuite, sans laisser pénétrer en aucune manière son sentiment, il ordonna que chacun

à son tour exprimât son avis, en toute liberté, car tel était le but de la réunion. Néanmoins le plus profond silence régna alors dans l'assemblée. Pendant ce temps, Zumalacarregui promenait son regard pénétrant sur tous les visages; quoique aucun des assistants ne lui inspirât de la défiance, puisqu'il les connaissait assez; cependant on venait de lui assurer, quelques instants auparavant, d'une manière positive, que Quesada avait écrit aussi en particulier à d'autres personnes, de celles qui étaient présentes, on allait même jusqu'à citer le nom de l'une d'entre elles; et sans doute Zumalacarregui voulait connaître lui-même l'effet que pouvaient avoir produit les intrigues christines sur ses subordonnés.

L'assemblée de Lumbier passa un long instant sans prononcer une seule parole ni pour ni contre la question, et ce silence eût duré beaucoup plus longtemps, si l'un des officiers présents (*a*), initié à tous les secrets de Zumalacarregui, n'eût donné, pour terminer la séance, l'impulsion au moyen du discours suivant qu'il prononça avec toute l'ardeur propre à la jeunesse.

« Exciter un pays à prendre les armes pour la dé» fense des droits légitimes que possède, à la couronne » d'Espagne, un prince excellent ; puis combattre

(*a*) Il a été publié sur la junte de Lumbier une brochure dont l'auteur nous traite d'une manière peu honorable ; pour désabuser ceux qui se sont laissés surprendre, nous donnons, dans les pièces justificatives nos 6, 7, 8 et 9, une preuve de la calomnie; ces documents serviront en même temps à jeter plus de jour sur les événements..

» vaincre ses ennemis, étendre la gloire de ses armes, » les faire respecter, et se soumettre ensuite à la » voix d'un homme sanguinaire, ingrat et même » apostat, pour aller les déposer à ses pieds et se » fier à sa parole, ce ne serait que se faire les in- » struments de son ambition et élever de nos pro- » pres mains un monument à son immoralité politi- » que. A mon avis, la prudence conseillât-elle de se » mettre à la merci d'un ennemi, je ne jugerais ja- » mais Quesada digne d'un pareil honneur. A coup » sûr les sentiments des deux généraux qui l'ont pré- » cédé, étaient beaucoup meilleurs et plus nobles; » cependant nous les avons combattus et nous leur » avons résisté. Si notre situation actuelle, si la si- » tuation qui semble nous attendre n'est pas meil- » leure que celle que nous pouvions raisonnablement » espérer dès les premiers jours, il n'est pas moins » vrai que nos esprits et que nos corps accoutumés » au travail et à la fatigue redoutent infiniment moins » le danger. Et quelle guerre pourra nous faire dé- » sormais un talent aussi borné que celui de Quesada?

» La voix publique annonce que la France, que » l'Angleterre et le Portugal soutiendront le gouver- » nement auquel nous faisons la guerre; mais, outre » que ce bruit n'est pas assez positif, c'est une affaire » que nous ne devons pas trop approfondir. Je le dis » ainsi, parce que si, dans le principe, nous avions » plus compté sur les moyens matériels pour pour- » suivre notre but, que sur la justice de la cause que » nous embrassons et sur laquelle sont fondées toutes

» nos espérances, il n'y aurait peut-être ici aucun de » ceux qui s'y trouvent. Mais considérant l'affaire » sous un autre point de vue, qui pourrait dire que » cela même que l'on croit pouvoir tourner à notre » perte ne deviendra pas pour nous dans la suite une » cause d'avantages sans nombre? Car si les cabinets » au sein desquels prévaut l'esprit révolutionnaire, » s'unissent afin de prêter leur appui et d'accorder » leur influence au germe qui se développe en ce » moment en Espagne, c'est une raison pour que les » princes et les gouvernements qui sont à la tête des » monarchies pures de l'Europe en fassent autant, » et pour que, connaissant le danger dont la propa- » gande les menace, ils opposent au mal les remèdes » nécessaires. En ce cas, comme nos intérêts sont » identifiés aux leurs, ils en reconnaîtront l'impor- » tance et viendront à notre aide, alors même qu'il » serait nécessaire pour cela d'entreprendre une » guerre générale.

» Mais où vais-je, messieurs, avec mon discours? » Pourquoi pousser si loin la pensée et l'espérance? » La Navarre se trouve engagée en conscience et en » honneur à soutenir la guerre. A dire vrai, elle n'a » pas encore mis à l'épreuve toute sa puissance; l'a- » bondance des fruits ou des denrées dont la nature » a enrichi son sol, la fidélité réciproque et l'union » qui distinguent ses habitants, n'égalent point cette » vigueur et cette constance qu'ils déploient une fois » qu'ils se sont décidés pour une cause. Sans doute » leur penchant naturel les porte à un sérieux examen,

»avant de se jeter dans une entreprise; mais, l'ont-»ils une fois commencée, ils ne l'abandonnent ja-»mais. Certes, nous autres, Navarrais, nous n'avons »pas été les premiers à prendre les armes, pour re-»pousser le tyran Napoléon, ou pour renverser le »système constitutionnel qui nous privera des lois »de notre patrie et de notre véritable liberté, monu-»ment glorieux de sagesse que nous héritons de nos »ancêtres et qui s'est conservé intact parmi nous »durant plus de dix siècles. Et même dans la pré-»sente guerre, à bien considérer les choses, la Na-»varre a été la dernière des provinces de cette partie »de l'Espagne, à se prononcer en faveur des droits »du Roi, notre maître, Don Carlos V. Mais est-il, par »hasard, en Europe, un autre pays, un autre peuple »qui ait soutenu avec plus de caractère et de fermeté »les deux guerres antérieures qui ont eu lieu sur son »sol durant le cours du siècle présent? Quant à ce »qui s'est passé de la guerre actuelle, n'est-il pas »certain que nos actions et notre persévérance met-»tent notre pays au faîte de la renommée? Voyez »plutôt, comment parle-t-on de cette guerre en Es-»pagne et au dehors? N'est-ce point en lui donnant »le surnom de guerre de Navarre? Ainsi donc, nous, »Navarrais, nous cédons, nous rendons les armes, et »nous abandonnons la défense de la cause proclamée, »scellée en outre de notre sang! Cette prééminence »que l'on nous assigne, fera retomber sur nous tout »le déshonneur et le mépris. De même, messieurs, »que le premier poste dans la gloire de la présente

» lutte nous appartient aujourd'hui, ainsi demain
» celui de l'opprobre et de l'infamie sera le nôtre si
» nous abandonnons cette cause. »

Beaucoup moins de paroles auraient suffi pour exciter l'enthousisame navarrais ; aussi tous les membres de la junte de Lumbier s'empressèrent-ils de se déclarer pour la guerre, regardant dès lors comme indigne d'eux de discuter désormais sur le parti que l'on devait prendre. A la vue des dispositions qui animaient l'assemblée, Zumalacarregui prit la parole :

« Messieurs, dit-il, si, au moment où Quesada
» m'envoya son premier message, je n'avais écouté
» que mes sentiments naturels, ma réponse n'aurait
» différé en rien de celle qui va lui être adressée ;
» mais ayant mûrement réfléchi sur ce sujet, il m'a
» paru qu'agir ainsi sans vous consulter ce serait
» abuser de la confiance que vous avez mise en moi
» lorsque vous avez daigné m'investir du commande-
» ment-général de cette armée et de ce royaume.
» D'autre côté, messieurs, il était juste que tant
» d'hommes illustres et intéressés à la conservation
» de leur honneur, qui ont exposé à la fois leurs fa-
» milles, leur fortune, leurs intérêts, et jusqu'à leur
» propre vie, examinassent par eux-mêmes la ques-
» tion présente et les nouveaux dangers qui les me-
» nacent, afin de prendre notre résolution en pleine
» connaissance de cause, et pour renouveler le ser-
» ment que l'on nous demande, de défendre la sainte

» et religieuse lutte que nous commençons sous les » seuls auspices de la justice. Maintenant donc que j'ai » la satisfaction de connaître les sentiments unanimes » qui nous possèdent tous, ma conscience est plus » tranquille; car, quel que soit le sort qui attend cha- » cun de nous, aucun ne pourra dire qu'il est le ré- » sultat de mes caprices. Je proteste, messieurs, que » si ce commandement que je remplis émanait de la » souveraine volonté de l'auguste et royale personne » dont nous défendons les droits, je n'aurais jamais » soumis la question présente à la décision d'autres » personnes, parce qu'alors mes devoirs m'eussent » été suffisamment connus. »

Après ces mots, Zumalacarregui dissolut la junte et donna aux chefs l'ordre de rassembler le lendemain leurs bataillons dans les environs de Lumbier. Ses ordres ayant été exécutés, il fit lire aux troupes un manifeste dans lequel il exposait, sans réserve et dans les plus petits détails, tout ce qui s'était passé avec Quesada et la résolution prise en dernier lieu. La nouvelle fut accueillie par la troupe et par le peuple avec une joie et un enthousiasme indicibles; on écrivit faute d'imprimerie un grand nombre de copies du manifeste, beaucoup furent affichées dans les rues de Lumbier, d'autres distribuées en différentes localités par des porteurs, et l'on en adressa un exemplaire à Quesada qui, en le recevant, jura d'exterminer tous les Carlistes.

Le lecteur désirera peut-être savoir si Quesada adressa des messages aux chefs carlistes des autres

provinces comme il le fit à ceux de la Navarre, et quel en fut le résultat; nous sommes à ce sujet dans la plus complète ignorance; tout ce que nous pouvons assurer, c'est que le général christino ne négligea rien pour soumettre les Navarrais. Nous en tirons la preuve de l'une des lettres de Quesada au gouvernement christino, dans laquelle il disait : » Si les Navarrais en viennent à un accommodement, la guerre sera terminée; car tous les autres déposeront les armes. » Nous n'avons pas l'intention de discuter, pour savoir si cette manière d'apprécier les choses était fondée ou non, et encore bien moins celle de déprécier par un tel moyen la valeur dont les autres Carlistes étaient animés; mais, parlant du général christino, nous sommes forcé de dire quels étaient les motifs de sa conduite.

Peu de jours après la publication du manifeste de Lumbier, une lettre adressée par Quesada à Iturralde tomba par hasard entre les mains de Zumalacarregui. Nous aurions peine à croire à l'authenticité de ce document que nous insérons aux pièces justificatives, si nous n'étions possesseur de l'original. (*a*) Il paraîtra inconcevable qu'un homme distingué par sa naissance, par son éducation et par son rang, comme le marquis de Moncayo, qui faisait tant parade de son honneur et de son caractère de général espagnol, ait pu s'oublier jusqu'au point d'écrire une telle lettre et recourir à des moyens si ignobles contre un ennemi faible et à l'égard

(*a*) Voir les pièces justificatives, n° 10.

duquel il venait de témoigner autant d'intérêt que de déférence et d'estime. Ce procédé excita en Zumalacarregui une juste indignation, et, se considérant en droit de rendre injure pour injure, il écrivit aussi une lettre ; mais il l'adressa directement à Quesada, lui reprochant sa basse et criminelle conduite. Tout cela eut lieu sans qu'Iturralde parvint à en rien savoir, et s'il finit par l'apprendre, ce ne fut que deux mois après. Zumalacarregui qui étair sûr de sa loyauté lui évita de la sorte le déplaisir qu'il eût naturellement éprouvé s'il avait connu plus tôt le contenu de la lettre qui lui était adressée par Quesada dans le but peut-être d'introduire par ce moyen la désunion dans le camp carliste.

Après avoir reçu la lettre de Zumalacarregui, persuadé qu'il n'avait plus rien à espérer de ses coupables manœuvres, le général christino sortit de Pampelune, et se dirigea avec une armée nombreuse sur le point où se trouvaient les Carlistes. Zumalacarregui divisa ses forces en deux corps. Le général Eraso, son commandant en second, prit, avec trois bataillons, la direction des vallées d'Ulzama et de Baztan : Quesada, en personne, se mit à sa poursuite avec la division d'Oraa. La division de Lorenzo fut chargée d'observer Zumalacarregui qui s'était rendu avec deux bataillons dans le bailliage d'Estella. Quesada et Oraa eurent beau chercher à forcer Eraso au combat ou à lui donner une poursuite, ils ne purent l'atteindre. Lorenzo qui était à la tête de

forces moins nombreuses que ces derniers, errait tous les jours à la vue de Zumalacarregui sans oser l'attaquer. Celui-ci, de son côté voulait prendre l'offensive; mais au moment où il voyait l'occasion favorable, le général christino qui était sur ses gardes le prévenait toujours. Ils passèrent ainsi plusieurs jours en se respectant mutuellement et sans se perdre l'un l'autre un instant de vue, jusqu'au moment où l'arrivée du 1er bataillon d'Alava, commandé par D. Bruno Villarreal, décida Zumalacarregni à présenter le combat. Zumalacarregui se plaça pour cela entre Abarzuza et Muro; mais voyant que contre ses espérances Lorenzo séloignait dans la direction d'Estella, il ordonna à ses guerrillas d'avancer et de commencer le feu. Peu après, le combat devint général et les Christinos défendirent avec vigueur toutes les positions qui se trouvaient entre Muro et Estella; mais enfin ils furent délogés quelques heures après et poursuivis jusqu'aux portes même de la ville. Il était impossible de cacher cet événement dont une population tout entière avait été témoin; et, comme la victoire des Carlistes était trop éclatante, Quesada en l'apprenant en fut fortement irrité. Heureusement il n'avait aucun Carliste prisonnier sur qui exercer sa vengeance; mais sa mauvaise humeur l'emporta jusqu'au point de faire donner du martinet aux enfants de l'école d'un village, parce qu'ils avaient crié vive Zumalacarregui.

Plus le chef carliste était poursuivi, plus ses projets

étaient hardis et audacieux. Un matin, après avoir passé à la faveur des ténèbres de la nuit entre les deux colonnes qui étaient à sa poursuite, il parut devant les murs de Pampelune, de sorte que tandis qu'il défilait, pour aller du levant au couchant, on lui tira quelques coups de canon; mais inutilement. Le lendemain, après une marche de dix-huit lieues il se trouvait dans les faubourgs de Vitoria; et, s'étant introduit par surprise dans les rues, il attaqua la garnison. Le peu de succès de cette tentative fut compensé par un autre combat qui fut livré presque en même temps dans le village de Gamarra, à une lieue de Vitoria, où les Carlistes firent plus de cent prisonniers. Les Alavais qui s'étaient unis aux Navarrais pour l'exécution de ces opérations, se disséminèrent de nouveau par bataillons. Peu de jours après, Zumalacarregui, accompagné de deux Navarrais, d'un Alavais et d'un Guipuzcoan, se dirigea rapidement sur Lodosa, passa sur la droite de l'Ebre et occupa le même jour Calahorra. Les Christinos, qui alors poursuivaient Eraso avec une grande ardeur, furent forcés de le laisser pour courir après ceux qui envahissaient la Castille; mais alors, Zumalacarregui traversant l'Ebre au gué, entre San-Adrian et Andossilla, se retira de nouveau dans les montagnes. Lorenzo, le premier des trois généraux christinos qui s'avança dans la direction de Calahorra, ayant appris à Lodosa la retraite de Zumalacarregui, retourna sur ses pas et le suivit à la piste jusque près des monts d'Alda, dans lesquels

campèrent les quatre bataillons carlistes, à cause de la nuit. La détermination avec laquelle Lorenzo s'avançait à travers ce pays montueux avec la même colonne qui avait été battue peu de jours avant, convainquit Zumalacarregui que ce chef christino comptait sur quelqu'autre force. En effet, peu après être arrivé dans les montagnes d'Alda, on apprit que Quesada était entré à la nuit tombante, avec une colonne dans la vallée de Lana, et qu'Oraa occupait Contrasta avec une autre colonne depuis l'après-midi. Zumalacarregui était donc venu se mettre de lui-même entre les trois divisions ennemies sans pouvoir en attaquer aucune. En effet, celles-ci étaient trop proches pour ne pas entendre le feu ; elles devaient se réunir à la première alarme et il devenait difficile aux Carlistes de leur échapper. Zumalacarregui, ayant tenu conseil avec ses principaux officiers, se décida à attendre que la nuit fût entièrement tombée, pour sortir de cette montagne entourée par les trois colonnes ennemies, et pour passer avec son monde à la première sierra d'Urbasa. Son but était de descendre ensuite au lever du jour par le puerto de Contrasta, et de surprendre Oraa dans ce village; dans le cas d'un revers, sa retraite vers la sierra se trouvait assurée. Cependant même ainsi, l'opération ne laissait pas d'être des plus hardies et des plus dangereuses ; mais Zumalacarregui n'hésita pas un seul instant à l'exécuter.

Le moment opportun arrivé, les Carlistes commencèrent à se mettre en mouvement au milieu du

plus profond silence, et, comme il était inévitable, avec la plus grande lenteur. Les avant-postes d'Oraa éloignés d'une demi portée de fusil, tout au plus, du sentier par où défilaient les Carlistes, n'entendirent rien ; il ne manquait déjà plus à ces derniers, pour accomplir entièrement leur projet, que de descendre par le puerto de Contrasta et d'attaquer Oraa, comme nous l'avons dit ; mais il fut impossible de passer d'un puerto à l'autre par le sommet de la sierra. Les soldats carlistes qui avaient eu à peine un moment de repos durant les trois nuits précédentes, se trouvaient accablés de fatigue, au point que plusieurs s'endormaient même en marchant, et un seul d'entre eux perdant de vue le compagnon qui le précédait, c'était assez pour couper la marche de tous ceux qui suivaient. L'obscurité produite par les arbres sous lesquels on marchait, jointe au silence, augmentait les difficultés, et, lorsqu'il fit jour, on s'aperçut que les quatre bataillons étaient dispersés. Les Carlistes, il est vrai, n'avaient plus rien à craindre, mais ce contre-temps détruisit le projet de Zumalacarregui et délivra Oraa d'une brusque attaque. Les Christinos dont les trois colonnes avaient eu le temps de se rassembler pendant la nuit, croyant que leurs adversaires étaient encore sur l'Alda, envoyèrent, dès le matin, reconnaître cette montagne ; mais leurs espions n'ayant rencontré personne, ils firent sortir leurs troupes de ces parages, pour leur donner le repos nécessaire après tant de fatigues inutiles.

Cependant, se voyant délivré de la poursuite acharnée de Quesada et d'Oraa, le général Eraso se dirigea sur Lumbier où se trouvait une colonne de mille grenadiers de la garde royale, commandée par le brigadier Linarès qu'il provoqua au combat. Les Christinos se postèrent alors dans toutes les enceintes des jardins qui touchent à la ville, et, abrités par les murs, ils firent un feu terrible ; mais les Carlistes déployèrent un tel courage, qu'ils forcèrent les ennemis à s'enfermer dans les maisons ; ils leur causèrent quelque perte, et ils eurent eux-mêmes à déplorer la mort du capitaine D. Cipriano Muzquiz, originaire de Tafalla, pour lequel Zumalacarregui avait une affection toute particulière.

On était au commencement d'avril, et aucun des chefs carlistes qui commandaient en Navarre et dans les provinces basques n'avait reçu ni nouvelle ni ordre écrit ou verbal de la part ou au nom du souverain pour lequel la lutte était engagée déjà depuis six mois. Enfin, le 11 avril même, arriva le moment si ardemment désiré. Zumalacarregui était à Piedramillera, village de la vallée de Berrueza, lorsqu'il reçut des mains d'un habitant de Burgos, qui parvint jusqu'à lui sous le déguisement d'un muletier, une lettre de S. M. dont voici la teneur :

« Mon royal esprit et mon cœur se trouvent agréa- » blement affectés, depuis longtemps déjà, en contem- » plant les efforts héroïques que font en faveur de la » religion et de la légitimité de mes droits, les pro- » vinces d'Alava, de Guipuzcoa, de Navarre et de

» Biscaye, que je nomme sans préférence, en suivant » seulement l'ordre alphabétique; je veux que mes » sentiments royaux manifestés dans l'allocution ci- » jointe soient rendus publics à la face du monde » entier; occupez-vous, mes enfants, de la réimpri- » mer dans ce grand but; car vos actions éclipsent » déjà l'héroïsme de tous les peuples. Plus d'une fois, » je vous ai adressé des dépêches ou des lettres; mais » je suis persuadé qu'elles ne sont peut-être pas par- » venues entre vos mains.

« Digne chef Zumalacarregui, je vous charge d'ex- » primer ma gratitude à tous ceux qui commandent » les divisions, ainsi qu'à la junte des quatre provin- » ces. Je confirme tous les grades militaires qu'elle a » conférés, ou ceux que vous et que d'autres vous » aurez accordés, et je l'approuve en cela et pour » tout ce qui sera opportun et nécessaire à la grande » fin que vous vous êtes proposée; c'est pourquoi je » dépose cette partie de mon autorité souveraine. » Travaillez avec union, éloignez de vous tout esprit » de discorde, et même les plus imperceptibles élé- » ments de division; dirigez vos yeux et vos cœurs » seulement sur Dieu, sur moi et sur la nation espa- » gnole. Vous savez ce qui convient à ces provinces dans » l'ordre civil et administratif. Assis sur mon trône, je » dois maintenir leurs fueros. Je vous revêts pour tout » du pouvoir nécessaire et opportun; je vous adresse » aussi le décret de loi pénale que j'ai fait publier, » dans le but de prévenir les violences du gouverne- » ment usurpateur. Comme on ne peut multiplier

» les écrits, vous, Don Thomas Zumalacarregui, ma-
» réchal-de-camp de mes armées, vous ferez con-
» naître à la junte et aux autres chefs militaires toute
» ma souveraine volonté; vous témoignerez mon
» amour aux officiers, aux soldats et au peuple. Con-
» duisez-vous avec prudence, mais avec bonté, parce
» des fils si chers par leurs vertus doivent agir avec
» liberté, puisqu'ils ont pour eux toute la volonté de
» leur père. C'est sous ce point de vue que vous devez
» me considérer, et telle est la pierre précieuse de ma
» couronne. S'il était quelquefois convenable d'ac-
» corder la grâce aux chefs et autres partisans de la
» reine-veuve, vous avez toute mon autorité.—Au
» palais de Villa-Real, le 18 mars 1834.

» CARLOS, roi d'Espagne. »

Quand la lettre précédente fut lue à haute voix en présence des troupes, l'enthousiasme qui s'affaiblissait parmi celles-ci et parmi le peuple parvint à son comble. Zumalacarregui disait, de cette lettre, qu'elle équivalait à un secours de vingt mille hommes.

La renommée, qui alors portait déjà d'un bout à l'autre de la Péninsule le nom, les vertus et les triomphes de Zumalacarregui, engagea D. Manuel Carnicer, commandant carliste du Bas-Aragon (celui-là même qui assit la base de l'œuvre que le célèbre D. Ramon Cabrera éleva plus tard à une hauteur démesurée), à envoyer l'un de ses officiers au quartier-général de Navarre avec une soumission volontaire à Zumalacarregui, signée par Carnicer lui-

même et par tous les officiers qui le secondaient dans son héroïque entreprise. Si nous étions capable d'écrire l'histoire de ce qui s'est passé de nos jours, nous nous empresserions de consacrer une des pages les plus belles à Eraso et à Carnicer, parce que nous avons observé que leurs exemples de modération ont peu de modèles et moins encore d'imitateurs dans les temps présents.

La fatigue ou la nécessité avait obligé les chefs christinos à suspendre pour quelques jours leurs manœuvres offensives; profitant de cette circonstance, Zumalacarregui fit un mouvement sur la vallée de Baztan où il emmena avec lui le 1er bataillon auquel il voulait donner les nouveaux vêtements que l'on venait de faire en cet endroit, par ordre de la junte de Navarre. Après cette opération, Zumalacarregui, se rendant de nouveau dans le district d'Estella, alla loger, avec le 1er bataillon même, à Echarri-Aranaz. Quesada qui avait passé la nuit précédente à Salbatierra avec une colonne composée de grenadiers de la garde royale dans l'intention de se rendre à Pampelune, apparut par hasard en ce moment à Olazagoitia. Lorsque Zumalacarregui eut avis de l'approche des troupes de Quesada, il fit venir le 3me bataillon de Navarre qui se trouvait dans un village voisin, et comme D. José Uranga et D. Bruno Villarreal arrivaient sur ces entrefaites avec deux autres bataillons alavais, la réunion imprévue de ces forces donna autant d'audace à Zumalacarregui qu'elle inspira de courage à ses soldats, et au lieu

d'attendre l'attaque sur l'une des positions excellentes que le sort lui offrait, il prit le parti de l'offensive et marcha à la rencontre de l'ennemi. A l'arrivée de l'avant-garde carliste au hameau d'Iturmendi, celle de Quesada, qui était déjà très-proche, s'arrêta aussitôt. Les deux généraux commencèrent alors à concentrer leurs forces, quoiqu'avec des projets différents, comme on ne tarda pas à le voir. L'intention de Zumalacarregui était de s'avancer dans le meilleur ordre possible, et celle de Quesada de se retirer; car l'apparition subite de cette force carliste, dans le moment et au lieu où il l'attendait le moins, unie à le résolution et à la confiance que montraient les ennemis en marchant à sa rencontre, persuadèrent le général christino que tous les Carlistes se dirigeaient en masse sur lui. Autrement, il est impossible de concevoir qu'il eût pris un tel parti, en se trouvant à la tête de deux régiments complets d'infanterie de la garde royale, sans compter d'autres forces moins importantes, tandis que Zumalacarregui réunissait à peine deux mille hommes.

Si les Carlistes ne s'attendaient pas à la contremarche de Quesada, la direction qu'il prit en arrivant à l'auberge d'Alsasua les surprit plus encore. Jusque-là, les Christinos s'avançaient librement par une route royale qui n'offrait aucun obstacle, et la conformité même du terrain protégeait leurs flancs contre les troupes carlistes qu'ils venaient de découvrir. Mais, après une marche de deux ou trois lieues tout au plus, une place de guerre avec sa garnison

leur offrit son appui. Pouvaient-ils désirer de plus grands avantages? Néanmoins Quesada aima mieux passer outre et s'exposer à un sort incertain et dangereux, en se retirant par le chemin de Segura qui traverse d'abord un bois épais et se prolonge ensuite entre des montagnes et des rochers. Cette faute du général christino nous fait croire que sa raison fut troublée pendant quelques instants, ou qu'il n'avait alors d'autre but que de cacher sa retraite aux yeux du public, ce qu'il ne pouvait pas facilement dissimuler en revenant à Salbatierra.

En voyant le mouvement inconsidéré des Christinos, Zumalacarregui devina le trouble de Quesada, et donna l'ordre d'accélérer le pas. Comme, en pareille circonstance, ses troupes se distinguaient par leur extrême légèreté, elles ne tardèrent point à se mêler à l'arrière-garde ennemie; celle-ci, vu le grand nombre d'arbres qui se trouvent en cet endroit, ne s'aperçût de la présence des Carlistes que lorsqu'ils furent devant elle. D. José Antonio Goñi qui marchait en tête du 1er bataillon de Navarre, dont il était commandant, reçut, aussitôt qu'on le le reconnut, une grave blessure à la cuisse; mais son ardeur à pousser ses soldats en avant ne fit que s'en accroître. Quesada avait confié le commandement de l'arrière-garde à D. Leopoldo O'Donell, fils unique du célèbre comte de l'Abisbal, qui ne démentit point, en cette occasion, la haute idée qu'on avait de son mérite; mais il eut une fin malheureuse. O'Donell opposa une résistance qui coûta

la vie aux capitaines D. Francisco Landa, d'Ochagavia, et D. Fructuoso Bayona, de Tarazona; toutefois il n'en tomba pas moins au pouvoir des Carlistes, avec d'autres officiers et soldats.

Cependant, le gros de la colonne christine se retirait en hâte sur Segura; mais, à son arrivée au lieu nommé Alcuruzeta, qui se trouve à la sortie du bois, voyant les Carlites très-proches, il se posa sur une hauteur formidable et se mit en mesure de la défendre; D. Bruno Villarreal fut blessé en cet endroit. Comme la nuit venait à grands pas, Quesada, sans une grande connaissance pratique du terrain, sans guides sûrs et assailli par de nouvelles craintes, activa sa marche vers Segura, où il arriva à neuf heures du soir, et la tête nue, car il avait, dit-on, perdu son chapeau dans la retraite; il se rendit de ce village à Villafranca de Guipuzcoa, point fortifié, avec garnison, qui lui offrit enfin quelque sûreté.

Les lumières et les sentiments philanthropiques dont les modernes philosophes de l'Espagne faisaient tant parade avant que le timon de l'état passât dans leurs mains, disparurent lorsqu'ils se virent maîtres du pouvoir, et leur conduite ne fut en rien différente de celle des gouvernements les plus arbitraires. Telle est toujours la manière d'agir de ceux qui se croient les plus forts; ils ne changent que lorsque les événements, défavorables pour eux, leur montrent l'inconstance des choses. La loi martiale publiée dès les premiers mouvements des Carlistes fut impitoyablement appliquée sans que les nouveaux

gouvernants usassent jamais de clémence, malgré les nombreux exemples de générosité qu'on leur offrait à chaque instant; car dans le principe, les Carlistes ne soullièrent jamais leurs mains dans le sang de ceux qui étaient sans défense, ni de leurs prisonniers auxquels ils se contentèrent d'enlever leurs armes. Une différence si essentielle de conduite entre les deux partis, devait enfin avoir un terme. La loi de la propre conservation et beaucoup d'autres raisons, l'exigeaient ainsi; Zumalacarregui, mu par la plus stricte justice, ainsi que par la plus impérieuse nécessité, se vit forcé d'user de représailles. Quesada provoqua le premier acte en fusillant à Pampelune l'officier D. Juan Hugalde. Plus sensible que le général christino ne l'avait été aux supplications de l'épouse de l'officier de cavalerie D. N. Guerrero, fait prisonnier à la surprise d'Urdaniz, Zumalacarregui avait offert de rendre en échange Guerrero et en outre deux sergents. Les fusillements de volontaires carlistes, répétés fréquemment à Vitoria, Bilbao, Tolosa, Pampelune et en d'autres lieux, furent cause que D. Bruno Villarreal en fit autant par ordre de Zumalacarregui à l'égard des prisonniers de Gamarra; mais, comme on ne parvenait pas, malgré ces exemples, à mettre des limites à la cruauté de Quesada et de ses collègues, de chaque côté, on sacrifia autant de victimes qu'on put en avoir sous la main. Heureusement pour l'humanité, le nombre n'en fut pas grand alors; mais ayant eu le malheur d'être fait prisonnier au

milieu de ce système atroce et sanguinaire, O'Donell et quatre officiers ses compagnons, souffrirent le triste sort qui les attendait. Quant aux soldats dont le nombre était assez grand, Zumalacarregui leur accorda la vie et il fit en même temps soigner et transporter à la place ennemie de Pampelune sept d'entre eux qui étaient blessés.

Cette conduite ne laissait pas d'être louable en de telles circonstances, précisément au moment où les Christinos agissaient d'une manière contraire; Quesada y répondit à l'instant, en ordonnant de faire main-basse sur tous les Carlistes que la gravité de leurs blessures retenait au lit sans qu'ils pussent se mouvoir, loin de pouvoir être transportés; il les fit passer par les armes. Le capitaine D. Fructuoso Bayona entre autres eut le même sort; à l'agonie par suite des deux blessures mortelles qu'il venait de recevoir dans la dernière action, il fut arraché de son lit par ordre de Quesada et fusillé sur la place du village de Lacunza.

La nouvelle de cet acte remplit Zumalacarregui d'indignation. Il pouvait à l'instant même user de représailles avec les soldats qu'il tenait prisonniers; mais comme il avait déjà promis de leur conserver la vie, loin de leur causer de nouvelles craintes, il leur renouvela formellement sa promesse.

Vers cette époque, le général Iturralde, entrant par surprise avec un bataillon dans les rues de Los Arcos, fit prisonniers quatre officiers de la garnison qui n'eurent pas le temps de s'enfermer dans le fort,

situé à l'une des extrémités de ce bourg. Cet événement fût bientôt connu à Pampelune, où se trouvait alors Quesada; celui-ci prévoyant, à la conduite qu'il avait tenue trois ou quatre jours auparavant, l'infortuné sort de ces malheureux, chercha à leur sauver la vie au moyen du stratagème suivant.

Il fit arrêter dans Pampelune même les pères et mères des principaux officiers carlistes; les fit conduire à la citadelle et leur envoya à chacun un ecclésiastique chargé d'exercer son ministère auprès d'eux; car ils devaient être fusillés au moment où l'on apprendrait que Zumalacarregui aurait fait passer par les armes les prisonniers de Los Arcos. Les malheureux pères, réduits à cette extrémité, demandèrent et obtinrent la permission d'écrire à leurs fils; c'était là ce que voulait Quesada. Les lettres, écrites sous l'influence des inspirations de l'affliction et de la douleur, parvinrent promptement au lieu où se trouvait Zumalacarregui. Informé de leur contenu par un message que Quesada lui adressait à lui-même, le général carliste ne voulut point les ouvrir; mais il ne s'opposa pas à leur distribution. Les parents de ceux qui avaient envoyé ces lettres ne tardèrent pas à se présenter à l'appartement de Zumalacarregui, le visage profondément empreint de la douleur produite en eux par la nouvelle qu'ils venaient d'apprendre. Et cela n'avait rien d'étonnant; car tandis qu'un père consterné disait à son fils qu'il lui avait donné l'existence et qu'il l'avait élevé à la sueur de son front, la mère affligée et pleurant rap-

pelait à ce même fils qu'elle l'avait porté neuf mois dans son sein et nourri de son propre lait. En un mot, tous ceux qui étaient enfermés dans la citadelle de Pampelune recouraient aux expressions les plus naturelles, afin d'exciter l'amour et la sensibilité des personnes pour lesquelles ils souffraient; et ils imploraient la vie des officiers prisonniers comme l'unique moyen de salut pour eux. Après avoir laissé passer les premières impressions de la douleur, Zumalacarregui s'exprima ainsi :

« Si maintenant par crainte des menaces de Que-
» sada nous cessions d'user de représailles à l'égard
» des quatre officiers prisonniers, ce serait, Mes-
» sieurs, un grand malheur, ce serait une faiblesse
» pire que le déshonneur de déposer les armes et de
» se rendre à la discrétion ou à la générosité de l'en-
» nemi. Que nous nous abstenions, soit, s'il s'agissait
» au lieu de personnes innocentes et sans défense que
» Quesada a arrachées comme otages à leurs foyers,
» personnes qui n'ont aucun rapport avec la guerre,
» s'il s'agissait, dis-je, de sauver la vie à quelques-
» uns de nos officiers ou de nos soldats, en ce cas la
» question changerait d'aspect : en accédant à ce que
» demande l'ennemi, ce ne serait que la conséquence
» de ce que nous cherchons par la terrible, mais
» unique voie des représailles; que Quesada prétende
» paralyser mes mesures à l'aide d'un stratagème si
» honteux, non-seulement c'est une chimère; mais
» c'est un motif de plus pour en presser l'exécution.

» En me faisant, Messieurs, l'interprète de cette

» grande douleur que j'observe, dans votre silence
» même, quoique je reconnaisse que vous me
» demandez de condescendre pour cette fois seulement
» aux désirs de l'ennemi, je dois vous exposer quels
» seraient les résultats de cet exemple. Demain même,
» peut-être, nous ferons de nouveaux prisonniers; le
» général ennemi, qui sait déjà le moyen de leur
» assurer la vie, fera prendre immédiatement de
» nouveaux otages, se trouvant dans la même posi-
» tion que ceux qui sont maintenant en son pouvoir.
» Ensuite, il nous enverra un message semblable
» au premier, et alors, au lieu des quatre personnes
» auxquelles nous sommes malheureusement forcés
» de déplaire, nous aurons à refuser à une vingtaine
» de personnes intéressées, à plus peut-être, selon
» le nombre de ceux que l'ennemi prendra pour
» otages. Il faut avoir aujourd'hui de la considération
» pour les chefs; très-bien; demain, le simple officier,
» suivant cet exemple pernicieux, fera la même
» demande; le jour suivant, ce sera le tour du sergent;
» puis, avec non moins de raison, celui du soldat. Le
» premier pas fait, le mal serait sans remède et
» toute notre résolution, tous nos efforts en vien-
» draient enfin à être détruits par une première
» condescendance.

» Je ne crois pas, Messieurs, que Quesada,
» malgré son caractère violent et sanguinaire,
» exécute la menace qu'il m'adresse; cet acte le
» ferait sortir complètement du chemin de la raison
» et de la justice; mais quel que soit le pressentiment

» que l'on ait à l'égard de sa manière d'agir, ma dé-
» termination est irrévocable. C'est Quesada lui-
» même qui la fixée, dès le moment où il chercha à
» nous détourner de notre projet, par sa récente
» mesure ; c'est lui-même qui a décidé et hâté par
» ce moyen, l'exécution des malheureux prison-
» niers. »

En voyant la fermeté et l'énergie de son adversaire, convaincu que Zumalacarregui avait autant d'autorité parmi les siens que le premier général du monde, Quesada perdit la principale vertu militaire dont il était orné.

Nous aurions voulu épargner au lecteur par notre silence la peine que lui causera le récit de ces sanguinaires exécutions ; mais nous avons dû les soumettre à la critique publique, afin que justice fût faite, touchant la conduite des deux généraux.

Comme on était au commencement du mois de mai, voyant que Quesada ne le poursuivait ni ne le cherchait dans les montagnes, Zumalacarregui espéra l'attirer vers quelque autre point, où il pourrait le recevoir avec avantage ; il s'éloigna dans ce but du territoire des Amezcoas. Bien que rien d'important n'y fût exposé à être endommagé ou occupé par l'ennemi, Quesada conçut tout-à-coup l'inutile projet d'envahir ce pays, projet qu'il mit aussitôt à exécution. Zumalacarregui courut avec l'intention de l'attaquer ; mais, si grand que fût son empressement, Quesada avait déjà franchi les parages les plus dangereux, après avoir incendié quelques-unes

des métairies qui se trouvent dans les montagnes et auxquelles les naturels donnent le nom de *bordas*. Cependant, le général carliste suivit la piste de son adversaire sans pouvoir l'atteindre, jusqu'à ce qu'enfin il fut informé que Quesada s'était arrêté à Muez, où il avait voulu faire reposer ses troupes, sans doute à cause de l'excellente position de cet endroit.

Comme Zumalacarregui ne s'était pas encore présenté à la vue de ceux qu'il poursuivait, il fit halte en apprenant que les Christinos séjournaient dans ce village, et se cacha avec ses troupes entre les aspérités de la sierra d'Andia ; mais, aussitôt la nuit tombée, il continua sa marche, et, avant deux heures du matin, il ne se trouvait plus qu'à un quart de lieue de distance. Alors Zumalacarregui détacha dix compagnies sur Muez : celles-ci y pénétrèrent au milieu du silence le plus profond ; elles attaquèrent à l'improviste les avant-postes, les passèrent à la baïonnette, et parvinrent jusqu'à la principale porte de la maison où était logé Quesada. Le maître de cette maison nous a affirmé que rien n'eût été plus facile que de s'emparer du général, si au lieu d'attaquer cette porte on s'était présenté à une autre entrée qui se trouvait sans gardes. Les soldats christinos, enfermés dans les édifices, se mirent à toutes les fenêtres, d'où ils ripostèrent à l'attaque par un feu vif et très-soutenu, qui, joint à la lumière du jour trop prompte à venir dans cette saison, força les Carlistes à se replier sur leurs ré-

serves, après avoir emporté, blessés, deux braves capitaines, Abarzura et Salinas, qui expirèrent peu de temps après. Du reste, la perte fut sans importance. Le tirailleur Felix Urra, naturel d'Estella, se fit remarquer par son héroïsme dans la surprise de Muez; aussi on lui accorda, ce jour-là même, la croix et un réal de Vellon, à vie (25 centimes), récompense que Zumalacarregui avait instituée, huit jours auparavant, pour prix de la bravoure des classes inférieures, et qu'Urra obtint le premier.

Quoique l'attaque de Muez n'eût pas les résultats que le général carliste espérait, on ne peut nier cependant qu'elle n'ait été fort utile; car, dans la suite, les troupes christines, en quelque lieu que la nuit les surprît, si ce n'est dans une place de guerre, avaient une crainte telle que depuis lors, supposant qu'on viendrait les attaquer, elles se préparaient comme à recevoir un assaut, barrant les portes, croisant des poutres dans les rues, plaçant une sentinelle à chaque fenêtre, et prenant d'autres précautions minutieuses. Cette fatigue extraordinaire, outre celle de la marche et des opérations du jour, épuisait les forces physiques des soldats, qui encombraient bientôt les hôpitaux.

Il y avait alors trois mois déjà que Quesada avait commencé la guerre avec vingt-trois mille fantassins et plus de quatorze cents cavaliers, suivant son propre témoignage (*a*), et il n'avait encore pu obtenir le plus petit avantage qui le mît à même d'envoyer à

(*a*) Voir les pièces justificatives numéro 11.

son gouvernement une dépêche quelque peu satisfaisante ; pour en arriver là, comme son amour propre était blessé jusqu'au vif, il étudiait constamment les moyens d'exécuter, coûte que coûte, une entreprise dont il pût espérer sortir vainqueur. N'osant plus se mesurer avec Zumalacarregui, Quesada le laissa de côté et dirigea son attention sur la junte de Navarre, qui restait constamment à Elizondo, village du Baztan, sous la sauve-garde d'une escorte de cinquante volontaires. Il rassembla, pour s'emparer de cette junte, trois ou quatre mille hommes de ses meilleures troupes, à la tête desquels il se dirigea vers le lieu de résidence. Ayant appris d'avance l'approche de l'ennemi, la junte quitta immédiatement Elizondo, et, par cette démarche, elle rendit inutile l'expédition des Christinos au Baztan ; mais ce ne fut pas le seul contre-temps que ceux-ci eurent à éprouver.

Aussitôt que Zumalacarregui reçut la nouvelle de l'entrée de Quesada dans la vallée, il réunit quatre bataillons et se dirigea avec la plus grande rapidité vers le puerto de Belate, par lequel Quesada devait passer pour retourner à Pampelune, d'où il était parti.

La promptitude avec laquelle Zumalacarregui exécuta son mouvement, dévoilant assez ses intentions, produisit dans l'esprit du général christino, la même crainte, la même irrésolution que nous avons déjà remarquée en lui, et il ne songea qu'aux moyens de sortir du lieu où il était, sans en venir aux

mains. Deux partis s'offraient en ce moment à Quesada pour accomplir son désir. L'un consistait à se diriger rapidement sur les Alduides, bien que par le territoire français, d'où il pouvait facilemenl ensuite se retirer sur Pampelune, derrière les Carlistes. Cette opération était sans doute la plus prompte et la plus simple; mais comment offrir un tel spectacle à la critique de la nation française, et comment concilier ce fait avec l'impuissance de ces bandes carlistes, que les partisans de la reine christine voulaient faire passer pour si méprisables aux yeux de l'Europe.

L'autre parti consistait à quitter le Baztan, du côté opposé à celui par lequel il y était entré, pour parvenir jusqu'à Tolosa de Guipuzcoa, après avoir suivi l'extrême frontière, sans mettre le pied sur le territoire français. Ce mouvement avait l'avantage de le mettre à même de recevoir l'appui de la colonne commandée par le général Jauregui. Quesada adopta ce dernier expédient; il sortit immédiatement du Baztan, et en moins de quatre jours il se présenta à Tolosa. Zumalacarregui, qui avait prévu ce mouvement, courut à Lecumberri avec ses quatre bataillons, et, de là, il allait chaque jour occuper la montée ou le puert d'Aspiroz, position formidable qu'il faut gravir pour passer de Tolosa à Pampelune, en suivant la route royale. Ainsi Quesada rencontra aussitôt le même obstacle qu'il avait trouvé à Belate. Zumalacarregui, opposa les trois bataillons guipuzcoans à la troupe de Jauregui, qui était déjà incorporée à celle de Quesada et qu'il

devait observer de très-près parce qu'elle connaissait parfaitement le pays. Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi, sans que les Christinos, qui étaient à Tolosa, osassent se présenter devant les Carlistes postés sur le puerto d'Aspiroz. Regardant enfin la position comme inexpugnable, Quesada se désista de toute tentative ; mais d'autre côté, la nécessité ou l'amour propre l'engageait à retourner à Pampelune : il espéra y parvenir avec moins de difficulté par Vitoria, et il se dirigea en conséquence vers cette ville.

Zumalacarregui n'avait pas besoin, en cette occasion, d'entreprendre de grandes et pénibles marches, pour se trouver en face de Quesada ; lorsqu'il fut sûr de la direction prise par ce général, il descendit de Lecumberri à la Borunda et campa à Echarri-Aranaz. Une partie des Guipuzcoans furent destinés à observer les mouvements que pouvaient faire sur sa droite les soldats de Jauregui ; mais ces forces dont Zumalacarregui s'était séparé, furent remplacées par deux bataillons alavais qui arrivèrent sous la conduite de D. Bruno Villarreal ; les Carlistes avaient donc huit bataillons réunis, prêts à disputer le passage ; mais la position, il est vrai, n'était pas aussi avantageuse que celles de Belate et d'Aspiroz. Cependant, aussitôt son arrivée à Vitoria, le général christino envoya des ordres à Pampelune pour que les deux divisions commandées par les brigadiers Linarès et marquis de Villacampo, se concentrassent sur cette place ; cet ordre ayant été exécuté, Quesada

leur fit savoir le jour et l'heure qu'il sortirait de Vitoria pour se rendre à Salbatierra, et de là à Pampelune. Les divisions de Linarès et de Villacampo devaient sortir de cette ville en même temps que Quesada de Salbatierra, en sorte que, cette cité n'étant pas à plus de neuf ou dix lieues de Pampelune, Zumalacarregui qui se trouvait au centre, allait se voir placé entre deux feux. Dans ce dernier cas, l'issue serait indubitablement en faveur de Quesada.

Le général carliste avait connaissance de cette concentration de forces sur Pampelune, mais il en ignorait le but, et s'il était en partie facile de le prévoir, on ne pouvait guère deviner de quelle manière les Christinos exécuteraient leur projet.

Le 17 juin, vers onze heures du soir, Zumalacarregui apprit que Quesada était entré à Salbatierra un peu après la nuit tombante. Cette seule nouvelle suffit au chef carliste, pour que sa perspicacité lui révélât toute l'extension des intentions de son adversaire. C'est pourquoi il ordonna que les troupes se préparassent à marcher; et après s'être arrêté pendant quelques instants comme pour réfléchir et juger qui des deux il attaquerait plus avantageusement, de Quesada ou de Linarès, il prit enfin le parti de faire défiler dans la direction de Pampelune. La force qui venait d'un côté comme de l'autre était sans doute en nombre égal; mais Zumalacarregui, par un calcul très-fondé, se décida pour celle de Pampelune à laquelle il espéra causer une surprise d'au-

tant plus grande qu'il n'avait pas encore commencé son mouvement le soir même.

A l'aube de ce jour si mémorable comme anniversaire de la plus célèbre bataille des temps modernes, le général carliste marchait à la tête de ses huit bataillons près de l'auberge de Gulina, entre Irurzun et Erice. Les espions placés avant le lever du jour sur la hauteur d'Añescar, tout proche de Pampelune, entrevirent sur le chemin une espèce de ligne sombre et prolongée qui venait sur eux en partant de la ville; ils la prirent pour la colonne de Linarès; c'était elle, en effet; et ils coururent en donner avis.

A cette nouvelle, Zumalacarregui fit arrêter ses troupes et les plaça en hâte sur les premières positions qui se présentèrent. Cette opération n'était pas encore complètement terminée, lorsque l'avant-garde christine commença à décharger ses fusils. Les Carlistes sortirent des cordillières qui les cachaient, tombèrent sur elle avec une grande impétuosité et lui firent plusieurs prisonniers. Cependant, le gros des ennemis s'empressa de gagner la hauteur d'Ochovi, position très-avantageuse, où il forma sa ligne de bataille sur trois faces: Le combat s'engagea avec tenacité et dura jusqu'à dix heures du matin sans que les Carlistes pussent déloger leurs adversaires. Il est vrai que ceux-ci, appréciant toute l'importance de la position, firent les plus grands efforts pour la conserver; plusieurs des officiers donnèrent en cette

rencontre des preuves d'une valeur peu commune(*a*). Après six heures d'un feu continuel, les Carlistes qui n'avaient jamais beaucoup de munitions finirent par en manquer, et Zumalacarregui, dont l'approche de Quesada attirait particulièrement l'attention, donna l'ordre de la retraite.

On n'avait pas vu depuis le commencement de la guerre, un combat aussi sanglant que celui de Gulina. Les Christinos essuyèrent une perte considérable, et tous les moyens dont Pampelune disposait purent à peine suffire au transport de leurs nombreux blessés. La voiture même de l'illustrissime évêque fut destinée à cet usage. Quatre chefs carlistes, D. Francisco Garcia, D. Casimiro Ylzarbe, D. Fermin Ripalda et D. Thomas Tarragual furent aussi blessés. Les Christinos se ressentirent longtemps des pertes de ce jour, auxquelles Quesada n'eut pas même la gloire d'assister, car il s'était hâté de passer, aussitôt qu'il avait vu le chemin libre. Si, dans la matinée qui suivit le combat de

(*a*) On cite entre autres le nom de D. Leopoldo O' Donell qui fut blessé en cette circonstance; il était cousin germain de celui du même nom fait prisonnier à Alsasua et frère de deux chefs royalistes nommés D. Juan et D. Carlos. Nous verrons plus tard ce dernier commander la cavalerie carliste de Navarre et mourir à sa tête. D. Juan, qui lui survécut, fait prisonnier en Catalogne, par les Christinos, et conduit à Barcelone, servit de jouet à une populace barbare qui finit par l'assassiner et le mettre en pièces de la manière la plus atroce. Tout cela se passait, tandis que son frère et son cousin versaient leur sang pour un principe contraire. Voilà en un seul trait le cadre horrible qu'offrent à chaque instant les dangers de la guerre civile.

Gulina, les soldats de Zumalacarregui eussent été moins fatigués, si on eût trouvé le moyen de leur fournir promptement des munitions, il est probable que l'ennemi eût encore rencontré quelque opposition. L'arrivée de Quesada à Pampelune fut marquée selon la coutume par de nouveaux fusillements. C'est ainsi que ce général se vengeait et donnait cours à sa mauvaise humeur, excitée par les éloges que les officiers christinos faisaient publiquement de Zumalacarregui, touchant l'extrême prévision, l'intelligence et la capacité dont il avait donné des preuves pendant les dernières opérations, et surtout dans cette marche sur Pampelune.

Grande était alors, en vérité, la démoralisation de cette armée, si florissante et si nombreuse lorsqu'elle avait été confiée à Quesada. Si le parti christino n'eût pas eu d'autres espérances ni d'autres ressources, on peut être certain que le triomphe de la cause carliste était assuré ; mais les dommages que ses adversaires souffraient en Navarre, se trouvaient compensés par leurs succès sur d'autres points, succès qui leur permettaient de disposer de nouvelles forces et de nouveaux chefs. Nous avons besoin, pour nous en convaincre de nous transporter un moment sur un autre théâtre que celui de la Navarre.

Dans les premiers jours du mois de mai, le général D. José-Ramon Rodil, qui commandait le corps de troupes espagnoles situé, avant le commencement de la présente guerre, sur la frontière du royaume

de Portugal, pour observer la lutte engagée entre le roi Don Miguel et son frère aîné, Don Pedro de Braganze, ex-empereur du Brésil, profitant de la décadence des affaires de D. Miguel, envahit le royaume voisin sans adresser aucune observation ni réclamation préliminaire, et à plus forte raison sans déclaration de guerre, avec l'intention de s'emparer de la personne de S. M. le roi Don Carlos. Ce souverain qui, se fiant au droit des gens, était sans forces et sans gardes, se vit dans la nécessité de fuir pour ne pas tomber entre les mains de ses sujets rebelles. Dès lors, il marcha comme un fugitif, pendant plusieurs jours, jusqu'au moment où les événements mêmes de Portugal, défavorables à Don Miguel, le forcèrent de chercher un asile sur un navire de S. M. britannique qui le transporta en Angleterre.

Le roi d'Espagne embarqué, Don Miguel chassé de son royaume et la princesse Doña Maria de la Gloria assise sur le trône de Portugal, rien ne motivait plus la permanence d'une armée espagnole sur la frontière. Le gouvernement de Madrid qui était bien convaincu de la nécessité d'envoyer promptement un successeur à Quesada, et de nouveaux renforts en Navarre ; mais qui n'avait pas trouvé jusque-là de prétexte aussi plausible qu'il l'aurait voulu pour accomplir son premier vœu, ni les moyens d'exécuter le second, vit naître dans les événements dont nous venons de parler, les deux choses qui lui étaient justement indispensables. En effet, la lutte

portugaise à peine terminée, il nomma Rodil général en chef de l'armée du Nord, et lui ordonna de se mettre en marche, dans le plus bref délai, avec l'armée d'observation. Rodil, dont la première vertu militaire était une grande activité, obéit aussitôt; mais comme il devait traverser Madrid pour se rendre à sa nouvelle destination, l'auguste veuve de Ferdinand VII, d'accord avec ses conseillers, le retint pendant quelques jours pour passer ses troupes en revue. Les politiques christinos crurent, par ce moyen, exciter l'ardeur et l'enthousiasme que n'avaient pu introduire, dans l'esprit espagnol, les travaux de la campagne que l'on venait de faire en Portugal.

Le nombreux renfort conduit par Rodil, réuni aux régiments qui étaient déjà employés dans la guerre du Nord de l'Espagne, devait former une force considérable, ce qui fit croire aux ministres de Christine, après les conférences qu'ils eurent avec le nouveau général, que le terme de la guerre était très-proche. On a dit que Rodil promit formellement, dans cette circonstance, beaucoup plus qu'il ne l'aurait dû avant de faire ses preuves; ce dont on ne doit pas s'étonner, toutefois, si l'on compare les forces et les ressources mises à sa disposition, à celles de l'ennemi qu'il allait combattre. Les conséquences de la comparaison tourmentaient beaucoup quelques-uns de ses rivaux qui commençaient à le regarder d'un œil jaloux, parce qu'ils le croyaient déjà victorieux. Rodil, lui-même, par sa

confiance, donnait lieu à ce qui se passait; car il ne semblait craindre autre chose, si ce n'est que les Carlistes se désorganisassent d'eux-mêmes, avant qu'il pût les atteindre, les attaquer et recueillir les lauriers de la victoire.

Altéré donc de renom et de gloire, le nouveau chef ne tarda pas à arriver à Logroño avec son armée, accompagné d'un brillant et nombreux état-major. Anleo, Cordova, Sanjuanena, Bedoya, Figueras et Carandolet, étaient au nombre des généraux qui l'accompagnaient. Le nouveau renfort consistait en un effectif de plus de dix mille hommes d'infanterie, avec de la cavalerie en proportion. Ce chiffre était considérable pour le gouvernement christino, parce qu'à cette époque, l'armée espagnole n'était pas plus forte que celle que Ferdinand VII avait laissée en mourant (*a*). Pour faire plus de sensation et pour répandre la terreur dans le pays qu'il traversait, le nouveau général traînait avec lui un convoi composé de plus de mille chariots et d'un plus grand nombre de bêtes de somme; tout cela, joint aux trains d'artillerie, excitait en effet la surprise du peuple. Lorenzo et Oraa, qui avaient été séparés de leurs divisions pendant quelque temps, à cause peut-être de la mésintelligence qui régna entre eux et Quesada, reparurent à la tête de leurs troupes et les conduisirent aussi à Logroño. Cette réunion de forces, que Rodil ne cessait de contempler et d'admirer, ne fit

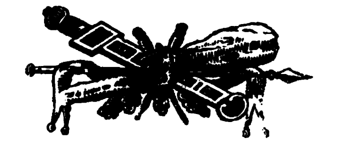
(*a*) Voir les pièces justificatives nº 14.

qu'accroître ses illusions, parce que les troupes de Navarre, qu'il n'avait point encore vues, surpassaient celles qu'il amenait, non-seulement, en nombre, mais encore en qualité.

Le bruit formidable des armes qui se faisait entendre sur la rive droite de l'Ebre avait de l'écho sur la rive opposée. Alors l'armée et le peuple navarrais fixèrent toute leur attention sur leur chef. Celui-ci, loin de cacher la grande tempête qui se formait contre lui à Logroño, fit publier l'allocution qu'il adressait à ses troupes à ce sujet, et dans laquelle il exagérait, au lieu de les amoindrir, le nombre d'hommes, le pouvoir et les ressources matérielles dont Rodil disposait. C'était le moyen d'empêcher les sourdes rumeurs qui se répandent et se propagent comme une fatale épidémie parmi les classes inférieures, abattant les pusillanimes, surtout lorsque le soldat arrive à se persuader qu'on lui cache la vérité pour ne pas le décourager. Après avoir fait mention des forces ennemies, l'allocution adressait aux soldats cette question : — « *En voyant une armée si nombreuse, Volontaires, perdrez-vous courage?* » Lorsqu'il eut achevé ces mots, l'officier qui lisait cette proclamation en tête des bataillons navarrais rassemblés sur la place de Salinas-de-Oro, fut interrompu par ce cri unanime sorti des rangs : « NON ! » Ce NON, parti du cœur, causa, sur eux-mêmes qui l'avaient prononcé, une surprise réciproque et générale. Zumalacarregui n'était pas présent; mais, aussitôt qu'il fut informé de cette particula-

rité, il prit une résolution des plus hardies et des plus promptes. Les nouvelles qu'il venait de recevoir lui apprenaient que Rodil commencerait le lendemain son mouvement de Logroño sur Pampelune ; que ce mouvement commencerait par les divisions de Lorenzo et d'Oraa qui formeraient l'avant-garde, et que Rodil les suivrait, vingt-quatre heures après, avec toutes les forces qu'il amenait de la frontière de Portugal. L'intention de Zumalacarregui était donc de s'avancer rapidement de l'intérieur des montagnes pour tomber sur le flanc gauche de l'ennemi, au moment où Rodil se rendrait de Logroño à Lerin, dans l'espoir que les troupes, inexpérimentées et encore inaccoutumées à ce genre de guerre, résisteraient mal à une attaque brusque et inespérée.

Une manœuvre si grande, si opportune et si hardie allait s'exécuter lorsqu'une nouvelle, dont nous parlerons dans le chapitre suivant, vint tout paralyser et changer l'aspect des choses.



CHAPITRE V.

Billet autographe envoyé par le roi à Zumalacarregui. — Joie que produit la nouvelle de l'arrivée de S. M. au camp carliste. — Zumalacarregui va j'usqu'à Elizondo à la rencontre du Souverain. — Premiers actes du roi. Sa sortie de la vallée de Baztan. — Il fait la revue des troupes á Reunza. Réflexions de l'auteur à ce sujet. — Le roi se rend aux Amezcoas. — Particularité de ce pays. — Effets produits dans le camp christino par la présence de S. M. en Navarre. — Bruits ridicules répandus pour arrêter l'enthousiasme des populations. – Zumalacarregui confie la garde de la royale personne au général Eraso; il prend congé du roi et continue les opérations. — S. M. va visiter les provinces basques. — Zumalacarregui attaque pour la première fois les troupes de Rodil. — Les Christinos établissent de nouvelles lignes de communication. — Rodil envahit l'Amezcoa. — Combat d'Artaza. — Rodil poursuit le quartier-royal avec douze mille hommes. — Figueras et Oraa devant Zumalacarregui. — Rivalité particulière. — Zumalacarregui s'empare des brigades de Figueras. — Mouvements continuels des colonnes christines. — Incendie des moulins à farine de Val-de-Yerri et de Guesalez. — Rencontre proche d'Eraul. — Poursuite acharnée contre les troupes que Zumalacarregui commande en personne. — Déroute de la division de Carandolet dans les rochers de San-Fausto. — Le comte de Viamanuel. – Nouvelles relatives à la cavalerie carliste. — Zumalacarregui marche sur Viana. — Déroute de la cavalerie christine. — Issue malheureuse de la surprise tentée contre le fort d'Echarri-Aranaz. — Tristes souvenirs de la sierra d'Urbasa. — Coup d'œil général sur l'état de l'armée carliste dans les trois provinces et dans la Navarre. — Ressources du pays. — Manque de munitions. – Etablissement d'une fabrique de poudre. — Espionnage. — Anecdote sur un espion. — La chaussure.

A peine avait retenti, sur la place du village de Salinas-de-Oro, ce NON, si énergique, prononcé à la fois par tous les volontaires qui avaient entendu lire la proclamation de Zumalacarregui, qu'une espèce de feu électrique se communiqua comme par

enchantement dans le cœur de tous les habitants de la Navarre ; et à cette demande : Perdrez-vous courage? l'écho, même de ces montagnes, parut répondre NON! NON!

Le courage et la résolution étaient comme le prélude de la victoire, et Zumalacarregui, qui le pensait ainsi, se décida à mener, le plus tôt possible, ses troupes au combat; mais, Rodil se trouvant encore alors sur l'autre bord de l'Ebre, il se borna, pour le moment, à les conduire au fond de la sierra d'Urbasa. Ce mouvement préparatoire servait à cacher ses véritables intentions, en même temps qu'il facilitait la transmission des avis que l'on attendait, relativement au jour fixe où Rodil devait passer de Logroño à Pampelune.

Le 11 juillet, le général carliste se transporta d'Urbasa à Eulate. En entrant dans ce village, il fit distribuer aussitôt quelques munitions, des chaussures et la ration d'eau-de-vie en usage les jours de combat; mais comme la nuit était déjà venue, tout cela ne put avoir lieu que vers minuit. Les bataillons carlistes allaient défiler pour l'ermitage de Notre-Dame del Puyeo, situé entre Viana et Los-Arcos, dans le voisinage duquel on supposait que passerait Rodil, lorsque D. Miguel-Antonio Legarra, abbé de Lecumberri, se présenta au camp.

Cet ecclésiastique, que Zumalacarregui avait envoyé quelques jours auparavant au Baztan, avec une importante mission, remit à Zumalacarregui un billet cacheté, de très-petite dimension. Ne connais-

sant pas l'écriture de l'adresse qui se réduisait à ces mots : *A Zumalacarregui ;* le général, avant d'ouvrir ce billet, adressa quelques questions à Lagarra, pour savoir quelle en était l'origine ; l'abbé répondit qu'il le tenait des membres de la junte ; que ceux-ci l'avaient chargé de le transmettre sans délai, parce qu'il était du plus haut intérêt. Zumalacarregui l'ouvrit enfin et le lut ; mais le contenu de ce billet était si bref que toutes les personnes présentes, purent remarquer l'impression qui se manifesta tout-à-coup sur la physionomie du général. Il les regarda d'un air de satisfaction, puis ordonna que l'on fit loger les troupes, qu'on déchargeât les mulets et qu'on dessellât les chevaux.

Le billet qui fit renoncer à tant de préparatifs et qui causa un si grand changement en Zumalacrregui contenait ce peu de lignes :

« Zumalacarregui, je suis très-près de l'Espagne, et j'espère, grâce à Dieu, être à Urdax demain ; prends tes mesures : je te recommande que personne absolument ne le sache, si ce n'est toi. »

« Carlos. »

Zumalacarregui était entouré d'amis fidèles, très-attachés à sa personne, et avec lesquels il avait partagé jusque-là ses fatigues et sa gloire ; il en coûtait extrêmement à son cœur naturellement généreux, de garder pour lui seul une nouvelle si plausible.

En outre, l'état des choses faisait croire que la sécurité de la royale Personne ne serait nullement compromise, lors même qu'on annoncerait la prochaine arrivée du souverain ; car, en calculant le temps qui s'était écoulé depuis l'instant où le billet avait dû être écrit, S. M. pouvait être déjà à Urdaix, village occupé par ses troupes, et même au lieu où se trouvait la junte de Navarre, et par conséquent hors de tout danger. Cependant, par égard pour l'ordre du souverain, Zumalacarregui s'abstint de publier la grande nouvelle ; il se borna à la confier aux principaux chefs, en leur recommandant la discrétion ; mais nous supposons que tous y manquèrent cette fois et qu'aucun ne sut se vaincre en résistant au plaisir de la communiquer en particulier à ses amis ; en sorte, qu'avant l'aube, le dernier soldat même savait déjà que le roi allait arriver d'un moment à l'autre. La surprise et la joie de Zumalacarregui, en apprenant une si heureuse nouvelle, le tinrent pendant quelques instants comme hors de lui.

Pour rabaisser sa gloire et celle des provinces basques, les rivaux de Zumalacarregui ont répandu le bruit que, sans la présence du roi, la cause de la légitimité eût péri indubitablement, lors de l'arrivée de Rodil. Nous opposons à cette opinion, en premier lieu, l'événement qui s'est passé sur la place de Salinas-de-Oro, quand on fit voir aux bataillons l'aspect de la prochaine tempête, plus forte et plus terrible qu'elle ne l'était en réalité, bien qu'elle fût

grande à la vérité; en second lieu, les intentions qui animaient Zumalacarregui, à l'instant où il reçut la nouvelle de la venue du roi. La présence de la personne royale en Navarre, et dans les provinces basques, fut, sans aucun doute, la meilleure garantie que l'on pût offrir à tous ses défenseurs pour les sacrifices qu'ils faisaient; mais elle n'eut aucune part à la résolution que prirent les hommes qui combattaient pour la cause royale, avant l'arrivée du souverain.

La première chose que fit Zumalacarregui, après avoir lu le billet, fut d'envoyer son chef d'état-major, D. Miguel Gomez, à la rencontre de S. M., afin qu'il lui présentât, au nom de ses loyaux défenseurs, l'hommage qui lui était dû; mais comme cela ne satisfaisait que faiblement l'amour à toute épreuve qu'il professait pour son souverain, sitôt qu'il fit jour, il forma ses bataillons et se dirigea à leur tête vers le Baztan ; cependant voyant qu'il ne leur était pas facile de suivre durant toute la journée le pas des chevaux, en arrivant à l'auberge d'Alsasua, il laissa la conduite des troupes au général D. Francisco-Benito Eraso , et continua ensuite sa marche en toute hâte. L'empressement de Zumalacarregui était tel qu'il parvint à Elizondo , le jour même de son départ d'Eulate , accompagné seulement de D. Juan-Antonio Zaratiegui et de D. Jorje Lazaro. Il était déjà onze heures du soir, lorsqu'il arriva à la porte du palais occupé par S. M. : le roi était couché, par suite des fatigues

de son long voyage. Néanmoins, le général fut reçu immédiatement par l'auguste et royale personne.

Le lendemain, 13 juillet, S. M. eut diverses conférences avec Zumalacarregui, auquel elle remit les brevets de lieutenant-général et de chef d'état-major. Dans l'après-midi du même jour, les cloches sonnèrent à volée, et le roi alla rendre grâces au Tout-Puissant, dans l'église paroissiale d'Elizondo, où l'on chanta un *Te Deum* solennel, à cette occasion. Parmi les personnes qui accompagnèrent le roi dans cet acte religieux, se trouvaient Zumalacarregui, le lieutenant-général comte de Villemur, tous les membres de la junte de Navarre, le brigadier baron de los Valles, le seul qui accompagna S. M., de Londres en Navarre, l'intendant D. Domingo-Antonio Zabala, plusieurs chefs et officiers; beaucoup de nobles de la vallée de Baztan et d'autres lieux; il y avait aussi une grande affluence de peuple, eu égard à la population. Les hôtels et les maisons de la rue par laquelle passa le roi, pour se rendre à l'église, étaient ornés de riches tentures, et les habitants avaient jonché le sol d'herbes fraîches, comme c'est la coutume aux jours de processions solennelles. Ce fut-là, en un mot, un grand jour pour ces montagnes.

S. M. nomma secrétaire-d'état et ministre de la guerre, par intérim, le comte de Penne-Villemur, qui avait pris, cinq mois auparavant, la résolution de s'enfuir de Saragosse, malgré ses quatre-vingts-ans, et de se présenter au camp de Zumalacarregui.

A peine revêtu de sa nouvelle dignité, ce loyal et vénérable vieillard se hâta d'adresser les ordres nouveaux aux généraux de divisions et aux gouverneurs de places, qui avaient été nommés par le gouvernement christino, leur faisant connaître l'arrivée du souverain légitime de l'Espagne, et les invitant à rendre à S. M. l'hommage qui lui était dû.

Le comte de Villemur était du nombre des hommes pleins de bonne foi, mais trop crédules, qu'il y avait parmi les Carlistes, et qui furent toujours dans la persuasion que l'Espagne ne pouvait avoir engendré des fils rebelles à un souverain légitime; et s'ils le crurent quelquefois, vu les continuels attentats dont ils avaient été témoins, ils regardaient comme certain que la présence du roi et qu'un simple ordre suffiraient pour que beaucoup des chefs christinos allassent livrer les régiments et les clefs des forteresses; mais le temps, qui les a convaincus du contraire, leur a aussi prouvé que le gouvernement usurpateur connaissait parfaitement les ennemis de Don Carlos.

Au milieu de l'allégresse et de la satisfaction qui régnaient à Elizondo, au sujet de la venue de S. M., Zumalacarregui était peut-être le seul qui ne pût trouver de repos; ses premières émotions passées, il pensait sérieusement à l'ennemi qu'il avait laissé faisant des préparatifs pour pénétrer en Navarre. L'impatience qui l'animait deux jours auparavant, pour voir son souverain, le pressait maintenant de retourner le plus tôt possible dans les parages

qu'il avait quittés, et par où Rodil marchait déjà pour étudier et ruiner les projets de ce général; mais, comme les Carlistes ne possédaient encore ni château ni place forte, et qu'il n'y avait point de pays qui ne fût exposé et ouvert sur tous les points aux irruptions des Christinos, le monarque fut forcé, dès le troisième jour de son arrivée, de prendre part aux fatigues et aux dangers de sa petite armée.

Dans la matinée du 15 juillet, le roi sortit d'Elizondo, accompagné de Zumalacarregui et de la junte de Navarre. S. M. passa à Irurita, entre les rangs du 5me bataillon de Navarre, et, ayant traversé toute la vallée du Baztan, elle gravit les hauteurs de Belate, traversa la vallée d'Ulzama et, arriva enfin dans les environs du village de Beunza, du côté du midi. Le général Eraso, qui occupait ce point avec trois bataillons navarrais et un bataillon guipuzcoan, avait fait ranger d'avance ses soldats sur une seule ligne et en ordre de parade, dans une plaine voisine de Beunza.

Certes, lorsque le roi se présenta devant cette division, partie si imposante de sa si petite armée, ni le bruit du canon, ni la martiale mélodie de la musique, ni l'éclat des uniformes, ni l'équipement des troupes ne purent attirer son attention, puisque les Carlistes ne possédaient rien de tout cela; mais, en revanche, en jetant un regard sur cette poignée d'hommes qui luttaient si héroïquement, depuis neuf mois, contre un gouvernement aux ordres duquel obéissaient plus de treize millions de

personnes, qui était maître absolu de toutes les places fortes, des cités, des ports et des ressources de l'Etat, et soutenu en outre par deux des nations les plus puissantes de l'univers, nous n'en doutons pas, son royal cœur dut se sentir ému en voyant comment, sans alliés, sans argent, sans ordre même du souverain, un si petit nombre de braves, ou plutôt de téméraires, put se soutenir dans le projet gigantesque, sinon impossible, de combattre et de renverser l'usurpation. S. M. put aussi contempler alors ces visages durcis par le soleil ardent de la saison, et par les fatigues de la campagne; la souplesse et la vigueur des soldats; l'air riant de ces hommes, dont l'ardeur pour le travail et les dangers se montrait d'une manière incroyable et surpassait toute expression. Ici, elle vit que mal-guéris de leurs blessures, ils avaient volé de nouveau au combat, pour cueillir de nouveaux lauriers; là, elle apprit aussi qu'au frère mort hier au champ d'honneur, succédait aujourd'hui l'autre frère; et cela pour suivre le seul mouvement de son cœur, puisque l'armée carliste ne se composait que de volontaires. Quel spectacle pour un prince, dans un siècle où la révolution fait aux trônes une guerre si acharnée, et où ceux-ci ne trouvent plus que de si faibles défenseurs!

Zumalacarregui se sentit comme embarrassé par la présence de son souverain, auquel il ne pouvait offrir un logement tel que celui que prépara le grand capitaine à Ferdinand-le-Catholique, quand

ce monarque arriva à Naples, ou tel que celui que le duc de Vendôme eut le bonheur de conquérir pour Philippe V. Au lieu de cela, Charles V ne trouva que quelques misérables villages victimes des vicissitudes de la guerre ; ils n'offraient que l'aspect de la destruction et de la ruine. Mais quelle différence n'y eut-il point entre les ressources de Zumalacarregui et celles de Gonzalve de Cordoue et de Vendôme pour parvenir au but qu'ils s'étaient proposé ! La magnificence que déployèrent ces deux grands capitaines fut compensée par un hommage beaucoup plus désintéressé et par une loyauté tout au moins égale à la leur.

Zumalacarregui n'avait d'autre spectacle à offrir à son souverain, que celui qui se présentait à la vue depuis Beunza jusqu'aux vallées d'Araquil et de Borunda. Les habitants de ces contrées, hommes simples et d'une fidélité à toute épreuve, mis hors d'eux-mêmes par la joie que leur causait la présence inespérée de Charles V, regardèrent comme une heureuse compensation à leurs sacrifices passés et à tous ceux qui les attendaient, d'avoir un jour le bonheur de dire qu'ils avaient été les premiers à aider le monarque à monter sur le trône de ses ayeux. Désirant que S. M. visitât le plus tôt possible ceux qui l'avaient le mieux servi, afin qu'ils prissent part à l'allégresse générale, Zumalacarregui se dirigea vers les Amezcoas.

Onze siècles s'étaient écoulés depuis que le seigneur de ces rochers en était sorti, pour devenir le

premier roi de Navarre ; l'histoire nous apprend que son élection eut lieu après la destruction de la monarchie gothe par les Arabes. Et s'il fut glorieux pour les Amezcoans de ce temps-là de voir le domaine de leur seigneur transformé en un royaume, il ne devait pas l'être moins, pour ceux de la génération présente de voir qu'un roi se montrait content dès l'instant où il était parvenu à posséder leur territoire peu étendu. Garcia Ximenez, seigneur d'Abarzuza et d'Amezcoa avait besoin de quelques états de plus, pour contenir l'invasion sarrasine; tandis que le petit et misérable domaine de Garcia, suffisait à Charles V comme un point d'appui, d'où il pût combattre l'invasion des révolutions récentes. Si, pour cette raison, l'Amezcoa du huitième siècle ne le céda point en gloire aux Asturies qui servirent de berceau à la monarchie, l'Amezcoa d'aujourd'hui eut de justes motifs pour espérer de les surpasser. La rusticité qui régnait, nous le supposons, chez les Amezcoans depuis le temps où ils donnèrent à la Navarre son premier monarque, est le seul point par où ils aient quelque analogie avec la suite, modeste et sans faste, du prince qui venait de se présenter à eux; cependant, ils étaient si fiers de ce choix du souverain, qu'ils semblaient préférer un seigneur, qui n'eût pas d'autre patrimoine que leur vallée, à celui qui devrait tenir deux mondes sous son sceptre, si la justice prévalait. Cela venait de ce que les habitants de l'Amezcoa étaient éloignés de l'agitation de la société, et de ce que, pendant

de longs siècles, le nom seul du prince qui régnait avait pénétré dans leurs stériles montagnes, sans qu'ils le vissent jamais ; aussi la présence du souverain, quoique dépouillé des apparences de la majesté royale, apparences qui frappent l'imagination du vulgaire, ne pouvait manquer de leur imprimer le respect et l'admiration.

Mais il est temps de laisser de côté ces considérations, pour nous occuper de choses plus directement liées à notre principal sujet, et de rapporter ce que faisaient les Christinos, tandis que Don Carlos se reposait chez les Amezcoans.

Etonné de l'arrivée imprévue du roi en Navarre, Rodil voulait à peine ajouter foi à la nouvelle que la voix publique répandait de toutes parts. Les chefs christinos dirent qu'il n'était pas certain que le *Prétendant* fût entré en Navarre, et moins encore qu'il fût parmi les siens, puisque plusieurs d'entre eux l'avaient vu naguère en Portugal, s'embarquer comme prisonnier sur un navire de guerre anglais ; mais que les Carlistes, féconds en ruses, avaient choisi un homme assez ressemblant à l'Infant Don Carlos, pour lui faire jouer le rôle de roi, dans le but d'entretenir les illusions du peuple et de prolonger la lutte, en faisant tête à la terrible tempête qui les menaçait de près. Des avis multipliés finirent par convaincre Rodil et le gouvernement de Christine que réellement Don Carlos lui-même se trouvait en Navarre. Redoutant les effets probables de cette apparition subite sur l'esprit des Espagnols,

Rodil se hâta de commencer les hostilités, évitant par ce moyen beaucoup de conséquences qu'il redoutait, non sans motifs.

En voyant l'ennemi en mouvement, Zumalacarregui se sentit, pour ainsi dire, hors de son élément naturel ; les considérations, le respect et les formalités que ses devoirs lui prescrivaient en ce moment lui enlevaient un temps aussi précieux que nécessaire pour s'occuper, d'autre côté, des soins et de l'attention que réclamait la guerre ; car s'il est certain que le monarque manifestait la plus grande indifférence pour les honneurs, et qu'il venait armé d'une résignation et d'un courage à toute épreuve, prêt à supporter les privations comme le dernier de ses soldats, Zumalacarregui, tant qu'il était à son côté, ne pouvait se dispenser de faire tout ce qu'exigeait le respect dû à la souveraineté, sans l'exposer à perdre sa dignité. Lorsque le premier vassal cesse d'honorer la majesté, les autres ne la respectent pas davantage. Cette pensée était sans cesse en lutte dans son esprit, avec la pressante nécessité où il se trouvait de se disposer bientôt à exécuter, avec sa rapidité accoutumée, les mouvements que les opérations mêmes de l'armée de Rodil lui indiquaient déjà. Car de là dépendait le salut des troupes carlistes, en présence d'un ennemi si puissant. Déterminé enfin à se séparer de Don Carlos pour mieux observer son rival, il confia la garde de la royale personne au général D. Francisco-Benito Eraso, qui commandait après

lui. Mais, comme il n'y avait pas alors, selon que nous l'avons indiqué, un lieu qui ne fût à la discrétion de l'ennemi, il fallut abandonner l'Amezcoa et faire des mouvements continuels. La première mesure que prit Eraso, fut de conduire S. M. dans les trois provinces basques, autant pour l'éloigner du danger, que pour la mettre dans la possibilité de passer la revue des troupes, et donner aux peuples la satisfaction de voir le monarque.

Aussitôt après avoir quitté le roi, Zumalacarregui gravit la sierra d'Andia, jusqu'aux plateaux de Bacaicoa et de Lizarraga, d'où l'on découvre la route royale qui parcourt les vallées d'Araquil et de Borunda, et se dirige de Pampelune à Vitoria. Ce pays, que S. M. avait traversé quelques jours auparavant, en se rendant du Baztan à l'Amezcoa, se trouvait, depuis, envahi par les troupes de Rodil. Au moment où Zumalacarregui aperçut la route royale, il observa une colonne christine qui se dirigeait d'Echarri-Aranaz vers Olazagoitia. Comme il lui était facile de descendre jusqu'à la route sans être découvert, il résolut d'attaquer le flanc de cette armée. S'étant avancé, en effet, à la tête du 3me bataillon de Navarre, il exécuta son projet avec la plus grande rapidité. Cependant l'arrière-garde ennemie était déjà près de l'auberge d'Alsasua, lorsque les premiers coups de fusil des Carlistes l'atteignirent. Le feu des guerrillas, qui ne tarda pas à s'engager, ne fut soutenu, d'un côté, que par le 3me bataillon de Navarre, tandis que, de l'autre, les Christinos furent bientôt

secourus par les leurs, qui se trouvaient en grand nombre à Olazagoitia et à Ziordia. Ce combat insignifiant, livré à plus de distance que Zumalacarregui ne se l'était proposé, n'eut pas de résultat important; seulement, il coûta la vie au commandant du 3me bataillon de Navarrre, D. Félix Ichaso; la perte de celui-ci et la négligence ou la lâcheté que montrèrent deux capitaines alavais, qui défendaient avec leurs compagnies l'inexpugnable position d'Olazagoitia, mirent le général carliste dans la nécessité de se replier sur ses réserves, qui occupaient encore le sommet de la sierra. Rodil et Espartèro étant maîtres des puertos d'Olazagoitia et de Ziordia, Zumalacarregui craignit qu'ils marchassent à sa rencontre; il fit entrer ses troupes dans un bois avec la plus grande célérité possible, les forma en colonne, ordonna de mettre les baïonnettes, afin d'attaquer l'ennemi à l'arme blanche, au moment où il se présenterait; mais comme la nuit approchait, et que les espions revenaient annoncer que les Christinos avaient rétrogradé, les Carlistes se retirèrent à Lezaun.

Rodil avait une armée si nombreuse qu'il pensa, en examinant la topographie de la Navarre, que le moyen le plus sûr de détruire les Carlistes, était de recourir au système de l'occupation; il ordonna d'abord, pour mettre ce plan à exécution, l'établissement d'une ligne militaire de Pampelune à Vitoria, à l'exemple de celle qui avait été précédemment établie de Logroño à Pampelune; et comme il se

passait toujours fort peu de temps entre ses projets et l'exécution, on vit bientôt les ingénieurs élever à Irurzun, à Echarri-Aranaz et à Olazagoitia des fortifications qui devaient avec celle de Salbatierra, compléter la ligne jusqu'à Vitoria, et remplir par conséquent le but de l'opération. Rodil échelonna ses forces dans toute la longueur du ravin d'Araquil et de Borunda, pour protéger les travaux entrepris sur les trois points à la fois; mais, quelques jours après, pour ne pas laisser son armée entière dans l'inaction pendant tout le temps que durerait la construction des fortifications, il résolut de pousser une reconnaissance dans les Amezcoas avec une partie de ses troupes. Neuf mille hommes, y compris la division de Biscaye, commandée par Espartero, gravirent en même temps, le 29 juillet, la sierra d'Urbasa par les puertos de Lizaraga, de Bacaicoa et d'Olazagoitia; et de là, ils tombèrent comme un torrent sur l'étroite vallée de la Haute-Amezcoa. Le lendemain, Rodil conduisit toute ses forces dans la Basse-Amezcoa et les cantonna dans les cinq petits villages qu'elle comprend. Il paraît que le général christino ne savait pas encore s'il devait établir oui ou non des garnisons dans ces parages.

Le territoire sur lequel sont situés les cinq villages qui constituent la Basse-Amezcoa est de forme presque circulaire et se trouve entouré de montagnes très-élevées et escarpées sur tous les points. La vallée a cinq entrées d'où partent autant de chemins; deux de ces chemins passent par des gorges

étroites; celui qui vient du côté d'Estella offre les positions les plus imposantes; les trois autres descendent des sierras d'Andia et d'Urbaza par les puertos de Zudaire, de Baquedano et d'Artaza. Au fond de la vallée naît un ruisseau dont les eaux, toujours d'une grande fraîcheur et d'une extrême limpidité, contribuèrent sans doute à retenir Rodil en cet endroit avec son armée pendant cette saison brûlante.

Cependant Zumalacarregui, accompagné de trois bataillons, arriva, vers deux heures de l'après-midi, sur les hauteurs du puerto d'Artaza, d'où il se mit à observer l'ennemi. Les Christinos, enfermés dans les maisons, étendus dans les rues, sous les arbres, se reposaient en ce moment dans le silence le plus profond, effet peut-être de la fatigue et de l'excessive chaleur qu'il faisait alors. Le général carliste, remarquant peu de vigilance parmi les soldats du premier avant-poste, donna l'ordre à l'un de ses officiers d'aller les surprendre avec une compagnie; ce qui s'exécuta avec une telle précision que tous furent faits prisonniers; mais pendant ce temps les autres avant-postes donnèrent l'alarme, et en un instant la vallée se vit entièrement couverte de troupes. Espartero qui était le plus voisin du danger accourut aussitôt au lieu où se trouvait l'ennemi, et un combat sérieux s'engagea entre ses troupes et celles de Zumalacarregui. Malgré la différence du nombre, l'avantage restait au dernier, lorsque Rodil lança des villages de Baque-

dano et de Gollano de nouveaux régiments contre le flanc droit des Carlistes. Craignant alors d'avoir le chemin coupé, Zumalacarregui se retira sur le point le plus élevé de la montagne où il se maintint jusqu'à ce qu'il fît nuit.

Rodil resta avec son armée dans l'Amezcoa jusqu'au lever du soleil, puis il la quitta pour toujours; mais les deux attaques qu'il avait eu à essuyer dans l'espace d'une semaine de la part de ces mêmes hommes auxquels il ne croyait pas la force de tenir les armes, le poussa à rechercher la cause d'une si grande audace. Il l'attribua à la présence de Don Carlos, et, comme il reçut la nouvelle que S. M. s'était dirigée, uniquement accompagnée de douze personnes, vers la province de Biscaye, il prit la résolution de se mettre lui-même à sa poursuite, convaincu que s'il parvenait à s'en emparer, la guerre serait terminée et qu'il s'épargnerait les travaux, les fatigues et la perte de plusieurs mois.

Les fortifications entreprises sur toute la ligne de Pampelune à Vitoria, étant terminées, Rodil chargea plusieurs de ses généraux de poursuivre Zumalacarregui, et, avec douze mille hommes qui lui restaient, il prit le chemin de Biscaye, avec d'autres intentions. Dès qu'il arriva dans ce pays, il s'informa de la direction qu'avait prise le quartier-royal et s'avança en déployant ses forces sur une vaste échelle. En marchant ainsi jusqu'au rivage de l'Océan, le général carliste regardait comme certaine la prise du

prince qu'il poursuivait, et qui n'avait pas la ressource de pouvoir s'embarquer en cet endroit, comme il l'avait fait en Portugal.

En voyant douze mille hommes à la poursuite de douze personnes seulement, la plupart ne jugèrent l'entreprise de Rodil ni impossible ni difficile. Mais, d'autre côté, le prince poursuivi avait pour lui l'extension même de la ligne que l'ennemi prétendait embrasser, les grands rameaux des cordillières que renferme le pays, la profondeur des ravins, l'épaisseur des bois, les labyrinthes que formaient les sentiers et les chemins, et, plus spécialement, l'appui qu'offrent, à tout fugitif, les ténèbres de la nuit, outre le zèle et les connaissances pratiques de ceux qui gardaient la royale personne, et enfin la loyauté d'un peuple noble et valeureux, qui regardait son honneur et sa foi comme engagés au salut du souverain. Ainsi que nous l'avons dit, toute la suite de S. M. ne se composait pas de plus de douze personnes; mais s'il était si facile aux chefs militaires carlistes qui conduisaient un, deux ou trois bataillons, d'éviter toute rencontre désavantageuse et de déjouer les opérations les mieux combinées des généraux ennemis, combien cela ne devait-il pas l'être plus au petit nombre de ceux qui accompagnaient le souverain. Aussi, après bien des marches et des contre-marches, des voltes et des contre-voltes, Rodil ne retira de son plan de poursuite que des fatigues et la destruction de l'équipement de ses soldats. Les aspérités seules de Biscaye suffirent pour

en envoyer un grand nombre dans les hôpitaux, et pour réduire au néant ses espérances ou ses illusions. La poursuite eut, entre autres résultats, celui de perpétuer le nom de Rodil dans le souvenir de quelques habitants de la contrée, qui furent victimes de la dévastation et de l'incendie que l'armée sema sur son passage. C'est à cette époque que les troupes du général D. Gaspar Jauregui, réduisirent en cendres le célèbre monastère de Notre-Dame d'Aranzazu.

Parmi les généraux qui tinrent tête à Zumalacarregui, pendant le temps que Rodil parcourait les provinces basques, Figueras et Oraa se firent remarquer par l'activité de leurs manœuvres; cependant, Zumalacarregui sut rendre inutiles toutes leurs combinaisons, sans sortir jamais des sierras qui entourent l'Amezcoa; mais, non content de ce succès, il observait avec la plus grande attention, soit du haut des montagnes les plus élevées, soit d'entre les rochers escarpés et les ronces des bois, les mouvements de ses adversaires pour profiter de la moindre négligence, et tomber sur eux avec la promptitude de l'aigle sur sa proie.

Selon notre manière de voir, Figueras, comme le moins expérimenté dans cette guerre, eût commis beaucoup de fautes sans l'assistance et la coopération d'Oraa, que l'on doit regarder comme le plus habile des chefs christinos. Plein de ce genre d'esprit qui caractérisait le grand Sartorius, dans la position désavantageuse et difficile où il se trouvait, Zumala-

carregui cherchait à suppléer à son infériorité par l'art et le stratagème ; son intelligence et son activité toujours extraordinaires semblaient encore augmenter en proportion de la célébrité des rivaux qu'on lui envoyait.

Zumalacarregui qui connaissait personnellement Figueras, et qui savait combien étaient étroites les limites de sa capacité, malgré la réputation dont il jouissait, avait à cœur de le tracasser plus que tout autre, lorsque le hasard lui en offrit l'occasion. Un jour que les divisions de Figueras et d'Oraa passaient en défilant du village d'Eraul à celui d'Abarzuza, et selon toute apparence, dans la direction de la vallée de Quezalaz, Zumalacarregui, qui les épiait depuis longtemps, s'en approcha, protégé par l'épaisseur des bois dont le monastère d'Yranzo était entouré, et détacha, de cet endroit, un bataillon contre le flanc gauche des ennemis. Ceux-ci commencèrent par se replier pour repousser l'attaque ; mais, avant qu'ils eussent terminé leur mouvement, quatre compagnies, qui étaient déjà disposées et instruites de ce qu'elles devaient faire, se jetèrent sur l'arrière-garde, la mirent en déroute et s'emparèrent de toutes les bêtes de somme et des équipages, qu'ils conduisirent aussitôt sur les hauteurs d'Eraul, d'où ils descendirent pour les mettre en sûreté. Lorsque Figueras, qui se trouvait à la tête de la colonne, apprit ce qui venait de se passer, il s'empressa d'accourir pour recouvrer sa perte ; mais il était déjà trop tard ; Zumalacarregui avait déjà

franchi la rivière d'Amezcoa avec la plus grande célérité, et allait passer la nuit dans la vallée d'Hellin. Le jour suivant on examina le butin, qui consistait en soixante-douze bêtes de somme avec les bagages de tous les officiers de la division de Figueras et autres effets.

On attribua à ce revers, quoique peu important, la destitution de Figueras, qui fut regardé comme un chef plus capable de diriger un bureau militaire, emploi dans lequel il s'était précédemment distingué, que de diriger les mouvements et les opérations de cette guerre.

Lorsque Zumalacarregui se retira avec sa troupe dans la vallée d'Hellin, peu s'en fallut qu'il n'allât tomber dans les mains de Lorenzo qui lui venait en tête. Ces espèces de dangers étaient assez fréquents à cette époque, surtout depuis que Rodil avait établi sa ligne de garnisons, depuis Pampelune jusqu'à Vitoria, car le champ laissé à Zumalacarregui, pour manœuvrer et pour se défendre contre tant de divisions ennemies qui le poursuivaient à la fois, était très-limité.

A tant de difficultés et d'obstacles, les généraux christinos voulurent en ajouter d'autres, pour réduire, pour anéantir le petit nombre de leurs ennemis. Lorenzo, le plus porté, à ce qu'il paraît, aux moyens extrêmes, fut le premier à y recourir en incendiant en un seul jour tous les moulins à farine que contenait le territoire des vallées d'Yerri et de Guezalaz, sans avoir égard aux graves et injustes

préjudices qu'il causait ainsi à des propriétaires étrangers à la lutte politique, non plus qu'au dommage et aux incommodités qu'il occasionnait à plus de quarante villages, et sans calculer que les Carlistes ne se ressentiraient que fort peu, ou même point, de ce mal, et qu'avec de semblables procédés on épuise la souffrance et la patience des habitants inoffensifs, avant de parvenir à les terroriser.

D'épaisses colonnes de fumée s'élevaient perpendiculairement au même instant sur divers points des vallées d'Yerri et de Quesalaz; Zumalacarregui les observait sans en connaître la véritable cause, bien qu'il la soupçonnât, lorsque des paysans l'informèrent de tout, en venant lui demander vengeance contre les incendiaires. Quoique peu éloignées, les forces qui accompagnaient le général carliste étaient disséminées. Les paysans demandaient avec instance quelques compagnies seulement pour surprendre ceux qui se trouvaient encore à Abarzuza, exécutant les ordres de Lorenzo; Zumalacarregui condescendit à leur vœu sans attendre la réunion de sa troupe, et quelques-uns des vandales modernes payèrent bientôt de la vie leur négligence et satisfirent de cette manière à l'irritation du peuple. Pour protéger cette opération, Zumalacarregui avait fait passer ses soldats par une cordillière qui se trouve entre Eraul et Abarzuza; mais avant que toutes ses forces pussent être concentrées, Lorenzo, à la nouvelle de ce qui venait d'avoir lieu dans le dernier village, se replia sur son arrière-garde,

comme le serpent sur sa queue, s'avança jusqu'au pied de la cordillière, la gravit avec une grande intrépidité et attaqua les Carlistes. Comme Zumalacarregui n'était pas à même de soutenir le combat, il prit toutes ses mesures pour se retirer lorsqu'il le vit approcher; mais quoique la position qu'il occupait fût excellente, il se vit dans la nécessité de faire face à l'ennemi pendant quelques instants, après lesquels les Carlistes se retirèrent sans avoir à déplorer aucune perte, le dommage qui leur fut causé se bornant à cinq ou six blessés.

Il y avait un mois que le puerto d'Eraul, par où la retraite s'effectua, et que tous les sites voisins servaient constamment de théâtre aux plus importantes opérations de la guerre. Lorenzo et Oraa, quoique naturellement actifs, laissaient bien voir qu'ils avaient Rodil pour chef; car ils ne cessaient de faire des mouvements dans toutes les directions, convaincus qu'ils finiraient par rencontrer Zumalacarregui, et qu'une fois le combat engagé de nouveaux régiments viendraient les soutenir. Cet espoir était fondé sur ce qu'outre les divisions qui ne cessaient de poursuivre le général carliste à travers les rochers et les montagnes du district d'Estella, une autre division sortait chaque jour de cette ville, où commandait le général Anléo, occupant, depuis le matin jusqu'au soir, le point qui lui avait été indiqué d'avance par Lorenzo ou Oraa, comme une réserve prête à fondre, au premier signal, sur le lieu du combat.

Le 19 août, Zumulacarregui, s'échappant entre les deux colonnes qui le poursuivaient, après avoir fait un faux mouvement pour mieux tromper ses infatigables adversaires, alla se cacher dans les montagnes du puerto d'Artasa, avec quatre de ses bataillons; et tandis qu'il leur donnait quelques heures de repos, les espions vinrent l'avertir que le général Carandolet, chef de la colonne qui était sortie d'Estella, dans la matinée, s'était arrêté au village de Galdiano, dans la vallée de Hellin.

En ce moment, il fit ranger sa troupe, et séparant les huit compagnies d'élite des quatre bataillons, il adjoignit à ces compagnies celles des guides, ordonna aux bataillons de se retirer ostensiblement dans une direction contraire à celle qu'il allait prendre, afin d'appeler l'attention d'Oraa, qui arrivait en suivant tout le bassin des Amezcoas, et s'achemina lui-même vers le port d'Eraul avec les forces qui lui restaient. En arrivant en cet endroit, Zumalacarregui s'aperçut, à l'aide de sa lunette, que la colonne christine, dont on lui avait parlé, restait encore tranquille à Galdiano; mais peu après, à l'approche de la nuit, il la vit commencer son mouvement accoutumé pour se replier sur Estella. Alors le général carliste chercha à profiter des avantages que lui donnait sa position.

La distance du village de Galdiano à Estella est d'un peu plus d'une heure et demie; le chemin, après avoir traversé la rivière d'Amezcoa par le pont d'Artavia ou de Larrion, se prolonge entre la ri-

vière et une cordillière très-escarpée qui naît dans le sierra d'Andia, et que l'on doit regarder comme l'un de ses rameaux. Ce chemin est assez rétréci en divers endroits, quelquefois à cause de la direction tortueuse de la rivière, d'autres fois à cause de l'aspérité de la base de la cordillière. Le passage le plus difficile est celui que les naturels nomment les Rochers de San-Fausto. Zumalacarregui, protégé par l'élévation même de la cordillière, alla par la cime se placer d'avance en cet endroit, mit sa troupe en embuscade, et attendit l'arrivée de celle de Carandolet.

Pendant ce temps, la colonne christine, surtout l'avant-garde, s'acheminait vers Estella avec peu de précaution : les chefs marchaient avec cet abandon que produisent la supériorité du nombre et l'appui voisin d'un point fortifié ; le soldat, peu fatigué, riait et chantait ; on pouvait presque dire que les uns et les autres éprouvaient du plaisir à prolonger la marche, comme pour mieux jouir du calme et de la beauté de ce site à pareille heure. Quelques-uns cependant trouvaient ce genre de vie trop monotone, et se plaignaient de ne jamais voir les *factieux*, bien loin de soupçonner que ceux-ci les entendaient alors.

Aussitôt que l'avant-garde de Carandolet entra sans plus de précaution dans les rochers de San-Fausto, les Carlistes firent sur elle une décharge à bout portant. A ce signal, d'autres forces, qui étaient postées sur le sommet de la cordillière, tombèrent

sur le flanc et sur l'arrière-garde des Christinos et les précipitèrent dans la rivière. Beaucoup furent noyés, et ceux qui parvinrent à se sauver avec leur bagage, s'enfuirent dans le plus grand désordre lorsqu'ils eurent mis le pied sur la rive opposée. Zumalacarregui, dans l'impossibilite de poursuivre l'ennemi, vu les nombreux dangers qui le menaçaient, recueillit les prisonniers et les dépouilles abandonnées sur le champ de bataille, gravit la cordillière, et sortit en toute hâte de ces parages.

Oraa qui avait entendu le feu se dirigea précipitamment avec sa colonne vers le lieu du combat; mais tout était déjà terminé à son arrivée; il ne lui restait plus qu'à se charger de la sépulture des morts. Quelques témoins oculaires ont affirmé que la vue des cadavres, et que la promptitude de l'action, avaient répandu une véritable consternation parmi ses soldats.

Les troupes de Carandolet avaient fait partie de celles qui envahirent le Portugal et poursuivirent Don Carlos; aussi il n'est pas étonnant qu'on ait trouvé, dans les équipages qu'ils perdirent, quelques objets, bien que de peu de valeur, qui avaient appartenu à S. M. La clef de la correspondance par chiffres, donnée par le gouvernement christino à ses généraux, fut aussi trouvée en cette occasion, ce qui servit aux Carlistes pour prendre connaissance des avis officiels qu'ils interceptaient. Les Christinos ignoraient sans doute cette particularité; autrement ils auraient changé la clef beaucoup plus tôt qu'ils

ne le firent. Le butin recueilli dans les rochers de San-Fausto dépassa les espérances des soldats; car plusieurs d'entre eux restèrent possesseurs de sommes considérables. Un régiment perdit sa caisse, dans laquelle il devait y avoir plus de 30,000 francs.

Parmi les prisonniers, dont le nombre n'était pas grand, se trouvait le comte de Viamanuel, grand d'Espagne de première classe, qui servait comme volontaire dans l'état-major de Rodil avec le grade de colonel. Les idées particulières du comte ne devaient guère, il est vrai, lui mériter d'être distingué des autres prisonniers; cependant Zumalacarregui ordonna qu'on le traitât avec toute la considération possible dans les circonstances présentes. Il est à croire qu'on eût été jusqu'à lui conserver la vie pour voir si l'on arriverait, par ce moyen, à changer quelque peu la sévérité de l'ennemi à l'égard des prisonniers; mais à l'indifférence que montra Rodil, pour le sort de cet illustre personnage, vint se joindre un ordre formel et suprême qui enjoignait une *juste* représaille.

Viamanuel mourut avec la valeur d'un soldat espagnol et d'un chevalier chrétien, léguant à Rodil l'habit d'uniforme qu'il portait en ce moment; mais comme les soldats qui lui donnèrent la mort ignoraient le mystère ou la signification que renferment de semblables dispositions, nous supposons que les intentions du comte ne furent pas suivies. Lorsque l'infortuné O' Donell, fils du comte d'Abisbal, se trouva en pareille position, il envoya son

anneau à Zumalacarregui, en le priant de le remettre au général Saarsfield, qui lui en avait fait présent; ce vœu fut rempli exactement et sans retard. Le capitaine Henninseng rapporte dans ses mémoires, que Viamanuel mangea une fois avec Zumalacarregui; ce fait est positif; mais nous dirons ce qu'il omet, et ce qu'il ignore peut-être. Le prisonnier marchait entouré par la garde de prévention; en arrivant au village de Monreal, il demanda une audience, et Zumalacarregui la lui accorda. Comme il sortait, le dîner était servi dans la pièce voisine. Le général, qui ne manquait jamais de courtoisie en ces circonstances, invita formellement le prisonnier à prendre part au repas, et celui-ci accepta. Nous ajouterons encore une autre petite anecdote relative à ce sujet. Pendant le dîner, un officier peu connu, qui venait de se présenter dans les rangs carlistes, engagea la conversation avec le comte, et, croyant sans doute se faire valoir aux yeux des autres, il lui reprocha la conduite tout opposée que tenaient les généraux de son parti; tous les convives manifestèrent leur mécontentement, quelques-uns même s'excusèrent auprès de Viamanuel. Lorsque Zumalacarregui, qui avait été jusque-là préoccupé d'autres pensées, eut fixé son attention sur la faute du nouveau venu, il lui lança un de ces regards terribles qui révélait son indignation. Ces circonstances particulières aggravèrent peut-être sa peine, lorsqu'arriva le moment d'ordonner l'exécution de Viamanuel.

Carandolet, en changeant de pays, n'en fut pas moins poursuivi par le mauvais sort, comme il l'avait été dans les rochers et dans les ronces. Ainsi, il ne sera pas téméraire d'assurer qu'il manquait absolument de la quatrième vertu que Cicéron regarde comme indispensable, pour un général parfait, c'est-à-dire : *la fortune*. Après l'affaire des rochers de San-Fausto, Rodil lui donna le commandement du corps de cavalerie de l'armée christine. Celle-ci était accompagnée d'un bataillon d'infanterie et se trouvait cantonnée à Viana, petite ville de la Navarre, située non loin de l'Ebre, sur une colline, très-proche du lieu où les historiens placent le siège de l'antique et célèbre *Cantabria*. Certes, la déroute qu'il venait d'essuyer si récemment, devait être encore présente à son souvenir et le rendre plus prévoyant; mais il paraît que, se voyant un peu éloigné du théâtre ordinaire des opérations des Carlistes, et à la tête du gros de la cavalerie, arme jusque-là respectable pour ceux-ci, il ne croyait pas un second revers possible, lorsque Zumalacarregui courut à l'improviste le tirer de son erreur.

Eludant la jonction combinée d'Oraa et de Lorenzo, qui le cherchaient, le général carliste venait d'arriver à Santa-Cruz de Campezu, où se trouvait sa cavalerie composée d'environ deux cent cinquante chevaux. Comme cette arme était bien plus embarrassante qu'utile dans les terrains montueux où se faisait la guerre, Zumalacarregui avait

l'habitude de la détacher d'un côté où d'un autre, afin qu'elle pût pourvoir elle-même à sa subsistance et éviter les embûches et les poursuites de l'ennemi, qui furent quelquefois très-acharnées; mais les chevaux de la cavalerie carliste étant moins acoutumés à l'abondance et plus propres que ceux de l'ennemi à résister à la fatigue, il en résultait que ces derniers finissaient par être estropiés; aussi les Christinos désabusés cessèrent leurs poursuites. Les choses se passant ainsi, la cavalerie carliste ne fit plus que se mouvoir méthodiquement d'un point à l'autre en se mettant en même temps en garde, par une bonne vigilance, contre les coups de mains ou les surprises que les ennemis pouvaient tenter contre elle. Quoiqu'éloigné et absorbé d'ailleurs, Zumalacarregui en avait un soin extraordinaire, s'en occupait jusque dans les plus petits détails, et, comme si le temps d'en tirer parti n'était pas encore venu, la laissait se reposer sans en exiger le moindre service. Pour augmenter le nombre et la qualité des chevaux, il se privait des choses les plus nécessaires à son service personnel, à tel point que pendant les premiers mois de la guerre il n'eût qu'un seul cheval; il est facile de deviner que cet exemple fut imité par toute son armée et que par conséquent aucun chef ni aucun officier n'en eut deux; enfin la sollicitude du négociant le plus avide, ne pourrait entrer en comparaison avec l'intérêt que le général carliste apportait à la conservation, à l'amélioration et au développement de cette cavalerie sortie du

critique, le chef de la cavalerie carliste, D. José Amusquivar, faute de l'intrépidité ou de la résolution nécessaire en pareille circonstance, restait dans l'inaction, attendant peut-être pour attaquer l'arrivée des colonnes d'infanterie qui le suivaient. Le général christino, pour éviter cette position difficile, allait battre en retraite, lorsque Zumalacarregui parut à la tête de sa cavalerie. Les cavaliers navarrais enthousiasmés par la présence de leur général et obéissant à sa voix, la lance en arrêt, attaquèrent alors l'ennemi avec la plus grande impétuosité. Une partie des Christinos abandonnèrent aussitôt leur poste; les autres reçurent la charge avec un grand courage, mais inutilement; les Carlistes renversèrent tout ce qui se rencontra sur leur passage. La perte que souffrirent les Christinos fut considérable en proportion de leurs forces. Un bataillon du régiment de Castille perdit son drapeau. La proximité de l'Ebre contribua puissamment au salut des restes de la division avec lesquels les généraux Carandolet et Amor gagnèrent le pont de Logroño et entrèrent sans ordre dans la ville. Ce jour fut glorieux pour les *Lanciers de Navarre*, car, bien qu'engageant le combat pour la première fois, avec une cavalerie supérieure en nombre, en armes et en instruction, ils restèrent vainqueurs, ce qui fut très-sensible aux officiers de la colonne de Carandolet, à en juger par leurs correspondances interceptées, qui étaient toutes remplies d'observations justes et fondées.

Quelques retardataires, qui restèrent dans Viana au moment où Carandolet en sortit, s'enfermèrent dans les maisons et parvinrent à se sauver par leur résistance. Cela n'empêcha pas Zumalacarregui d'occuper Viana et d'y loger ses troupes pendant la nuit ; mais dès qu'il fit jour il revint, chargé de dépouilles et de trophées, par le chemin qu'il avait suivi la veille.

Grâce à ces mouvements aussi rapides que surprenants, le chef carliste déjouait toutes les combinaisons de ses ennemis ; ceux qui le poursuivaient avec tant d'ardeur et de peine étaient presque toujours attaqués ; Zumalacarregui savait mettre de son côté l'heure, le lieu et l'opportunité ; avec ces trois auxiliaires, il semblait impossible de l'exterminer. L'événement de Viana, vu le voisinage de l'Ebre, causa l'étonnement de toute l'Espagne ; et le gouvernement christino qui avait envoyé des forces si nombreuses contre les Carlistes, finit par douter un moment de l'existence de ses armées et de leur général.

Dans l'un des régiments qui vinrent de Portugal avec Rodil, servait un officier dont avaient parlé favorablement, à Zumalacarregui, ses amis de Madrid. Aussitôt qu'il arriva en Navarre, on lui envoya un homme prudent et discret, chargé d'avoir une conférence avec lui ; cet homme le rencontra à Larraga ; mais l'entrevue n'eut pour le moment aucun résultat. Zumalacarregui avait oublié l'officier, lorsque, trois mois après environ, un habitant d'Echarri-

Aranaz vint le trouver de sa part et lui offrit le moyen de s'emparer du fort de ce village et de la garnison dont le même officier faisait alors partie. Il y avait dans le fort, entre autres choses dont manquaient les Carlistes, un amas considérable de munitions de guerre ; c'était là le plus puissant mobile pour Zumalacarregui ; il écouta la proposition avec un grand intérêt, et l'exécution lui en parut possible. Il s'agissait uniquement de se présenter avec une force suffisante, pendant une nuit où l'officier serait de service, et celui-ci devait ouvrir aux Carlistes la porte du fort.

Le terme convenu étant arrivé, Zumalacarregui, à la chute du jour, gravit avec sa troupe la sierra d'Urbaza, et se dirigea vers le puerto de Santa-Marina, qui domine le village de Bacaicoa. Personne ne connaissait encore le but de cette marche nocturne, lorsqu'au milieu de la nuit, le général prit deux compagnies d'élite, l'une commandée par D. Pedro Hermosilla, l'autre par D. Ciriaco-Gil Caballero, tous les deux, officiers d'une valeur et d'une capacité reconnues ; les fit avancer à quelques pas du reste de la troupe, leur communiqua son projet et les instruisit avec les plus minutieux détails, de la manière dont ils devaient agir pour surprendre le fort. On peut affirmer qu'en cette circonstance, Zumalacarregui ne négligea rien pour que chacun des acteurs, officiers, sergent ou caporal, comprît parfaitement son rôle ; il alla même jusqu'à faire répéter à chacun, en particulier, mot pour mot, ce qu'il leur avait dit. Puis,

accompagné du messager de l'officier, il se dirigea à la tête des deux compagnies, jusqu'au village même d'Echarri-Aranaz. Deux bataillons marchaient derrière pour l'appuyer, et un troisième devait se poster dans un lieu convenable. Tous s'avançaient avec le plus grand ordre et au milieu du plus profond silence, lorsque la colonne, l'arme basse et la baïonnette au fusil, s'introduisit dans l'une des rues d'Echarri-Aranaz, éloignée tout au plus de vingt pas de la porte du fort. Deux heures sonnèrent en ce moment à l'horloge du village, et le paysan, émissaire de l'officier, se fit alors reconnaître en contrefaisant avec sa voix le miaulement du chat. Peu après, l'officier répondit à ce signal, de l'intérieur du fort, en faisant passer une lumière devant les embrâsures et les meurtrières. Deux paysans de ceux qui accompagnaient les Carlistes, s'avancèrent ensuite jusqu'à la porte du fort et appelèrent. La sentinelle leur ayant demandé ce qu'ils voulaient, ils répondirent qu'ils apportaient une dépêche pour le gouverneur. L'officier alors, comme chef du poste, vint aussitôt voir ce qui se passait et fit ouvrir la porte.

Lorsque les Carlistes, apostés tout près du fort, entendirent le bruit des clefs dans la serrure et le grincement des gonds de la porte qui s'ouvrait, ils se précipitèrent impétueusement sur celle-ci; mais ceux qui se trouvaient en tête étant sortis de leur chemin, le bruit ne tarda point à faire connaître à la garde ce qui se passait; et tandis que l'officier s'entretenait avec les deux paysans, à l'extérieur du

fort, le sergent ferma la porte et le laissa, heureusement, en dehors. Quelques coups de fusils, tirés en ce moment, achevèrent de compléter le désordre et la confusion. Un autre officier, frère du précédent, le seul de tous ceux de la garnison qui fut, à ce qu'il paraît, dans le secret, perdit la vie dans l'intérieur du fort.

Il est indubitable que la porte resta entièrement ouverte pendant plus de temps qu'il n'en eût fallu pour mener à fin l'entreprise. Nous croyons pouvoir attribuer à la cause suivante la non réussite des Carlistes, dans une conjoncture si favorable : les guides des deux compagnies marchaient parallèlement avec un fond de quatre hommes de front; les premiers furent surpris par une espèce de frayeur; comme les ténèbres protégeaient leur lâcheté, ils prirent de côté, en sortant du droit chemin, sur lequel ils ne durent point se méprendre, puisque l'officier lui-même le leur indiquait; ceux qui suivaient ne pouvaient pas, vu l'obscurité, s'apercevoir de la faute et de la lâcheté de ceux qui les précédaient; ils marchaient vers le fort avec une impétuosité telle, qu'ils renversèrent dans le fossé beaucoup de ceux qui les précédaient. Quelques-uns prirent bientôt le vrai chemin et allèrent fondre sur la grille de la porte; mais celle-ci était déjà fermée, et la garde, placée derrière les meurtrières, commença à faire feu; mais, grâce à l'obscurité, il n'en résulta point un grand dommage. Toute nouvelle tentative était inutile; voyant donc que l'entreprise était manquée

et que l'aube s'avançait à grands pas, Zumalacarregui donna l'ordre de la retraite.

Nous regrettons vivement de n'être pas plus habile à peindre les affections du cœur humain, pour pouvoir faire connaître les divers combats qui se succédèrent dans le cœur du général carliste en se retirant d'Echarri-Aranaz, et en reprenant le même chemin par lequel il s'avançait peu de temps auparavant, rempli des espérances les plus flatteuses; nous nous contentons donc de dire que sa peine venait moins de la non réussite de son entreprise que du discrédit qui en résulterait pour ses troupes. Les soldats étaient préoccupés par la même pensée, et ils craignaient plus la froideur ou l'indifférence de Zumalacarregui que les mouvements violents de son caractère impatient. L'affliction, la honte, et même une espèce de stupeur, avaient remplacé sur leurs visages la satisfaction et l'allégresse qu'ils montraient en d'autres circonstances.

Comme la colonne gravissait la sierra, le général la conduisit au milieu d'un bois où il la fit arrêter; il forma ensuite un carré avec ses bataillons; plaça au milieu les deux compagnies choisies pour exécuter l'entreprise qui venait d'avorter et leur parla ainsi, d'un ton calme et d'un air tranquille :

» Volontaires, en descendant de cette sierra,
» vous avez été témoins du choix que j'ai fait de ces
» deux compagnies ici présentes, pour exécuter une
» opération qui, après un mûr examen, fut regardée
» comme la plus facile suivant les nouvelles, les

» avis et les dispositions sur lesquels nous la fon-
» dions ; toutes les promesses qui nous avaient été
» faites, d'ailleurs, ont été ponctuellement accom-
» plies. L'entreprise n'exigeait qu'un petit nombre
» d'hommes, pleins de résolution, il est vrai ; c'est
» pourquoi nous avons exclusivement fixé notre choix
» sur ces deux compagnies ; tous ceux qui en font
» partie en apprenant le but auquel ils étaient destinés
» et ce qu'ils avaient à faire me promirent, en gé-
» néral et en particulier, de se bien conduire ; néan-
» moins vous venez de voir comment ils ont répondu
» à ma confiance. Personne ne peut douter que la
» faute ne retombe entièrement sur eux et qu'ils se-
» ront cause des fatigues qu'il faudra endurer, des
» torrents de sang qu'il faudra verser avant d'arriver
» à l'état où nous aurait placés la prise de ce fort
» dont le nom sera d'un funeste souvenir parmi
» nous.

» Je supporterais avec résignation la profonde dou-
» leur que mon âme éprouve en ce moment ; je mê-
» lerais ma douleur à celle que vos visages me mani-
» festent, si la discipline ne demandait pas satisfaction
» pour la faute grave qui vient d'être commise con-
» tre elle. Vous savez par expérience l'empire que
» sa voix exerce sur moi, et qu'en pareilles circons-
» tances j'accomplis inexorablement la loi que me
» dicte la justice. Vous connaissez comme moi les
» coupables, et vous savez qu'ils appartiennent à ces
» deux compagnies. C'est dans ces compagnies que
» se trouvent ceux qui, il y a quelques instants, ont

» flétri, par leur conduite peureuse, les lauriers de » vingt combats glorieux ; ceux qui ont enlevé d'une » seule fois aux armes carlistes ce trésor moral qui » formait hier encore notre principale force ; dites-» moi donc, après un exemple si pernicieux, quel chef » vous commandera désormais, avec la même con-» fiance que jusqu'ici ? qui pourra, avec des hommes » qui se sont conduits si lâchement, attaquer une » place en plein jour, au milieu du feu constant et » mortel de ses batteries ? On ne peut plus, on ne » doit plus rien attendre de semblable, il est vrai, de » soldats qui, arrivés sans danger à trois pas de la » porte du fort d'Echarri-Aranaz, manquèrent, qui » l'aurait cru, de courage et de résolution pour » entrer.

» Non, non, il n'est pas possible que je continue » une guerre comme celle que nous faisons, sans » venger auparavant la discipline. Volontaires, j'ai » promis une récompense à ceux qui, dans l'affaire » passée, se conduiraient en braves ; mais j'ai aussi » menacé les lâches du châtiment. Mes promesses » doivent toujours être remplies ; autrement les mé-» chants ne craindraient pas le châtiment et les bons » n'auraient pas foi à la récompense. »

Après cette allocution, Zumalacarregui fit tirer au sort les soldats qui formaient la tête des deux compagnies : les deux premiers sortirent des rangs ; c'était un homme pour chacune d'elles ; ils furent fusillés aussitôt après avoir reçu les secours de la religion. Le général avait l'intention d'étendre la

peine davantage ; mais le courage lui manqua, et le héros fit place à l'homme. Lorsqu'il vit les deux victimes sacrifiées en holocauste à la discipline, ne pouvant contenir sa douleur, il sortit du carré, se retira à l'un des angles et s'asseyant sur le tronçon d'un arbre, il se cacha le visage avec les mains.

D. Andrès Vela, curé de la paroisse d'Abarzuza, qui remplissait les fonctions d'aumônier du 1er bataillon de Navarre, entraîné par un pieux zèle, placé au milieu du carré, fit en ce moment un discours pathétique et chrétien. Les soldats n'avaient perdu aucun des mouvements du général ; en voyant son affliction les larmes leurs vinrent aux yeux.....

Quel que soit le jugement que l'on porte sur ce que nous venons de rapporter, nous ne pouvons nous dispenser d'ajouter que cet exemple eut les résultats que donnent les résolutions promptes, lorsqu'elles sont prises avec opportunité.

Avant de continuer le récit des événements, nous croyons convenable, pour éclairer nos lecteurs, de leur offrir le résumé de l'état militaire et administratif de l'armée carliste, avec le cadre de ses chefs.

Nous commencerons par le Guipuzcoa : cette province avait trois bataillons de volontaires, qui manœuvraient tantôt sur quelque point de sa frontière, tantôt dans le Baztan et dans les vallées voisines, où ils allaient souvent, pour seconder les forces commandées en cet endroit par le colonel D. José

Miguel Sagastibelza, chef navarrais qui était chargé de maintenir la communication ouverte avec la France de ce côté de la frontière. D'autres fois, les Guipuzcoans passaient en Biscaye et quelquefois aussi ils venaient au lieu où se trouvait Zumalacarregui. Le commandant-général de ces forces et de la province était D. Bartolome Guibelalde; il avait pour second D. Ignacio Lardizabal; ils étaient tous les deux du même pays. Les Christinos avaient établi dans les étroites limites du Guipuzcoa les garnisons d'Irun, de Tolosa, de Villafranca et de Vergara, sur la route royale qui conduit de Vitoria à Bayonne, outre celles de San-Sebastien, de Guetaria, de Plasencia et d'Eybar; Guetaria est un château-fort situé sur le bord de la mer; les deux derniers possédaient des fabriques d'armes blanches et d'armes à feu. Le général christino D. Gaspar Jauregui, abrité par tant de points d'appui établis sur un terrain si borné, opérait contre les Carlistes avec une division de quinze cents hommes environ. A la connaissance parfaite du pays, et à l'expérience de la guerre de montagnes, ce chef joignait d'anciennes relations avec plusieurs habitants, ce qui ne laissait point de lui être très-utile. Il avait parmi ses troupes quelques compagnies d'indigènes que les uns appelaient les *Peseteros*, parce qu'ils recevaient une pesete de solde par jour (*a*), et les *Chapelgorris*, nom basque qui signifie béret ou bonnet

(*a*) La *Peseta* vaut un franc environ.

rouge. Ce corps, libre, faute de dicipline, était d'autant plus dangereux pour les habitants, qu'il possédait leur idiôme. Aussi, pouvait-il parcourir toute la province, sans grand danger, et s'informer de tout ce qui s'y passait. Heureusement pour les Guipuzcoans, le général Jauregui, leur compatriote, faisait son possible pour leur épargner les maux de la guerre, sans laisser néanmoins de servir bien son gouvernement. Les bataillons carlistes du Guipuzcoa pouvaient à peine se maintenir dans leur province au milieu de tant de garnisons et d'obtacles; Cegama et Segura, villages situés au pied du mont San-Adrian, qui possèdent d'excellentes issues du côté de la Navarre, leur offraient seuls alors quelque sécurité.

Les forces carlistes de Biscaye consistaient en sept bataillons et un escadron de cavalerie, le tout également composé de naturels de la province, quoique divisé en plusieurs parties. L'une d'elles était sous les ordres du commandant-général, D. Fernando Zabala, qui se maintenait constamment dans le district de Guernica; l'autre, commandée par D. Simon de la Torre, occupait les aspérités de la vallée d'Arratia et le pied des rochers de Gorbea. Dépourvues d'organisation, et, ce qui est pire encore, les chefs manquant d'union, ces forces ne s'étaient signalées jusque-là par aucun acte important, si ce n'est par une rencontre qu'elles eurent au commencement de la guerre avec le régiment provincial de Chinchilla, commandé par le baron del Solar de Espinosa. L'influence de Zumalacarregui n'avait pu pénétrer

jusqu'en Biscaye, non seulement parce que cette province n'est pas limitrophe de la Navarre, comme l'Alava et le Guipuzcoa, mais encore parce que Zabala, animé de sentiments ambitieux ou de rivalité, prétendait jouir d'une autorité, sinon supérieure à celle de tous les autres chefs, du moins indépendante. Avant l'arrivée de Charles V en Espagne, et n'étant pas encore nommé chef de l'état-major royal, Zumalacarregui n'avait que de l'indifférence pour les prétentions de Zabala; mais il ne pouvait dissimuler le déplaisir que lui causait l'inaction de ce général, inaction dont ne purent le faire sortir ni le zèle du marquis de Valdespina, président de la députation de Biscaye, ni une personne de la plus haute influence, jusqu'à ce qu'enfin d'autres raisons portèrent S. M. à relever Zabala de son commandement, et à le remplacer par D. Francisco-Benito Eraso.

Outre les troupes de la Torre et de Zabala, il en existait d'autres en Biscaye; celles-ci, bien que faisant partie des sept bataillons, étaient commandées par D. Castor Andechaga, guerrillero infatigable, qui soutenait l'honneur des armes carlistes sur le territoire des Encartaciones, pays de sa naissance, situé entre Bilbao et Santander. Partout entouré de garnisons, ce chef sut cependant, avec sept cents hommes, se maintenir dans un étroit espace; non seulement il mit en défaut la diligence à laquelle les Christinos avaient recours pour l'exterminer; mais il parvint encore plusieurs fois à les surprendre et à attaquer leurs convois. Il est regrettable qu'Andechaga n'ait

pu mieux discipliner les soldats qu'il commandait.

Rodil, après son arrivée, avait établi de nouvelles garnisons en Biscaye ; il s'en trouvait à cette époque à Ochandiano, Durango, Lequeitio, Plencia, Bermeo, Bilbao, Balmaseda et autres lieux. Dès le principe de la guerre, D. Baldomero Espartero, célèbre depuis, commandait cette province au nom de l'auguste fille de Ferdinand VII. Il bornait ses opérations à escorter, avec ses deux mille cinq cents hommes, outre les garnisons, les effets de commerce qui passaient de Bilbao à Vitoria, *et vice-versâ*. L'opinion publique était que ce général agissait dans son intérêt particulier. Les chefs carlistes de Biscaye le laissaient faire impunément ces allées et venues, sans jamais l'attaquer, et Espartero se contentait de gagner en argent ce qu'il ne pouvait gagner en gloire, faute de rivaux.

Quoique les soldats biscayens ne fussent point inférieurs à ceux des provinces voisines, il y avait parmi eux très-peu de discipline et de subordination ; sous le prétexte d'aller changer de linge, ils abandonnaient les rangs par centaines, et parfois à l'instant même où il fallait entreprendre une marche importante ou livrer un combat. Mais on ne doit pas s'en étonner ; car la division de Biscaye manquait d'un bras fort, capable de lui donner l'impulsion convenable aux circonstances et au caractère de ceux qui la composaient.

Maintenant que nous avons exposé l'état militaire de la Biscaye, qui commença à s'améliorer à partir

de cette époque, nous allons parler de celui de l'Alava. Les forces alavaises étaient divisées en deux parties, comme celles de la Biscaye. D. Prudencio Sopelana commandait deux des cinq bataillons qui avaient été organisés dans cette province. Les vallées de Cuartango et de Tobalina, les environs de Puente-Larra, d'Orduña et de Balmaseda étaient le théâtre de ses opérations. Celles-ci n'offrirent, il est vrai, rien de brillant jusque-là ; mais elles servaient à distraire l'attention des Christinos et à occuper sans cesse une partie quelconque de leurs troupes. Les trois autres bataillons étaient sous les ordres de D. Bruno Villarreal qui se montrait sans cesse sur les frontières du Guipuzcoa et de la Navarre, et se trouvait continuellement en rapport avec les bataillons de ces deux provinces. La position qu'occupaient les troupes de Villarreal et les brillantes qualités de ce chef faisaient que Zumalacarregui comptait sur les trois bataillons alavais comme sur ceux de la Navarre ; en effet, il livra à peine un combat important sans que Villarreal y prît part. Les soldats alavais, soit à cause du zèle de leur chef, soit par leur caractère naturel, se faisaient remarquer dans l'armée carliste par leur subordination et par leur résignation. Lorsqu'à la suite de l'invasion de Saarsfield dans les provinces basques, le premier armement de ce pays se dispersa, comme nous l'avons déjà dit, Villarreal montra un grand courage, et maintint, dans les limites de l'ordre, le premier bataillon d'Alava qu'il commandait

alors. Zumalacarregui l'ayant appelé ensuite, il s'empressa de venir, animé des meilleurs désirs, pour aider à la réédification de l'œuvre en ruine. Villarreal avait servi dès 1822, dans l'armée, en qualité d'officier, et donné des preuves d'intelligence, de capacité et d'énergie; il fut, en 1833, du nombre de ceux qui furent expulsés des régiments comme suspects d'idées carlistes. Il avait alors trente-cinq ans; il était de taille moyenne et maigre de corps; il avait la persévérance et la résolution nécessaires, pour seconder les plus grandes entreprises. Il avait d'autres qualités très-importantes: il était franc, vaillant et on ne peut plus désintéressé, toutes conditions requises pour obtenir l'estime particulière de Zumalacarregui. Villarreal fut pendant les temps difficiles le principal chef des Alavais; car bien que D. José Uranga fût alors leur commandant-général, il dirigea rarement les opérations, et laissa presque toujours à ses lieutenants la conduite des troupes. De caractère moins belliqueux que Zumalacarregui ne l'eût désiré, Uranga fut appelé, sur la demande de notre héros, à remplacer au quartier-royal le poste laissé vacant par la nomination d'Eraso au commandement-général de la Biscaye, et Villarreal occupa en Alava la place d'Uranga. Cette province était en grande partie dominée par les armes christines. Vitoria, Salbatierra, Trebiño et La Guardia contenaient de fortes garnisons, tandis que D. Eusebio d'Eguilaz, plus connu dans ces contrées sous le nom de curé de

Dallo, parcourait le pays avec un détachement de cavalerie et d'infanterie. Ce soldat *anti-croisé* sortait tantôt de jour, tantôt de nuit, de l'un des lieux fortifiés et mettait, dans ses courses, tout le pays à contribution. Rien ne pouvait arrêter l'audace de cet intrépide partisan, qui abandonna plus tard le drapeau christino, pour venir s'enrôler sous celui des Carlistes. Là, comme ici, il se montra toujours mauvais ecclésiastique; mais il ne fut jamais mauvais soldat. Si au lieu de revêtir l'étole il eût d'abord ceint l'épée, nous ne doutons pas qu'il ne fût parvenu à mériter une réputation digne d'envie. Lorsque nous le vîmes dans les rangs carlistes, il était à la fleur de l'âge, et quoique sans ornements ni vêtements militaires, l'ensemble de sa personne était si parfait qu'il eût pu servir de modèle pour représenter le Dieu de la guerre.

La Navarre possédait cinq bataillons, plus forts que ceux des autres provinces, deux compagnies de guides d'infanterie et trois escadrons de cavalerie. Tous ceux qui servaient avant l'arrivée du roi étaient volontaires; mais, pour compléter les bataillons formés après cette époque, on fit une levée de tous les célibataires en état de porter les armes. Zumalacarregui, dans le principe, s'opposa beaucoup à ce qu'on enlevât ces bras à l'agriculture, tant qu'on n'aurait pas les moyens de les armer et les ressources pour les entretenir; mais, à la fin, il fut forcé de sacrifier son opinion aux idées dominantes. La levée qui se fit en divers endroits de la

Ribera et de la basse montagne fournit assez d'hommes pour former quatre bataillons qui, suivant l'ordre numérique qui existait déjà, prirent les noms de 6me, 7me, 8me et 9me bataillons de Navarre. Le 6me fût bientôt après réuni au corps d'opérations que Zumalacarregui conduisait en personne ; les 7me, 8me et 9me furent envoyés du côté de Burguete et de Roncevaux où ils pouvaient s'instruire avec plus de tranquillité, et demeurer en attendant qu'on leur donnât des armes. Les Carlistes n'avaient à cette époque que quelques misérables ateliers cachés dans quelque métairie de l'Amezcoa, ou dans les cavités formées par la nature dans quelque rocher où s'étaient rendus quelques forgerons des provinces basques. Ces ouvriers s'occupaient non à fabriquer des armes neuves, car tous les éléments leur manquaient encore, mais à remettre en état celles de l'armée, qui, vieilles pour la plupart, avaient constamment besoin d'être réparées. Les succès de la guerre avaient plus contribué à améliorer les armes qu'à en augmenter le nombre ; et, lorsqu'un soldat changeait de fusil, l'ancien était envoyé aux forges des armuriers ; ce fut là l'unique ressource à laquelle on pût recourir, pour commencer à armer les quatre bataillons de nouvelle création.

Les lieux de la Navarre où les Christinos avaient des garnisons, étaient Pampelune, Los Arcos, Lerin, Lodosa, Peralta, Tafalla, Caparroso, Puente-la-Reina, Irurzun, Echarri-Aranaz, Olazagoitia, Viana, Estella, Lumbier, Vera et Elizondo. Zumalacarregui

bornait généralement ses opérations au pays compris entre la droite de la rivière d'Aragon et de celle d'Oria, et la gauche de l'Ebre, jusqu'à la frontière française ; mais il restait plus souvent dans le district d'Estella. Le colonel D. José-Miguel Segastibelza qui commandait le 5me bataillon de Navarre, était chargé de défendre le territoire des vallées situées entre Irun et Roncevaux.

D. Juan-Angel Mancho, officier qui s'était retiré dans le village d'Ochagavia, de la vallée de Salazar, père d'une nombreuse famille et riche propriétaire, peu satisfait de ne servir que comme simple particulier la cause de son souverain, vint se présenter au camp. Zumalacarregui lui confia aussitôt le commandement du 9me bataillon de Navarre, qui était composé de tous les jeunes gens du pays où naquit Mancho. Comme la plupart se trouvaient sans armes, le nouveau chef chercha des fusils et des escopettes, et alla opérer sur les cimes les plus élevées des Pyrénées, du côté où ces montagnes touchent au haut Aragon. Les mouvements que Mancho faisait en cet endroit, avec le 9me bataillon, tinrent constamment occupée l'attention d'un corps de mille hommes commandés par le brigadier Linarès.

Il ne nous reste plus qu'à dire quelques mots des Castillans, pour terminer le récit de l'état et de la distribution des forces qui existaient en septembre 1834. D. Alonso Cuévillas jeune et D. Basilio Garcia, chefs des Castillans, lors du premier pronunciamiento, ayant vu leurs troupes se disperser,

comme nous l'avons déjà dit, à l'approche du général Saarsfield, n'avaient pu rester sur la droite de l'Ebre, et avaient cherché un asile dans les provinces basques et en Navarre. Cuévillas s'était d'abord réfugié en Portugal, suivi d'un régiment de cavalerie; mais, traversant peu de temps après toute l'Espagne, il vint au lieu où se trouvait Zumalacarregui. Il existait depuis quelques années des relations d'amitié entre ce général et Cuévillas; mais le premier qui savait combien était préjudiciable pour la cause du roi et pour le pays l'existence de ces bandes indépendantes de cavalerie, songea à forcer le chef castillan à fondre sa troupe avec celles de la Navarre. Toutefois, le peu d'adresse du chef qui était chargé de cette commission, fit découvrir le projet, et, pour se soustraire à ce qu'on voulait de lui, Cuévillas se résolut à passer l'Ebre. Il reprit le cours de ses aventures, plus périlleuses qu'utiles; mais ce genre de vie était tout-à-fait conforme au goût et au caractère de la plupart de ceux qui l'accompagnaient. Ses forces se composaient de cent cinquante hommes au moins; la moitié, plus peut-être, étaient des officiers. Lorsqu'ils les virent dans les plaines de la Castille, les Christinos envoyèrent contre eux plusieurs escadrons; ceux-ci les poursuivirent tellement, que les cavaliers carlistes parcoururent une partie de l'Espagne en quelques jours; jusqu'à ce que, ne pouvant plus résister, ils revinrent en Navarre, où Zumalacarregui les répartit immédiatement dans ses escadrons. Beaucoup des officiers commencèrent dès lors à

illustrer leurs noms à force de prouesses. La valeur que montra le chef d'escadron D. Pedro del Castillo, depuis aide-de-camp de Zumalacarregui, lors de l'événement des rochers de San-Fausto, et tout ce que l'on vit faire à ses compagnons dans les premières rencontres, faisait dire publiquement au général que Cuévillas lui avait amené des *gens utiles*.

Zumalacarregui chargea D. Basilio Garcia de rassembler les jeunes Castillans et d'en former un bataillon; mais comme la même difficulté existait toujours de ne pouvoir les armer, faute de fusils, ces nouvelles forces, au lieu d'être utiles, étaient à charge et n'occasionnaient que des dépenses. On peut donc dire de Zumalacarregui, avec plus de raison que Tacite ne le disait de Corbulon, «qu'il se trouvait plus embarrassé de ses troupes que de celles des ennemis qu'il devait combattre.»

Il est juste qu'après avoir fait le dénombrement des forces carlistes, nous parlions des ressources sur lesquelles on comptait pour les entretenir. Jusqu'à l'arrivée de S. M. sur le théâtre de la guerre, elles se composaient, en premier lieu, du produit de douanes établies sur certains points de la frontière française; ces douanes pouvaient produire, terme moyen, 40,000 francs par mois; en second lieu, d'une contribution imposée sur le clergé inférieur de la Navarre; cette contribution se levait et devait rapporter, par trimestre, 50,000 francs environ; somme que l'on ne parvint jamais à compléter, vu la pauvreté de plusieurs membres du clergé, et parce que l'impôt ne

pesait que sur les ecclésiastiques des populations accessibles aux Carlistes; en troisième lieu, de produits appartenant au gouvernement, aux possesseurs de prébendes et aux personnes titrées, toutes ressources peu importantes en Navarre. La junte recevait ces impôts et les envoyait au trésorier ou payeur de l'armée; mais ces ressources ne suffisant pas pour subvenir aux plus urgentes nécessités de la guerre, Zumalacarregui se vit forcé d'appliquer à la caisse militaire les amendes qu'il imposait aux particuliers, si insignifiantes qu'elles fussent. Excepté une contribution de 100,000 francs qu'il exigea en novembre 1834, de divers habitants du Baztan connus pour leur attachement à la cause christine (acte qui ne resta pas sans représailles), on peut assurer que tout le produit des amendes ne s'élevait pas à la somme que payèrent les Baztanais. L'argent était très-rare chez les Carlistes; car il n'y avait, dans le pays où ils demeuraient, ni grands capitalistes ni commerçants; ceux-ci résident ordinairement, on le sait, dans les ports de mer ou dans les cités importantes, telles que Pampelune, Bilbao, San-Sebastian et Vitoria.

Dans le détail que nous donnons des produits qui formaient les fonds, nons ne parlons que de ce qui concernait la Navarre; quant aux autres provinces, chaque junte administrait séparément ce qu'elle tirait de son territoire et le distribuait à ses treupes.

Tant que la Navarre n'eut que ses cinq premiers bataillons, deux compagnies de guides et les trois

escadrons, le total du budget s'élevait à 65,000 francs à peu près. On pourra juger, en comparant la recette aux dépenses, combien il devait être difficile de faire face aux besoins. Néanmoins il ne manquera pas de personnes qui croiront que l'on sortit de cette gêne aussitôt l'arrivée de S. M. en Espagne. Mais rien de plus faux qu'une telle pensée. Le roi n'apporta, pour le moment, d'autre secours que celui de sa souveraine et légitime autorité; et si depuis, du vivant de Zumalacarregui, l'on reçut quelques modiques sommes d'argent, dont nous ignorons la véritable source, elles furent toujours très-inférieures à l'accroissement du budget. Les charges s'étendirent rapidement sur les populations, sans que Zumalacarregui parvînt non plus que les juntes, à sortir de la pénurie dans laquelle il se trouvait. Nous pourrions citer les sommes qui entrèrent dans la caisse militaire depuis l'arrivée de S. M. jusqu'à la mort de Zumalacarregui; mais elles sont tellement insignifiantes, qu'elles ne méritent pas qu'on en fasse mention. Si l'armée carliste existait encore après avoir privé l'agriculture de la Navarre et des provinces basques de tant de bras robustes, elle le dut sans doute au zèle et à l'économie de Zumalacarregui, à l'intégrité des juntes et au véritable amour des populations pour la cause que l'on défendait sur leur territoire.

Sur les fonds de la caisse militaire on donnait par jour un réal de Vellon au soldat, un réal et demi au caporal, deux au sergent et trois au sergent-major. On

payait à l'officier subalterne la moitié de sa solde et le tiers aux officiers supérieurs; tout était établi d'après les derniers réglements de l'armée espagnole. La troupe recevait par jour, outre ce secours d'argent, une ration composée d'une livre de viande, de deux livres de pain et d'une pinte de vin, mesure de Navarre. Les officiers, sans distinction de grade, avaient double ration; mais de même qualité que celle du soldat; ceux de l'infanterie, qui avaient des chevaux, recevaient une demi-ration de fourrage. Toutes ces ressources étaient demandées en nature; on s'appliquait à les exiger en proportion de l'extension et de la richesse des populations; mais le plus souvent la position des troupes, les mouvements rapides qu'elles devaient exécuter et les hasards de la guerre rendaient ces procédés impossibles; il en résultait que maintes fois les Carlistes prenaient dans un village les rations qui étaient préparées pour les Christinos, tandis que, dans un autre endroit les derniers s'emparaient de celles qui étaient préparées pour les premiers.

Que le lecteur fixe ici, pour un instant, son attention sur les étroites limites des trois provinces basques et de la Navarre; en mettant de côté la partie que l'Aragon et l'Ebre détachent de ce territoire, ce qu'embrassaient les populations de l'intérieur dominées par des garnisons christines et le vaste espace occupé par des montagnes incultes, qu'il réfléchisse bien à ce qui restait; il sera, nous n'en doutons pas, rempli d'admiration, en considérant

comment un si petit coin de la Péninsule entretînt seul deux armées, sans autre secours que ses produits, et lorsqu'on avait enlevé à l'agriculture ses bras les plus robustes pour les donner à la guerre, sans compter le grand nombre de ceux qu'on employait à d'autres services. De tous ces services, le plus pénible pour les populations était celui des bagages; nous avons remarqué pendant la guerre civile que les généraux, qui ressentent quelque sympathie pour le paysan, souffrent autant en voyant une bête de somme conduite par un laboureur, ou par une personne d'autre sexe, que lorsqu'ils voient les corps mutilés de leurs soldats. Quelquefois non seulement Zumalacarregui faisait déposer les bagages sur la route, lorsqu'il était en marche, afin que les maîtres pussent s'en retourner à leurs maisons, mais il les récompensait encore de sa propre bourse.

Cependant, les populations auraient sans doute supporté avec cette constance qui les caractérise les maux dont ils étaient chargés, s'ils ne s'étaient vus en même temps accablés par l'oppression et les exigences des chefs de tant de garnisons christines. Le gouvernement légitime une fois établi dans les provinces, par suite de la présence de S. M., Zumalacarregui pensa que les hommes qui en faisaient partie, sauraient en étendant leur influence à l'étranger, lui procurer quelque secours; mais il vit bientôt qu'il n'avait rien à espérer de ce côté; il se crut doublement compromis et surchargé. Il s'écriait quelquefois dans ses méditations profondes: «Si du

» moins nous avions des armes à donner à tant de gens » désarmés , nous pourrions les envoyer en quelque » endroit où ils pourraient gagner le pain qu'ils nous » mangent sans utilité, au sein du pays qui nous est » soumis.» Ces paroles faisaient allusion aux quatre derniers bataillons levés avant le temps. Les soldats mêmes qui les composaient, pleins de l'esprit belliqueux de leurs compagnons et compatriotes, demandaient avec instance qu'on les conduisît au combat, quoique sans armes, pour avoir l'occasion d'en prendre aux ennemis. Quelle différence n'y a-t-il pas entre cet exemple et l'égoïsme qui semble aujourd'hui dominer de toutes parts.

Si Zumalacarregui n'avait eu à s'occuper que des choses spéciales ou particulières à un général qui peut demander le nécessaire au gouvernement qu'il sert, si grand que soit son mérite militaire, il aurait beaucoup de modèles dans l'antiquité comme dans l'âge moderne; mais ce qui en fait pardessus tout un homme extraordinaire, c'est qu'il a su créer et soutenir, presque sans ressources, une armée qui, bien que peu nombreuse, suffisait pour faire face à l'ennemi et pour le contenir.

Au commencement de sa campagne , Zumalacarregui n'avait que cinquante mille cartouches à fusil qui se seraient promptement épuisées si on n'en avait pris quelques-unes aux Christinos durant les premiers mois. Plus tard les combats devenant plus fréquents et le nombre des soldats s'accroissant, il fallut recourir au seul moyen possible pour se pro-

curer de la poudre. On n'en trouvait en France qu'avec une grande difficulté ; on la payait un prix exorbitant, et on ne pouvait l'introduire en Espague que par petites quantités de trois ou quatre livres, guère plus. Ne pouvant compter sur un procédé si lent, et moins encore supporter les dépenses auxquelles il entraînait, Zumalacarregui pensa établir des fabriques de poudre en Navarre et dans les provinces ; ayant réalisé son projet, il fit venir, non sans grand péril, du salpêtre de l'intérieur de l'Aragon et plus tard même de France. La première poudre fut très-faible. Que de fatigues et de dépenses cependant pour en arriver là ! Zumalacarregui s'occupait, jour et nuit, avec ceux qui la fabriquaient des moyens de la perfectionner, et l'on fut grandement récompensé en parvenant enfin à un travail utile. Mais les dépenses nécessitées par ces opérations absorbaient des sommes qui avaient une autre destination, et ainsi il fallait toujours soutenir les choses sur le même pied d'économie : voici comment on s'y prenait pour la poudre : jamais le soldat ne chargeait son fusil qu'au moment d'engager le combat ; les sentinelles mêmes et les gardes avancées, souvent placées à la vue de l'ennemi, ne chargeaient qu'un seul fusil que la sentinelle sortant passait à celle qui la relevait. S'il y avait combat, chaque soldat le commençait avec dix cartouches seulement, qu'il portait dans sa giberne, avec la récommandation de ne tirer que lorsque l'ennemi serait très-proche et à découvert. Les soldats carlistes reçurent rarement plus que les

dix cartouches dont nous venous de parler; et pour qu'ils les conservassent bien, Zumalacarregui en personne passait de fréquentes revues; c'était tantôt le tour d'une compagnie, tantôt celui d'une autre; il en agissait ainsi jusqu'avec les militaires qu'il rencontrait dans les rues, sur les places ou sur sur les routes. Alors la récompense et le châtiment marchaient de pair; car le même homme qui, colonel de divers régiments espagnols, se montra si exigeant envers le soldat pour ce qui était de la propreté et du maintien, ne s'occupait plus que de l'état des armes et des munitions. Ces minuties fatigueront sans doute le lecteur; cependant, nous ne pouvons les passer complètement sous silence, soit en ce qu'elles touchent personnellement à Zumalacarregui, principal sujet de cet ouvrage, soit parce que ses successeurs dans le commandement négligèrent de suivre ses traces, croyant à tort qu'il suffisait d'abandonner les choses à un système routinier et fâcheux qui ennuie tant le soldat expérimenté, par la monotone répétition de certaines formalités, excellentes pour entretenir les troupes dans une garnison, mais fastidieuses et peu utiles à une époque de guerre comme celle-ci.

La sécurité de l'armée commandée par Zumalacarregui consistait moins dans l'établissement de sentinelles, de gardes avancées et de réserves en des lieux convenables, que dans le bon ordre établi dans les municipalités, et le zèle avec lequel ses espions s'acquittaient de leurs fonctions. Sans compter ceux

des villages, Zumalacarregui était toujours accompagné de dix-huit ou vingt espions à solde fixe. Lorsque quelques-uns d'entre eux, après avoir reçu les instructions du général, sortaient de sa maison, le soir d'ordinaire, pour aller se placer sur les chemins, l'armée pouvait se livrer au repos en toute sécurité. Malgré sa pauvreté et sa détresse, Zumalacarregui était très-prodigue envers ceux qui lui rendaient un service si éminent. Mais furent-ils assez récompensés? Nous supposons que non; toutefois la faute n'en retombe pas sur le général; car s'il s'était trouvé dans une autre situation, il leur aurait prodigué l'or en abondance. De leur côté, néanmoins, les espions montraient une fidélité admirable, comme le prouve l'exemple suivant: En certaine occasion, l'un d'eux ayant manqué par négligence, Zumalacarregui donna l'ordre de lui administrer deux cents coups de bâton et de le chasser du camp. La nuit même qui suivit le jour du châtiment, comme le général faisait venir les espions, il vit entrer avec les autres celui qui avait été puni, et quoi qu'il connût bien ces gens-là, il ne put s'empêcher d'admirer la fidélité de cet homme. Mais celui-ci méconnaissait-il la générosité de son général? non, certes. Tout autre que Zumalacarregui eût craint de lui rendre sa confiance. « Repose-toi cette nuit, lui dit le général, pour le » consoler; parce que demain tu dois être chargé » d'une commission importante, que toi seul peux » remplir. » A ces seules paroles prononcées en présence de ses autres compagnons, l'espion se sentit

soulagé de l'humiliation des coups, et, les larmes aux yeux, il alla se reposer.

Nous allons parler, en terminant ce chapitre, de l'article de la chaussure, l'un des plus dispendieux pour l'armée, et que l'on ne pouvait pas se procurer facilement, même avec de l'argent. Les troupes de Zumalacarregui se servaient de sandales, chaussure excellente, du goût des naturels et de durée en temps sec; mais étant entièrement faite de chanvre, elle se détruisait par un temps humide. Comme toutes les populations de Navarre où il existait un petit commerce étaient occupées par des garnisons christines, et que d'autre côté on faisait peu de sandales en ce pays, il était très-difficile d'en procurer à l'armée, selon ses besoins. Les autorités christines avaient défendu, sous les peines les plus sévères, d'en introduire sur le théâtre de la guerre et d'en conserver des provisions. Zumalacarregui se vit donc obligé d'envoyer, en Aragon, des émissaires chargés d'en acheter et de les apporter en Navarre, à travers les plus grands dangers. Ces fournitures périodiques manquaient parfois; alors il fallait recourir à d'autres expédients pour remplacer les sandales. La junte inventa une chaussure de cuir, ouverte comme celle-ci, qui s'accommodait bien aux habitudes et aux commodités de la généralité des naturels, qui ne peuvent supporter, sans se plaindre, la chaussure fermée et ajustée. Au moment le plus rigoureux de l'hiver, quelques-uns de ceux qui étaient nés dans les

montagnes chaussaient l'abarca (*a*), qui est en usage chez eux depuis tant de siècles et qui donna son nom à l'un de leurs plus illustres monarques. Malgré cette espèce de ressource, on se trouva, en certaines occasions, dans la nécessité d'employer la ruse pour sortir d'embarras. Un jour qu'il pleuvait extraordinairement, Zumalacarregui allait passer avec divers bataillons d'Ulzama, au Val-de-Ollo. Le terrain de ces contrées est argileux; il se convertit en une bourbe immense, lors des pluies, et devient la ruine des sandales. Le général qui n'avait point à cette époque de provisions pour renouveler le jour suivant la chaussure de ses soldats, s'adressa à plusieurs d'entre eux et leur dit : «A celui de vous qui viendra » me trouver demain avec ses sandales, je lui donne- » rai 1 franc. » Ces seules paroles, courant de bouche en bouche, suffirent pour que tous comprissent l'embarras du général; ils quittèrent aussitôt leurs sandales pour les conserver. Zumalacarregui donna l'ordre de distribuer la récompense promise; mais les chefs lui répondirent que cela n'était pas nécessaire, car personne ne la réclamait.

(*a*) Chaussure rustique de peau de bœuf non tannée.



CHAPITRE VI.

Création du bataillon des guides. — Anecdote sur un caporal de ce corps.—Expédition de Zumalacarregui à là Rioja et son but. Raison pour laquelle elle n'eut point de résultat. — Seconde expédition à la Rioja. Rencontre fortuite avec l'escorte d'un convoi. Fait d'armes de Zumalacarregui. Prise de 2,000 fusils. Evénements de Cenicero. — Réponse aux censures dirigées par quelques personnes contre la conduite du général carliste. — Malheureuse position des peuples voisins des garnisons christines. —Conduite arbitraire des commandants de ces garnisons. — Création de compagnies volantes et assiégeantes. — Leur utilité. — Le Rouge de San-Vicente.— Organisation d'une nouvelle colonne carliste. — Venue d'Eraso en Navarre. — Opérations diverses. — Nouveau système adopté par Rodil pour continuer la guerre. — La division d'O' Doyle se cantonne à Alegria. — Projet de Zumalacarregui contre elle. Il la met complètement en déroute et s'empare de son chef. —Nouvelle victoire le jour suivant. Horrible boucherie. Indulgence de Zumalacarregui envers les vaincus. — Observations sur les causes qui ont pu amener la perte de la division d'O' Doyle. — Onze bataillons carlistes passés en revue aux environs de Salbatierra. — Zumalacarregui se rend auprès du roi, à Oñate. Réception que lui fait le souverain. — Il revient au lieu où étaient les bataillons. Attaque de Sesma et son résultat. — Expédition sur la Ribera de Navarre. — Evénements relatifs aux gardes nationales de Villafranca.—Défense de Zumalaçarregui contre le jugement d'un écrivain quelque peu romantique. —Mort du brave colonel Mancho.—Arrivée en Navarre de l'officier d'artillerie Reine. — Premier emploi qu'on lui confie. — Ressources sur lesquelles on compte pour l'organisation de son arme —Fonte de deux obus. — Histoire du canon appelé l'*Abuelo* (l'aïeul).

La malheureuse issue de la tentative dirigée contre le fort d'Echarri-Aranaz détermina Zumalacarregui à former un nouveau bataillon. Les deux compagnies de guides qui existaient déjà, les soldats qui servaient d'escorte à la junte et des braves recrutés

parmi les autres bataillons servirent à composer le dernier. Les officiers furent aussi choisis de la même manière ; ainsi, ce corps, formé des meilleurs éléments, devait être l'un des plus remarquables.

Beaucoup désiraient que Zumalacarregui donnât son nom au nouveau bataillon ; ils lui en firent même la demande ; mais Zumalacarregui aima mieux lui donner celui de *Guides de Navarre ;* la Navarre méritait son affection particulière, et il ne cessa jamais d'en rehausser la gloire par tous les moyens possibles. Il est à remarquer, toutefois, qu'il ne voulut point que le nouveau bataillon jouît d'aucune espèce de préférence sur les autres, soit pour éviter les rivalités qu'excitent toujours les corps privilégiés, soit à cause de la conviction très-fondée qu'il avait que toute distinction tournerait à la honte des anciens qui combattaient et versaient leur sang depuis près d'un an.

On croit que Zumalacarregui avait en outre pour but, en formant le bataillon des guides, d'épargner aux anciens les grands et continuels sacrifices qu'ils faisaient journellement ; ce fût là, sans doute, la raison pour laquelle il destina dans la suite à ce bataillon tous les soldats robustes qui passaient des rangs christinos dans les rangs carlistes, comme aussi les volontaires qui lui venaient des autres provinces de l'Espagne. Ceux qui étaient animés du désir de se distinguer et de se faire connaître, avaient ainsi l'occasion de montrer leur valeur et de gagner les grades auxquels ils aspiraient. Les officiers et les

sergents qui ne remplissaient pas convenablement leur devoir dans les autres corps, ou qui commettaient quelque action peu honorable le jour du combat, étaient envoyés, comme simples soldats, au bataillon des guides ; lorsque leur bonne conduite avait effacé leurs fautes, ils étaient réintégrés dans l'emploi qu'ils occupaient auparavant ; quelquefois même, suivant l'éclat de leurs actions, ils sortaient du bataillon avec un rang supérieur. Tout volontaire qui avait obtenu une épaulette, une décoration ou toute autre distinction, comme preuve de sa bra voure, pouvait, si cela lui convenait, quitter le bataillon des guides pour aller continuer son service dans un autre corps.

Il ne sera pas hors de propos que nous racontions ici ce qui arriva un jour avec un caporal du nouveau bataillon, au moment où le quartier-général était à Asarta. Comme cet individu venait d'être décoré de la croix de Saint-Ferdinand pour une action d'éclat, il alla trouver Zumalacarregui et lui dit :

—Mon général, je désirerais passer dans la cavalerie, parce que je me suis occupé toute ma vie à soigner des mules et des bêtes de labour (nous devons faire observer que c'était là une des conditions les plus nécessaires aux volontaires, pour qu'on leur confiât des chevaux).

— Bien, répliqua Zumalacarregui ; mais nous n'avons pour le moment dans le régiment aucun cheval sans cavalier ; tu sais du reste qu'il est peu honorable pour un bon soldat des guides de laisser

son fusil pour passer dans la cavalerie. Va-t-en à ta compagnie, ajouta-t-il, et sois sûr que le premier cheval que nous aurons sera pour toi.

— Mais, mon général, si je me procurais un cheval, V. E. m'accorderait-elle aussitôt la grâce que je lui demande?

— Sans doute, lui répondit Zumalacarregui; il n'y aurait pas alors la moindre difficulté.

Cet incident avait lieu sur les dix heures du matin; à cinq heures de l'après-midi, Zumalacarregui, entendant une rumeur parmi les soldats de sa garde, se mit à la fenêtre et les vit tous s'entretenir en examinant un cheval qui était sans selle et paraissait assez fatigué. L'adjudant de service entrait en ce moment dans sa chambre, pour lui dire qu'un caporal des guides demandait à lui parler.

— Qu'il entre, répondit le général. Et aussitôt se présenta le même soldat que nous avons déjà vu.

— Mon général, s'écria celui-ci avec joie, V. E. me permettra de passer dans la cavalerie; car j'ai maintenant un cheval.

— Et comment cela? dit Zumalacarregui, d'un air mécontent, supposant que le caporal avait employé la violence contre quelque paysan.

— Mon général, ajouta le solliciteur, je suis allé à Los Arcos; je me suis placé tout proche de la fontaine du village, et un soldat christino étant venu faire boire son cheval, je l'ai surpris, j'ai saisi sa monture et me suis mis à courir.

— Sans tuer, sans blesser ni faire prisonnier le christino?

— Oui, mon général, répliqua le caporal, parce que ni lui ni moi nous n'avions aucune arme.

Zumalacarregui n'était pas bien convaincu de la vérité de ce récit; il descendit dans la rue pour examiner le cheval, mais ses doutes ne tardèrent point à se dissiper; car le gouverneur de Los Arcos, bien que la faute vint de son manque de vigilance, força la municipalité du village à aller réclamer le cheval, sinon à en payer la valeur. Le caporal solliciteur obtint à l'instant la faveur qu'il demandait et, de plus, le grade de sergent.

Le brillant fait d'armes des champs de Viana avait donné à la cavalerie carliste un grand prestige et augmenté son ascendant moral sur celle des Christinos, quoique bien supérieure en nombre; profitant donc de l'opportunité, Zumalacarregui crut pouvoir parcourir les rives de l'Ebre et se procurer quelques ressources. On était en automne, saison où les rivières sont plus guéables, parce qu'il y a moins de neige dans les montagnes; le général carliste, songeant aux rigueurs de l'hiver et à la nudité de ses soldats, résolut de tenter un coup de main sur les fabriques de drap d'Escaray.

Cette entreprise était des plus hardies et des plus téméraires; car il fallait non seulement passer l'Ebre, mais entrer à six lieues dans la Castille. Zumalacarregui commença son opération en suivant une route tout-à-fait opposée au lieu qu'il avait le dessein d'envahir, afin de tromper les divisions christines qui l'observaient; son premier mouvement ayant eu le

succès qu'il en attendait, il se replia avec la plus grande célérité, prit la direction de l'Ebre, et traversa ce fleuve par le gué de Tronconegro. Il avait l'intention d'envoyer deux escadrons et un bataillon sur Escaray, et de s'arrêter avec le reste de la troupe jusqu'au retour des expéditionnaires, retour qui devait s'effectuer dans l'espace de seize heures, quel que fût le résultat de la tentative; mais l'avant-garde carliste employant une partie du temps à poursuivre un détachement de cavalerie christine, qui s'était montré au passage de l'Ebre, ce contre-temps força le général carliste à renoncer à son projet; il logea cette nuit à Brionès et, le jour suivant, dès le matin, il repassa l'Ebre et s'interna dans les montagnes.

Cependant la constance qu'il apportait, d'un côté, dans ses entreprises, et, de l'autre, l'urgente nécessité où il se trouvait de vêtir ses soldats l'engagèrent à tenter de nouveau un coup de main sur Escaray. S'il ne réussit pas davantage cette fois, il fut pourtant dédommagé de ses peines : il recueillit sinon complètement, du moins en partie, le fruit de ces marches rapides qui remplissaient d'admiration ses ennemis eux-mêmes.

Lorsque l'avant-garde eut traversé l'Ebre, elle rencontra, comme la première fois, un corps de cavalerie ennemie et une ou deux compagnies de chasseurs de la garde royale provinciale, qui escortaient un convoi, de Casa-la-Reina à Logroño. Deux escadrons carlistes se mirent à la poursuite du convoi;

les fantassins christinos, pour les arrêter, prirent possession d'une petite hauteur qu'ils rencontrèrent peu de temps après avoir passé le village de Fuenmayor; ayant été forcés de l'abandonner, au lieu de suivre le même chemin que leur cavalerie, ils prirent la direction de Navarrete; à peine étaient-ils descendus de la hauteur qu'ils se virent entourés par les bataillons carlistes et obligés de rendre les armes.

Pendant ce temps, le convoi s'avançait vers Logroño; il n'était plus guère éloigné des murs que d'une demi-lieue, lorsque les deux escadrons carlistes qui venaient derrière atteignirent son escorte. Les trois bataillons christinos firent volte, attaquèrent les premiers, et parvinrent à mettre leurs ennemis en pleine déroute. Le chef de la cavalerie carliste, D. José-Vicente Amusquivar, tomba de cheval et mourut, quelques jours après, des suites de sa chute.

Zumalacarregui, qui s'était enquis déjà des objets dont était composé le convoi, suivait les traces de ses escadrons, lorsqu'il vit la fuite honteuse des siens; piquant alors son cheval, il s'avança avec la rapidité de l'éclair pour réparer un mal qui pouvait avoir de si graves conséquences; et, comme les circonstances ne permettaient point le moindre retard, aussitôt qu'il eut rassemblé une cinquantaine des deux cents fuyards, il se dirigea bride abattue sur l'escorte du convoi, qui, de son côté, se prépara à la défense.

Par une de ces conjonctures les plus singulières,

comme il en arrive dans la guerre, au moment où les Carlistes allaient charger, le terrain ne permettait d'étendre la ligne que dans l'étroit espace de la route royale; quoique cette circonstance fût accidentelle et de peu de durée, il est certain qu'elle eut une grande influence sur les résultats. Sept ou huit cavaliers d'une taille presque colossale, de ceux qu'on nomme tirailleurs dans les régiments modernes de la cavalerie espagnole, occupaient toute la largeur du chemin, et couvraient de leurs corps, comme une muraille, l'arrière-garde christine et les chariots, qui, chargés à l'excès, pouvaient à peine accélérer le pas. Le bruit courait alors que ces chariots contenaient des fusils; bien que Zumalacarregui dût être vivement stimulé par le désir de s'emparer d'une chose dont il ressentait tant le manque, il l'était bien plus encore par l'intérêt qu'il prenait à ce que sa cavalerie conservât intact le prestige qu'elle avait acquis sur les Christinos dans les champs de Viana. Animé donc par ces deux motifs, il tira l'épée et, avec six lanciers qu'il réunit, il tomba sur les tirailleurs christinos, déjà prêts à le recevoir. Les lances des uns se croisèrent avec les épées des autres, et les Carlistes remportèrent la victoire, peut-être à cause de la longueur de leurs armes; ils blessèrent ou tuèrent les premiers ennemis, chargèrent ensuite la seconde ligne, dont les forces étaient plus nombreuses, et le combat les laissa maîtres du convoi. Ce fait, non moins prompt que hardi, fut récompensé par la prise de deux mille fusils que Zu-

malacarregui s'empressa de mettre en sûreté en les faisant transporter, la même nuit, sur l'autre côté de l'Ebre, d'où il les fit conduire ensuite en Navarre.

Après cette opération, le général carliste chercha les six lanciers qui firent avec lui la première charge contre les Christinos; mais, qui le croirait! ces hommes se soustrayaient aux investigations, telle était leur modestie, qu'ils pensaient que quiconque n'avait fait qu'imiter son général dans une action semblable ne méritait aucune distinction. Zumalacarregui n'en mit que plus d'ardeur dans ses recherches; il voulait les faire connaître à toute l'armée; il parvint à son but et récompensa leur bravoure.

Des hommes qui s'aventurent à émettre leur avis sur tout, sans savoir apprécier justement la valeur des faits, qualifièrent d'imprudence la conduite de Zumalacarregui dans la rencontre de Fuenmayor, alléguant pour unique raison que le général, de qui dépend immédiatement le salut d'une armée, ne peut en conscience exposer ainsi son existence. Le jugement qu'un savant écrivain porte à ce sujet pourra servir de réponse :

« Le général veut-il que ses soldats donnent des » marques de leur bravoure? qu'il leur propose son » exemple, qu'il se tienne à leur tête lorsqu'on les » range en ordre de bataille, lorsque les armées se » joignent. Il pourra alors se flatter de la victoire; » car rien de plus puissant que la présence du géné- » ral : chacun se fait un honneur de risquer sa vie » sous ses yeux : les soldats s'animent davantage le

» voyant exécuter lui-même ses ordres. C'est ce que » n'ignoroient pas ces habiles capitaines que l'his- » toire nous fait voir si souvent, combattants dans » les premiers rangs. Alexandre fut l'un des pre- » miers qui s'approchèrent dù char de Darius, et se » battit avec l'élite des Persans ; il monta le premier » à l'assaut d'une ville qu'il assiégeoit ; il étoit le pre- » mier à la poursuite de Porus roi des Indiens : s'il s'a- » gissoit de passer un fleuve en présence de l'ennemi, » il étoit le premier à se jetter dans l'esquif, le » premier à lever l'ancre, le premier à aborder, le » premier à attaquer. César arracha tout-à-coup » le bouclier des mains d'un soldat, se plaça à la » première file, et retint dans le devoir l'armée déjà » prête à tourner le dos. Posthumius, le dictateur, » Ebutius le maître de la cavalerie, et les Tarquins, » qui étoient des grands généraux, suivant le témoi- » gnage de Tite-Live, ne se contentoient pas de ré- » gler les attaques, ils se battoient eux-mêmes. C'est » à cet égard que le roi Antiochus a mérité les éloges » de Polybe ; Catilina ceux de Salluste. Si le général » n'est que le spectateur des batailles sans jamais y » jouer le rôle d'acteur, les soldats deviendront non- » chalants et lâches vis-à-vis de l'ennemi, le moin- » dre danger les découragera, de façon que désespé- » rant de l'issue de l'entreprise, et craignant pour leur » vie, ils ne soutiendront pas même le premier choc. » Que de fâcheux événements n'ont-ils pas produits » ces défauts des généraux ! combien de malheurs » n'ont-ils pas attirés sur des armées entières ! »

Tout près du gué de Tronconegro se trouve situé le village de Cenicero, vers lequel se dirigèrent les Carlistes en quittant Fuenmayor; mais comme à leur entrée, quelques gardes nationaux qui s'étaient enfermés au haut de la tour de l'Eglise firent feu sur eux, Zumalacarregui se fâcha et ordonna aux guides de les attaquer; ceux-ci, ne pouvant les forcer à se rendre, mirent le feu à la tour avant de se retirer.

A peine les Carlistes expéditionnaires arrivèrent-ils au centre de leurs opérations que leur général s'occupa de mettre les armes prises dans la rencontre de Fuenmayor, entre les mains robustes de de cette fougueuse jeunesse qui en attendait avec impatience depuis quatre mois.

A cette époque, les populations les plus voisines des forts et des garnisons ennemies, oppressées par l'autorité sans bornes des chefs, faisaient entendre de justes plaintes; car non seulement on leur enlevait avec violence leurs blés, leurs boissons et leurs troupeaux, mais on en exigeait des sommes d'argent beaucoup au-dessus de leurs moyens; et lorsqu'elles ne satisfaisaient pas complètement le caprice ou l'avarice désordonnée de ceux qui commandaient, ceux-ci envoyaient des détachements de troupes qui, surprenant les paysans dans leurs maisons, comme le voleur surprend le passant, arrêtaient les personnes selon leur bon plaisir et les conduisaient aux forts, comme otages. En pareil cas, bien qu'il n'eût souvent que le grade de simple officier subalterne, le gouverneur se conduisait de la manière la plus ar-

bitraire envers ces personnes et avec une entière indépendance de ses généraux. Ni le vieillard infirme et décrépit, ni la timide et pudique jeune fille, ni l'enfant en bas-âge, s'ils avaient le malheur d'appartenir à une maison importante ou à une famille distinguée, n'étaient exempts des souffrances d'une longue captivité. Certain gouverneur préféra la demoiselle à la mère. Ainsi ceux que leur état devait, de l'avis de tous les hommes sensés, mettre à l'abri de la responsabilité qui pèse sur les malheureux peuples en semblable circonstance, passaient de longs mois de captivité, servant de spectateurs à toutes les scènes qu'offre l'intérieur d'une caserne. Les commandants des places de Lerin et de Viana se faisaient remarquer, entre autres, pour leurs exactions, que les généraux regardaient avec indifférence, soit qu'ils voulussent punir par ces plaies l'affection que les populations montraient pour la cause carliste, soit qu'ils reçussent une partie des trésors entassés par ces gouverneurs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne pouvaient ignorer les actes de violence et de rapacité dont nous parlons; leur tolérance est une preuve de leur assentiment ou de leur sordide intérêt; de leur sordide intérêt, disons-nous, parce que les généraux christinos, servant un gouvernement qui leur payait régulièrement leur solde, et qui subvenait aux frais de la guerre, n'avaient pas besoin de recourir à des moyens aussi honteux, en invoquant le prétexte de la nécessité. Rodil, qui avait montré jadis des qualités toutes

contraires aux vices que ses subalternes laissaient voir dans la guerre présente, fut, il paraît, le premier à renier son passé; car c'est précisément à l'époque de son commandement que commença l'application de ce système odieux, qui rappelle la tyrannie du moyen-âge.

Les populations les plus voisines des garnisons ennemies étaient d'ordinaire les premières victimes de tant de vexations. Zumalacarregui désirait, pour les protéger, accroître le nombre et la force des compagnies volantes; mais ne pouvant y parvenir sans trop désorganiser ses bataillons, il recourut aux ressources que lui facilitait son génie. Il commença donc par tirer des corps quelques officiers et sergents de la conduite la plus exemplaire, connaissant bien le pays et ayant de bonnes relations, et leur donnant, à chacun, deux ou trois soldats de son choix, il les chargea d'observer constamment les garnisons christines, avec la faculté d'incorporer, au peu de forces qu'ils commandaient, toutes les recrues de volontaires qu'ils pourraient faire. Leur principale mission était de se maintenir à la vue de l'un des points fortifiés, d'intercepter toute communication avec l'extérieur et de donner connaissance de tous les mouvements des colonnes ennemies. Si les compagnies volantes rendirent de grands services dans le principe de leur création, il est impossible de calculer l'importance de ceux qui résultèrent de cette dernière organisation. Partout où paraissaient les garnisons, elles étaient attaquées par la

compagnie chargée de les surveiller, quelle que fût sa force ; et si elles mettaient en fuite les assiégeants, ceux-ci connaissant parfaitement la localité disparaissaient facilement pour revenir ensuite à la charge. Ceux qui sortaient des forts, n'osant à la fin s'écarter beaucoup, dans la crainte de tomber dans quelque embuscade, ou d'avoir la retraite coupée par des forces supérieures, comme cela arriva plusieurs fois, se trouvèrent bientôt isolés, et leurs généraux ne recevaient plus que très-difficilement les communications d'office; ils avaient coutume d'employer à ce service des paysans qu'ils requéraient des municipalités; mais comme ces messagers ne marchaient que sous l'impression de la violence, et que les Carlistes avaient dicté contre eux des peines aussi graves qu'inflexibles, il s'en suivait qu'en sortant d'entre les baïonnettes christines ils venaient aussitôt, soit par crainte, soit par entraînement pour la cause carliste, trouver le chef de la compagnie volante la plus voisine, et lui remettaient le message dont ils étaient porteurs. Malheur à celui d'entre eux qui n'agissait point ainsi ! car tous les soldats de la partie assiégeante ayant une connaissance exacte des démarches que faisaient les personnes du peuple et même de leur manière de penser, politiquement parlant, il était difficile, sinon impossible, qu'aucun s'acquittât de son service sans être découvert tôt ou tard. L'or qui a tant de puissance, la persuasion, les promesses les plus grandes, l'astuce, la rigueur du châtiment et quelques exemples même que les

Christinos firent sur les habitants, en forme d'essai, ne furent pas des moyens assez puissants pour abattre cette barrière de vigilance et de répression que Zumalacarregui opposa à chacune des garnisons. Le résultat fut que les gouverneurs ne tardèrent point à se voir comme enfermés dans leurs propres forteresses, d'où ils ne sortaient jamais, à moins qu'ils ne fussent protégés par la présence de quelques colonnes. Les chefs mêmes qui étaient à la tête de celles-ci commencèrent à montrer de l'hésitation dans leurs marches et dans leurs opérations, lorsqu'il ne leur fut plus possible de communiquer librement et facilement avec les garnisons.

Parmi ceux qui commandaient les compagnies volantes dont nous parlons, se faisaient particulièrement remarquer D. José Oroquieta qui, avec quarante hommes seulement, tenait en respect la garnison d'Estella, la plus nombreuse alors de la Navarre, à l'exception de celle de Pampelune; et D. Vitoriano Cordeu, officier intrépide et intelligent, connu dans le pays sous le nom de Rojo de San-Vicente (*a*).

(*a*) On lui donnait le nom de *Rouge*, à cause de la couleur de ses cheveux, et celui de San-Vicente, parce qu'il était du village de ce nom, voisin de Lumbier. Simple soldat du régiment de Tolède, en 1822, il déserta et alla se ranger dans la compagnie royaliste que commandait le capitaine Armengol, dans laquelle il se trouvait déjà lorsque cette compagnie surprit à Narduès le fameux colonel D. José Cruchaga; il fut pris ensuite comme ordonnance par le général Ladron, en récompense de la valeur qu'il montra dans l'action de Vidangoz. Sa conduite ultérieure, toujours vantée par ses compagnons d'armes, lui valut d'être promu

La force de ce dernier se composait de cent hommes avec lesquels il surveillait constamment la route royale qui traverse les vallées d'Araquil et de Bo-

au grade d'enseigne de cavalerie. Une action que le même Ladron soutint en 1823 à Tamarite de Litera, village du Haut-Aragon, fournit au Rouge l'occasion de se distinguer par un fait d'armes des plus brillants. Huit cents royalistes navarrais commandés par le général, qui assiégeait en même temps avec cinq cents autres la garnison du fort de Monzon, accupaient Tamarite de Litera, lorsque Ceballos Escalera, colonel du régiment de Taragone, vint l'attaquer avec quinze cents fantassins et quelques cavaliers. Le Royaliste quitta aussitôt le village dans lequel entra Escalera; mais, peu après, voyant l'inaction de celui-ci, il l'attaqua par surprise et un sérieux combat s'engagea; Ladron, qui assiégeait le village, fut néanmoins forcé de battre en retraite. Cependant Cordeu ou le Rouge, ayant pénétré d'un autre côté dans Tamarite à la tête de trente cavaliers et de cinquante fantassins, s'empara des deux pièces d'artillerie des Christinos, mit ceux-ci en fuite et les poursuivit pendant deux heures. Pendant ce temps, son général marchait en direction opposée pour prendre position sur une montagne voisine où il espérait réunir les forces qui bloquaient Monon, sous la direction de D. Luis Velaz, pour revenir sur Escalera dans la matinée du jour suivant. Il était déjà minuit passé lorsque le Rouge, que l'on croyait prisonnier, se présenta avec les deux canons, preuve évidente de son intrépidité. Son général lui fit aussitôt justice; ce genre de justice qui est d'un brave et honorable chevalier tel que Ladron. Après avoir proclamé en présence des troupes qu'on lui devait la plus grande part de la gloire du jour, il lui accorda le grade de capitaine et la croix de Saint-Ferdinand. Le Rouge avait une figure d'une admirable beauté; cependant ses manières étaient brusques, résultat de sa première éducation. Cordeu a survecu plus d'un an à Zumalacarregui; mais sa fin fut marquée par un fait héroïque. Une colonne carliste ayant eu la retraite coupée par le baron de Meer, Cordeu avec les braves qu'il commandait, lui ouvrit un passage au prix de sa vie. En cette occasion il reçut à la tête une blessure mortelle aux suites de laquelle il succomba quelques jours après.

runda, où, grâce à la conformation du terrain, il tracassait de toutes façons les Christinos dont il attaquait même les grandes colonnes, soit en tête, soit de flanc, soit à l'arrière-garde, sinon avec l'espoir de les vaincre ou de leur fermer le passage, du moins pour les arrêter quelque temps dans leur marche et les forcer à exécuter diverses manœuvres par lesquelles il parvenait toujours à les fatiguer, et il leur causait des dommages qui ne pouvaient nullement entrer en compensation avec les pertes insignifiantes qu'il essuyait. Les différentes entreprises de cet officier paraîtraient fabuleuses, si nous nous arrêtions à en faire le récit; plus loin, nous en citerons une dont on verra la preuve dans un document intercepté aux Christinos.

Quelques jours auparavant, le capitaine D. Thomas Plaza, aide-de-camp d'ordre de Zumalacarregui, remplissant une mission importante dans les villages de la vallée de la Solana, fut surpris à Arellano par un détachement qu'envoya le gouverneur de Lerin. Plaza, ne pouvant fuir, prit le parti de s'enfermer dans une maison avec les trois ou quatre soldats qui lui servaient d'escorte. Ceux-ci étaient sous les ordres du capitaine Arellano, originaire de la même vallée. Ils se mirent aussitôt en défense. Les Christinos, en voyant la détermination de ces hommes, incendièrent la maison et leur promirent en même temps de leur conserver la vie s'ils se rendaient. Lorsque l'édifice commença à brûler, Arellano craignit pour son existence et convint de se rendre avec

les siens, espérant que la promesse serait tenue. Plaza, qui ne fit jamais grand cas des paroles, résolut de rester seul, attendant plus de la générosité de l'un des éléments les plus destructeurs que de la clémence de ses ennemis. Ce calcul lui réussit à merveille; car lorsqu'Arellano et ceux qui l'accompagnaient se furent rendus, les Christinos, craignant l'arrivée des Carlistes, se retirèrent précipitamment à Lerin, où ils fusillèrent le lendemain tous les malheureux prisonniers, tandis que Plaza, respecté par les flammes, vint se présenter à Zumalacarregui avec l'argent qu'il avait été chargé de recueillir, et cet air joyeux qui ne le quittait jamais.

Les nouveaux bataillons de Navarre étant armés des fusils du convoi enlevé proche de Fuenmayor, le général Eraso, qui dirigeait alors la province et les troupes de Biscaye avec beaucoup d'avantage pour la cause carliste, fut appelé pour prendre le commandement d'une nouvelle colonne composée de trois bataillons, que Zumalacarregui destinait à opérer du côté des vallées d'Orba, d'Aoiz et de Lumbier, pays qu'Eraso connaissait parfaitement et où il jouissait d'un grand prestige. Le poste laissé vacant en Biscaye par sa venue fut confié au brigadier D. Miguel Gomez; ce général, originaire de l'Andalousie, ne savait pas l'idiôme basque; mais il avait, en compensation, de grandes qualités et connaissait parfaitement le terrain sur lequel il avait fait la guerre à deux époques différentes.

Lorsqu'Eraso commença les opérations sur le ter-

rain qui lui avait été désigné, les Christinos ayant des forces plus que suffisantes pour répondre à tout, tirèrent du centre de l'armée une colonne supérieure à la sienne, et l'envoyèrent à sa poursuite. L'actif Sagastibelza, manœuvrait toujours sur les vallées de Baztan, de Santesteban et sur le territoire des populations voisines de la France ; il occupait constamment avec les 5me et 8me bataillons l'attention d'une autre division christine; le diligent Mancho, menaçant du Roncal, de Salazar et du district de Navascuès le Haut-Aragon, entretenait celle du général Linarès; Guibelalde, Navarro, Iturriza et Iturriaga, chefs des bataillons du Guipuzcoa n'avaient besoin que de menacer Jauregui, commandant de la division christine de cette province, pour le forcer à rester dans l'inaction en un pays qu'il connaissait si bien; les Biscayens enfin entretenaient D. Baldomero Espartero.

Sans nous arrêter à faire mention d'autres chefs et de forces moins importantes qui se trouvaient sur le théâtre de la guerre, nous reviendrons à Rodil: ce général, suivi d'une nombreuse colonne composée des meilleures troupes de son armée, parcourait alors les montagnes et les hameaux situés entre Donamaria et Lecumberri, et détruisait avec le plus grand empressement tout ce qu'il supposait pouvoir servir de refuge ou d'abri aux hommes et aux animaux, dans ces lieux solitaires; ces destructions, toujours accompagnées de l'incendie, étaient attribuées à la nouvelle qu'aurait reçu le général christino que l'on

faisait dans ces parages de la poudre, des souliers et des vêtements; toutefois la maison du confiseur de Leiza et autres, que les soldats réduisirent en cendres à cette époque, ne pouvaient l'être pour ce motif, mais uniquement parce que les municipalités forcèrent les propriétaires de ces habitations à loger la royale personne de S. M.

Lorenzo et Oraa, les généraux les plus anciens de cette guerre, ne cessaient pas d'observer avec leurs divisions respectives, et du plus près possible, les mouvements de la colonne que Zumalacarregui dirigeait en personne. Après la distribution des forces que nous venons d'énumérer, il semble qu'il n'y avait plus, pour compléter l'occupation du pays, qu'à placer un corps de troupes dans la plaine d'Alava; convaincu maintenant de l'inutilité et du danger qu'il y avait à marcher avec de grandes masses à travers les rochers, les ravins, les forêts et les montagnes, Rodil commença à changer de système; il envoya dans cette contrée la division d'O'Doyle, avec la persuasion que ses nouvelles dispositions ne tarderaient pas à mettre un terme aux courses entreprises par les bataillons carlistes d'une province à l'autre.

Aussitôt que Zumalacarregui sut qu'O'Doyle s'était cantonné dans le village d'Alegria, il résolut de tomber à l'improviste sur cette nouvelle force, qui paraissait destinée à venir l'assiéger dans les montagnes de l'Amezcoa. Il calcula, pour arriver à son but, le moyen de gagner au moins douze heures sur les

divisions de Lorenzo et d'Oraa, constamment attachées à sa poursuite.

Ces deux généraux, suivant le mouvement de Zumalacarregui, s'étaient rendus tous les deux à Los Arcos, le général carliste leur faisant croire qu'il passerait la nuit du 26 octobre dans les villages de la Berrueza; mais, à la nuit tombante, il traversa l'Arquijas et se cantonna à Santa-Cruz de Campezu avec six bataillons et quatre escadrons, les seules forces dont se composait la colonne qu'il commandait en personne (*a*).

(*a*) Cette colonne était composée de quatre mille cinq cents fantassins et de quatre cents cavaliers; elle ne formait en quelque sorte qu'un seul régiment, Zumalacarregui était général et colonel tout à la fois; et les commandants relevaient immédiatement de lui. Seulement, lorsqu'il s'agissait d'un combat, ou de détacher quelque force supérieure à celle d'un bataillon, alors il désignait, suivant l'importance de la circonstance, l'un des chefs qui marchait près de sa personne, comme Iturralde, Sarasa, Guibelalde et Gomez; mais la mission qu'il leur confiait, une fois terminée, ils revenaient, comme avant, à la tête de leurs bataillons. De cette espèce de dépendance immédiate résultaient divers avantages, entre autres, la plus grande rapidité dans tous les mouvements; car les ordres étant adressés directement par Zumalacarregui à ceux-là mêmes qui devaient les exécuter, il se passait fort peu de temps entre la communication de ces ordres, le roulement du tambour, la formation des bataillons et le départ. S'il y avait eu, au commencement de cette guerre, des états-majors, des généraux de brigade et de division, etc.; s'il eût fallu, pour prendre une disposition quelconque, suivre toutes les voies et toutes les formules de coutume, sans doute l'armée carliste eût manqué du principal avantage qu'elle avait sur les Christinos. Les bataillons étaient-ils plus nombreux? Zumalacarregui en agissait encore de même; seulement, il s'entendait avec le commandant-général de ceux qui étaient d'une autre province que

Dans la matinée du 27, informé par ses espions que les divisions christines étaient restées à Los Arcos après le lever du jour, sans paraître se mettre en mouvement, Zumalacarregui forma sa troupe en toute hâte, la partagea en deux divisions, confia l'une d'elles au général Iturralde, auquel il donna l'ordre de se diriger rapidement sur le puerto d'Herenchun, vers Alegria. Il conduisit lui-même l'autre au puerto d'Echevarri. Ces deux puertos occupent presque la même ligne et la même position; seulement, le chemin qui conduit de Santa-Cruz à celui d'Echarri, est le plus court; et, bien qu'Iturralde l'eût précédé dans sa marche, Zumalacarregui arriva le premier. Du haut des puertos on distingue parfaitement, non seulement le village d'Alegria, qu'O'Doyle occupait alors et qui se trouve situé à très-peu de distance, au pied de la montagne, mais encore toute la plaine d'Alava et jusqu'à Vitoria, sa capitale, ainsi que les champs fameux où fut mise en déroute, en 1813, alors qu'elle se retirait sur son territoire avec le prince Joseph Bonaparte, l'armée française, dont le butin fait par les alliés surpassa sans doute tous ceux que l'on a jamais vus en Europe.

Aussitôt son arrivée à la position dont nous parlons, Zumalacarregui reconnut avec sa lunette d'approche l'extrémité du versant de la montagne et les avenues d'Alegria; il observa qu'un gros détachement christino se dirigeait vers Salbatierra, et ap-

celle de Navarre. C'est au système que nous venons d'indiquer qu'il devait de n'être prévenu assez à temps par personne ni dans ses projets, ni dans ses mouvements.

prit, peu après, que cette force était une partie de la garnison de ce village, qui, commandée par le gouverneur en personne, et appuyée par le voisinage de la colonne d'O'Doyle, était venue pour piller les populations ou exercer ses vengeances, parce qu'on n'avait point précédemment satisfait ses exigences.

Ne pouvant alors retenir sa colère, le général carliste descendit avec sa colonne, s'avança avec quelques forces, atteignit celles du gouverneur et les attaqua. Le bruit de la fusillade répandit bientôt l'alarme dans la campagne; c'était-là pour la division d'O'Doyle un avis anticipé qui devait la mettre en garde contre la surprise tentée contre elle. En effet, le général christino, en entendant les coups, quitta le village et se dirigea vers le lieu du combat. Zumalacarregui, le voyant venir, se prépara à le recevoir en lui présentant la bataille à l'endroit même où il se trouvait, en rase campagne; il détacha contre le front de la colonne de son adversaire un bataillon de guerrillas, qu'il fit appuyer par deux autres en bataille. Un quatrième bataillon composé d'Alavais, nouveau venu formait la réserve, et la cavalerie couvrait les flancs.

Malgré l'acharnement avec lequel il fut attaqué, dans le premier moment, O'Doyle, se croyant sans doute supérieur en nombre, accepta le combat avec résolution et même en apparence avec une certaine satisfaction; il ne savait pas encore que son arrière-garde était déjà attaquée; la colonne d'Iturralde,

descendant du puerto d'Herenchun, était entrée dans Alegria peu après la sortie d'O'Doyle qu'elle suivait à la piste. Au milieu de cet événement, le plus grave qui puisse survenir à un général, O'Doyle, compromis, borna ses efforts à sauver ses soldats; mais ceux-ci, se voyant entourés de toutes parts, tombèrent subitement dans le plus grand abattement; ils ne purent défendre leurs positions, et moins encore arrêter la bravoure de ceux qui les attaquaient. Ils commencèrent à battre en retraite avec assez d'ordre, mais ils ne tardèrent pas à fuir en pleine déroute. La cavalerie carliste fit le reste.

Malheureusement la fureur des combattants était tellement excitée par les continuels fusillements qui s'exécutaient alors dans les deux camps, à titre de représailles, que les Carlistes répandirent en abondance le sang de leurs adversaires. Presque toute la division christine fut prise, y compris son artillerie, ses drapeaux, O'Doyle, son chef d'état-major, et beaucoup d'autres officiers. Les seuls qui parvinrent à se sauver furent environ deux cents hommes, qui gagnèrent le village voisin d'Arreta, dont ils envahirent les maisons, bien décidés à se défendre et à vendre cher leur vie. La fatigue du jour et l'obscurité de la nuit qui commençait déjà, ne permirent pas aux Carlistes de continuer, pour le moment, les hostilités contre eux; leurs chefs se bornèrent à les entourer, remettant l'attaque au lendemain. Mais lorsqu'il fit jour, on vit qu'il n'était pas facile de les prendre, faute des moyens nécessaires pour les for-

cer dans les maisons qu'ils occupaient; ces maisons, séparées les unes des autres, offraient de grands avantages à leurs défenseurs en les mettant à l'abri du fusil, et les Carlistes n'avaient que les canons pris la veille, dont le calibre était des plus petits.

Cependant, la nouvelle de la véritable situation et du péril imminent dans lesquels se trouvaient les restes de la colonne d'O'Doyle était déjà parvenue à Vitoria; et, d'autre côté, comme la fusillade qui se faisait entendre sans interruption, confirmait la résistance, le général Osma, gouverneur de cette ville, résolut de venir au secours des assiégés; l'intérêt qu'il prit au salut de ces malheureux fut tel, qu'il voulut marcher lui-même à la tête des troupes. Celles-ci se composaient de trois mille fantassins, de quelque cavalerie, et de trois ou quatre pièces d'artillerie légère. Osma se présenta en vue des Carlistes, du côté du midi. Il s'empara tout de suite d'une ligne d'excellentes positions, d'où il dominait les soldats de Zumalacarregui occupés à surveiller ceux qui étaient enfermés dans Arrieta. Les dispositions du général christino accusaient l'intention de recevoir la bataille plutôt que de la livrer; le général carliste en augura favorablement; ses soldats étaient moins propres à soutenir l'attaque qu'à la donner; il n'hésita point un moment, et s'avança pour forcer l'ennemi.

Quoique les troupes christines fussent bien placées d'avance, et malgré le feu régulier de leurs canons et de leurs fusils, Osma et Figueras qui les commandaient, ne tardèrent pas à être chassés de leurs

positions et mis en déroute complète. Le carnage de la veille avait été terrible; mais nous croyons que celui de ce jour fut plus terrible encore. Zumalacarregui, ému à la vue d'un tel spectacle, allait aux premiers rangs, comme Annibal à la bataille de Cannes, criant à ses soldats : « Camarades, assez, assez; faites quartier aux vaincus. » Plus de deux mille hommes durent la vie à ce cri d'humanité. On leur rendit leurs armes, peu après, sur leur demande, et ils furent incorporés dans les bataillons carlistes. Le nombre des Christinos qui restèrent sur le champ de bataille fut de plus de mille, suivant les rapports des municipalités auxquelles Zumalacarregui avait confié le soin d'enterrer les morts. Les journées du 27 et du 28 octobre 1834 furent glorieuses pour les armes carlistes et très-funestes aux Christinos. Toutefois, il est à déplorer que de semblables victoires figurent dans l'histoire de la magnanime nation espagnole, sur des pages de lugubre souvenir. Plût au ciel que les pages de cet événement eussent été les dernières! Mais il y a plus de dix ans qu'il a eu lieu, et la mort et la proscription n'ont pas encore cessé d'étendre leur voile funèbre sur notre malheureux pays.

Le bénéfice de la vie, qui fut accordé en cette occasion à plus de deux mille soldats christinos, ne s'étendit pas à l'infortuné O'Doyle non plus qu'à divers officiers. Une triste, mais juste représaille exigeait avec trop de raison le sang des chefs, puisque les victimes du combat ne suffisaient jamais à

Rodil ni aux autres chefs de son parti. En apprenant le sort qui l'attendait, O'Doyle voulut justifier sa conduite passée; mais tout ce qu'il dit fut au détriment de ses compagnons. Il peut être vrai, comme il l'affirma, qu'il ait proposé de faire quartier aux prisonniers; il n'est donc pas étonnant que dans les premiers moments, dans les angoisses de la peine de mort qui le menaçait, il se plaignît de l'aveugle obstination de son gouvernement. Quelques-uns des compagnons d'O'Doyle, loin de compatir à son sort, le jugèrent avec beaucoup de sévérité, sinon avec une injustice notoire, au sujet du fatal événement qui fit son malheur et celui d'un grand nombre de ses subordonnés; mais ces hommes étaient de ceux qui n'étaient point disposés à admettre ses excuses et à prendre en considération l'état dans lequel se trouvait alors le pays, bien qu'envahi par les colonnes christines.

Nous avons déjà parlé des difficultés que les chefs christinos éprouvaient dans leurs communications depuis l'établissement des compagnies volantes; ces difficultés s'accroissaient de jour en jour d'une manière extraordinaire, malgré les châtiments; et l'ennemi ne pouvait, même à force d'or, trouver quelqu'un qui se risquât à pénétrer jusqu'au lieu où se trouvaient les troupes carlistes. Lorenzo et Oraa opérant contre le seul Zumalacarregui, et ces deux généraux se trouvant presque toujours si proches de leur adversaire qu'il leur était souvent facile de distinguer jusqu'au moindre de ses mouvements,

O'Doyle ne pouvait s'attendre à être attaqué, comme il le fut, dans les champs d'Alegria, d'autant plus qu'il n'était éloigné que de deux heures de la place de Vitoria, où il avait une forte garnison; il ne pouvait pas croire davantage que les Carlistes ne seraient point suivis par les colonnes qui étaient chargées de les observer et de les poursuivre. Il est vrai que, manquant de nouvelles aussi bien qu'O'Doyle, Lorenzo et Oraa ne pouvaient pas non plus se risquer à pénétrer dans les montagnes que Zumalacarregui traversait, sans être certains auparavant qu'ils ne les attendait point avec des renforts ou dans quelque embuscade. Cette prudence même que le général carliste supposait dans ses rivaux, était la base principale de ses calculs et de l'heureux résultat de toutes les opérations qu'il entreprenait; car, lorsque sorti, par exemple, des Amezcoas et marchant rapidement par un court chemin, il tombait le plus souvent comme la foudre sur l'un des corps christinos, au moment où il s'y attendait le moins, vu la position ou la distance, ceux qui le poursuivaient ou qui surveillaient de près ses mouvements, se voyaient forcés, pour éviter certains passages qu'ils croyaient pris d'avance, de faire un long détour avant de pouvoir se retrouver en sa présence. Nous allons donner à nos lecteurs une idée plus étendue des actions d'Alegria.

A neuf heures du matin, Zumalacarregui sortit de Santa-Cruz avec ses troupes pour attaquer O'Doyle. On compte six heures de ce village à celui d'Alegria;

il y en a cinq de Santa-Cruz à Los Arcos; mais dans une direction opposée. Lors même que Lorenzo eût été informé du mouvement du général carliste, avec toute la célérité possible, ce que nous ne supposons pas, il pouvait très-bien arriver qu'alors O'Doyle fût attaqué déjà; et quand même Lorenzo se fût décidé, en recevant l'avis, à courir sur les traces de Zumalacarregui, il ne devait parvenir au lieu du combat que dix ou douze heures après le premier engagement; cela, sans tenir compte ni de l'obscurité de la nuit qui devait le prendre avant qu'il eût parcouru la moitié de la journée, ni de la presque impossibilité qu'il y avait à faire défiler une force considérable, sans lui donner de repos, pendant l'espace de dix lieues d'un terrain âpre et montueux qu'il était indispensable de faire reconnaître à chaque pas par des guerrillas. Nous croyons positivement que Lorenzo ne reçut qu'assez tard la nouvelle du départ des Carlistes de Santa-Cruz, et qu'il n'eut point de garanties suffisantes pour se mettre en marche par le chemin même qu'avait suivi Zumalacarregui; c'est pourquoi il nous semble qu'O'Doyle, ni Lorenzo, ne furent pas évidemment coupables du fatal événement dont la division du premier fut victime dans la plaine d'Alava. Le malheur vint précisément de l'activité, de l'empressement avec lequel O'Doyle accourut au secours des siens qui étaient commandés par le gouverneur de Salbatierra; c'est à cette démarche de sa part que les Carlistes durent de le rencontrer dans la situation qui leur convenait

le mieux; car autrement, O'Doyle aurait pu résister avec avantage à toutes les attaques et se maintenir sans aucun danger, jusqu'à l'arrivée de quelques secours qui ne pouvaient lui manquer, ceux de Vitoria surtout: cette ville, comme nous l'avons dit, n'étant éloigné que de deux lieues.

Si, après ce que nous venons de raconter on pouvait accuser l'un des généraux christinos, ce serait Lorenzo, pour avoir manqué de se rendre dans l'un des villages de la vallée de la Berrueza d'où il aurait observé Zumalacarregui, au lieu de rester à Los Arcos. Néanmoins, nous ne doutons pas le moins du monde qu'il ne pût répondre d'une manière plus que suffisante aux meilleurs critiques, tout en méprisant le jugement de ceux qui parlent à tort et à travers des opérations de la guerre, sans la connaître et sans avoir la plus petite idée de la position des généraux et de l'état moral des soldats.

Zumalacarregui combinait ses mouvements selon les circonstances, comme nous l'avons dit plus haut; ses incursions étaient toujours secondées par des marches rapides; il passait aussi promptement sur la rive gauche de l'Ebre qu'il franchissait rapidement les crêtes des Pyrénées; il envahissait la plaine d'Alava, comme il apparaissait à Lumbier et sur les frontières d'Aragon. Quelquefois la nuit le surprenait à la vue des sentinelles de la maison où logeait Lorenzo ou Oraa, et à la pointe du jour suivant il menaçait déjà Espartero ou Jauregui le pasteur, bien que ceux-ci opérassent à des distances considérables

et même en des provinces distinctes. Pour mieux juger de la célérité de ces manœuvres, il suffit de jeter les yeux sur le théâtre de la guerre, sur ce pays coupé en différents sens par des lignes de garnisons et de forts et parcouru en même temps par des forces aussi considérables que celles dont disposaient les généraux christinos.

Le 29 octobre qui suivit les journées de la plaine d'Alava, Lorenzo et Oraa ne s'étaient pas encore montrés; car, en sortant de Los Arcos, ils avaient suivi le chemin qu'on avait supposé qu'ils prendraient; c'est-à-dire qu'ils avaient fait un long détour pour éviter les montagnes. Zumalacarregui dont les forces s'étaient accrues d'Alavais et de Guipuzcoans qui étaient venus lui prêter leur appui, comptait jusqu'à onze bataillons; il les réunit dans un champ voisin de Salbatierra et les passa en revue. Le 30, il les envoya en diverses directions; il était fréquemment forcé d'adopter cette mesure pour assurer leur existence; comme il n'avait point de magasins, il ne pouvait réunir assez de vivres sur un même point pour une force un peu nombreuse; car c'eût été trop exiger des populations d'où l'on tirait les approvisionnements que de les forcer à les porter aux lieux occupés par les troupes.

Après avoir disséminé son armée par bataillons, le général carliste, n'emmenant avec lui que D. Bruno Villarreal, l'adjudant-général D. Juan-Antonio Zaratiegui et le juge de guerre D. Jorje Lazaro, se rendit à Oñate où se trouvait alors S. M, qui les ac-

fiance que leur inspirait la conviction profonde qu'un secours considérable ne tarderait point à leur arriver. D'autre côté, l'idée qu'avaient les Carlistes de la résistance que pourraient leur opposer des hommes qui ne devaient point se promettre de quartier, ne les poussait pas avec grande ardeur au combat; car lorsqu'on se persuade que les obstacles sont insurmontables, les efforts ne servent qu'à procurer une gloire passagère et très-coûteuse, tandis que l'avantage tourne réellement au profit de celui qui les repousse.

La nuit venant à tomber, peu après, les Carlistes décampèrent et se replièrent sur les villages de la vallée de Solana, d'où ils étaient partis dans la matinée. Les Christinos souffrirent beaucoup ; mais grande fut leur joie lorsqu'ils apprirent que les Carlistes s'en retournaient dans les montagnes, ce qu'ils pouvaient regarder comme une victoire.

Pendant ce temps, le quartier-royal encouragé par le succès que les armes carlistes avaient obtenu dans la plaine d'Alava, s'approcha des parages occupés par le quartier-général de l'armée; et comme le prestige moral de la cavalerie carliste était alors à son apogée, Zumalacarregui condescendit aux désirs de quelques-uns en envahissant les villages de la ribera de Navarre. Peu de jours après, il était parvenu jusqu'au village de Péralta; dans la circonstance l'important était que le monarque fût à la tête de ses troupes, pour satisfaire à l'ardent désir qu'avaient les habitants de ce beau pays, de voir S. M. L'en-

thousiasme, produit alors par la présence du roi, fut tel, qu'on pourrait en douter, si nous racontions ce qui se passa.

A cette époque, Zumalacarregui fit exercer un acte de sévère justice contre l'alcalde et le notaire du village de Miranda de Arga, qui avaient signé tous deux un message qui tomba entre ses mains, et dans lequel ils rendaient compte, au commandant de Tafalla, de la récente arrivée des Carlistes parmi eux, avec des détails sur la force de ceux-ci, et d'autres particularités.

Dans la présente expédition, Zumalacarregui marchait à l'avant-garde; il guéa la rivière d'Aragon, et occupa Villafranca, où le reste des troupes arriva ensuite avec le quartier-royal. Le peuple en masse, transporté d'enthousiasme, s'avança à une grande distance, à la rencontre de son souverain pour avoir la satisfaction de le voir plus tôt, tandis que, quelques allucinés, faisant partie de la milice citoyenne, surpris, comme cela arriva ailleurs, par la subite apparition des Carlistes, n'ayant ni abri, ni temps pour fuir, s'étaient enfermés dans la tour de l'église principale. Cet édifice offrait tous les moyens de défense contre la fusillade, il pouvait même, par sa solidité, résister plusieurs jours à l'artillerie du plus gros calibre. Surpris peut-être de se voir enfermés, ces gardes nationaux restèrent comme étourdis, sans attaquer d'abord les Carlistes qui circulaient dans la ville, exposés au feu qu'ils pouvaient diriger contre eux; mais ensuite, soit qu'ils prissent pour

impossibilité de les forcer à se rendre ce qui n'était que du mépris ou de l'indifférence, soit qu'ils fussent revenus de leur stupeur et repentants de leur inaction passée, ils se mirent à décharger leurs armes du haut de la tour, ce qui excita contre eux l'indignation des Carlistes et de la population. Le peuple, en particulier, demandait à grands cris dans les rues que l'on tirât un châtiment exemplaire des gardes nationaux, à cause de l'insolence que montraient, à l'égard du fils de tant de rois, roi lui-même, ces enfants dégénérés, dans un jour si heureux pour leur ville.

Les portes de l'église furent enfoncées avec une pièce d'artillerie de montagne ; il restait à gravir un escalier étroit et haut ; quelques Carlistes des plus hardis voulaient se risquer à l'escalader ; mais il n'y avait pas lieu d'espérer qu'ils parvinssent à leur but et leur mort paraissait inévitable : on recourut donc à d'autres moyens pour forcer les agresseurs à se rendre. On rassembla promptement des combustibles et d'autres ingrédients, avec une grande quantité de piments que l'on trempa dans de l'essence de thérébentine ; on introduisit le tout au centre de la tour et on y mit le feu. Peu après la fumée parut au sommet du clocher. Les flammes ne tardèrent pas à sortir par les fenêtres inférieures. Alors on entendit les cris de détresse de plusieurs femmes qui s'étaient enfermées avec les gardes nationaux, sans réfléchir aux conséquences que pourrait avoir leur légéreté. Il n'y avait pas longtemps que ces femmes vocifé-

raient du haut de la tour mille insultes et paroles indécentes contre ceux-mêmes dont elles réclamaient maintenant la protection. On apporta aussitôt toutes les échelles que l'on put trouver, et on les plaça ensuite à la partie extérieure de la tour pour recueillir les prisonnières.

Suivant les bonnes lois de la guerre, on ne devait point recevoir ces malheureuses, d'autant plus que les gardes nationaux, loin de se rendre, blessaient encore, du haut du clocher, tous ceux qu'ils pouvaient atteindre. D. José Diaz, originaire de Lerin, entre autres, fut frappé au moment où il passait de l'escalier sur un toit, pour porter secours aux femmes. Lorsque celles-ci descendirent (elles étaient sept ou huit environ), Zumalacarregui se trouvait au pied de l'escalier; il les traita durement, sans considération pour ce qu'elles avaient souffert, et sans égard pour leur jeunesse ni pour la beauté de quelques-unes.

Parmi elles se trouvait la nommée Claudia, épouse du chef des gardes nationaux; cette femme offrait en ce moment, au milieu de la pâle lumière que répandaient les flambeaux et les flammes du vaste édifice en feu, comme une copie animée du portrait de la romaine Lucrèce que nous représente fréquemment le pinceau des artistes; sa blanche poitrine, à demi-découverte, offrait à la vue des curieux une petite blessure qui lui rougissait le sein du sang qui s'en échappait. Ce spectacle fut, certes, on ne peut plus intéressant et pénible pour plusieurs,

comme nous l'avons vu rapporté dans un Mémoire écrit en français. Et combien de nos lecteurs, à la simple lecture de cette courte et romantique, mais véritable anecdote, ne se sentiront pas animés des mêmes sentiments que l'auteur de ce Mémoire? Mais si c'est là vraiment le propre de toute âme noble et généreuse, que l'on se mette dans la position où se trouvait alors Zumalacarregui, et l'on conviendra qu'il devait cacher ses sensations, sous peine de descendre de ce poste où l'éleva, par-dessus tout, la constante inflexibilité de son caractère. Toutes les femmes qui descendaient de la tour n'étaient pas bien accueillies par cette masse de peuple qui était là présente; cette masse précisément qui soutenait les bras armés en faveur de la cause de Charles V. La moindre marque de bonté ou de compassion que Zumalacarregui eût montrée, en faveur des prisonnières, aurait excité l'indignation populaire; celle principalement du sexe féminin de la ville; et qui sait quelles pouvaient en être les conséquences! D'autre côté, disons-le d'une seule fois : qui le général carliste avait-il plus d'intérêt à satisfaire? des gardes nationaux, encore rebelles en ce moment, ou de ses soldats et de ses dévoués, représentés par leurs mères, leurs sœurs, leurs épouses, leurs fils, leurs parents et leurs amis; car il s'en trouvait de toutes ces catégories dans la masse des habitants de Villafranca. En outre, les deux ou trois coups de cravache que Zumalacarregui donna, dans un moment de mauvaise humeur, aux premières femmes qui descendi-

rent de la tour ne pourront jamais entrer en balance avec tant de sang répandu à titre de satisfaction populaire à Madrid, à Barcelone, à Valence, à Saragosse et en beaucoup d'autres lieux. Quelle considération méritaient, d'ailleurs, la plupart d'entre elles, en s'enfermant sans cause moralement honnête ni raisonnable, car elles ne comptaient parmi les gardes nationaux ni père, ni frère, ni mari, ni autres parents. Certes elles ne valaient pas, sauf ce que nous devons à l'humanité, le sang que l'officier Diaz perdit pour les sauver, ni le danger auquel beaucoup d'autres Carlistes s'exposèrent dans le même but.

Il était déjà passé minuit, et le feu de l'incendie allait dévorer tous ceux qui restaient encore vivants dans la tour, lorsqu'ils se rendirent à discrétion.

Le quartier-royal demeura le jour suivant à Villafranca avec toutes les troupes qui l'accompagnaient. Pendant ce temps, un paysan, couvert de sueur et donnant des preuves du plus grand empressement, parvint jusqu'à Zumalacarregui et lui remit en main un message cacheté. Croyant que c'était quelque avis important, relatif aux mouvements des ennemis, pour savoir d'où lui venait ce billet où qui le lui envoyait, le général s'empressa de lire l'adresse ; elle portait : « *Au capitaine de voleurs* Zumalacarregui. » Fixant alors les yeux sur le porteur, il ne put s'empêcher de sourire, malgré son caractère ardent, en le voyant le chapeau à la main, dans l'attitude d'un homme qui attend sa récompense pour un service important. Cette simplicité convainquit le général de

l'ignorance du paysan, et, pour ne pas le tirer de son erreur, il lui jeta une pièce de cinq francs dans le chapeau. — Et la réponse, dit le messager en recevant la récompense? — Je la porterai moi-même, répliqua le général, aussitôt qu'il me sera possible (*a*).

Zumalacarragui, en quittant Villafranca, se dirigea à Caparraso, et remontant la rive gauche de l'Aragon, il parvint à Carcastillo dans l'après-midi même. Cette nuit, le quartier-royal logea non loin de là, dans le vaste monastère de moines Bernardins de la Oliva. Lorsqu'il fit jour, les bataillons qui étaient campés en deux endroits différents, se réunirent et continuèrent leur marche avec plus de précaution que jamais, vu la nature du territoire qu'ils devaient parcourir. Vers deux heures de l'après-midi, S. M., à la tête des troupes, entra dans la ville de Sangüesa où les bataillons se reposèrent un jour pour se rendre ensuite à Lumbier.

Pendant le temps que demanda cette expédition, les Christinos avaient eu lieu de rassembler des forces imposantes; ils s'avançaient à grands pas sur le flanc gauche des Carlistes, en apparence, avec l'intention de leur couper le passage avant qu'ils arrivassent au pays qu'ils occupaient d'habitude. Zumalacarregui, informé du projet des ennemis, marcha rapidement sur Aioz, d'où il courut prendre possession du pont

(*a*) Le message était écrit par l'homme peut-être le moins digne des hautes fonctions du sacerdoce; cet homme s'était lui-même érigé en capitaine des gardes nationaux du petit village de Cadreita, situé près de l'Ebre et à très peu de distance de Villafranca.

de Zubiri, pour s'assurer le passage; ainsi tous les efforts des Christinos furent vains. L'arrière-garde carliste courut d'assez grands dangers le dernier jour, par suite du retard que le quartier-royal mit à sortir d'Aviz; Zumalacarregui adressa, à ce sujet, des reproches sévères publiquement, sur le pont même de Zubiri, aux personnes auxquelles était confiée la direction de ses mouvements.

Le colonel D. Juan-Angel Mancho, dont le zèle et et l'activité se firent tant remarquer, à cette époque, dans le district de Navascuès, se voyant vivement poursuivi par la colonne du général Linarès, se détermina à lui disputer le passage de la fameuse *Foz d'Aspurz;* mais à peine achevait-il de placer convenablement les trois cents compatriotes, dont se composait son bataillon, lorsque l'ennemi se présenta, et l'un des premiers coups de fusils mit fin aux jours de ce second Léonidas, qui cherchait, avec non moins de résolution que le premier, à s'opposer à l'entrée des Christinos dans son pays. La mort prématurée de Mancho priva le roi de l'un de ses plus utiles défenseurs; la vallée de Salazar, du plus vertueux et du plus généreux de ses habitants; et Zumalacarregui, d'un ami et d'un coopérateur excellent. Et si Mancho était nouvellement venu dans les rangs carlistes, son activité et son génie, joints à son ardeur pour la gloire, faisaient assez connaître ce qu'on pourrait en attendre un jour.

La renommée qui répandait partout la nouvelle de l'arrivée de Charles V, en Navarre, et des triom

phes obtenus par ses armes sous la conduite de Zumalacarregui, conduisit sous les drapeaux carlistes beaucoup d'officiers que l'usurpation avait expulsés des rangs de l'armée, durant les deux années précédentes, comme soupçonnés d'adhérer à la cause du légitime souverain. L'ardeur belliqueuse de ces jeunes gens était si grande que plusieurs d'entre eux errèrent longtemps sur le vaste Océan pour venir en Navarre, et que beaucoup supportèrent la prison et de mauvais traitements à l'étranger.

Les troupes que commandait Zumalacarregui possédaient toutes les qualités nécessaires à une milice parfaite. Elles surpassaient pour la discipline les armées les mieux organisées de l'Europe; mais à mesure que la force numérique s'accroissait, on sentait le besoin de quelques officiers des corps scientifiques, afin de former des armes auxiliaires. Zumalacarregui n'en comptait encore aucun dans son armée quand D. Vicente Reina se présenta. Ce jeune officier, élève de l'école d'artillerie espagnole, avait acquis la vaste instruction exigée pour l'arme à laquelle il appartenait; il possédait en outre un de ces génies qui ne trouvent de calme que lorsqu'ils sont occupés à mettre en pratique toutes les théories qu'ils ont apprises. Le caractère de Reina était celui d'un véritable observateur qui ne se repose jamais sans être arrivé complètement au but qu'il se propose.

A l'arrivée de cet officier, l'armée carliste n'avait que trois pièces de montagne que l'on portait sur

le dos, à cause de leur légèreté et de leur petit calibre. Deux de ces pièces avaient appartenu à la division d'O'Doyle et la troisième avait été prise dans la fabrique royale d'Orbayceta. Il y avait en outre une quantité de boulets et de projectiles, produits de cette même fabrique, trouvés lors de sa capitulation, et dont ni l'un ni l'autre des deux partis ne s'était alors occupé, mais que Zumalacarregui avait fait conduire depuis quelques jours avec tout le secret possible, dans quelques-uns des lieux les plus impraticables des bois voisins, afin de les soustraire aux recherches des Christinos. Ce ne fut qu'après l'opération terminée que les généraux ennemis s'aperçurent de la faute qu'ils avaient commise en ne les ayant pas fait transporter à Pampelune où en quelque autre lieu de sûreté; ce qu'ils auraient pu facilement, durant les sept ou huit mois précédents que ces projectiles étaient restés à la valonté de quiconque eût voulu s'en emparer. La principale cause de cette indifférence venait de ce qu'on les regardait comme inutiles en des mains qui ne possédaient aucun moyen de pouvoir s'en servir. Cependant ce qui se passa plus tard doit convaincre de la nécessité d'adopter pendant la guerre toute précaution si petite, si absurde qu'elle paraisse en raison de l'impuissance et de la faiblesse de l'ennemi.

Reina fit la reconnaissance de ces dépôts; il résulta de ses informations qu'il y avait 950 grenades de sept pouces; 315 bombes de quatorze; 124 balles à canon de douze et 11,000 de dix-huit. La plupart des der-

nières étaient encore dans la fabrique vu, l'énormité de leur nombre et la difficulté qu'il y avait à les transporter. Il était évident que plusieurs des forts occupés par les Christinos ne pourraient se soutenir dans le cas ou les Carlistes sauraient tirer parti des grenades qu'ils possédaient ; Zumalacarregui ordonna donc à Reina de fondre deux obusiers. Cet actif officier, secondé par un autre Navarrais nommé D. Martin-José Balda, professeur de chimie, fit une réquisition dans les villages des alentours, et prit tout ce qu'il put trouver de cuivre, tels que braseros, casseros, bassinoires, mortiers, chocolatières, etc.; mais comme il lui était difficile de réunir assez de matière, on fit fondre les trois canons de montagne.

Le nouveau fondeur s'installa dans une forge située dans l'un des bois voisins du village de Labayen; comme au manque de ferrements et de beaucoup d'autres choses il joignait le peu d'expérience de l'art, ce ne fut qu'à force d'essais et de constance qu'il parvint à faire un ouvrage, il est vrai d'un extérieur informe, mais dont on crut pouvoir tirer le parti qu'on attendait.

Ce que nous venons de dire fera connaître l'origine de l'artillerie carliste, et il sera facile de comparer la différence énorme qu'il y avait entre les éléments matériels qui constituaient les forces des deux armées; car les Christinos possédaient toutes les forteresses de la nation, et sans sortir de la Navarre, ils avaient, dans la seule place de Pampelune, de nombreuses pièces d'artillerie au re-

but, dont la moindre et la plus dédaignée eût suffi au pouvoir des Carlistes, pour troubler le sommeil de la plupart des gouverneurs des forts et des garnisons christines.

Quand les Carlistes se crurent possesseurs d'une pièce capable de lancer des grenades, ils pensèrent à chercher le moyen de tirer des boulets. Zumalacarregui savait qu'il y avait en Biscaye un canon de fer, découvert depuis peu dans le sable, sur les bords de la mer; il envoya pour le faire examiner, et lorsqu'on l'eut informé que c'était une pièce de douze, il donna l'ordre de le conduire aussitôt en Navarre. On construisit pour cela un train grossier, mais qui servit on ne peut mieux. Le canon fut monté et tiré plutôt que roulé, par six paires de bœufs; on parvint ainsi, à force de gravir des montagnes et de traverser des ravins, à le transporter jusqu'à la sierra d'Urbasa dans l'épaisseur de laquelle on l'ensevelit alors.

Le transport de cette masse, du rivage de la mer Cantabrique à la sierra, toutes les routes étant occupées par les garnisons christines et parcourues d'un bout à l'autre par leurs colonnes, toujours supérieures aux Carlistes, est une opération non moins admirable, à coup sûr, aux yeux des militaires impartiaux et qui connaissent un peu la topographie du pays, que d'autres opérations semblables vantées récemment.

Toujours ingénieux pour appliquer les noms aux choses, le soldat, en voyant le monstrueux canon couvert de mousse et de rouille, lui donna le nom

d'*Abuelo* (grand-père). La nouvelle de l'acquisition des Carlistes se répandit bientôt par tout le pays, et la difficulté même qu'on avait éprouvée dans le transport lui donnait la plus grande importance aux yeux du peuple, toujours disposé à juger plutôt d'après l'apparence que d'après la réalité. Les gouverneurs christinos eux-mêmes, rêvant à ce nouvel ennemi, calculèrent la résistance de leurs murailles et ne furent pas sans crainte.



CHAPITRE VII.

Rodil est nommé par le Gouvernement successeur du général Mina. — Son arrivée en Navarre. — Grande confiance des deux partis dans leurs chefs respectifs. — Origine du commandement de Mina. — Caractère et qualités de Cordova. — Rivalités dans le camp christino. — Dispositions qui précédèrent la bataille de Mendaza. — Récit de cette bataille. — Quel était le but de Zumalacarregui en la livrant. — Action d'Arquijas. — Retraite des Christinos. — Mésintelligence entre Oráa et Cordova. — Mesures adoptées par Mina pour intercepter toutes communications entre les Carlistes et la France. — Zumalacarregui se rend en Guipuzcoa. — Quel était son but. — Combat d'Ormaiztegui. — Retraite des Christinos. — Audace du commandant Cordeu. — Prouesse de D. Manuel Lucus. — Formation de trois nouveaux bataillons carlistes. — Lorenzo reprend le commandement de sa division. — Action d'Orbiso. — Second combat d'Arquijas. — Retraite des Christinos. — Le quartier-royal s'établit à Zuñiga. — Ocaña est battu par Sagastibelza ; il s'enferme à Ciga. — Zumalacarregui se rend dans le Baztan. — Les Christinos marchent au secours d'Ocaña. — Zumalacarregui attaque la garnison de Los Arcos. — Stratagème qu'il emploie pour se rendre maître de la place. — Conduite des Carlistes avec les malades et les blessés christinos qui se trouvent dans le fort. — Cruautés de Mina. — Excellent état des troupes biscayennes. — Opérations du général Eraso. — Incendie de Luyando par le général Espartero. — Guerre du Baztan. — Action entre Mendigorria et Larraga. — Mouvements de Zumalacarregui et d'Oraa. — Action engagée à Elzaburu. — Combat de Donamaria. — Déroute de Mina. — Le fort d'Echarri-Aranaz est attaqué ; il se rend. — Attaque du fort d'Olazagoitia. — Les Christinos viennent au secours de la place et retirent la garnison. — Atrocité de Mina dans le Baztan. — Incendie de Lecaroz. — Charandaja. — Création de l'escadron des officiers de la légitimité.

Le gouvernement christino, ému des pertes que son armée avait éprouvées durant les quatre mois que Rodil fut à sa tête, se détermina à le remplacer immédiatement. Mais ses premières capacités militaires ayant déjà rempli les fonctions de général en

chef, sans aucun résultat favorable, les ministres comprirent, avant de donner un nouvel antagoniste à Zumalacarregui, la nécessité qu'il y avait à ce que leur choix tombât sur un homme doté de qualités extraordinaires. Cette détermination les mit dans un grand embarras, mais dont ils sortirent complètement en fixant la vue sur un illustre proscrit; ils se flattèrent même d'assurer la victoire par leur choix. Celui qui leur inspirait une telle confiance était le célèbre D. Francisco Espoz y Mina.

Ce général, dont l'histoire militaire est assez connue, résidait depuis plus de trois ans à Cambo, petit village de France, peu éloigné de l'Espagne. Donnant ses soins au rétablissement de sa santé déjà très-altérée, il observait en même temps, du fond de cette retraite, la lutte acharnée et sanglante qui avait lieu presque sous ses yeux; et se montrait, en apparence, aussi satisfait des triomphes des Carlistes que peu sensible aux revers des Christinos, jusqu'à l'instant où il fut appelé au commandement en chef.

Il faut dire que si le général D. Francisco Espoz y Mina laissa percer dans sa conduite, depuis 1814, des marques assez évidentes de ses véritables tendances politiques, il y eut néanmoins des moments où son ambition, nous le croyons, le tentait fortement de se ranger parmi les Carlistes. La guerre commencée en Navarre en 1833 n'avait été proclamée qu'au nom du droit de succession, sans qu'on y eût mêlé la question des principes politiques. Pour

quelle raison donc, exclu de l'amnistie accordée par S. M. la reine veuve, Mina ne pouvait-il flotter entre l'indifférence et le ressentiment avant de se déclarer pour l'un ou l'autre droit? il est vrai que l'ancien parti constitutionnel, auquel il appartenait, formait la majorité de celui de l'Infante Doña Isabelle; mais cette considération trouvait un contre-poids dans l'immense influence qu'avaient dans le gouvernement les généraux Llauder et Quesada (*a*), apostats de la grande fraction royaliste, qui crurent justifier leur conduite en n'exceptant de l'amnistie que quelques personnes, au nombre desquelles Mina se trouvait en première ligne. Le fait suivant appuiera notre opinion.

Jean-Baptiste Lamarque, originaire de l'un des villages situés dans les Pyrénées françaises, s'étant marié avec une Espagnole d'Orbayceta, fixa sa résidence en cet endroit peu de temps avant le commencement de la guerre. Accusé de continuer durant la lutte, ses relations intimes avec les Christinos, il fut arrêté et conduit ensuite à Zumalacarregui. Grand admirateur de toutes les personnes qu'on lui

(*a*) Lorsque Mina fit une tentative révolutionnaire sur la frontière de Navarre, en 1830, Llauder commandait les troupes qui l'attaquèrent et le repoussèrent du territoire espagnol. Quesada, quelques jours avant de quitter le commandement de l'armée, disait, du ton le plus ironique, à ses amis les généraux Moscoso et Montès, personnages très-influents dans le Gouvernement de Madrid : « Si vous vous déterminez à envoyer le pasteur Jauregui en Guipuzcoa, n'oubliez pas d'envoyer aussi Mina en Navarre; de cette manière la partie sera complète. »

citait pour leur esprit ou leur résolution, Zumalacarregui, en voyant devant lui Lamarque, qui était âgé d'environ quarante-huit ans et de très-petite taille, se mit à examiner avec la plus grande attention la physionomie de ce même homme qui eut au milieu de la rude guerre de l'Espagne contre Napoléon, la hardiesse de pénétrer, seul, au cœur de l'empire ; d'arracher des mains de sa vigilante police la famille du général Espoz y Mina qui était captive, et de la conduire saine et sauve dans son pays. Le souvenir d'une telle audace inspirait en ce moment à Zumalacarregui l'idée de la mettre en jeu au profit de la cause carliste.

Comme tout le crime de Lamarque, d'après son aveu même, ne consistait que dans les visites qu'il faisait quelquefois à Mina dans sa retraite de Cambo, au lieu d'employer avec le prisonnier la sévérité du juge, le général carliste l'accueillit avec la plus grande affabilité. Se voyant ainsi traité au moment où il redoutait le plus un rigoureux châtiment, Lamarque ne trouvait pas assez d'expressions pour témoigner sa reconnaissance. Dès le premier jour où on le lui avait présenté, Zumalacarregui l'avait laissé en pleine liberté ; à la seconde entrevue, il lui proposa de se charger d'introduire de la poudre et quelques autres objets de France. Lamarque accepta la commission, et l'exactitude qu'il mit à s'en acquitter convainquit Zumalacarregui que cet homme le servait de bonne foi ; sa confiance s'en accrut naturellement et il se proposa alors de sonder par

Lamarque les intentions de Mina, relativement à la cause carliste. Le peu de distance qu'il y avait entre Orbayceta et Cambo, et la mission même qu'il remplissait, facilitaient à Lamarque les moyens de voir Espoz. On échangea de part et d'autre des marques de politesse et d'attention. Mina, encore proscrit, ne laissa pas de faire quelques questions que l'on pouvait regarder comme autant d'avances. Si cela n'eut pas de suite, on doit l'attribuer aux espérances que lui donnaient en même temps ses amis les révolutionnaires ou les progressistes d'Espagne, qui lui assuraient à chaque instant que le parti christino recourrait à lui comme au seul homme capable de soutenir sa cause(*a*).

A peine la nomination d'Espoz y Mina fut-elle rendue publique, que Rodil céda le commandement à son lieutenant et se retira du camp. Ceux qui le connaissent le mieux ont assuré que son naturel

(*a*) Après sa nomination, Mina se rendit à Pampelune; Lamarque continuait encore de servir la cause carliste. Cependant il ne tarda pas à être accusé de nouveau d'infidélité : on disait qu'il entrait à Pampelune. Zumalacarregui ne voulait pas le croire; car, d'autre côté, Lamarque faisait bien son service ; mais un fait vint prouver la réalité de l'accusation. Un jour, quelques invalides carlistes, logés dans la fabrique d'Orbayceta, non loin de la maison occupée par la famille de Lamarque, furent attaqués à l'improviste par une bande d'hommes qui paraissaient venir du côté de la France ; les vétérans prirent leurs armes, ripostèrent et mirent en fuite leurs agresseurs. Deux cadavres furent trouvés ensuite sur le champ du combat, et l'un d'eux était celui de Lamarque.

amour-propre dut beaucoup souffrir en cette circonstance et que sa peine surpassa celle de ses prédécesseurs. Toutefois, rien de plus juste, puisqu'avec un accroissement si considérable de forces et tous les autres éléments nécessaires, loin d'avoir fait quoi que ce soit d'utile à la cause qu'il défendait, l'armée qui était sous ses ordres avait souffert des maux qu'elle n'avait point eu à supporter sous Valdès ni sous Quesada. Accoutumé à faire la guerre aux insurgés d'Amérique, Rodil montra la même rigueur envers le peuple basco-navarrais, soit habitude contractée, soit qu'il eût cru forcer ainsi ces derniers à la soumission. Si nous citons l'activité de Rodil comme sa qualité essentielle, nous devons dire aussi, qu'à l'époque dont nous parlons, elle lui fut souvent nuisible; car, comme on l'a déjà vu, il ne résulta de tant de mouvements que d'immenses fatigues pour ses troupes. Les pertes considérables éprouvées par l'armée christine durant son commandement s'accrurent encore par la mort de ceux qui furent attaqués du choléra dont la Navarre fut affligée à cette époque, bien que cette maladie eut des effets beaucoup plus terribles pour le paysan que pour les troupes. Il est à remarquer aussi que, dès l'instant où il se persuada que sa réputation allait décroître dans cette guerre, Rodil abandonna à ses subalternes le soin du maintien de la discipline; aussi, sur les derniers jours de son commandement, on doutait que l'armée christine dépendît d'un seul homme, et, avec beaucoup de raison que cet homme

fût précisément le même général qui s'était montré aussi ardent qu'exact dans l'exercice d'autres charges importantes.

Lorsque Mina reçut, à Cambo, la nouvelle officielle de sa nomination de général en chef, l'état de sa santé était tel qu'il gardait constamment le lit; cependant, les instances de ses amis furent si efficaces et l'encens de ses adulateurs fut si abondant, qu'ils le décidèrent, même avant son rétablissement, à se transporter à Pampelune. En apprenant son entrée dans cette capitale, le parti constitutionnel en masse, plein d'une extrême et d'une aveugle confiance en son chef, prodigua les plus grands éloges au gouvernement qui l'avait appelé et le félicita de même que si la guerre fût déjà terminée.

Comme les mêmes lieux et les mêmes montagnes qui servaient aux Carlistes de point d'appui furent, à une autre époque, le premier et le principal théâtre des prouesses de Mina, ses ardents partisans se coiffèrent de l'idée que la seule présence de ce vieux guerrier, dans ces contrées, suffirait pour détruire le grand prestige dont jouissait alors Zumalacarregui. Un journal de Saragosse s'efforça de démontrer la solidité de cette opinion, dans un article qui avait pour titre : « l'Homme de la *Montagne* et l'homme de la *Patrie*. Cette dernière dénomination concernait Mina; la première désignait Zumalacarregui. Après l'examen des vertus et des qualités éminentes que son imagination passionnée lui fit découvrir dans l'un des deux chefs, l'écrivain aragonais fit pencher

la balance du côté de celui qu'il se plaisait à nommer l'Homme de la *Patrie*. Du reste, toute la presse constitutionnelle mettait la plus grande ardeur à répandre dans le public l'espérance de voir la guerre se terminer bientôt.

Les Carlistes en apprenant la prochaine arrivée de Mina, en entendant l'hymne de victoire que leurs adversaires entonnaient déjà, se montrèrent dignes de leur général en répondant à la morgue par la morgue; non moins aveugles et non moins passionnés que leurs antagonistes, ils prouvaient par leurs raisonnements qu'ils n'avaient pas moins de confiance. La venue de Mina en Navarre et la lutte de réputation à réputation excita entre les partis un intérêt si général qu'on pouvait le comparer à celui qu'excita entre les Grecs et les Troyens le combat d'Achille et d'Hector.

Mais le Mina de cette époque n'était point, pour les habitants de la Navarre, le même Mina qui les commandait vingt-deux ans auparavant; car, depuis qu'il avait cherché à s'emparer par trahison de la citadelle de Pampelune, en 1814 (attentat que fit échouer la loyauté des troupes), tous les liens qui unissaient ce général à son pays s'étaient rompus pour toujours. L'expérience le démontra d'une manière évidente, quand les événements politiques de 1820 le ramenèrent en Espagne et l'élévèrent au premier poste militaire de Navarre: le froid accueil que le peuple lui fit alors ne fut que le prélude des graves dissensions qui éclatèrent l'année suivante,

et pour lesquelles le gouvernement constitutionnel se vit forcé de lui retirer le commandement. Si après cette époque quelques personnes impartiales lui conservèrent leur affection, ce ne fût que par égard pour son mérite passé; mais la tentative ridicule que ce général essaya en 1830 acheva de convaincre tout le monde qu'il n'y avait en lui ni la prudence ni le patriotisme qu'on lui supposait. A ces dispositions si peu favorables qui prévalaient dans l'esprit public du pays que Mina venait subjuger, se joignaient des inconvénients d'une autre nature. Les opinions politiques des Vasco-Navarrais étaient trop prononcées pour qu'aucun prestige pût les faire changer; d'autre côté, Mina ne pouvait non plus, quant aux qualités physiques et intellectuelles, rivaliser en aucune manière avec Zumalacarregui. Sa mauvaise santé et son âge avancé ne lui permettaient point d'assister personnellement à la guerre comme le général carliste, et Mina n'était point d'ailleurs une de ces intelligences supérieures capables de diriger les opérations militaires du fond d'un cabinet.

De toutes les qualités que l'on remarqua jadis dans Espoz, la seule qu'il conservât intègre en revenant dans son pays, après tant d'années, fut une cruauté froide et systématique. Ni la vieillesse, ni le mariage qu'il avait contracté avec une dame très-estimable, dit-on, ni les relations qu'il dut avoir avec tant de personnes en France et en Angleterre, n'avaient pu disposer son âme à la sensibilité.

Quoique notre but ne soit pas de tracer ici le por-

trait du général Mina , nous en donnerons une esquisse suffisante en attirant l'attention sur les motifs qui purent l'engager à accepter le commandement qui lui était offert. Quel est l'homme qui, sans se trouver dominé par les passions les plus blâmables, dans un état habituel d'infirmité, avec l'exemple et l'expérience des choses de la guerre, eût accepté ce commandement? Peut-être était-ce par le désir qu'il nourrissait de ruiner, de fond en comble, les lieux auxquels il devait sa célébrité; de dévaster ces champs qu'il devait tant aimer, ces champs qu'il avait jadis cultivés de ses propres mains, et qui servirent depuis de théâtre à sa gloire; peut-être voulait-il exterminer jusqu'au dernier descendant de ses soldats pour les récompenser d'avoir contribué à ceindre son front de lauriers.

Nous serions des premiers à disculper Mina s'il s'était trouvé dans la même position que Valdès, que Saarsfield, Rodil ou Oraa; nous le disculperions encore, ou du moins nous ne l'accuserions pas avec cette véhémence, s'il s'était contenté d'un commandement quelconque, hors de la province qui le vit naître; il se peut même que nous eussions fait son éloge, si, malade comme il l'était alors, il n'eût accepté le commandement que dans le but d'employer l'influence de sa position à soumettre les habitants de la Navarre par des moyens justes et humains; mais, loin de nourrir une telle pensée, il s'appliqua dès le principe à mettre en pratique une rigueur infiniment plus grande que celle que déployèrent ses

prédécesseurs. La conduite de Mina fut tout-à-fait contraire à celle du général Jauregui; celui-ci, tout en combattant constamment pour la cause du parti christino, tout en la servant fidèlement, épargna autant qu'il le put, les maux de la guerre au Guipuzcoa, pays de sa naissance.

La première mesure qu'adopta Mina à son entrée à Pampelune fut d'adresser à toutes les municipalités une circulaire dans laquelle il leur donnait divers ordres, la plupart inexécutables. Maître de la capitale de Navarre, des principales places de cette province et d'une armée considérable, Espoz ne douta point un seul instant que ses ordres ne fussent suivis avec la même exactitude que pendant la guerre de l'indépendance ; mais peu après, comme on lui faisait voir le contraire, plein de courroux et de rage, il écrivit aux chefs des colonnes d'opérations d'arrêter quelques alcaldes et de les conduire à Pampelune.

Lorsque ceux-ci furent en son pouvoir, il leur demanda pour quelle raison ils ne l'avaient point informé du mouvement des Carlistes ni du lieu de leur retraite, et pourquoi ils leur avaient, malgré sa circulaire, envoyé des rations. Les alcaldes répondirent que les Carlistes avaient intercepté tous les passages avec leurs compagnies volantes, et que les hommes qu'ils avaient voulu envoyer à Pampelune avec des informations, ou n'avaient pu traverser la ligne, ou s'en étaient défendus par la crainte. Quant aux rations, ils dirent qu'on les leur avait enlevées

par la violence. Cette excuse, quoique raisonnable, ne suffit pas pour arrêter Mina qui avait pris d'avance la résolution de verser leur sang, pour terroriser les membres des autres municipalités.

Quoique l'hiver fût venu et que Mina ne jouît pas à Pampelune d'une meilleure santé qu'à Cambo, ses amis le décidèrent à faire une sortie : il quitta la capitale et se dirigea sur Puente-la-Reina, passa la nuit dans cette ville et se rendit le lendemain au village de Mañeru. Pendant ce court voyage de quatre lieues, qu'il fit avec tant de peine et dans le but unique de se faire voir aux populations, le général christino n'entendit aucun de ces *vivat* ni de ces *bravos* ardents qui retentissaient dans ces mêmes sites et par ces chemins qu'il parcourut souvent comme en triomphe (*a*). L'indifférence avec laquelle le reçurent les habitants des villages qu'il visita, formait un tel contraste avec ce qui avait eu lieu précédemment, que Mina sentit son mal s'en accroître et désira s'en retourner immédiatement à Pampelune, non sans emporter dans son cœur le plus grand ressentiment pour la froideur que le pays lui montra.

L'une des divisions de l'armée christine était alors commandée par le général D. Luis-Fernandez de Cordova sur lequel devait retomber, comme sur le plus ancien, le commandement de toutes les forces

(*a*) Pendant la plus grande partie de la guerre contre Napoléon, Mina avait son quartier-général dans ces mêmes parages qu'il visitait depuis, et, chaque fois qu'il paraissait à la vue des habitants, il était salué par mille *vivat*.

christines de Navarre, dans le cas de leur réunion pour livrer un combat, à moins que Mina lui-même ne fût présent. Jeune, présomptueux et ne manquant point de talent, Cordova avait encore l'avantage de posséder les manières distinguées de la haute société; quoiqu'il n'eût rendu ni grands ni brillants services, il était parvenu, dans l'espace de dix ans seulement, aux emplois les plus éminents de la diplomatie et de la carrière militaire, et cela dans un temps de paix non interrompue. Nous regrettons d'avoir à dire que Cordova devait en partie son élévation à la bonté du même prince contre les droits duquel il s'était armé.

Les autres généraux et chefs qui servaient avec lui dans l'armée christine de Navarre, la plupart blanchis par les fatigues des campagnes qu'ils avaient faites contre Napoléon ou, depuis, dans le nouveau monde, le regardaient avec une forte antipathie à cause de la rapidité de son élévation; quelques-uns même manifestèrent un grand mécontentement de l'avoir pour chef; mais Cordova joignait à beaucoup d'audace le caractère nécessaire pour occuper, en dépit de tels rivaux, le poste où l'avait placé la fortune.

Tandis que la rivalité commençait à introduire la désunion dans le camp christino, bien qu'il ignorât ce qui se passait, Zumalacarregui, jugeant les forces ennemies moins nombreuses qu'en d'autres circonstances, considéra ce moment comme le plus favorable pour engager une action générale. Il rassembla, à cet effet, onze bataillons et quatre escadrons dans la vallée de Berrueza, où il résolut d'attendre les di-

visions de Cordova et d'Oraa qui étaient ensemble à Los Arcos. Après avoir choisi le terrain, il informa les troupes de son projet de combat, par une proclamation revêtue de l'approbation royale, qui fut lue en présence des bataillons et des escadrons, dans les positions mêmes qu'ils occupaient; mais comme trois jours après, l'ennemi ne s'était pas présenté, Zumalacarregui, auquel son système invariable ne permettait jamais d'attendre plus longtemps, quitta la Berrueza et se dirigea vers la haute montagne. Malgré ce mouvement, les Christinos ne sortirent pas encore de Los Arcos. Ne pouvant entreprendre aucune opération avantageuse, et attirer en même temps Cordova et Oraa, au lieu où il se proposait de les combattre, le général carliste se vit forcé de rétrocéder à la Berrueza, et il reprit les positions qu'il venait de quitter. Cordova, naturellement pénétrant, paraît avoir compris aussi le but de Zumalacarregui, et, voyant qu'il s'agissait d'un défi, il se prépara à l'accepter en se faisant incorporer la division de la Ribera, que commandait le général Lopez; l'arrivée de cette colonne porta le total de ses forces à dix-sept bataillons, six escadrons et quelques pièces d'artillerie.

Zumalacarregui avait choisi pour champ de bataille l'espace qui sépare les villages d'Asarta et de Mendasa. Ce terrain, accessible aux trois armes, ne s'étend à guère plus d'un quart de lieue, du levant au couchant; il est fermé par deux montagnes, ou cordillières, qui s'élèvent à pic sur chacun de ses

flancs; cette position est excellente sous tous les aspects; mais pour en tirer tous les avantages qu'elle offre, il était nécessaire d'avoir au moins quinze bataillons, et les Carlistes n'en comptaient pas plus de douze en cet endroit. Zumalacarregui en plaça quatre sur la pente et les replis du rocher de Mendaza qui domine la plaine; quatre autres, dont trois navarrais et un guipuzcoan, comme les précédents, sur l'angle saillant que forme la base du rocher d'Asarta ou de Nazar, sur le lieu même où il avait établi son aile droite, lors de l'action du 29 décembre 1833; c'est sur ces deux points que s'appuyaient les ailes de sa ligne. Les Alavais, dont se composaient les trois autres bataillons, et toute la cavalerie, au nombre de cinq cents lances, formaient exclusivement le centre; cette division de la bataille était confiée au brigadier D. Bruno Villarreal. Le général D. Francisco Iturralde commandait la gauche, qui était appuyée sur le rocher de Mendaza, et Zumalacarregui en personne se trouvait à la droite. Le principal but de cette distribution des onze bataillons carlistes était d'attirer les Christinos jusqu'au centre de la ligne; ceux-ci engageant le combat sur ce point, comme la partie la plus faible, les deux ailes devaient s'avancer en même temps sur les flancs et prendre l'offensive. Les Christinos pouvaient facilement prévoir le mouvement que la droite devait exécuter; mais on ne pensait pas qu'il pût en être de même relativement à la gauche; car les troupes dont elle était formée pouvaient rester cachées, sans le

moindre danger, jusqu'au moment opportun pour donner l'attaque. Ce plan était l'œuvre du plus mûr examen ; cependant il n'eut point de résultat favorable ; nous allons voir comment.

Le 12 décembre, de très-bonne heure, les troupes carlistes allèrent occuper les positions dont nous avons parlé ; mais il était passé onze heures lorsque les Christinos commencèrent à entrer dans la vallée de Berrueza, par la gorge de San-Gregorio. A mesure que leurs bataillons s'avançaient en rase campagne, ils formaient les colonnes et marchaient ensuite vers leurs adversaires. Toutes les têtes de colonne avaient déjà pris la direction qui convenait le mieux aux projets de Zumalacarregui, ce qui prouve que les généraux christinos ne connaissaient pas encore le terme de la ligne et par conséquent le lieu où se cachait la gauche des Carlistes. Le général Iturralde commit en ce moment une faute très-grave, en présentant à la vue des Christinos ses quatre bataillons qui étaient cachés par les accidents du terrain. Oraa qui venait à l'avant-garde apprit, par cette démarche prématurée, le véritable but de Zumalacarregui ; il abandonna aussitôt la direction qu'il avait prise vers le centre, se replia sur la droite, dépassa de beaucoup la gauche des Carlistes, gravit les penchants qui servent de base au rocher de Mendaza, déploya ses bataillons et attaqua diagonalement le flanc d'Iturralde. Ce général avait parfaitement vu tout le mouvement de son adversaire ; mais ne pouvant rien faire pour l'éviter sans empirer sa

situation il se vit forcé d'attendre ce combat quoique avec désavantage puisque la position des Carlistes était dominée par celle d'Oraa.

Cependant les divisions de Cordova et de Lopez suivirent le mouvement de l'avant-garde; et lorsque celle-ci eut formé la ligne, elles se placèrent sur sa gauche. Zumalacarregui comprit à l'instant que s'il demeurait inactif, dans la position qu'il occupait, son centre et sa droite resteraient hors de combat. Forcé donc de prendre l'offensive pour soutenir les bataillons d'Iturralde, il descendit en plaine et s'approcha de la ligne christine au moyen d'une conversion avec le centre. Attaquer un ennemi supérieur en nombre, dans une position avantageuse, c'était déjà un grand obstacle pour que les Carlistes pussent remporter la victoire; et quoiqu'il y eût plus d'espace qu'il n'en faillait pour exécuter facilement la conversion, quelques collines et sinuosités retardèrent l'évolution des bataillons du centre, en sorte qu'il y eût assez de confusion au moment où ces bataillons se déployèrent en bataille simultanément avec ceux de la droite. Les Carlistes attaquèrent néanmoins avec une telle impétuosité qu'ils contraignirent les Christinos à se replier sur leur seconde ligne: nous supposons que ce fut en ce moment que Cordova donna l'ordre à Oraa d'effectuer sa retraite; mais celui-ci refusa d'obéir, la preuve en résulte d'un message intercepté, adressé par Oraa au gouvernement christino. Les efforts que firent alors les Carlistes pour déloger l'ennemi n'eurent d'autre

résultat que la perte de plusieurs de leurs vaillants soldats. La cavalerie elle-même ne put rien, malgré son enthousiasme et son intrépidité. Voyant le combat se prolonger et les feux des Carlistes s'affaiblir, les Christinos avancèrent leurs pièces, descendirent peu après de leur position et chargèrent avec vigueur. Heureusement, la nuit approchait déjà; sans cette circonstance, beaucoup de Carlistes eussent été faits prisonniers, Zumalacarregui lui-même faillit périr ; car il tomba avec son cheval en sautant un fossé ; mais il parvint, grâce à l'obscurité, jusqu'au lieu où se trouvait le 10me bataillon de Navarre, le seul qui n'eût point pris part à l'action et qui se maintînt en réserve.

Le combat de Mendaza et Asarta dura cinq heures environ, pendant lesquelles les Carlistes perdirent près de quatre cents hommes, dont quatre-vingt-quatre restèrent sur le champ de bataille. Là, périrent l'officier Arano, intrépide partisan; le jeune français Barres, porte-drapeau, frère de deux autres officiers; le capitaine de cavalerie Garcia de Lodosa et d'autres qui n'étaient pas sans valeur pour l'armée carliste. D. Joaquin-Julian de Alza, commandant du 1er bataillon de Guipuzcoa, reçut une blessure grave d'une balle de fusil; bref, les pertes des Carlistes surpassèrent celles qu'ils avaient éprouvées jusque-là dans tous les autres combats où ils avaient été commandés par Zumalacarregui. L'expérience que nous avons de cette guerre nous fait croire que celles des Christinos furent plus considérables; toutefois, à en

juger par l'état des choses, le combat fut très-désavantageux aux Carlistes, accoutumés à sortir de tous les engagements avec des pertes très-faibles; s'il n'en eût point été toujours ainsi, qu'eût-ce été de l'armée vasco-navarraise. Où étaient d'ailleurs les moyens de la remplacer, en comparaison de ceux de l'ennemi?

Quelques-uns s'étonnèrent alors, pensant que la prudence et la sagacité de Zumalacarregui l'avaient abandonné en cette occasion, puisqu'il n'avait pas craint d'accepter une bataille rangée avec un adversaire si supérieur en nombre et en instruction. Le site choisi pour le combat ne leur parut pas non plus convenable; non qu'il ne fût des meilleurs, mais parce qu'il était, comme on a coutume de dire, de mauvais augure, pour avoir été toujours fatal à ceux qui l'avaient défendu dans les rencontres précédentes. Les hommes dont nous parlons s'étonnaient, cette fois, de la détermination du général carliste, d'ordinaire prudent et habile dans le choix de positions étroites ou coupées (*a*), d'où, comme Datame contre les Perses (*b*), il décimait les bataillons christinos sans perdre beaucoup des siens; mais

(*a*) Ainsi le pensait Oraa, et il le disait dans un message officiel adressé à Mina qui lui avait demandé s'il savait quels étaient les projets de Zumalacarregui.

(*b*) . . . Ut inferior copiis, ita superior omnibus præliis discedebat : quòd nunquam manum consereret, nisi quum adversarios locorum angustiis clausisset; quod perito regionum, callidèque cogitanti sæpè accidebat. CORNELIUS NEPOS, *Vita de Datames*.

cela venait de leur ignorance et de ce qu'ils ne pénétraient point ses projets. La plupart des forces christines étant employées à soutenir les garnisons établies et à maintenir les communications ouvertes, les dix-sept bataillons, qu'avait réunis Cordova, formaient le nerf de la guerre. Si ce corps eût été battu, aucun obstacle ne s'offrait plus aux desseins de Zumalacarregui. Le général Oraa nous a révélé, par le message dont nous avons fait mention, que la prétention du chef carliste à la victoire n'était point une pure illusion; en effet, malgré l'énorme faute que commit Iturralde, malgré les avantages avec lesquels les Christinos engagèrent l'action, il y eut un moment où Cordova céda la victoire aux Carlistes. Peut-on conclure autre chose de l'ordre envoyé á Oraa de se retirer? Sans doute ce genéral commit une des fautes les plus graves en désobéissant; mais, d'autre côté, il faut avouer aussi qu'il comprenait mieux le véritable état des choses et les intérêts qui étaient engagés dans ce combat. De plus, la retraite s'opérant, quels qu'eussent été l'ordre et l'habileté avec lesquels on l'eût effectuée, les Christinos auraient pu difficilement arrêter la résolution et l'impétuosité qui caractérisaient les Carlistes en pareilles circonstances. La sortie même de la vallée de Berrueza offrait de graves dangers, soit dans la direction d'Estella, soit dans celle de Los Arcos; car il fallait passer un défilé, et le temps qu'on y eût employé pouvait être cause d'une déroute complète.

Si la victoire eût été fidèle aux Carlistes dans les

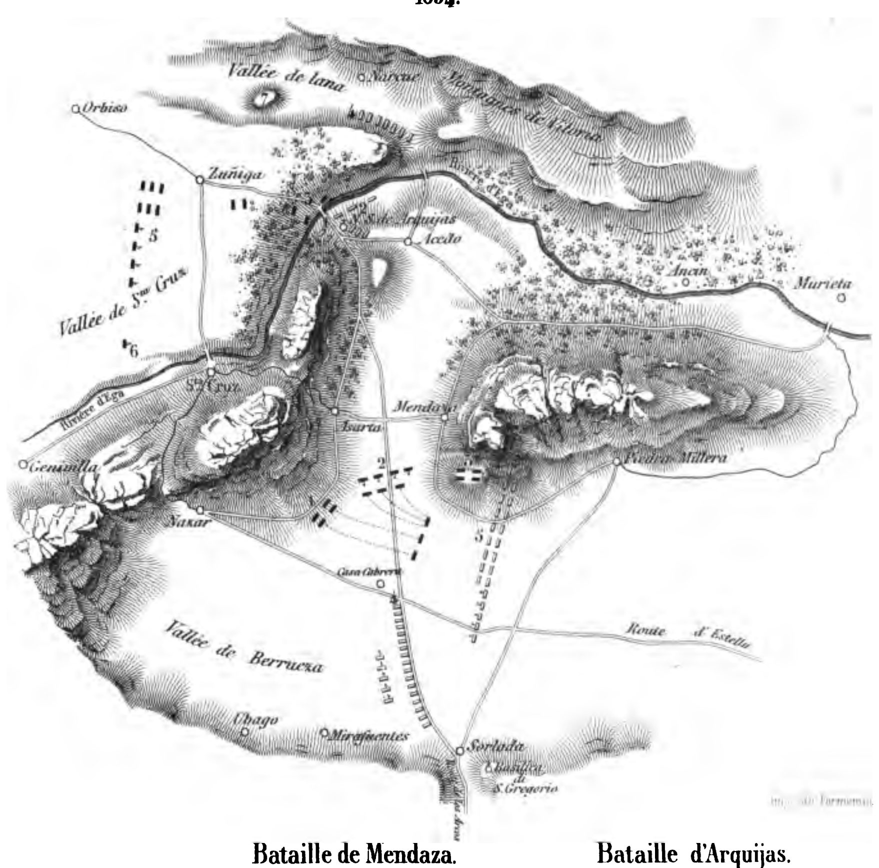
pé-
rces
sons
rtes,
for-
ttu,
Zu-
ar le
pré-
oint
ante
avec
ent
tes.
yé i
ant:
lus.
le.

PLAN DES BATAILLES

DE MENDAZA ET D'ARQUIJAS

livrées le 12 et le 15 Décembre

1834.



- *Infanterie Carliste.*
- *Cavalerie Carliste.*
- *Infanterie Christine.*
- *Cavalerie Christine.*
- *Chapelles.*
- *Villages.*
- *Routes praticables.*
- *Sentiers peu praticables.*

Bataille de Mendaza.

1. *Bataillons de l'aile droite des Carlistes.*
2. *Bataillons et escadrons du centre.*
3. *Bataillons de l'aile gauche.*
4. *Première direction des Christinos.*
5. *Ligne de bataille des Christinos.*

Bataille d'Arquijas.

1. *Pont d'Arquijas.*
2. *Division de Cordova attaquant le pont.*
3. *Bataillons Carlistes qui le défendent.*
4. *Division d'Oraa marchant contre le flanc des Carlistes.*
5. *Réserves Carlistes.*
6. *Escadron avancé, en observation.*
7. *Rocher de la Gallina.*

champs de Mendaza ; les projets de Zumalacarregui se seraient accomplis à l'instant. Vingt bataillons et toute la cavalerie se réunissaient en moins de deux jours, et, le souverain à leur tête, ils se présentaient sur les rives de l'Ebre. Ce fleuve franchi, Zumalacarregui prenait le chemin de la capitale, aux portes de laquelle il arrivait presque en même temps que la nouvelle de sa marche. Qui pouvait alors lui disputer l'entrée ? Les troupes du gouvernement christino étaient disséminées et à grande distance, tandis que celles de la Navarre et des Provinces étaient assez occupées déjà avec plus de cent forts à garder ; et la démoralisation que devait produire, dans notre hypothèse, l'issue de la dernière action, avant que les chefs dépendants de Mina pussent rassembler leurs forces et poursuivre les Carlistes, devait avoir changé la face de toute l'Espagne. On ne peut en aucune manière conclure que l'apparition de l'armée carliste victorieuse, conduite, en 1834, par Zumalacarregui, le monarque en tête, devant les portes de Madrid, aurait eu le même résultat que les événements quelque peu semblables qui eurent lieu trois ans après ; parce que, dans le premier cas, le nombre des personnes compromises pour la cause christine était encore assez petit, et que le peuple, en général, regardait comme éphémère le triomphe de ceux qui gouvernaient. Il résulte donc, de tout ce que nous venons d'exposer, que Zumalacarregui entreprit au combat de Mendaza une chose digne de ses projets élevés, tandis qu'au contraire Cordova

compromit imprudemment les avantages immenses et toute la supériorité de la cause christine.

Les Carlistes, vaincus, sans aucun doute, par la seule faute du général Iturralde, de ce même chef qui avait su envelopper si opportunément la division d'O'Doyle, dans la plaine d'Alava, et assurer, par ce moyen, la victoire la plus complète, Zumalacarregui repassa la cordillière d'Arquijas et campa cette même nuit dans les alentours de Zuñiga. Il mit aussitôt ses bataillons en bon ordre, leur distribua des munitions, fit soigner les blessés, les envoya dans les hôpitaux; et, enfin, avant le jour, il avait déjà tout disposé pour disputer le passage aux ennemis, dans le cas où ils tenteraient de franchir l'Ega par le bas d'Arquijas, pour venir à sa rencontre. L'Ega, dans ces parages, n'offre pas un grand avantage, il est vrai, car on peut le traverser partout avec facilité; cependant, les roches entre lesquelles il coule rendent ses bords difficiles et offrent un moyen de défense régulier. Le seul passage sans obstacle est celui où se trouve situé le pont d'Arquijas; mais encore est-il dominé par d'excellentes positions plantées d'arbres. Zumalacarregui fit couper quelques-uns de ces arbres, sur l'autre bord, détruisit ensuite le pont qui était uniquement de bois et très-peu solide, puis plaça trois de ses bataillons sur les hauteurs qui dominent, du côté de Zuñiga, la rive opposée. Il échelonna le reste de ses troupes dans l'espace qu'il y avait à parcourir pour arriver jusqu'au village, comme une réserve prête à courir où les événements

la rendrait nécessaire. Aucun Christino ne parut sur la montagne d'Arquijas, jusque dans l'après-midi du 14 décembre, où se montrèrent quelques forces. Zumalacarregui comprit qu'il ne s'agissait là que d'une reconnaissance de la part de Cordova, relativement à la position occupée par les Carlistes; et, supposant que l'ennemi viendrait l'attaquer le lendemain, il prit les dispositions convenables pour le recevoir.

Fier du résultat de la récente bataille, le jeune général christino s'avança plein de confiance, dans la matinée du 15 décembre, et, sans hésiter un instant, il commença l'attaque contre ceux qui lui disputaient le passage, au lieu où étaient les débris du pont d'Arquijas. Il est à remarquer que, bien que le pont fût détruit, on pouvait à cet endroit passer la rivière presque à pied sec. Un combat acharné s'engagea, et autant de fois que les soldats de Cordova s'avancèrent, autant de fois ils furent repoussés. Quelques-uns des combattants des deux partis descendirent sur les rives et se disputèrent le passage, sur divers points, à l'arme blanche, car le feu que l'on dirigeait du haut des positions contre ces profondeurs ne pouvait leur causer aucun mal. Comme les forces que le général christino laissait voir étaient inférieures à celles qui se trouvaient au combat de Mendaza, Zumalacarregui pensa qu'une partie avait été destinée à seconder l'attaque de ses flancs ou de son arrière-garde, ce qui ne pouvait pas tarder à se vérifier. Aucune ordonnance ni aucun espion de ceux qu'il

avait envoyés en observation, ne revenait apporter la nouvelle, lorsqu'enfin, sur les deux heures de l'après-midi, quelqu'un vint lui dire que l'ennemi s'avançait rapidement en nombre considérable, vers la gauche, dans le but apparent de tomber sur l'arrière-garde. Délivré alors des soucis de l'incertitude, Zumalacarregui ordonna aux généraux Iturralde et Villarreal de marcher avec cinq bataillons à la rencontre de l'ennemi qui venait sous la conduite d'Oraa. En voyant les Carlistes défendre avec tant d'ardeur le passage d'Arquijas, ce chef, protégé par la cordillière du même nom, se dirigea vers le pont d'Acedo, entra dans la vallée de Lana, et courut pour les prendre par derrière, ne doutant pas qu'il ne parviendrait par sa manœuvre hardie à déconcerter Zumalacarregui, supposant tout au moins que celui-ci le laisserait maître du camp; mais sitôt qu'il s'aperçut que l'on marchait à sa rencontre, il s'arrêta, se fortifia dans la position du rocher de la Gallina qui était proche et où il établit sa batterie de montagne. En ce moment même, le général christino Gurrea, détaché la veille pour escorter les blessés envoyés par Cordova à Los Arcos, après le combat de Mendaza, fit mine de vouloir attaquer la droite des Carlistes avec les forces qu'il commandait; ces forces étaient en grande partie composées de cavalerie; il descendit à Santa-Cruz de Campezu, par le puerto nommé l'Escalier.

Les deux flancs étant menacés, on croyait que ceux du pont feraient de plus grands efforts pour

traverser la rivière ; mais on observa que tout au contraire l'attaque était plus faible de ce côté. Zumalacarregui fixa alors la vue sur la montée d'Arquijas et remarqua que tout le chemin était couvert de gens qui se retiraient, la plupart blessés, selon l'apparence. Le nombre en parut si considérable que cette vue suffit pour doubler le courage des Carlistes.

Cependant le jour touchait à sa fin et la nuit ne tarda point à envelopper les combattants dans les positions qu'ils occupaient respectivement. L'obscurité empêcha les Carlistes de voir Cordova effectuer ensuite la retraite de ses blessés.

Supposant toujours l'ennemi sur les bords de l'Ega, et se voyant sans munitions, jusqu'à ce qu'on lui en apportât de l'Amezcoa, Zumalacarregui, grâce à cette même obscurité, se replia sur Orbiso, excellente position qui était comme le centre des trois points occupés par les Christinos à la chute du jour. Après avoir disposé sa troupe, distribué les rations et envoyé ses blessés dans un lieu convenable, le général carliste attendit jusqu'au lendemain avec plus de sécurité. Toute la vallée fut comme ensevelie dans le silence pendant la nuit, et l'on ne reçut aucune nouvelle des mouvements des Christinos ; on comptait non sans impatience sur le retour de la lumière pour sortir d'ignorance ; mais un brouillard épais, qui couvrait tout, trompa cet espoir durant quelques heures.

Une grande partie de la journée s'était écoulée déjà que Zumalacarregui ne connaissait pas encore la position critique dans laquelle Oraa s'était trouvé pen-

daza fut grandement compensé à Arquijas; car ce combat, suivant l'autre de si près, fut regardé comme la continuation du premier. Lorsque Mina apprit le résultat de l'un et de l'autre, il reconnut l'antique caractère de ses compatriotes, et se convainquit en même temps de la difficulté qu'il y avait à les subjuguer par les armes, à moins qu'on ne parvînt à leur enlever entièrement les ressources nécessaires pour faire la guerre; il s'empressa donc de clore toute la frontière de France en établissant des garnisons sur divers points. Les troupes carlistes, commandées par le colonel Sagastibelza, réunies aux Guipuzcoans, inquiétaient sans cesse les garnisons et les tenaient enfermées. Mina envoya, pour les protéger, le colonel D. Francisco Ocaña avec une force de deux mille hommes.

Peu après le combat d'Arquijas, les montagnes de

tion, il n'en résultait pas moins qu'on abandonnait le tout pour la partie; du reste, l'armée christine trop instruite par l'expérience, ne pouvait tenter d'incursions sans souffrir d'énormes pertes. En écrivant cette note, nous n'avons l'intention de déprécier en aucune manière la haute et juste réputation du comte de Casa-Eguia; notre seul désir est de faire connaître à nos lecteurs la véritable valeur et le mérite du plan auquel Cordova dut tant de célébrité. Quant au respectable comte de Casa-Eguia, nous avons la plus profonde conviction que si ce général avait eu quarante mille soldats au lieu des vingt-cinq mille seulement dont se formait l'armée carliste, il eût ruiné, même avec son nouveau système, celle de Cordova qui en comptait plus de cent mille. Honneur à l'homme qui, sans mains pour manier l'épée ni pour tenir les brides d'un cheval, pourvut nos dépôts de cinq mille prisonniers faits dans les différentes garnisons dont il s'empara.

la Navarre furent couvertes d'une neige abondante. Cordova et Oraa emmenèrent leurs troupes dans les grandes populations pour les faire reposer. Zumalacarregui divisa aussi les siennes par bataillons, et se rendit ensuite lui-même dans l'Amezcoa, où le monarque se trouvait à cette époque. On passa en cet endroit les fêtes de Noël, au milieu d'une grande joie qui s'accrut encore par la présence de beaucoup de personnes venues, de différentes parties des provinces, pour féliciter le souverain et son général, au sujet des avantages signalés obtenus à Arquijas.

L'année 1834 expirait et toutes les troupes ennemies de Navarre occupaient des parages où Zumalacarregui ne pouvait aller les attaquer; car elles étaient, ou retranchées dans des forteresses, ou enfermées au sein des grandes populations. Ce général, qui n'aimait pas à laisser longtemps ses troupes dans l'inaction, prit la résolution de marcher soudainement vers le Güipuzcoa pour tomber à l'improviste sur le chemin qui conduit de Tolosa à Vitoria. Le but principal de ce mouvement était de chercher à surprendre le général Jauregui, avec sa colonne, qui ne cessait de passer d'une garnison à l'autre. Zumalacarregui se flattait que le hasard, peut-être, le lui ferait rencontrer dans un moment où il pourrait lui côuper le passage ou l'entrée des garnisons, et le mettre en déroute complète. Ainsi, le 31 décembre, il parut presque subitement à Villarreal de Zumarraga, mais sans trouver l'occasion qu'il cherchait. Jauregui était à cette

époque à Villafranca, village peu éloigné et fortifié, tandis que les généraux Espartero et Carratala, étaient à Elorrio avec une force de plus de six mille hommes. Aussitôt que ceux-ci eurent connaissance de l'apparition de Zumalacarregui, avec cinq bataillons seulement, ils s'avancèrent jusqu'à Vergara, lieu aussi occupé par les garnisons christines, et là ils combinèrent avec Jauregui un mouvement contre le général carliste. Villafranca et Vergara sont situés sur la route royale de Tolosa à Vitoria, à cinq lieues l'un de l'autre. Entre ces deux endroits, se trouve Villarreal de Zumarraga, et non loin, le lieu où naquit le chef carliste. Zumalacarregui qui connaissait le terrain, attendit tranquillement ses adversaires à Villarreal, jusqu'à ce qu'ils fussent à très-peu de distance; il se dirigea ensuite à Ormaiztegui avec ses bataillons. En arrivant à ce village, comme Jauregui venait de Villafranca à sa rencontre, il quitta la route royale, prit celle de Segura, fit arrêter deux de ses bataillons sur une cordillière qui s'élève soudain, et leur ordonna de faire face aux Christinos qui les suivaient de près. Les trois autres bataillons traversèrent la rivière de Segura et se placèrent sur les positions qui se trouvent devant ce village. La division que le général carliste fit de ses forces prouve que son intention n'était point d'engager, en ce moment, un combat général; cependant la lutte qui eut lieu entre les Christinos et les bataillons navarrais fut des plus acharnées et des plus sanglantes. L'inégalité qu'il y avait entre les Carlistes

qui la soutinrent, et les forces considérables de Carratala et d'Espartero, força, à la fin, les premiers à céder le champ de bataille. La *Pointe de l'Espagnol* et la *Cheminée* furent disputées avec une bravoure digne du plus grand éloge. Le capitaine Moralès, originaire de l'Andalousie, et d'autres officiers du bataillon des guides de Navarre, arrosèrent abondamment de leur sang ces positions célèbres parmi les Carlistes. La perte des Christinos fut très-considérable; mais, comme on l'a dit, ils restèrent maîtres du camp.

Lorsque Carratala monta sur la cime de la position, et découvrit la seconde ligne des Carlistes, il fit arrêter sa troupe, et, la nuit approchant, il remit au lendemain la continuation de l'attaque.

Lorsque le jour parut, Zumalacarregui avait ses troupes rangées; il attendit le combat avec la plus grande confiance; mais les Christinos ne s'avancèrent pas; au contraire, sur les deux heures de l'après-midi, ils parurent abandonner les hauteurs qu'ils occupaient, pour se retirer. Les Carlistes, dont ce mouvement trompa les calculs, crurent d'abord que c'était un pur stratagème. Pour nous, nous ne pûmes comprendre alors et nous ne comprenons pas encore, aujourd'hui, pourquoi Carratala, avec huit mille hommes, secondé en outre par Espartero et Jauregui, ne se détermina point à attaquer, en cette circonstance, Zumalacarregui qui n'avait pas plus de cinq bataillons.

Informé par les espions et par ses éclaireurs que les Christinos se retiraient par le même chemin

qu'ils avaient suivi la veille et que Jauregui s'en retournait aussi en toute hâte à Villafranca, le général carliste fit avancer immédiatement ses cinq bataillons et suivit les traces de Carratala et d'Espartero. L'agilité des Carlistes surpassait tellement celle des Christinos que ceux-ci essuyaient le feu des premiers avant d'être tous sortis d'Ormaiztegui. Les Christinos battirent en retraite depuis ce village jusqu'à celui de Zumarraga, avec un grand empressement, car les Carlistes les harcelaient au point de ne pas leur laisser le temps de se rendre maîtres des sites formidables qu'ils rencontraient à chaque pas sur cette route. La position de Zumarraga est presque inexpugnable, et cependant à peine tentaient-ils de la défendre qu'ils étaient déjà délogés. La nuit, véritable protectrice des fuyards, et les fortifications de Vergara cachèrent l'une des plus honteuses déroutes. Zumalacarregui entra à Villarreal au milieu des acclamations du peuple qui le contemplait comme s'il fût l'un des héros fabuleux de l'antiquité.

Deux jours après les combats d'Ormaiztegui, les cinq bataillons carlistes allèrent se reposer dans l'Amezcoa. Ce moment de relâche servit en même temps pour réparer les dommages que pouvaient avoir souffert leurs armes à feu. Cependant les compagnies volantes resserraient de plus en plus les garnisons. Le commandant de la Borunda, D. Vitoriano Cordeu, s'empara du village d'Echarri-Aranaz et tint assiégée, plusieurs jours, la garnison du fort. Mina se vit forcé pour la délivrer d'envoyer son sécretaire

D. Laureano Sanz avec une force considérable (*a*).

Le capitaine D. Manuel Lucus, originaire de Pétillas, était digne d'entrer en comparaison avec Cordeu, tant pour sa valeur que pour son audace. Ce brave officier parcourait toute la ribera de Navarre avec les vingt et quelques cavaliers qu'il commandait; il passait au gué tantôt l'Aragon, tantôt l'Arga et surprenait à chaque instant les détachements ou les escortes de l'ennemi. Quoique Zumalacarregui éprouvât naturellement une aversion marquée pour les bandes détachées de cavalerie, parce que ceux qui les composent sont des gens sans discipline, accoutumés à ne faire que leur propre volonté, et parce que les peuples ont quelquefois plus à souffrir d'eux que d'armées entières, néanmoins, la modération et l'excellente conduite de Lucus parvinrent à capter son estime et sa confiance; c'est pourquoi le général l'autorisa à entreprendre diverses expéditions par lesquelles, on peut le dire, il remplit le pays de ses prouesses, eu égard aux forces qu'il commandait. S. M. lui accorda par deux fois la croix laureada de Saint-Ferdinand de 2me classe, sur la proposition de Zumalacarregui, et par conséquent la pension portée par le réglement de cet ordre royal, honneur que

(*a*) Voici comment Sanz informait Mina de cet événement : « Excellence, je viens d'arriver à ce village d'où sortait peu de » temps auparavant le Rouge de San-Vicente, qui tenait la garni- » son assiégée depuis quatre jours, avec les cent hommes qu'il » commande, bien que celle-ci se compose de plus de quatre- » cents. J'ai fait appeler le commandant et lui ai dit tout ce que » le cas m'a paru exiger, etc. »

nul autre ne mérita de ce général. Vaillant sans jactance, réservé sans être mystérieux, il était connu parmi les Navarrais sous le nom de *Manolin;* c'est l'un des plus modestes militaires qui aient été produits par l'Espagne à cette époque. Nous citerons ici un exemple comme preuve de sa délicatesse sur le point d'honneur. Les vingt chevaux qu'il commandait, poursuivis par de gros détachements qui sortaient contre lui de tous les points occupés par les Christinos sur la Ribera, furent un jour surpris au moment d'entrer dans un village de Navarre. Quoi que seul et à pied, il s'ouvrit, l'épée à la main, un passage à travers les ennemis; mais tous ses chevaux, et quelques-uns de ses soldats, restèrent au pouvoir de ceux-ci. Rougissant à l'idée de se présenter à son général après ce revers et dans cet état, il jura de mourir plutôt que de le faire sans une force au moins égale à celle qu'il avait perdue. Il quitta ensuite ses éperons et son épée de cavalerie; il réunit aux soldats qui lui restaient jusqu'à vingt-deux hommes, les arma, et, lui le premier, avec des fusils de chasse et de munition qu'il parvint à recueillir dans les villages, non sans difficulté, se transportant d'un point à l'autre, il rencontra à la fin un détachement de cavalerie christine qui escortait un courrier. Lucus posta convenablement ses soldats, prit ses mesures avec une telle sagesse et attaqua avec une telle résolution qu'il fit prisonniers tous les ennemis. Alors faisant monter sa troupe sur les chevaux dont on venait de se rendre maître, et pla-

çant entre les rangs les cavaliers christinos, il se dirigea vers le lieu où était Zumalacarregui et lui présenta trente-deux chevaux, au lieu des vingt-un qu'il avait perdus.

La province de Guipuzcoa termina, pendant le mois de janvier, la formation des 4e et 5e bataillons. Les Alavais n'augmentèrent pas le nombre des leurs, mais ceux qu'ils avaient déjà reçurent des renforts. Tout cela eut lieu malgré la pénurie et le manque d'argent que les juntes et les généraux éprouvaient toujours.

Après l'action d'Arquijas, Cordova, le dernier qui restait des généraux venus de Portugal en Navarre avec Rodil, quitta l'armée et n'y revint que lorsque Mina fut remplacé. Lorenzo prit le commandement de son ancienne division, et, se trouvant dès lors animé contre Cordova d'un esprit d'émulation au moins égal à celui d'Oraa, il chercha avec soin les occasions de combattre les Carlistes avec plus de résolution que jamais. Partout où il passait, il manifestait le désir ardent d'éclipser par des moyens honorables la réputation de son jeune rival. Il commença ses opérations par porter à la garnison de Maestu, située au fond des montagnes les plus voisines de l'Amezcoa, quelques secours dont elle avait impérieusement besoin ; et comme le chemin le plus direct, du point où il se trouvait, était celui du pont d'Arquijas, il se décida à passer par cet endroit avec sa division seulement, supposant que les Carlistes ne se rencontreraient pas dans le voisinage pour le défendre.

Zumalacarregui était dans la plaine d'Alava lorsque la nouvelle de ce mouvement lui parvint; malgré son activité, il ne put arriver assez à temps à l'Ega, les pluies et la distance l'en ayant empêché. L'avant-garde, qui précédait d'un jour, prit position sur les hauteurs d'Orbiso, car Lorenzo avait déjà traversé le pont d'Arquijas; ce premier obstacle surmonté si heureusement, le général christino s'avança résolument contre les forces carlistes qui étaient devant lui. Le choc fut très-violent, et l'on pourrait presque assurer qu'il n'y en eut point de plus sanglant dans cette guerre, en proportion du nombre des combattants. Les deux bataillons navarrais et les deux autres alavais, les seuls qui se trouvèrent là, souffrirent des pertes considérables. Le bataillon des guides de Navarre compta parmi les morts et les blessés quatorze de ses officiers, plus de la moitié de ses chefs; et l'on perdit la position, malgré une résistance si acharnée. Lorenzo se contenta de ce succès et s'empressa de marcher vers Maestu, d'où il revint ensuite sur la ligne par un autre chemin.

Oraa, qui était allé en même temps conduire aussi des secours à d'autres garnisons, vint, sa mission terminée, se joindre à Lorenzo, dans les environs d'Estella. Après avoir réuni leurs forces, animés par la rivalité et par leur commune antipathie pour Cordova, ces deux généraux, les plus constants adversaires de Zumalacarregui, résolurent d'aller chercher le chef carliste dans le même parage où Cordova n'avait pu le vaincre. Il était digne de deux vaillants capitaines de tenter d'éclipser, par de tels

moyens, la réputation de celui-ci ; et, à ce point de vue, tous les hommes valeureux applaudiront sans doute cette conduite ; mais un général prudent ne doit jamais faire de ses soldats l'instrument d'une vaine ou téméraire entreprise. Il est des personnes dignes de foi qui assurèrent avoir entendu dire à Lorenzo qu'il passerait le pont d'Arquijas, dût-il lui en coûter une perte de mille hommes.

Lorsque deux généraux rivaux croient fermement que la victoire leur sera favorable, on ne tarde pas à en venir aux mains. Au commencement du mois de février, Zumalacarregui se trouvait dans la vallée de Berrueza, avec trois bataillons. Il avait envoyé le brigadier Gomez, avec cinq autres, pour parcourir la province de Guipuzcoa, et Villarreal occupait les environs de Maestu avec les trois alavais. Quand Lorenzo apprit que les onze bataillons présents aux combats de Mendaza et d'Arquijas, étaient ainsi disséminés, il se proposa de profiter de la circonstance, rassembla immédiatement à Los Arcos les mêmes troupes qui étaient auparavant sous la conduite du général Cordova, et se dirigea, à leur tête, vers la Berrueza. Zumalacarregui repassa la cordillière d'Arquijas avec ses trois bataillons, et, bien qu'il eût, la veille, envoyé des ordres à Villarreal et à Gomez pour qu'ils vinssent le rejoindre, il leur adressa de nouveaux courriers. Le premier, qui était le plus rapproché, se réunit promptement à lui ; mais le second, qui était, à cette époque, entre Tolosa et San-Sebastian, eut une longue marche à

exécuter pour arriver à temps au combat. Depuis le 4 février à midi jusqu'au lendemain à dix heures du matin, les bataillons qui étaient avec Gomez dans le Guipuzcoa, firent près de vingt lieues, en sorte qu'au moment où ils se formaient dans les champs de Zuñiga, la division de Lorenzo commençait déjà l'attaque du pont d'Arquijas.

Ce combat commença de la même manière que celui que livra Cordova. Zumalacarregui, après avoir corrigé les défauts qu'il avait remarqués dans le précédent, recommanda à ses troupes de défendre les positions avec la même persévérance. Oraa, se chargeant toujours d'exécuter les mouvements de flanc, changea celui qu'il avait fait lors du combat du 15 décembre; au lieu d'aller envelopper la gauche, il descendit par le puerto de l'Escalier, du côté de Santa-Cruz de Campezu, pour attaquer la droite. Des réserves, prévenues et placées par Zumalacarregui dans un lieu convenable, arrivèrent à temps pour repousser Oraa, et parvinrent à le retenir dans les limites de la rivière d'Ega. Les deux armées, séparées par le cours de cette rivière, conservèrent leurs positions respectives pendant tout le jour et combattirent jusqu'à la nuit. Les Christinos profitèrent alors de l'obscurité pour retirer du champ de bataille leurs nombreux blessés; ils décampèrent tous, peu après, et s'en allèrent par détachements et en assez grand désordre à Los Arcos.

Le résultat de la seconde action d'Arquijas, loin de répondre aux espérances de Lorenzo, ne contri-

bua qu'à améliorer la position personnelle de Cordova. Ce furent ses deux rivaux qui, en tentant la même entreprise, sans sortir vainqueurs, lui fournirent les armes les plus propres à son talent et à son caractère. Aussi Lorenzo succomba et se vit forcé de quitter le commandement. Si Oraa fut maintenu dans son poste, on doit l'attribuer à la difficulté qu'il y avait de le remplacer; mais, de toutes manières, Cordova resta seul en faveur auprès du gouvernement.

Pendant l'action, Zumalacarregui, placé entre Zuñiga et le pont, parla en particulier à tous les blessés que l'on retirait du combat, et leur distribua de sa main, non seulement tout l'argent qu'il avait, mais même celui que ses amis lui prêtèrent. Il fut vivement ému en voyant parmi eux, et avec peu d'espoir de salut, le capitaine du bataillon des guides de Navarre, M. Bezar, à peine rétabli de la blessure qu'il avait reçue dans le précédent combat d'Arquijas. Cet honorable et brave Français, dont le courage est digne des plus grands éloges, faisait à pied toutes les marches, bien qu'il eût plus de cinquante ans, et il parcourait avec un fusil de chasse sur l'épaule, toutes les montagnes qui se trouvaient à la proximité de la route; il dut en partie à ces qualités propres au chasseur, l'affection particulière que Zumalacarregui avait pour lui. Lorsqu'on le retira du combat, Bezar saisit avec grande effusion la main de son général, et celui-ci lui ayant demandé si Charles X avait beaucoup de serviteurs comme

sons ; mais l'attaque n'eut aucun résultat, car on ne parvint à faire tomber aucun boulet sur le point désiré. Cependant, l'eau, la neige et le vent augmentaient, et les forces christines, envoyées de Pampelune par Mina, s'approchèrent et sauvèrent les assiégés.

Quand Zumalacarregui vit l'affluence des forces qui s'acheminaient vers le Baztan, quand il apprit que la division de Lorenzo quittait aussi la partie d'Estella pour se rendre dans l'autre vallée, il rétrograda avec la plus grande rapidité sur la Berrueza, emmenant avec lui l'un des obusiers. Il ordonna en même temps qu'on lui envoyât l'*Abuelo*, et attaqua, avec ces deux pièces, la garnison de Los Arcos. Cette garnison était abritée par des murs peu épais et peu solides, et le village, en outre, était un de ceux que les Carlistes pouvaient attaquer avec le plus de sécurité, vu sa position. Ils employèrent un jour à le battre avec l'obusier et le canon, mais avec si peu de succès, que la nuit arriva sans qu'ils fussent parvenus à ouvrir la brèche ni à endommager l'édifice d'une manière notable ; et, malheureusement, il ne leur restait, pour recommencer l'attaque le lendemain, que douze boulets, sans aucune grenade.

Il en résultait que le retard donnait aux Christinos le temps de venir au secours de la garnison assiégée, ce qui inquiétait extrêmement le général carliste, car rien n'était plus contraire à sa maxime fondamentale que de s'engager dans des événements qui missent son impuissance à découvert ; Zumala-

carregui voulait toujours mettre la force morale à l'abri de toute éventualité. Aller attaquer la garnison de Los Arcos sans la réduire, c'était donner à toutes les autres une nouvelle confiance et un nouveau courage; car elles étaient généralement beaucoup plus fortes. Comment donc éviter un si grand mal et parvenir au but qu'il se proposait? Le général carliste n'avait, en ce moment, qu'une seule ressource. Au lieu de circonscrire le fort, selon l'usage en pareil cas, par une ligne de sentinelles, dans le but d'intercepter les communications, à la chute du jour, il fit rentrer dans le village toutes celles qui étaient dehors, en laissant la campagne libre. Ainsi, le gouverneur christino pouvait, pendant la nuit, aller plus facilement à la découverte, se procurer des nouvelles et savoir que les Carlistes, loin de se retirer, se préparaient à continuer l'attaque lorsque le jour arriverait. En effet, tout cela eut lieu; et le gouverneur, qui avait si peu de confiance dans la solidité des murailles, convaincu que la fuite lui était facile, n'hésita point à la tenter; il laissa dans le fort, de quarante à cinquante malades ou blessés, avec les effets et les munitions qui s'y trouvaient, et emmena toute la garnison. Il était trois heures du matin lorsque Zumalacarregui apprit ce qui se passait; il courut du côté où étaient les malades, fit ouvrir une porte dans le mur et pénétra par là dans le fort. Lorsque le jour parut, il fit transporter sur la place tous les vêtements et les équipements, et les distribua lui-même à ses soldats. Pendant ce temps, S. M. arriva

au moment où on l'attendait le moins, ce qui produisit la plus grande satisfaction parmi ses défenseurs.

L'état déplorable dans lequel Zumalacarregui avait trouvé les malades et les blessés du fort excitèrent sa compassion, et il voulut qu'on leur préparât immédiatement un local spacieux et convenable dans l'une des meilleures maisons de la ville. Les habitants de Los Arcos, quoique Carlistes, montraient une égale philanthropie pour les combattants des deux partis; ils firent aussitôt ce qu'on leur commandait. Alors, on vit les volontaires navarrais aller prendre les ennemis mêmes dans leurs bras ou sur leurs épaules, sans que personne le leur ordonnât, pour les transporter dans la nouvelle infirmerie. En contemplant le tableau qu'offrait un tel exemple de magnanimité, nous vîmes plus d'une personne généreuse les larmes aux yeux. Deux ou trois officiers, malades ou blessés, qui se trouvaient dans des maisons particulières, reçurent des marques de la bonté et de l'intérêt de Zumalacarregui; ils pourront en témoigner s'ils vivent. Ce que nous rapportons n'aurait rien d'extraordinaire en d'autres circonstances; mais, dans le cas présent, cela méritait d'attirer l'attention de tous, car c'était au moment où la guerre se faisait avec un acharnement sans égal.

Après avoir vu ce qui se passa à Los Arcos, pourrait-on croire que les choses continuaient sous le même régime d'atrocité que par le passé et peut-être pire encore. Comme s'il se fût blessé de la con-

duite généreuse de son rival, Mina laissa assassiner peu de jours après, dans leurs lits mêmes, plusieurs carlistes blessés qui se trouvaient à l'hôpital d'Ituren. Comme la gravité des blessures de ceux-ci ne permettait pas de les transporter au nouvel hôpital où avaient été conduits leurs malheureux compagnons, le colonel Sagastibelza consulta Zumalacarregui pour savoir ce qu'il devait en faire; le général lui répondit que, puisqu'il était impossible de les transporter, il les laissât où ils étaient; on devait croire, ajouta-t-il, que les troupes christines, lors même qu'elles se rendraient à Ituren, les respecteraient, sinon à cause de leur état déplorable, du moins en considération de la conduite des Carlistes à l'égard de leurs blessés de Los Arcos. On voit que Zumalacarregui faisait à Mina et à ses lieutenants l'honneur de leur attribuer des sentiments plus humains qu'ils n'en avaient en réalité.

A cette époque, le sanguinaire Mina fit étrangler publiquement, à Pampelune, D. Pablo Modet, riche propriétaire et habitant d'Estella, homme plein de bonté et d'un caractère pacifique qui, non seulement ne prit jamais une part active à la guerre, mais refusa même les fonctions de membre de la junte gouvernante de Navarre que les Carlistes lui avaient offerte d'abord; en sorte qu'il ne sortit jamais du sein de sa famille. Des ressentiments particuliers d'une date bien antérieure, ou une politique inique et inhumaine dût être cause de cette exécution. Si Mina se proposait de donner à la Navarre un exemple

terrible et d'atterrer les pères de famille parce que deux fils de Modet servaient dans les rangs carlistes, le sacrifice de la noble victime fut plus préjudiciable que favorable à son dessein.

La seule preuve d'humanité donnée par Mina durant son commandement, fut de restituer à Zumalacarregui sa troisième fille que le général Armildez de Toledo avait fait conduire, des environs de Pampelune où elle était en nourrice, dans cette place dont il était commandant. Un an s'était écoulé déjà lorsque son père la réclama; Mina la renvoya immédiatement et répondit que s'il ne l'avait pas fait plus tôt, c'était faute de savoir que cette enfant eût été arrêtée. Sans déprécier en rien la bonne action de Mina en rendant à son père une petite fille de dix-huit mois, nous devons ajouter qu'un jour que Zumalacarregui passa par le village où résidait la respectable et vieille mère de Mina, cette dame se présenta devant le chef carliste pour lui adresser une réclamation et qu'elle obtint l'objet de sa demande.

A l'exception de l'événement dont nous faisons mention, chaque fois que l'on cherchera Mina, il sera facile de le trouver aux traces de sang et de dévastation qui marquaient ses pas. La Navarre regardera toujours comme une de ses félicités qu'il ait plu à la divine Providence de retenir ce général presque continuellement enfermé dans son palais durant ses dernières années, car, autrement, les maux eussent été bien plus grands.

L'ordre chronologique des événements nous conduit à parler maintenant de ce qui se passait aux extrémités du théâtre de la guerre.

Par suite de quelques changements opérés par Zumalacarregui, le général Eraso revint commander la Biscaye, et le brigadier Gomez remplaça D. Bartolome Guibelalde en Guipuzcoa. Cependant les bataillons biscayens avaient fait de tels progrès dans la discipline, qu'ils pouvaient rivaliser maintenant avec les plus remarquables des autres provinces. Ce n'est pas le manque de résolution et de bravoure de la part des Biscayens, car ils ont été grands dans tous les temps, mais le manque d'union entre leurs chefs naturels qui fut cause de leur retard. Le général Eraso fit avec eux une incursion en Castille et eut le bonheur de détruire complètement, près de Medina-de-Pomar, un régiment provincial auquel il fit un grand nombre de prisonniers. Les Biscayens, enthousiasmés de l'issue de cette journée, rentrèrent dans leur pays sans avoir été inquiétés pendant leur allée et leur retour, par le général Espartero leur constant persécuteur. On dit que ce personnage, aujourd'hui si célèbre, était alors plus occupé que jamais à escorter les objets de commerce envoyés de Bilbao à Vitoria.

Le passage périodique d'Espartero par le même chemin donna à un paysan qui habitait l'une des métairies situées entre Llodio et Luyando, l'idée d'attenter à la vie de ce général; le moyen auquel cet homme eut recours mérite d'être raconté pour

son originalité. Quelques personnes ont dit que le ressentiment du paysan venait de ce que les soldats espartéristes avaient pillé sa maison ; d'autres, de ce qu'ils l'avaient maltraité ; mais nous croyons que le Biscayen se persuada que la mort seule du général christino mettrait un terme à la guerre et aux maux de son pays ; réfléchissant donc à la marche uniforme et ordinaire qu'Espartero exécutait d'Orduña à Bilbao, il prit un gros tronc, en fit une espèce de canon, le plaça dans un lieu qui dominait la route royale et le chargea jusqu'à la bouche. Le passage d'Espartero par cet endroit était presque infaillible ; lorsqu'il s'effectua, le paysan mit le feu à sa pièce et se mit ensuite à courir. Les soldats christinos gravirent aussitôt la hauteur d'où ils avaient vu partir le coup et trouvèrent le tronc en morceaux. Jusque-là, tout prouvait qu'il n'y avait qu'un seul coupable. Malgré les indices et la facilité qu'il y avait de savoir quel il était, le malheureux village de Luyando, comme le plus proche du lieu de la scène, fut à l'instant livré aux flammes. Plus de la moitié des soixante maisons qu'il comptait furent réduites en cendres ; et si elles n'éprouvèrent pas toutes le même sort, c'est que les chefs incendiaires avaient besoin des autres pour s'y loger. Loin de servir à les pacifier, de semblables excès ne faisaient qu'irriter de plus en plus les habitants de la Biscaye. Il peut être quelqufois nécessaire, dans la guerre, d'incendier les villages et jusqu'aux grandes cités, les lois les plus rigoureuses l'autorisent ou l'accordent ; mais

agir ainsi dans le but unique de venger une injure purement personnelle, en enveloppant l'innocent avec le coupable, c'est une chose que n'ont faite les grands hommes d'aucune époque.

En voyant que Mina dirigeait chaque jour de nouveaux renforts sur le Baztan, et que toute la sollicitude de ce général se réduisait à intercepter aux Carlistes les communications avec la France, Zumalacarregui donna une nouvelle organisation aux troupes qu'il destinait à opérer du côté de cette vallée. Le colonel Sagastibelza, consommé dans la pratique et véritable chef du pays le plus voisin de la frontière, pénétrait jusque-là avec les 5me et 8me bataillons de Navarre, à travers les colonnes et les garnisons ennemies; il recevait les salpêtres et les autres provisions que lui apportaient les commissaires de S. M. et les transportait à l'intérieur. Mais les entreprises ne se bornaient pas là : Sagastibelza appuyait sa droite sur les 7me et 9me bataillons de Navarre commandés par le colonel Elio, et sa gauche, sur les bataillons guipuzcoans, conduits par le brigadier D. Miguel Gomez; bien que ces trois chefs eussent des instructions différentes, cependant ils devaient en certain cas agir d'un commun accord. Zumalacarregui les avait choisis comme les plus capables, à son avis, de s'entendre et de remplir son but. Le colonel Reina, protégé par toutes ces forces, conduisait d'un point à l'autre ses nouveaux obusiers et mortiers, et les essayait contre les forts, principalement contre celui d'Elizondo. Aussitôt que les colonnes christines

entendaient le bruit du canon, elles se hâtaient de marcher au secours de la garnison menacée; mais avant qu'elles arrivassent, Reina faisait retirer ses pièces par des chemins moins fréquentés, et les mettait en sûreté. Libre alors de tous embarras, et se plaçant d'une manière convenable, les bataillons carlistes attendaient les Christinos et les attaquaient. Ces combats n'étaient quelquefois ni très-acharnés, ni très-mortels; mais ils occasionnaient toujours de nombreuses baisses dans l'armée christine, et en dernier lieu, l'appui des garnisons était la ruine la plus sûre des forces de Mina. Cependant celui-ci n'était pas homme à se désister facilement; aussi il se maintint constamment dans sa résolution de faire la guerre sur la frontière, sans s'apercevoir que tous ses soins et tous ses efforts ne suffisaient pas pour fermer le passage aux Carlistes ; et cela, malgré la correspondance particulière, l'amitié et la bonne intelligence qui existaient entre lui et le général comte Harispe, commandant des Basses-Pyrénées.

Zumalacarregui, désirant attaquer la garnison de Maestu, donna l'ordre à Reina et à Sagastibelza de menacer celle d'Elizondo en concentrant le plus de forces possibles dans les environs de ce village, pour attirer les Christinos sur ce point. Au jour fixé, Oraa se trouvant occupé avec sa garnison du côté de Salbatierra, Zumalacarregui conduisit l'*Abuelo* contre Maestu; mais avant qu'il eût forcé cette place à se rendre, une forte colonne, témoin du danger que

courait la garnison, arriva à son secours et l'emmena. Cet événement causa une grande joie ; car Maestu, voisin de l'Amezcoa et des lieux où les Carlistes avaient leurs hôpitaux militaires et leurs ateliers, était pour ceux-ci l'un des embarras les plus puissants et exigeait une grande vigilance.

Après avoir fait retirer l'*Abuelo* de devant Maestu, Zumalacarregui se dirigeait vers la vallée d'Ollo avec l'intention de marcher sur celle d'Araquil à la rencontre d'Oraa, lorsqu'il observa, en passant par Cirauqui, qu'une division ennemie défilait de l'autre côté de l'Arga, de Puente-la-Reina à Larraga; c'était celle de Lorenzo; elle avait alors pour chef le marquis de Villacampo. Zumalacarregui était à la tête de huit bataillons, tandis que son adversaire, n'en comptait pas plus de six ou sept; et comme les Carlistes avaient rarement cet avantage, il résolut de marcher à la rencontre de l'ennemi par le pont de Mendigorria. Les dispositions furent prises avec une grande activité et les bataillons s'avancèrent avec une égale rapidité; cependant l'empressement des Christinos fut tel que, lorsque les premiers feux des Carlistes les atteignirent, l'avant-garde de Villacampo passait déjà le pont de Larraga; l'arrière-garde prit position sur la gauche de l'Arga, et résista pendant quelques instants, jusqu'à ce qu'elle se vit enfin forcée de passer aussi le pont. Le colonel D. Carlos Vargas, adjudant d'état-major, qui s'avançait au premier rang, reçut une blessure grave que les médecins regardèrent comme mortelle.

Zumalacarregui fut vivement ému de cette nouvelle, car Vargas était l'une des personnes en qui il avait le plus de confiance et l'un des deux adjudants secrétaires. Le capitaine de cavalerie D. Gregorio Oyar, connu parmi ses compagnons par le surnom de *Malcasco*, officier plus vaillant qu'habile, fut aussi blessé dans cette rencontre. Le capitaine Henninseng, dans ses Mémoires, a donné une idée un peu exagérée d'Oyar, ce qui nous force à le justifier. Ce combat livré à l'entrée du pont de Larraga eut lieu le 8 mars; il coûta deux cents hommes aux Carlistes.

Toutefois, la perte principale venait de ce qu'on avait laissé passer le moment favorable pour attaquer Oraa, comme Zumalacarregui en avait l'intention; et il y serait parvenu, s'il ne s'était arrêté à combattre Villacampo. Le temps qu'il employa en cette circonstance lui manqua ensuite pour prendre les devants sur Oraa; aussi en apprenant au Val-d'Ollo que ce général s'était avancé déjà, il fit faire halte pour donner du repos à ses troupes et pour observer les mouvements que les Christinos seraient forcés d'exécuter, puisque Sagastibelza, suivant son ordre, allait investir de nouveau, et avec plus de vigueur que jamais, la garnison d'Elizondo. En effet, le 10 mars, malgré de terribles bourrasques accompagnées d'eau et de neige, on entendait distinctement au Val-d'Ollo le bruit du mortier. Zumalacarregui, pour se rapprocher des scènes du Baztan, passa ce jour même avec ses troupes de l'autre côté de la

route royale d'Irurzun à Pampelune. Ce mouvement anticipé lui réussit bien; car, tandis qu'il traversait les vallées de Gulina et d'Atez, Oraa sortait des Berrios, villages voisins de Pampelune, et marchait parallèlement au secours d'Elizondo. Les deux colonnes se trouvèrent toute la journée à la même hauteur, mais sans se voir. L'avant-garde carliste découvrit la première celle de l'ennemi, à l'entrée du village d'Elzaburu, ce qui lui donna la facilité de se mettre aussitôt à couvert pour mieux observer ses mouvements. Zumalacarregui plaça silencieusement ses bataillons derrière les maisons du village d'Oroquieta, éloigné d'Elzaburu d'un peu plus d'une portée de fusil, persuadé qu'Oraa enverrait une partie de sa troupe se loger en cet endroit; car le jour déclinait déjà, et pour se rendre de ces villages au Baztan il est nécessaire de passer par le puerto de Belate ou un autre de ceux qui l'avoisinent, où il ne se trouve aucun lieu qui puisse servir d'abri : en outre, Elzaburu ayant, comme tous les villages de cette contrée, une population très-peu nombreuse, les Christinos étaient obligés de recourir à Oroquieta pour loger une partie de leur troupe. Les présomptions de Zumalacarregui ne tardèrent point à se réaliser; trois bataillons s'avancèrent vers le lieu où il se trouvait, bien loin de s'attendre à l'y rencontrer; mais comme on faisait la guerre avec tant de prévision et de vigilance, ils ne purent être surpris en recevant la première décharge. Un combat acharné s'engagea aussitôt; les Christinos développèrent considérablement leur

ligne pour voir si les Carlistes s'étaient rendus maîtres du passage du Baztan, et, dans ce but, ils gravirent les premières hauteurs qui leur furent chaudement disputées par le 6me bataillon de Navarre, commandé par D. Pablo Sanz. Le combat finit avec le jour. Tous les Christinos se concentrèrent sur Elzaburu, et les Carlistes sur Oroquieta. Zumalacarregui croyait encore en ce moment n'avoir devant lui que la division d'Oraa, et avec cette conviction, il avait fait continuer le siége d'Elizondo; mais ayant appris pendant la nuit qu'il avait devant lui Mina, accompagné de deux divisions, il adressa l'ordre, à Sagastibelza, de lever immédiatement le siége, de mettre ses pièces en sûreté avec une partie de ses forces et d'envoyer le reste pour combattre l'ennemi.

Dès qu'il fit jour, Mina sortit d'Elzaburu avec ses troupes et se dirigea sur le Baztan. Zumalacarregui en fit autant de son côté. Les chemins qu'ils prirent étaient différents, mais très-proches l'un de l'autre. La terre était couverte de près de huit pouces de neige que l'élévation de la température faisait fondre; la fange devenait un grand obstacle pour la marche; les soldats de Mina suivaient le meilleur chemin; Zumalacarregui prétendait les attaquer de flanc, mais le terrain ne le lui permettait pas; enfin près d'un endroit nommé les *Sept Fontaines*, que nous croyons de la juridiction de Donamaria, les Carlistes s'approchèrent de leurs adversaires et les assaillirent. Les Christinos ne tardèrent pas à riposter

en battant en retraite, comme des hommes qui défendent leur vie. Nous avons vu une compagnie de cavalerie christine faire les évolutions les plus précises, les plus opportunes et les plus utiles sur un champ des plus inégaux, où il y avait à peine un pied de terrain qui ne fût en pente, où s'offraient de toutes parts des précipices et des rochers.

Cependant, si les Christinos échappèrent ce jour-là, ils le durent à la direction que prirent les forces commandées par Gomez et par Elio; car si le hasard eût voulu que ceux-ci attaquassent de front les soldats de Mina, comme ils attaquèrent de flanc ou à l'arrière-garde, la perte de ceux-ci était indubitable. Ni Elio ni Gomez ne pouvaient savoir positivement la véritable direction de l'ennemi; tous croyaient que les Christinos iraient à Elizondo par le chemin le plus direct; on vit ensuite que leur but était de se diriger d'abord à Santesteban, où ils avaient aussi garnison. Néanmoins, Gomez arriva à temps pour prendre une part très-active au combat; les Guipuzcoans qu'il commandait faisaient encore à neuf heures du soir un feu nourri contre l'arrière-garde de Mina, et une heure plus tard, ce général, mis en complète déroute, entrait à Santesteban, après avoir perdu beaucoup de monde et jusqu'à la litière sur laquelle il se faisait porter à cause du mauvais état de sa santé. Le 10me bataillon de Navarre qui prenait part au combat pour la première fois, se conduisit avec une grande bravoure; il fut le seul qui essuya une perte considérable; sur les huit capitaines, cinq

furent blessés, son commandant, D. Teodoro Carmona mérita les plus grands éloges de Zumalacarregui ; l'aide-de-camp du commandant-général de Guipuzcoa, D. Isaac Ramery, reçut une grave blessure en allant porter un ordre.

Il était minuit passé lorsque le général carliste se retira du champ de bataille ; il emmena ses troupes à Oroquieta ; de là, il les dissémina par toute la vallée d'Ulzama, afin qu'elles se reposassent un peu de la grande fatigue qu'elles avaient supportée durant ces derniers jours. Le 14 mars, Zumalacarregui rassembla de nouveau ses bataillons, et voyant que les Christinos étaient la plupart dans le Baztan, il marcha rapidement vers l'Araquil ; passa sur la droite de cette petite rivière, fit détruire les ponts d'Izurdiaga, d'Irurzun et d'Erroz ; et, laissant dans ces parages quelques forces d'observation, il alla, avec ce qui lui restait, assiéger la garnison du fort d'Echarri-Aranaz. Le 15, au point du jour, on entendait déjà le bruit de l'*Abuelo* et de l'un des obusiers fondus par Reina. Le fort avait pour se défendre trois pièces de petit calibre et plus de quatre cents hommes ; il possédait en outre des vivres et des munitions en assez grande abondance. La résistance de la garnison fut des plus vigoureuses, et certes, les Carlistes n'eussent point triomphé s'ils n'avaient eu recours à la mine. Le brigadier d'artillerie D. Joaquin Montenegro fut chargé de cette opération. Aussitôt que les assiégés s'aperçurent des travaux de la mine, ils lancèrent vers le lieu où elle

s'ouvrait une telle quantité de grenades à main, qu'ils finirent par mettre le feu aux maisons les plus voisines du fort, qui étaient en bois la plupart. Néanmoins, Montenegro ouvrit une nouvelle mine à travers la cendre et les charbons, la termina, et parvint enfin à la faire éclater. Une grande partie de l'enceinte s'écroula par suite de l'explosion, et quarante soldats christinos, au moins, furent ensevelis sous les décombres. Cependant les assiégés résistèrent encore jusqu'au 19, que les soldats, contre la volonté du gouverneur, sortirent par les brèches et se rendirent à discrétion, sans aucune formalité et sans capitulation. Zumalacarregui dirigea lui-même l'obusier pendant tout le temps que dura le siége; il n'agissait point ainsi faute de personne qui remplît cette fonction, mais pour économiser les munitions dont on n'était jamais bien pourvu. Quoiqu'il se fût emparé du fort sans contracter aucun engagement, comme on l'a vu, il traita généreusement la garnison, laissa leurs épées et leur équipement à tous les officiers, avec la liberté de se retirer à Pampelune; il fit au gouverneur un acceuil flatteur et lui donna un certificat dans lequel il disait qu'il avait fidèlement rempli son devoir. La troupe, sur sa propre demande, fut incorporée aux rangs carlistes; les artilleurs du fort d'Echarri-Aranaz furent les premiers soldats de cette arme qu'il y eût dans l'armée carliste.

Le général D. Bruno Villarreal reçut pendant ce siége une légère blessure à la tête, en passant dans

une rue. Zumalacarregui lui-même fut en grand danger de perdre la vie par un incident bien singulier : Les artilleurs du fort, trompés par l'ombre que projetaient au milieu de la nuit quelques soldats qui marchaient en divers sens, non loin d'un grand feu, braquèrent une pièce vers l'angle de l'édifice derrière lequel le feu existait ; mais le boulet, au lieu de prendre cette direction, donna en plein sur le flanc de la maison qui était à découvert. Zumalacarregui logeait en cet endroit ; il dormait alors ; le boulet traversa le mur et passa quelques lignes seulement audessus de sa tête, en sorte que tout son lit fut couvert de décombres.

Le canon l'*Abuelo*, se ressentant du grand travail qu'il venait de faire, commença à laisser voir sa décrépitude en se fendant par la bouche. Il fallut le racourcir de plus d'un pied et lui ajuster deux gros anneaux de fer pour que le mal n'allât pas plus loin. Les soldats, qui cherchent toujours à s'entretenir ou à se distraire avec les moindres choses pour oublier les fatigues de la guerre, disaient à cette occasion que l'*Abuelo* avait obtenu, en récompense de ses services, le grade de lieutenant-colonel.

Il est juste que nous fassions ici mention du capitaine d'artillerie D. Rufino-Roman de Trovo, compagnon inséparable du célèbre canon, le seul officier qui dirigea ses feux. En voyant la grande fatigue qu'il éprouvait à faire manœuvrer cette masse rouillée, quoiqu'il le fît toujours avec enthousiasme, Zumalacarregui l'animait en lui disant : « Trovo, un

jour viendra où je te ferai peindre avec le canon. »

Avant d'abandonner Echarri-Aranaz, Zumalacarregui ne voulut point que son triomphe causât la désolation des infortunés dont les maisons avaient été incendiées pendant le siége ; il les fit appeler, et, quoique très à court d'argent, il leur distribua une somme qui suffit à sécher leurs larmes pour le moment. Singulier contraste avec ce qu'en même temps Mina faisait dans le Baztan, comme nous le verrons bientôt.

D'Echarri-Aranaz, Zumalacarregui alla assiéger le fort d'Olazagoitia. Cet édifice était très-solide, et l'artillerie carliste ne put produire un grand effet. Néanmoins, on battit les travaux récemment construits à l'extérieur ; mais, pendant ce temps, une colonne se réunit à Salbatierra et s'avança au secours de la garnison. A l'approche de celle-ci, le général carliste se retira avec sa troupe et avec l'*Abuelo*. Les Christinos emmenèrent la garnison, et le village fut débarrassé. Cet obstacle de moins, les communications entre le Guipuzcoa et la Navarre devinrent beaucoup plus promptes et plus faciles.

Quelques-uns de nos lecteurs seront sans doute impatients de savoir ce que faisaient Mina, Oraa et les autres généraux dans le Baztan, pays peu éloigné du lieu où se passèrent les dernières scènes dont nous venons de parler ; ils demanderont peut-être aussi comment ils ne vinrent point au secours des assiégés, durant les cinq jours que gronda le canon d'Echarri-Aranaz et les deux jours que re-

tentit celui d'Olazagoitia. Narrateur fidèle des événements qui se passèrent alors, nous en exposerons la cause.

Exaspéré de l'attaque récente de Zumalacarregui, courroucé de voir le Baztan devenu le centre d'incidents suffisants pour absorber toute son attention, sans pouvoir le soumettre, malgré ses garnisons et la continuelle assistance d'une grande partie de ses forces ; irrité jusqu'au dernier point des essais d'obusiers et de mortiers que les Carlistes faisaient tous les jours contre les forts d'Elizondo, Mina crut que, tant qu'il ne parviendrait pas à les priver de matériel, les choses n'iraient qu'en avançant, et que ses garnisons étaient toutes exposées à un péril imminent. Mina savait, par sa propre expérience, qu'il n'est pas facile, dans un pays tel que le Baztan, de conduire un train de siége quel qu'il soit, bon ou mauvais, grand ou petit, fût-il transporté dans des charrettes à bœufs en usage dans le pays. Il ne pouvait pas ignorer non plus les difficultés que la fonte des pièces avait coûté aux Carlistes ; aussi, ce qui lui importait, c'était de savoir, non où l'on faisait, mais où l'on cachait cette nouvelle artillerie avec laquelle Reina s'était présenté, il y avait peu, devant Elizondo. Pour s'enquérir d'une nouvelle si intéressante, Mina recourut à l'un des moyens les plus terribles. Supposant que les habitants du village de Lecaroz connaissaient le secret, puisqu'ils n'étaient éloignés d'Elizondo que d'une portée de canon, il commanda aussitôt d'arrêter tous les jeunes gens ;

et, comme ils ne satisfaisaient point à sa demande, il les fit tirer au sort et passer par les armes. Mais la mesure de sa cruauté n'était pas encore pleine; il fit mettre le feu à tout le village. Ainsi, l'incendiaire de Castelfollit put donner à son pays un spectacle semblable à celui qu'il avait offert jadis à la Catalogne.

De si grands exemples de terreur ne purent arracher le secret aux habitants de Lecaroz, s'ils le possédaient; la preuve en est qu'ils souffrirent le martyre. D'autres mesures firent enfin découvrir à Mina le lieu où les pièces étaient cachées; et, comme il se trouvait dans le voisinage, elles furent bientôt en son pouvoir; mais ces trophées, avec lesquels il retourna aussitôt à Pampelune, ne suffirent pas pour le soutenir dans son commandement. Le gouvernement christino avait déjà jugé, d'après les dernières opérations, et surtout à l'événement de Lecaroz, que Mina n'était pas l'homme qui lui convenait, puisque, loin de détruire dans l'esprit public l'ascendant de Zumalacarregui, il lui donnait chaque jour plus d'étendue et de force, par la barbarie de sa propre conduite.

En quittant la vallée du Baztan, Mina y laissa toute la division d'Oraa, et chargea ce général de diriger les opérations. Depuis lors, la guerre fut suivie avec plus de méthode, mais réduite à un état purement défensif. Mina, comme on le verra dans la suite, finit par abandonner le pays aux Carlistes.

Un nouvel ennemi commençait alors à se faire

connaître sur le théâtre de la guerre de Navarre; c'était le commandant D. Léon Iriarte, surnommé *Charandaja*; comme ancien officier de Mina, pendant la guerre de l'indépendance, il avait beaucoup de rapport avec Iturralde pour les qualités, et il avait suivi le même genre de vie. Mina confia à Charandaja un bataillon composé de la lie des habitants, avec lequel celui-ci sortait fréquemment de Pampelune pour parcourir précipitamment les vallées d'Orba et d'Aybar et le terrain qui existe entre Aoiz, Lumbier et Sangüesa. Son principal but était d'empêcher que les populations de ces contrées ne fournissent aux Carlistes les grains qu'ils leur demandaient pour la subsistance des troupes. D'autre côté, Charandaja se servait de ce prétexte pour dépouiller, sans commisération, les laboureurs de tout ce qu'ils possédaient et l'emporter dans les lieux fortifiés les plus proches. Zumalacarregui opposa Cordeu et Lucus à Iriarte; ils eurent ensemble diverses rencontres, mais aucune ne fut très-décisive; car, outre que Charandaja avait sous ses ordres une force double de celle de Cordeu et de Lucus, il opérait sur un terrain entouré de garnisons qui venaient au secours des leurs aussitôt qu'il s'engageait un combat.

Avant de terminer ce chapitre, nous ferons mention de l'escadron que Zumalacarregui créa vers cette époque, sous le titre de Défenseurs de la légitimité, à cause du grand nombre d'officiers nationaux et étrangers qui se présentaient journellement

dans les rangs carlistes. Toutes les places des bataillons et des escadrons existant étant pourvues, l'excédant d'officiers, de cavalerie surtout, était encore très-considérable. Le général les réunit tous en un corps, sous le commandement immédiat du brigadier D. Juan Bellengero qui venait de se présenter. Par suite de cette disposition, on vit bientôt entrer dans l'escadron des hommes d'une naissance, d'un crédit et d'une capacité assez remarquables, et faire sans répugnance, même avec certaine satisfaction, le service de simples volontaires. On vit, durant les premiers jours, figurer dans l'escadron, Arjona, Cabañas, Freyre, Balmaseda, Henninseng, Latorre, Sancho, Moral Caraza, Quevedo, Soto, Hortelano, Saiz, Sarraminaga, Vial et autres, dont nous ne nous rappelons pas les noms, mais qui la plupart se sont ensuite distingués, et qui ont prouvé dans l'exercice d'autres fonctions leur valeur et leur intelligence.

Un autre escadron un peu moins nombreux que celui de la légitimité était formé par les aides-de-camp de Zumalacarregui ; Berdiel, Lacy, Reina, Plaza, Cacès, Urra, Barres, Martinez, Benavidès, Aezquivel, Arjona, Pavia, Eraso, Cisneros et d'autres, non moins connus, en faisaient partie.

En citant ces noms, nous ne pouvons passer sous silence celui de D. Javier Jauregui, compatriote, ami et ancien camarade de chasse de Zumalacarregui, qui prit part à la lutte, entraîné par son affection particulière pour notre héros. Cet honorable Guipuzcoan, simple charpentier avant la guerre, fut

le premier qui exerça parmi les Carlistes les fonctions d'ingénieur ; il rendit des services de la plus haute importance, services qui lui donnent certes des droits à cette mention particulière dans un ouvrage dédié à la mémoire de Zumalacarregui.



CHAPITRE VIII.

Constance du gouvernement christino. — Nouveaux renforts qu'il envoie à l'armée de Navarre. — Action d'Arroniz. — Valdès ministre de la guerre et général en chef de l'armée christine. — Négociation entamée avec l'Angleterre pour régulariser la guerre. — Zumalacarregui à Lecumberri. — Action d'Escurra. — Progrès de l'armée carliste. — Zumalacarregui à Mondragon et Valdès à Vitoria. — Dispositions prises par le premier. — Valdès envahit l'Amezcoa. Ses manœuvres et celles de Zumalacarregui. — Fameuse action d'Artaza. – L'armée christine mise en déroute se replie sur Estella. — Cantonnement des bataillons carlistes dans la Berrueza. — Arrivée de lord Eliot au quartier-général de Zumalacarregui. — Stipulation signée pour l'échange des prisonniers. — Les Biscayens et les Guipuzcoans triomphent des Christinos à Garnica. — Zumalacarregui attaque la garnison d'Irurzun. — Prise de Tréviño. — Les christinos retirent la garnison d'Estella. — Mort du colonel D. Carlos O'Donell. — Siége de Villafranca de Guipuzcoa. — Espartero est surpris et complètement défait sur les hauteurs de Descarga. — Oraa est mis en déroute en quittant le Baztan. — La garnison de Villafranca capitule. — Celle de Tolosa se retire à San-Sébastian. — Celles de Vergara et d'Eybar se rendent. — Celle de Durango prend la fuite. — Celle d'Ochandiano forcée de se rendre. — Zumalacarregui marche sur Bilbao. — Cause qui le déterminèrent à cette opération. — Premier jour d'attaque. — Zumalacarregui est blessé. — On le conduit à Cegama. — Sa mort. — Jugement sur lui.

Alors, loin de se rebuter des revers continuels qu'éprouvaient ses armes, le gouvernement christino paraissait prendre pour règle de conduite cette persévérance que les historiens attibuent au sénat romain, lorsque celui-ci opposait à Annibal ou à

l'héroïque Numance une armée nouvelle pour remplacer celle que venaient d'exterminer les guerriers espagnols ou carthaginois. Aussi, avant la fin du mois de mars, on vit entrer en Navarre un renfort considérable, conduit par le général Aldama. Le silence avec lequel la nouvelle division passa l'Ebre et s'approcha du centre des opérations de l'armée christine était si contraire à ce que l'on avait vu faire précédemment à d'autres chefs, confirma bientôt la nouvelle qui n'avait pas tardé à se répandre parmi les habitants, qu'Aldama avait l'ordre de se borner à observer les Carlistes sans en venir jamais aux mains. Mais grande dut être la surprise de celui-ci en rencontrant sitôt ce qu'il ne cherchait nullement.

Après avoir renforcé sa division de divers bataillons qui se trouvaient, avant son arrivée, sur le théâtre de la guerre, Aldama, malgré la prudence et la circonspection de ses manœuvres, se risqua à gravir les versants de Montejurra, montagne isolée et que l'on doit, par là-même, regarder comme la sentinelle avancée de toutes celles qui entourent Estella. Sur ces entrefaites, Zumalacarregui venait d'arriver, avec huit de ses bataillons, dans la vallée d'Ega, où se trouvait sa cavalerie; en apprenant la nouvelle de l'apparition de cette force ennemie dans un lieu qui n'était guère éloigné que d'une heure de marche, il se porta sans retard à sa rencontre. Zumalacarregui marchait le premier; il précédait un peu ses bataillons, lorsqu'arrivant à une petite

éminence traversée par le chemin qui conduit de Luquin à Arroniz, il aperçut à très-peu de distance, la division christine. Rétrogradant alors de quelques pas pour n'être point découvert, il mit pied à terre, ordonna à ses troupes de faire halte et de s'asseoir sur le même chemin par où elles venaient et selon le même ordre qu'elles suivaient dans leur marche. La division christine se dirigea en ce moment vers les *aires* d'Arroniz, situées au pied de la hauteur occupée par les Carlistes, dans le but, comme on ne tarda pas à le voir, d'y faire halte et d'y former ses masses. Les deux forces étaient si proches l'une de l'autre que Zumalacarregui craignant que le moindre bruit de ses soldats ne suffît pour le découvrir, fit observer le plus profond silence et ordonna en même temps à ceux qui l'accompagnaient de s'éloigner de quelques pas. Fixant ensuite son attention sur l'énorme masse d'ennemis qui s'offrait à sa vue, il ne put retenir une exclamation, car elle lui paraissait d'une force bien supérieure à celle que, suivant ses calculs, le gouvernement christino pouvait réunir si promptement en cet endroit; cependant ce ne fut pas un motif assez puissant pour le faire changer de résolution, et il l'eût attaquée aussitôt s'il ne s'était proposé de profiter d'un moment favorable qu'il attendait : Zumalacarregui croyait que ses adversaires mettraient leurs armes en faisceaux, comme leurs dispositions préparatoires l'indiquaient, et il pensait alors tomber sur eux du haut de la montagne; mais cela n'eut pas lieu.

Avant de faire rompre les rangs et de permettre au soldat de quitter ses armes, les chefs christinos envoyèrent des détachements de chasseurs avec quelques chevaux, pour reconnaître les cimes voisines ; ce qui mit les Carlistes dans la nécessité de se découvrir et de marcher à leur rencontre.

Au premier signal d'alarme, Aldama, dont tous les corps étaient formés en masse, en détacha quelques-uns pour escalader la hauteur. Les deux bataillons navarrais qui marchaient en tête, n'étant pas en nombre suffisant pour résister à l'attaque simultanée des troupes christines, allaient abandonner leur position ; mais celles-ci s'en étaient à peine emparées, qu'elles furent délogées par le 6me bataillon de Navarre, commandé par D. Pablo Sanz et D. Manuel-Gonzalez del Campillo. Les Christinos, voulant alors tirer parti de leur supériöté numérique, étendirent leur ligne de bataille, et, la développant sur leur droite, ils occupèrent Arroniz. Après s'être rendus maîtres de ce village, ils marchèrent contre le flanc des Carlistes qui, de leur côté, s'avancèrent aussi pour les recevoir, et les attaquèrent avec une telle résolution qu'ils les forcèrent à chercher un appui dans quelques édifices extérieurs, principalement derrière les murs d'une chapelle appelée Notre-Dame de Mendia, qui domine le village. Les choses étant arrivées à ce point, les Carlistes ne purent, faute d'artillerie, continuer l'attaque sans une grande inégalité et sans exposer les habitants d'Arroniz à toutes sortes d'excès et d'hor-

reurs : ces motifs déterminèrent Zumalacarregui à ordonner à ses troupes de se replier sur Urbiola et Villamayor qui n'étaient éloignés que d'une heure et demie, et les fit loger dans ces villages où ils arrivèrent avec la nuit. Le lendemain à la pointe du jour, lorsque les tambours et les trompettes, sonnant le départ d'Arroniz, se firent entendre dans les cantons occupés par les Carlistes, supposant que les Christinos allaient venir à sa rencontre, Zumalacarregui réunit ses bataillons et leur assigna à chacun sa place. Ces dispositions prises, ne voyant point paraître l'ennemi, le général carliste s'avança avec toute sa cavalerie en vue d'Arroniz. Il attendit que les troupes d'Aldama commençassent leur mouvement, ce qu'elles firent peu après; elles prirent la direction de Sesma et de Lerin, emportant avec elles leurs blessés qui étaient plus de six cents, suivant les nouvelles les plus exactes. Zumalacarregui suivit pendant plus d'une lieue les trousses de l'arrière-garde ennemie; mais en voyant l'excessive précaution et le bon ordre avec lesquels les Christinos se retiraient, il regarda comme inutile d'aller plus loin et revint à Arroniz. Il n'avait pas encore terminé son entrée dans ce village qu'une terrible averse tomba sur les troupes d'Aldama.

Les Carlistes apprirent à Arroniz beaucoup de particularités curieuses relatives au combat du jour précédent; la perte énorme que les Christinos avaient soufferte, et la peine profonde qu'Aldama ressentit de cet événement inattendu. Toutefois,

nous n'attribuons cette affliction qu'à l'ordre qu'il avait de garder ses troupes intactes pour la campagne qui devait commencer très-prochainement, sous la direction personnelle de l'un des membres du cabinet christino.

Ce ministre était le général D. Geronimo Valdès, secrétaire d'état au département de la guerre; avant de faire connaître à l'armée la mission qu'il allait remplir pour la seconde fois en Navarre, il cherchait à envoyer dans ce royaume le plus de forces possibles; et comme, suivant les actes antérieurs, il avait des principes plus raisonnables et plus philanthropiques que les autres novateurs d'Espagne, il se défendait peut-être de faire la guerre sur le même pied de barbarie que ses prédécesseurs; c'est pourquoi il pressait son gouvernement de travailler auprès du cabinet anglais, afin que celui-ci intervînt pour la régulariser. Le ministère tory, à la tête duquel se trouvait le duc de Wellington, accueillit favorablement la proposition; il s'empressa d'envoyer un commissaire chargé de remplir en son nom cette mission, dont nous verrons plus tard le résultat.

Après qu'Aldama eût quitté le voisinage des montagnes pour se retirer dans des lieux fortifiés, Zumalacarregui se vit, pour le moment, dans l'impossibilité d'entreprendre aucune opération dans le district d'Estella; mais, comme la guerre continuait avec plus d'activité dans le Baztan, à cause de l'acharnement que les Christinos apportaient à fermer la frontière de France aux Carlistes, et que ceux-ci

reurs : ces motifs déterminèrent [illegible] i
ordonner à ses troupes de se replier sur [illegible] sa
Villamayor qui n'étaient éloignés que [illegible] le
et demie, et les fit loger dans ces villages [illegible] it de
rivèrent avec la nuit. Le lendemain [illegible] artout
jour, lorsque les tambours et les trompettes [illegible] regui le
le départ d'Arroniz, se firent entendre [illegible] tégique;
tous occupés par les Carlistes. [illegible] damment
Christinos allaient venir à sa rencontre [illegible] le trouver
regui réunit ses bataillons et [illegible] ur se combi-
sa place. Ces dispositions prises, [illegible] Dans la circon-
paraître l'ennemi, le général [illegible] guel Gomez et
toute sa cavalerie en vue [illegible] s. Le général était
les troupes d'Aldama [illegible] on apprit à Lecum-
ment, ce qu'elles firent [illegible] garnison de Santeste-
rection de Sesma et de Lerin [illegible] côté où se trouvaient
leurs blessés qui étaient [illegible] mandées par ces deux
les nouvelles les plus [illegible]

pendant plus d'une lieue [illegible] se composaient de deux ba-
garde ennemie; mais [illegible] celles d'Elio de deux batail-
tion et le bon ordre [illegible] derniers étant les plus proches
retiraient, il regagna [illegible] par Oraa dans le village qu'ils
loin et revint à [illegible] forcés, pour se sauver, de
miné son entrée [illegible] mais ils ne perdirent pas
averse tomba sur [illegible] tant, les Guipuzcoans eurent
Les Carlistes [illegible] r; ils reçurent l'ennemi avec
[illegible] larité [illegible] s le forcèrent à se retirer ; leur
[illegible] ils firent à Oraa plusieurs pri-
[illegible] voir causé une perte considérable.
[illegible] quel donna son nom le village d'Ez-

curra, alors occupé par les Guipuzcoans, contribua à imposer certaines limites aux sorties des colonnes christines qui parcouraient le Baztan.

Au commencement du printemps de 1835, tout ce qui appartenait à l'armée carliste se trouvait dans un état de prospérité qui surpassait presque tout ce qu'on avait cru possible peu auparavant.

Depuis que Zumalacarregui avait placé D. Carlos O'Donell à la tête de la cavalerie de Navarre, cette arme faisait chaque jour de nouveaux progrès. La jeunesse de ce chef, son intelligence et sa bravoure naturelle semblaient annoncer de nombreux jours de gloire aux armes de son Roi; mais les siens malheureusement étaient déjà comptés.

A peine les recherches de Mina l'avaient-elles rendu maître des quatre pièces d'artillerie que les Carlistes possédaient dans le Baztan, que Reina réunit de nouveau des mortiers, des bassinoires, des braseros, et, quoique avec plus de travail que la première fois, il parvint, non seulement à fondre quatre autres pièces, mais encore à les rendre plus parfaites; ce que l'on dut sans doute à l'expérience des fondeurs.

Les ateliers d'armes avaient aussi fait de grands progrès, celui surtout qui était situé à Ecala, village de l'Amezcoa. L'intelligence des hommes qui y travaillaient était des plus complètes pour la fabrication des armes blanches et des armes à feu; mais les moyens manquaient, et tout se ressentait de la misère qui pesait sur le gouvernement et sur l'armée carliste.

On travaillait avec une grande habileté dans les fabriques de poudre ; mais comme les salpêtres coûtaient beaucoup d'argent comptant, leurs produits étaient si petits qu'ils suffisaient à peine à la consommation de poudre à fusil employée dans les combats ; et lorsqu'il fallait faire usage du canon, tout le système d'économie et d'ordre se ressentait de cette dépense extraordinaire.

Aussi les soucis de Zumalacarregui, auquel les efforts du gouvernement ne procuraient que de très-faibles secours, étaient pour le moment beaucoup plus grands que ceux dont il était assiégé au commencement de la guerre ; car la même absence de ressources ne lui permettait pas d'exécuter des entreprises plus importantes.

Ne pouvant combattre ses adversaires lorsqu'ils cessèrent de parcourir le pays montueux et qu'ils se retirèrent en des lieux fortifiés, Zumalacarregui visita l'Alava et le Guipuzcoa, et se fixa enfin à Mondragon durant quelques jours. Il combinait dans cette ville, avec les commandants-généraux, l'opération d'un siége, lorsqu'il apprit que le général Valdès venait d'arriver à Vitoria et que le nombre des forces rassemblées en cet endroit s'élevait déjà à trente-deux bataillons, sans y comprendre les autres divisions qui opéraient séparément dans le Baztan avec Oraa, dans le Guipuzcoa avec Jauregui, et en Biscaye avec Espartero.

En voyant une telle tempête s'amonceler contre lui à Vitoria, il se disposa à marcher vers le lieu qui

lui paraissait être le plus convenable pour l'attendre.

Loin donc de conserver les forces qu'il avait réunies en ce moment et qui étaient de plus de quatorze bataillons, bien loin d'en faire venir d'autres, il détacha ceux qui étaient composés de Guipuzcoans pour qu'ils pourvussent à la défense de leur pays natal et se procurassent en même temps les ressources nécessaires à leur subsistance. Il donna au général Sarasa des instructions semblables relativement à la division de Biscaye; et représenta au quartier-royal, alors à Oñate, qu'il serait convenable qu'il se retirât à Segura, ce point étant moins dangereux. Ces dispositions prises, Zumalacarregui se transporta rapidement dans l'Amezcoa avec les six bataillons navarrais qui l'accompagnaient. Espérant apprendre ensuite assez à temps le mouvement de Valdès pour pouvoir les réunir de nouveau, il en envoya quatre dans les vallées circonvoisines, pour qu'ils fussent plus commodément et qu'ils pussent subvenir plus facilement à leur entretien.

On était au 20 avril lorsque Valdès, qui s'était fait précéder par une proclamation adressée aux habitants (*a*), sortit de Vitoria avec son armée et prit la direction de Contrasta, où il arriva dans l'après-midi du même jour. Le général Villarreal occupait ce village avec deux bataillons alavais; il l'évacua aussitôt, en vertu des instructions qui lui avaient été données, et se replia sur Eulate où était Zumala-

(*a*) Voir le n° 13 des pièces justificatives.

carregui. Les chefs christinos, après être entrés à Contrasta et avoir occupé le peu de maisons dont il se compose, établirent leurs masses dans les champs voisins pour y passer la nuit, ce à quoi se bornèrent les opérations de Valdès ce jour-là.

Aussitôt que Zumalacarregui apprit que ce général était sorti de Vitoria et quelle direction il avait prise, il expédia l'ordre aux chefs des bataillons cantonnés dans les vallées d'Ega et de Berrueza, de venir immédiatement le rejoindre. En conséquence, le 21, avant qu'il fit jour, les bataillons des guides, 1er, 2me, 3me, 4me, 6me et 10me de Navarre, le 1er de Castille, les 1er et 2me d'Alava se trouvaient déjà campés dans les environs d'Alava. Zumalacarregui aurait pu, il est vrai, comme on l'a vu, augmenter ces forces quelques jours auparavant; mais les difficultés qu'il y avait à se procurer des vivres dans un pays si stérile et si épuisé, jointes à l'impossibilité de manœuvrer avec aisance et agilité sur un terrain non moins rétréci que plein d'obstacles et d'inégalités, le convainquirent que les dix bataillons que nous avons cités suffiraient pour tenir tête aux trente-deux de Valdès.

La matinée était déjà assez avancée au moment où l'armée christine se mit sous les armes; peu après ses bataillons commencèrent à défiler par deux différents chemins à la fois, bien qu'ils conduisent tous les deux à Eulate. Zumalacarregui qui était venu de très-bonne heure, accompagné d'une petite escorte, jusque près de Contrasta, pour observer par

lui-même les mouvements de l'ennemi et prendre les dispositions qu'il jugerait convenables, donna aussitôt à ses troupes l'ordre d'évacuer Eulate et de prendre ensuite le chemin de San-Martin d'Amezcoa. Après avoir quitté le premier village, Zumalacarregui les rejoignit et plaça deux bataillons dans un bois qui est à moitié chemin d'Eulate et de San-Martin. Son but était de commencer en cet endroit à s'opposer à la marche des Christinos, dans le cas où ils continueraient de s'avancer par le fond de la vallée, comme le fit croire un feu de guerrillas assez vif qui s'engagea bientôt; mais voyant qu'au lieu d'augmenter il allait en diminuant, le général carliste voulut en savoir le motif, il se convainquit à l'instant de ses propres yeux que les Christinos montaient à la sierra d'Urbasa en force considérable par les puertos d'Aranarache et d'Eulate. Il crut d'abord que ce n'était qu'une fraction destinée à tomber sur son flanc droit; mais comme le défilé continuait et que les Christinos allaient évacuer complètement la vallée, il se trouva dans l'indécision sur les véritables projets de Valdès.

Au milieu de cette incertitude Zumalacarregui ordonna à D. Teodoro Carmona de monter par le puerto de San-Martin au haut de la sierra, avec son 10me bataillon de Navarre, pour observer la direction de l'armée ennemie. A peine Carmona parvint-il au point désigné qu'il fut forcé de commencer le feu contre les guerrillas qui couvraient le flanc de la colonne. Au lieu de l'attaquer avec résolution et de le

déloger, celles-ci montrèrent aussi peu de bravoure que celles qui se présentèrent à la tête du bois, entre San-Martin et Eulate. Ayant donc examiné attentivement ce que faisait l'armée christine, Carmona fit savoir à Zumalacarregui que les ennemis se formaient en masse par bataillons à mesure qu'ils arrivaient à l'hôtellerie d'Urbasa, et que, suivant toutes les apparences, ils avaient l'intention d'y rester pendant quelque temps.

Cette hôtellerie ou ce palais (car on lui donne les deux noms), où les Christinos dirigeaient leur marche, est un vaste édifice en pierre, assez solide, de forme quadrangulaire, et le seul qui existe dans le grand espace du plateau de la Sierra d'Urbasa; la position élevée qu'il occupe le rend excessivement froid; on ne voit dans ses alentours aucune espèce de culture; il ne s'y trouve même pas d'eau. L'herbe qui y croît attire seule, dans la bonne saison, quelques pasteurs avec leurs troupeaux; du reste, l'hôtellerie est un refuge nécessaire au voyageur qui est forcé de se rendre du district d'Estella dans ceux de Salbatierra, de Borunda et de Guipuzcoa *et vice-versâ*.

Nonobstant les nombreuses raisons qui rendaient peu agréable le séjour des environs de l'hôtellerie d'Urbasa, Valdès fut satisfait lorsqu'il y vit arriver le dernier de ses soldats. L'armée christine avait mis treize heures à parcourir les trois lieues qui séparent l'hôtellerie de Contrasta; la principale cause de cette incroyable lenteur n'est autre que la nécessité dans

laquelle on se trouvait de conduire les trente-deux bataillons à la défilade par des chemins tortueux, étroits et on ne peut plus raboteux.

Zumalacarregui conduisit aussi ses troupes dans la Basse-Amescoa. A son arrivée il s'empara de toutes les avenues de la sierra en y envoyant des guides excellents, accompagnés de deux cents tirailleurs chargés de tenir l'ennemi sur le qui-vive durant toute la nuit, par leurs feux. Après avoir pris ces mesures, les dix bataillons se logèrent à Zudayre et dans les autres villages voisins, où ils se reposèrent après s'être bien restaurés pour combattre avec plus de vigueur le lendemain.

Au lever du jour, Zumalacarregui fit sonner la diane plus longtemps que de coutume et distribuer l'eau-de-vie suivant l'usage les jours de combat; il parcourut ensuite les compagnies et les encouragea en leur adressant à toutes quelques mots. A cinq heures du matin, il établit ses bataillons en divers endroits, et pensant que les ennemis descendraient où il était par le puerto de Zudayre qui est le plus large et le plus agréable, il plaça vingt compagnies par échelons. Cet ordre changea complètement vers les huit heures; car au lieu de descendre par le puerto dont nous parlons, ceux-ci suivirent le bord de la sierra pour se rendre à celui d'Artaza. Zumalacarregui étonné d'abord de ce mouvement, comprit à la fin que cette armée formidable ne songeait plus qu'à se retirer sans combattre. Il prit alors quatre bataillons avec la plus grande résolution, et gravit

avec eux le puerto d'Artaza. Lorsqu'il y arriva, les Christinos commençaient à se découvrir du côté du bois le plus élevé pour gagner, comme on le vit bientôt, la route d'Estella. Les quatre bataillons conduits par Zumalacarregui en personne, accompagnés de l'escadron d'officiers de la légitimité, attaquèrent avec une grande impétuosité le front des ennemis et les forcèrent à rentrer dans l'épaisseur du bois d'où ils étaient sortis; mais de nouveaux renforts étant arrivés peu après, ils se montrèrent de nouveau et un combat des plus acharnés s'engagea en ce moment. Il n'est pas étonnant que les soldats christinos cédassent un peu au commencement de l'action, vu ce qu'ils avaient souffert durant deux nuits de campement dans un pays si peu favorable, vu la faim qu'ils éprouvaient, car ils n'avaient rien conservé des trois rations qu'on leur avait distribuées à chacun avant de quitter Vitoria; d'autres soldats, en pareil cas, eussent peut-être manqué de force pour se tenir debout; mais ceux-ci étaient Espagnols et par conséquent non moins capables de supporter la fatigue et la faim que supportèrent, en d'autres circonstances, ceux qui les attaquaient. Toutefois, nous devons le dire, le bon exemple que donnèrent à leurs troupes les généraux christinos ne contribua pas peu à l'issue du combat: Seoane reçut en tête d'une des colonnes d'attaque, une grave blessure, tandis que Cordova se conduisait aussi admirablement. Mais de quelle gloire ne se couvrirent point les quatre bataillons carlistes qui, d'une posi-

tion désavantageuse disputèrent, durant plus de cinq heures, le passage à une masse si formidable !

Le soleil avait déjà parcouru la moitié de sa carrière lorsque Zumalacarregui donna l'ordre de faire avancer jusqu'au lieu du combat deux bataillons de réserve ; ceux-ci impatients de prendre part à l'action, s'avancèrent au pas de course ; mais ils n'étaient point parvenus à leur destination qu'ils reçurent l'ordre de s'en retourner au point où ils étaient auparavant. Le motif de cette contre-marche venait de ce que les Christinos s'étaient avancés au point de couper la ligne de communications qui existait entre Zumalacarregui et ses réserves, au moyen du puerto d'Artaza ; ensorte que le général carliste se vit forcé de se retirer dans la même direction que les Christinos allaient prendre ; enfin, après avoir parcouru une grande partie de la cordillière, il descendit dans la vallée d'Hellin par le puerto de Chavarri. . . . .

Le chef qui commmandait les forces navarraises de la réserve (honneur accordé à l'auteur de cette histoire), se maintint au lieu qu'il occupait d'abord, c'est-à-dire dans le fond de la Basse-Amezcoa, jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Ignorant encore en ce moment ce qui s'était réellement passé sur le haut du puerto, et ne sachant en quel lieu se trouvait son général, il se détermina à gravir la montagne avec deux bataillons pour faire une reconnaissance. Quand les éclaireurs mirent le pied sur le puerto, ils observèrent que l'armée tout entière se

dirigeait vers Estella, excepté une division composée de six à sept bataillons, qui se maintenait formée en colonne serrée, à peu de distance, pour couvrir l'arrière-garde. Aussitôt que le 1er bataillon de Navarre qui allait en avant eut pris position sur le haut du puerto, il commença l'attaque contre la division ennemie; celle-ci avait l'arme au bras; elle opposa une vive résistance. Plus tard, soit à cause de l'approche de la nuit, soit que le moment de sa retraite fut arrivé, soit peut-être parce qu'elle voyait s'accroître le nombre et l'audace de ceux qui l'attaquaient, l'arrière-garde christine commença à se mettre en marche avec quelque désordre. Le chemin était très-incliné et des plus scabreux, c'est pourquoi les Carlistes abandonnant la piste de l'ennemi s'avancèrent sur les deux flancs, et, du haut de positions qui dominent, ils dirigèrent sur lui un feu très-nourri et lui causèrent beaucoup de dommages. On dit qu'en ce moment la tête de l'armée de Valdès entrait déjà à Estella, et quoiqu'il y eût encore deux lieues de cette ville au point où se trouvait l'arrière-garde, le désordre qui régnait dans l'une se communiqua progressivement jusqu'à l'autre. Si la déroute ne produisit point une catastrophe et si les Carlistes ne firent point quelques milliers de prisonniers, cela tint à l'aspérité du terrain qui ne leur permettait pas d'avancer autant qu'ils l'eussent voulu, ainsi qu'à la sage résolution que prit un des généraux christinos de s'arrêter, cette nuit, dans le village d'Abarzuza; il procura par ce moyen un point

de refuge et d'appui aux nombreux fuyards qui allèrent pendant plusieurs heures errant à travers ces montagnes. Pendant ces moments de retraite, les Christinos firent usage de fusées à la congrève; mais la précipitation et le désordre avec lesquels ils agirent ne leur permirent d'en lancer qu'un très-petit nombre qui ne causèrent aucun mal; au contraire elles produisirent de grands cris de joie parmi les Carlistes, pour qui c'était une chose toute nouvelle.

Aussitôt que Zumalacarregui entendit le feu du combat de l'après-midi, il remonta sur le haut du puerto d'Eraul et se présenta devant le flanc droit de l'ennemi; mais les troupes qui l'accompagnaient, celles mêmes qui avaient combattu dans la matinée avec tant d'acharnement et de valeur, étaient si fatiguées et si dépourvues de munitions, qu'elles ne purent rien exécuter de ce qu'elles eussent fait en une autre occasion.

Tel fut le résultat de la fameuse action des Amezcoas, action dont les Christinos ont tant parlé depuis; les rivaux de Valdès la racontaient comme si ce fût la déroute de Cannes; ses amis, au contraire, la citaient comme une des victoires les plus signalées. Les Carlistes essuyèrent très-peu de dommage; ils ne perdirent que deux capitaines, D. Javier Iduate, natif de Puente-la-Reina, et D. Martin Uriz, qui passait pour le plus brave parmi ses compagnons; aussi, chaque fois que la compagnie de grenadiers qu'il commandait s'avançait au combat, les chefs de son

bataillon s'étonnaient de le voir sortir respecté des balles.

Si l'armée christine n'éprouva pas, matériellement parlant, une perte d'hommes capable de fixer l'attention publique, on peut assurer du moins que sa perte morale fut immense. Les opérations qui suivirent, comme on le verra, seront une preuve de ce que nous avançons, car il n'y eut jamais, durant la guerre, d'autre occasion dont les Carlistes tirèrent autant d'avantages.

Pour la plus grande gloire de Zumalacarregui, le sort se plut à amener lord Eliot à son quartier-général, deux jours après l'événement des Amezcoas. Ce noble personnage, envoyé par le gouvernement de la Grande-Bretagne, avec l'importante mission de régulariser la guerre, avait été déjà présenté à S. M. La joie que les peuples montraient en ce moment, les trophées militaires recueillis sur le champ de bataille et réunis depuis, à Asarta, dans le salon de l'appartement du général carliste, et les prisonniers qu'il vit à son arrivée, quoique rassemblés par hasard à la porte, firent sans doute comprendre au ministre anglais de quel côté s'était déclarée la victoire, beaucoup mieux que ne l'eût fait la lecture des rapports officiels.

L'illustre envoyé avait l'extérieur noble, le visage gracieux; il était bien fait et de belle taille, et comptait trente-quatre ans environ. Son costume était très-simple et sans ornements. Il était accompagné du colonel Gurwood, qui lui servait de secrétaire et

portait l'uniforme militaire. On dit qu'au moment de se rendre de France en Espagne, on lui exagéra tellement, à Bayonne, les souffrances auxquelles on était exposé dans l'armée carliste, par suite de la privation des choses les plus nécessaires à la vie, qu'il se détermina à acheter une grande quantité de comestibles et même de pain; comme cela est naturel, on lui fit tout payer à bon prix; mais, lorsqu'il passa la frontière, il s'aperçut de l'inutilité de ses précautions et du but de la tromperie.

En contemplant les immenses progrès de son entreprise et en voyant lord Eliot, Zumalacarregui ressentit une satisfaction que l'on pourrait presque appeler un juste orgueil; car, avec des ressources si restreintes et des forces si inférieures, il avait forcé les ennemis à suspendre les effets sanguinaires du décret inhumain connu sous le nom de loi martiale, décret qu'il entendit lui-même publier solennellement et avec tout l'appareil militaire dans les rues de Pampelune, le lendemain du fusillement du général D. Santos Ladron.

La stipulation une fois signée (a), la presse de Madrid se déchaîna en invectives et en accusations contre le général Valdès, supposant que, non seulement elle était ignominieuse pour le parti christino, mais encore, qu'elle lui serait désavantageuse et qu'elle serait au contraire très-utile aux Carlistes. Le général Cordova prit la défense de Valdès; il ré-

(a) Voir les pièces justificatives, nº 14.

pondit par un manifeste dans lequel, sans s'occuper de ce qu'on devait à la civilisation, il prouva, par des faits récents et incontestables, que la stipulation était incomparablement plus avantageuse aux troupes christines qu'à celles des Carlistes; ce qui était, en effet, de la plus grande exactitude; car, durant les deux mois qui suivirent le traité, les Carlistes réunirent dans leurs dépôts plus de trois cents officiers et deux mille soldats prisonniers, sans y comprendre un nombre beaucoup plus grand de ces derniers qui prirent volontairement les armes en faveur de Charles V, tandis que les Christinos n'avaient point *un seul* homme à échanger. Cordova écrivait son Mémoire durant les jours heureux qui précédèrent la funeste mort de Zumalacarregui.

Le général carliste fit réunir tous ceux qui avaient été faits prisonniers dans l'action des Amezcoas; ces hommes venaient d'arriver; il les présenta à lord Eliot et leur annonça que, par égard pour ce personnage, il leur accordait, non seulement la vie, mais encore la liberté. Il leur fit ensuite donner à manger, car leur affaiblissement était extrême, et ordonna qu'on les vêtît le mieux possible. Ils étaient tellement changés lorsque, deux jours après, ils se présentèrent en signe de reconnaissance au lord, au moment où il allait partir, que personne ne pouvait croire que ce fussent les mêmes hommes.

Le secrétaire de l'illustre envoyé ayant manifesté combien il serait agréable au noble lord d'avoir un autographe de Zumalacarregui, celui-ci prit la plume et écrivit :

« A Asarta, village de la vallée de Berrueza, célèbre pour les divers combats qui y ont été livrés pendant ce siècle, j'eus l'honneur de recevoir, le 25 avril 1835, S. E. lord Eliot. »

TOMAS ZUMALACARREGUI.

Le même secrétaire fit présent au général carliste d'une excellente lunette de campagne qu'il dit avoir servi en certaine occasion à lord Wellington, pendant la guerre d'Espagne. Zumalacarregui en fit un tel cas, qu'il la porta toujours avec lui tant qu'il vécut; aujourd'hui, cette lunette d'approche est, malgré son peu de valeur, le principal bijou de sa famille.

Les preuves non équivoques de reconnaissance et de satisfaction que manifesta le ministre anglais, nous font croire qu'il emporta profondément gravé dans sa mémoire le souvenir de Zumalacarregui.

Au moment même ou cela se passait au quartier-général carliste, Valdès se repliait avec le gros de ses troupes sur l'autre côté de l'Ebre, renonçant à l'idée de dompter l'esprit belliqueux qui dominait dans les montagnes de la Navarre. Le dernier résultat avait prouvé au général-ministre que les efforts que l'on tenterait pour soutenir la guerre à l'intérieur des provinces vasco-navarraises, seraient non seulement inutiles, mais encore on ne peut plus ruineux; aussi, pénétré de cette vérité, il résolut de couper d'une fois l'incendie qui menaçait de sortir de ces provinces et d'envahir le pays soumis à la domination christine, en adoptant pour

limite la barrière de l'Ebre. Lord Eliot se rendit à Estella où il espérait trouver Valdès; mais ne l'ayant point rencontré en cet endroit, il se vit forcé d'aller jusqu'à Logroño.

En Biscaye, le commandant-général par interim, D. Juan-Manuel Sarasa se détermina vers ce temps à présenter le combat près du village de Jarnica, au général Iriarte, chef des troupes christines. L'action était engagée et soutenue avec un égal courage depuis plusieurs heures, lorsque le commandant-général du Guipuzcoa, D. Miguel Gomez, parut derrière Iriarte avec deux bataillons de sa province. Le secours arriva si opportunément que sa seule apparition suffit pour décider la victoire en faveur des Carlistes. Ce fait d'armes est le plus notable qui eut lieu jusque-là en Biscaye; il fut aussi glorieux pour les troupes de Biscaye et de Guipuzcoa que pour Sarasa et Gomez. Le colonel D. José-Maria Pouso, natif de la Galice et ancien compagnon d'armes de Zumalacarregui, perdit la vie dans cette action en combattant comme un soldat des plus vaillants. Certes, il mérite pour sa bravoure et la constance qu'il montra dans ses principes royalistes, que nous fassions ici mention, quoique brièvement, de sa fin glorieuse.

La renommée du chef carliste et la crainte qu'il inspirait à ses ennemis étaient alors si grandes qu'il n'avait plus personne à combattre dans les quatre provinces que les Christinos enfermés dans les places et dans les forts. Zumalacarregui prit la résolution

d'attaquer l'un de ceux-ci : il choisit comme le plus facile celui d'Irurzun, situé à l'endroit où se joignent les routes qui conduisent de Vitoria et de Tolosa à Pampelune, à trois lieues de distance de cette dernière ville. Zumalacarregui le battit pendant trois jours avec l'*Abuelo* seulement, mais sans pouvoir le contraindre à se rendre ; un accident arrivé au canon, le mauvais temps et une colonne imposante qui venait de Pampelune au secours des assiégés, le forcèrent enfin de décamper. Toutefois le fort avait tellement souffert que les Christinos se déterminèrent à emmener leur garnison.

Apeine Zumalacarregui abandonnait-il Irurzun que les membres de la junte d'Alava lui exposèrent de quels grands avantages la prise de Treviño serait pour leur province : en effet, cette ville et le comté auquel elle donne son nom, étant enclavés dans le territoire alavais, étaient un des plus grands obstacles pour les opérations administratives. Outre que Treviño était situé non loin du cours de l'Ebre, il offrait en ce moment l'inconvénient de n'être éloigné que de trois ou quatre heures des parages où Valdès avait cantonné son armée. Néanmoins, comptant, d'un côté sur la force morale que les troupes avaient acquise, et, de l'autre, sur un renfort de trois bataillons, deux alavais et un guipuzcoan, qu'il fit venir, Zumalacarregui prit la résolution d'investir immédiatement la garnison de Treviño. Il dispersa dans les villages voisins de l'hôtellerie d'Armentia les treize bataillons qui étaient concentrés

sur ce point et destinés à l'entreprise. Les trois premiers jours qui suivirent cette opération s'écoulèrent dans la plus grande impatience, car on les passait à attendre l'arrivée du vieux canon et l'un des obusiers fondus par Reina. Ceux qui les amenaient avaient rencontré en chemin de graves obstacles dont ils ne triomphèrent qu'à force de patience et de zèle ; mais vu ce retard, à leur arrivée, tout se trouvait déjà prêt pour l'attaque. Les deux pièces furent bientôt établies sur leurs batteries, et le feu commença immédiatement contre le fort. Le canon fit très-peu de mal, l'obusier beaucoup ; grâce à ce dernier, la garnison capitula deux jours après. Les 4me et 5me bataillons alavais commandés par le colonel D. Prudencio Sopelana, quoique ne s'étant jamais battus en présence de Zumalacarregui, furent employés à toutes les opérations du siége, et se comportèrent, le premier surtout, avec une bravoure admirable.

Le bruit du canon parvenait dès le principe aux oreilles de Valdès ; cependant il ne put le déterminer à se mouvoir que fort tard ; et lorsqu'il arriva à Treviño, les Carlistes avaient déjà opéré leur retraite avec les prisonniers et l'artillerie, ne laissant aux Christinos comme preuve de leur triomphe que les décombres du fort.

Toutes les garnisons christines situées dans l'intérieur de la Navarre et des provinces basques étant menacées à la fois, le général Valdès donna l'ordre d'évacuer quelques forts, avant que Zumalacarregui les prît et put accroître par ce moyen ses

ressources et sa gloire. La première garnison qui reçut l'ordre de se retirer fut celle d'Estella, la place la plus importante de la Navarre après Pampelune. Lorsque les Carlistes la virent libre de Christinos, leur joie fut grande. Zumalacarregui, après la prise de Treviño, alla se reposer dans cette ville avec ses bataillons ; il fit son entrée au milieu des acclamations du peuple.

La fortune se montrait de tous côtés favorable aux armes de Charles V, mais le général éprouvait toujours la même pénurie. Le manque de numéraire surtout était si grand à cette époque, que Zumalacarregui ne savait plus à quel moyen recourir pour ne pas suspendre la paie du réal de Vellon que l'on donnait par jour au soldat, ce à quoi on n'avait jamais manqué depuis le commencement de la guerre ; mais que de fatigues, que d'insomnies n'avait-il pas eu à souffrir avant d'en arriver là ! A l'apogée de son pouvoir et de sa gloire, Zumalacarregui ne demandait pour faire face à toutes les dépenses que cinq cent mille réaux de Vellons par mois (cent-vingt-cinq mille francs) ; il n'avait pas besoin de plus ; tandis que cette somme suffisait à peine pour subvenir durant un jour aux nécessités de l'armée christine à laquelle il tenait tête.

En sortant d'Estella, le général carliste se porta vers les villages des environs de Pampelune. La colonne ennemie qui se trouvait là, avant son arrivée, se retira immédiatement jusqu'à se mettre à couvert sous le canon de la place. L'escadron des

officiers de la légitimité marchait le premier derrière l'arrière-garde ennemie, lorsque celle-ci fit volte-face en s'approchant des murs. Alors quelques officiers braves, mais peu prudents en cette occasion, se laissant entraîner par leur ardeur naturelle et par le désir de se faire remarquer, voulurent donner une preuve individuelle de leur courage, en attaquant un groupe de cavaliers ennemis. Ils furent reçus par une décharge de carabines, et l'un d'eux, D. Carlos O'Donell, colonel des lanciers, qui avait quitté la tête de son régiment pour prendre part à ce combat partiel, fut frappé mortellement. La perte d'un officier si distingué fut très-sensible à Zumalacarregui, et le plus grand éloge que l'on puisse faire de D. Carlos O'Donell, c'est de dire que son général s'écria pendant plusieurs jours qu'une telle perte était irréparable. Le blessé fut conduit au village d'Echauri, où il expira dans les bras de son frère, le colonel D. Juan O'Donell, celui-même qui fut assassiné quatre ou cinq mois après par la féroce populace de Barcelone. Nous croyons les restes de D. Carlos à Echauri.

Valdès restait toujours sur la droite de l'Ebre. Zumalacarregui, ne voyant aucune des garnisons de Navarre qui ne fût en état de résister à ses faibles moyens d'attaque, se détermina à marcher contre celle de Villafranca de Guipuzcoa ; et, vers les derniers jours du mois de mai, le bruit du vieux canon retentissait déjà au fond de ces montagnes.

Les assiégés se défendaient obstinément, soit à

cause de la facilité qu'ils avaient de garder tous es points d'un lieu bien entouré et de peu de circonférence, soit à cause de la grande confiance où ils étaient qu'on viendrait les secourir. Du reste, l'artillerie des assiégeants, quoique très-près de la muraille, ne lui faisait pas un dommage considérable. Voyant que le siége se prolongeait après quatre jours d'une attaque infructueuse, Zumalacarregui envoya au Baztan, avec l'ordre d'en ramener l'un des mortiers, son aumônier particulier, D. Miguel Antonio Legarra, qui joignait à une grande connaissance pratique du pays une activité et un zèle à toute épreuve. L'opération était difficile, les Carlistes n'ayant aucun chemin de charrette pour conduire la pièce jusqu'à Villafranca; néanmoins, Legarra sut triompher de tout, et en moins de temps qu'on ne l'avait cru nécessaire. Reina avait accompagné le mortier; il dirigea le feu, car le général D. Joaquin Montenegro, qui avait rempli ce service les jours antérieurs, venait d'être blessé.

Lorsque le mortier commençait à se faire entendre, deux colonnes christines menaçantes parurent en même temps sur deux points opposés. La moins forte était celle du général Jauregui. Ce chef, après s'être transporté de San-Sebastian à Tolosa, avait manifesté le désir de secourir la garnison de Villafranca, dont il n'était éloigné que de trois heures; mais Zumalacarregui ayant ordonné à D. Miguel Gomez, commandant-général de la province, d'observer les mouvements de Jauregui avec les ba-

taillons guipuzcoans, celui-ci, malgré sa grande connaissance pratique du terrain, n'avait point osé jusque-là sortir des fortifications de Tolosa. La seconde colonne, commandée par le général D. Baldomero Espartero, était considérable, et, pour le moins, égale à toute l'armée carliste concentrée autour de Villafranca. Après être entré dans la place de Vergara, Espartero monta sur le sommet de Descarga et établit son camp sur la route royale même.

Le commandant-général de la Biscaye, D. Francisco-Benito Eraso, occupait alors, avec la plupart des forces de sa province, le village de Villarreal de Zumarraga, situé aussi sur la route royale, et à une demi-heure de distance du haut de Descarga. Quand il eut connaissance de l'approche d'Espartero, il en informa Zumalacarregui, qui lui ordonna de rester où il était, et, dans le cas où l'ennemi s'avancerait, de lui laisser le passage libre pour Villafranca, lorsqu'il serait en vue; il lui ordonna, en outre, de s'emparer de Villarreal, aussitôt que la colonne christine se serait portée en avant, et de tomber ensuite sur son arrière-garde; comme l'intention de Zumalacarregui était d'attirer Espartero jusqu'au point où il se trouvait lui-même, il fit redoubler le feu contre Villafranca. Tout marchait au gré des désirs du général carliste; mais le sort, favorable jusque-là, ne tardera pas à en disposer autrement.

A l'approche de la nuit, le général Eraso, désirant savoir d'une manière positive la position qu'occupait l'ennemi, fit sortir du village de Villarreal, où il était

entré, un escadron de cavalerie et plusieurs compagnies d'infanterie, pour reconnaître la route royale jusqu'au haut de Descarga, et ordonna en même temps, par précaution, que les bataillons se tinssent formés sur la route royale pendant cette opération. L'escadron de cavalerie et l'infanterie qui le suivaient s'avancèrent avec précipitation, oubliant toute mesure de prudence, et tombèrent subitement sur le camp ennemi. Il était déjà nuit; l'obscurité, jointe à la lumière et à la fumée des feux, contribua à introduire une telle épouvante parmi les soldats que toute l'armée se dispersa, un grand nombre abandonnant leurs armes en faisceaux. Ceux qui prirent, au milieu de ce désordre, la direction de Vergara, se sauvèrent facilement; mais ceux qui fuirent en d'autres directions allèrent donner dans des ravins sans issue, ou tomber dans des lieux occupés par les Carlistes. Tandis que les fuyards erraient çà et là, les bataillons biscayens et une partie des guides d'Alava eurent le temps d'accourir; et, sans avoir besoin, pour ainsi dire, de tirer un seul coup, ils firent, quoique au milieu des ténèbres, un grand nombre de prisonniers : le lendemain, on en comptait au moins deux mille réunis devant le portail de l'église de Zumarraga avec une quantité extraordinaire d'armes. Cette victoire ne coûta pas même un homme aux Carlistes; ils la durent à la panique que le seul nom de Zumalacarregui répandait alors dans les rangs ennemis.

En terminant la relation de l'événement de Des-

carga, nous appellerons l'attention sur les deux ducs de la Victoire, afin que les hommes impartiaux décident auquel ce titre appartient avec plus de justice, de celui qui le reçut de Charles V, en 1836 (*a*), après tant de victoires couronnées par une mort glorieuse, ou de celui qui le dut depuis à S. M. la Reine veuve Doña Marie-Christine.

Peu de jours après la déroute de Descarga, comme nous passions à l'endroit où elle eut lieu, les paysans montraient de la main un groupe de maisons, proche de la route royale ; ils disaient qu'Espartero se trouvait en cet endroit au moment de la surprise ; mais que favorisé par les ombres de la nuit, il était parvenu à s'enfuir entre les lanciers carlistes, sans que ceux-ci le reconnussent.

L'heureux événement dont nous venons de parler, fut précédé d'une victoire très-signalée, dans le Baztan. Le général D. Marcelino Oraa, après avoir relevé les garnisons de la frontière et rassemblé toutes les forces à Elizondo, se retirait avec elles sur Pampelune. Le colonel Sagastibelza qui ne le perdait point de vue avec sa brigade, avec celle du colonel Eliot et un bataillon de Guipuzcoa, quoiqu'il fît un temps horrible, l'attaqua au pied du puerto de Belate, avec un si grand courage et une telle impétuosité, qu'il parvint à le mettre en déroute ; il lui fit prisonniers quatre-vingt-six chefs et officiers et plus de sept cents soldats. Les Christinos aban-

(*a*) Voir le N°. 15 des pièces justificatives.

donnèrent le Baztan avec tant de précipitation qu'ils y laissèrent divers effets et même des charges de munitions dont les Carlistes profitèrent.

En apprenant ces deux victoires, Zumalacarregui fit cesser le feu contre Villafranca et envoya un parlementaire à la place pour annoncer aux Christinos le succès obtenu par les siens. Les assiégés refusèrent d'abord de croire à cette nouvelle ; mais ils convinrent à la fin d'envoyer quelques-uns des leurs à Zumarraga, pour voir de leurs propres yeux les prisonniers ; ils le firent, puis se rendirent par capitulation. Celle-ci n'était pas encore signée quand on apprit que Jaurégui avait abandonné précipitamment Tolosa, emmenant avec lui la garnison à San-Sebastian. La précipitation de ce général fut telle qu'il laissa dans le fort plus de cent charges de cartouches et une grande quantité de vivres. Zumalacarregui ordonna au commandant-général D. Miguel Gomez de se rendre à Tolosa pour prendre ce qui s'y trouvait, le transporter à Segura et de là dans l'Amezcoa. On voit par ces dispositions du général carliste que, bien qu'il fût triomphant sur tous les points, la prévision ne lui permettait jamais de s'abandonner à de vaines illusions.

Après avoir pris possession de Villafranca, Zumalacarregui passa à Segura où se trouvait alors le quartier-royal. Le général carliste dut ressentir une grande satisfaction en se présentant devant son souverain, sous l'impression de deux victoires signalées, de la conquête de Villafranca et de l'abandon

de Tolosa par les Christinos, et tout cela dans l'espace de huit jours ; cependant il ne laissait pas d'éprouver une infinité de chagrins : la basse envie augmentait ses manœuvres et ses intrigues en proportion des triomphes du héros. Zumalacarregui sortit le même jour de Segura pour aller cueillir de nouveaux lauriers, tandis que quelques misérables dont nous croyons devoir taire les noms, non contents de paralyser les mesures qui devaient procurer diverses ressources de l'étranger, employaient toutes sortes de ruses pour diminuer celles qu'il s'était procurées à la pointe de l'épée.

Zumalacarregui plaça ses batteries deux jours après devant Vergara, et avant de commencer le feu contre la ville, il intima au gouverneur l'ordre de se rendre. La garnison se composait de mille hommes environ, et nous ne pouvons pas deviner le motif pour lequel Espartero ne l'emmena pas à son départ de cette place, après l'événement de Descarga.

La garnison d'Eybar capitula à la même époque et se livra au général Eraso.

Durant les deux ou trois jours que Zumalacarregui resta à Vergara, sa santé s'altéra tellement qu'il envoya sa démission au gouvernement. Le lendemain, le roi vint au même Vergara ; Zumalacarregui sortit à cheval, s'avança à certaine distance de la ville, avec tout l'état-major, pour recevoir le souverain ; il le conduisit entre les files jusqu'à son logement, au milieu des salves d'artillerie et du carillon des cloches. S. M., en entrant dans son appartement,

Zumalacarregui, depuis son départ jusqu'à son arrivée devant Bilbao, montra plusieurs fois son peu de confiance au sujet de l'opération qu'il allait entreprendre. Il pressentait, on peut le dire, le malheureux sort dont il était menacé. Néanmoins, durant la route, il étudiait avec une grande attention le pays qu'il traversait, et disait : « Si nous ne prenons pas » Bilbao, du moins nous aurons ici une bataille avec » Valdès ; le cas échéant, le terrain nous offre de » grands avantages. » Quatorze bataillons accompagnaient le général carliste dans cette expédition, sans compter quelques autres avec lesquels le général Villarreal resta pour observer les mouvements de l'ennemi sur les bords de l'Ebre. Derrière l'infanterie marchait le train de siége ; le fameux *Abuelo* étant mis de côté comme inutile, ce train se composait ainsi : deux canons de douze et un de six, en fer ; deux de quatre, en bronze ; deux obusiers et un mortier. Toutes ces pièces étaient généralement peu fournies de munitions ; il n'y avait que trente-six bombes pour le mortier. Les Carlistes, on doit l'observer, n'avaient encore ni ateliers, ni fonderies, ni rien d'organisé pour la fabrication de l'artillerie ; nous avons exposé toute la pauvreté de leurs ressources. Zumalacarregui apprit alors, il est vrai, qu'il y avait, dans une maison de Guipuzcoa, non loin de San-Sebastian, comme propriété particulière des descendants d'un fameux artisan, deux magnifiques canons en fer, l'un du calibre de trente-six et l'autre de vingt-quatre ; Zumalacarregui les envoya

chercher aussitôt. En effet, on trouva les deux pièces; mais Zumalacarregui, sous lequel on avait fait une si heureuse découverte, ne les vit pas; ces pièces, ainsi que les avantages obtenus par l'armée sous le commandement de ce chef, servirent uniquement à diminuer les difficultés pour les généraux qui lui succédèrent dans le commandement.

Quand les troupes carlistes arrivèrent devant Bilbao, cette place comptait quatre mille hommes de garnison, sans y comprendre la milice nationale; outre les divers et solides travaux de campagne qu'offrait la ville pour soutenir un siége, elle possédait de quarante à cinquante pièces d'artillerie, dont plus de trente étaient de gros calibre. Son dépôt de munitions, de fusils comme de canons, était aussi des plus considérables.

Zumalacarregui employa les deux premiers jours à enceindre la place, quoique cette opération fût en partie illusoire; car il y avait alors, dans les eaux de Bilbao, deux navires de guerre, l'un français, l'autre anglais, dont les commandants, ainsi que les consuls respectifs de ces deux nations, maintinrent les communications libres, malgré le bon accueil du général carliste et les marques de considération qu'il leur donna, en leur promettant toutes sortes d'égards pour les propriétés et les personnes de tous les Anglais et Français qui se trouvaient dans la ville, dans le cas où les Carlistes viendraient à s'en emparer.

Après avoir fait la reconnaissance de la place, on dressa, à peu de distance et en face de l'église de

Notre-Dame de Begoña, trois batteries différentes sur lesquelles on plaça les obusiers et les canons dont les feux commencèrent le troisième jour, peu après le lever de l'aurore. Les forts de la ville répondirent aussitôt avec la vigueur que devait leur donner l'énorme disproportion qu'il y avait entre leurs ressources et celles des assiégeants.

Zumalacarregui, en reconnaissant cette infériorité, tint prête une colonne pour donner l'assaut. Mais son artillerie ne causait point de dégâts sérieux aux ouvrages de la place; et, comme son unique but était, pour le moment, d'ouvrir la brèche, il ne s'occupait que de courir d'une batterie à une autre, animant les artilleurs par son exemple. Prenant en main le levier, il les aidait lui-même à mettre les pièces en batterie. Ni le brûlant soleil de juin, ni la soif, ni l'imminence du danger n'étaient capables de paralyser l'élan de tels soldats. Malheureusement, tant d'efforts, tant d'ardeur et d'enthousiasme avortaient au lieu de produire un résultat favorable; car un boulet de 18 ou de 24, parti de la place, pour peu qu'il fût bien dirigé, suffisait pour détruire tous les travaux que les Carlistes exécutaient à grand' peine. Les grenades horizontales des batteries ennemies causaient les plus grands dégâts et semaient en même temps la mort dans toute la ligne d'attaque.

Au milieu de tant d'obstacles, il y avait encore parmi les Carlistes quelques esprits si prévenus, si crédules, si obstinés, qu'ils étaient persuadés qu'en envoyant quelques bombes au milieu de la ville, les

habitants se soulèveraient contre le gouverneur pour l'obliger à capituler.

Affermis dans cette erreur, ils insistaient sans cesse pour qu'on en fît l'essai; mais Zumalacarregui leur répondait entre autres choses : « Tant que l'en- » nemi se soutiendra dans la ligne des fortifications » extérieures, bien certainement je ne lancerai point » de projectiles sur les maisons; mais je le ferai si, » repoussé des forts, il cherche à se défendre dans la » ville (*a*). » Ces paroles feront assez connaître les sentiments qui animaient le général carliste en faveur des populations, et prouveront aussi à la postérité la différence qui existait entre lui et ceux qui, plus tard, ont bombardé Barcelone, Séville, Pampelune et autres villes. Cet intérêt que Zumalacarregui montrait dans ses actes pour le sort des populations est, à notre avis, ce qui contribua le plus puissamment à affermir son grand prestige chez les habitants de la Navarre et des trois provinces Basques. C'est pour cela qu'ils le regardaient comme leur égide et leur protecteur, de même que les Italiens considéraient Prospère Colona, appelé par antonomase le *défenseur du peuple.*

Aussi, au milieu des charges de toute espèce que la guerre faisait peser sur eux, ils obéissaient de

(*a*) Après que Zumalacarregui eut été blessé, le général D. Francisco-Benito Eraso, qui le remplaça dans le commandement, cédant aux exigences de ceux qui se berçaient de cette illusion, fit lancer quelques bombes contre la ville ; mais une triste déception fut le seul résultat auquel on parvint.

plein gré, se prêtant à toutes les exigences et à tous les sacrifices qui leur étaient démandés, et avec plus d'empressement que s'ils eussent été requis par des membres du gouvernement, quand ceux-ci donnaient des ordres au nom de S. M. Dans les deux cas, tout devait se faire et se faisait en effet dans l'intérêt du souverain; mais çette circonstance et d'autres moins importantes, peut-être, donnèrent prise à l'envie pour susciter à Zumalacarregui beaucoup de chagrins, et lui tresser en quelque sorte, pour nous servir de l'expression d'un auteur espagnol, la couronne d'épine que le sort réserve au mérite.

Malgré la faiblesse des moyens d'attaque, l'artillerie carliste fit un feu si soutenu qu'avant la fin du jour ses deux canons de plus gros calibre avaient éclaté. Ainsi les pièces se réduisaient à un canon de six et deux de quatre; énorme disproportion, eu égard à l'artillerie et aux moyens de défense de la place d'où l'on envoyait sans discontinuer des boulets de 18 et de 24! Une grenade horizontale pénétra sous le pérystile de l'église de Begoña, et prenant en enfilade les tentes que le bataillon des guides avait dressées en cet endroit, elle mit en morceaux soixante-seize fusils et bayonnettes, et tua en éclatant les deux sentinelles voisines. Deux minutes après, une seconde grenade, à quelques pas de là, fit encore de plus grands ravages.

Vint enfin la nuit, qui mit un terme aux pénibles épreuves de cette première journée de siége. Aussitôt que tout demeura silencieux, Zumalacarregui réflé-

chit sérieusement à la difficulté de l'entreprise. Il s'affligea avec nous de l'effet pernicieux de certaines rumeurs trop facilement accueillies par le gouvernement, ainsi que des conséquences on ne peut plus graves qu'entraînerait la retraite, sans avoir pris Bilbao, attendu que, par cela seul, les Christinos recouvreraient toute l'immense force morale qu'ils avaient perdue après les combats des Amezcoas. Avare du sang de ses soldats, il ne voulait pas les exposer au feu des batteries ennemies, ni donner une preuve plus ostensible de l'impuissance des siennes.

Zumalacarregui ne mangea pas de la journée ni ne dormit de toute la nuit. Il ne trouva un peu de repos qu'après avoir signé un rapport qu'il adressait au gouvernement, et dans lequel il disait que la disproportion de ses forces avec celles de l'ennemi l'obligerait sans doute de lever le siége. Il faisait ensuite de très-vives instances auprès du gouvernement pour qu'il lui cherchât l'argent nécessaire au payement des troupes. Aussitôt que Zumalacarregui vit partir le porteur de cette dépêche pour Durango, où se trouvait le quartier-royal, il se sentit comme soulagé d'un grand poids ; et, sortant de la maison qu'il occupait dans le faubourg de Bolueta, sous les murs de Bilbao, il s'achemina vers les batteries. C'était le 15 juin, et il était encore de très-grand matin, quand la place recommença le feu. Voulant examiner les réparations faites par l'ennemi pendant la nuit, le général monta à l'étage supérieur

d'une maison située près de l'église Notre-Dame de Begoña; et, d'un balcon entièrement démasqué, sans se placer sur le devant, il se mit à observer longuement la ligne ennemie. En ce moment une balle entra par la fenêtre, et l'atteignit à la jambe droite, à deux pouces du genou environ, en effleurant le bord interne du tibia. L'intendant D. Domingo-Antonio Zabala, l'auditeur D. Jorge Lazaro, et plusieurs autres personnes qui accompagnaient Zumalacarregui, firent appeler le docteur D. Vicente Gonzalez de Grediaga, enlevèrent le blessé, et le plaçant sur un brancard, le transportèrent à la maison qui lui servait de logement à Bolueta. Aussitôt que les hommes de l'art eurent fait le premier pansement, en appliquant sur la blessure le baume de Malats, Zumalacarregui ne voulut point rester sur les lieux un instant de plus, et il donna ordre qu'on le transportât à Cegama par la route de Durango. Quarante grenadiers furent chargés de le porter, en se relevant de temps en temps durant le trajet. Zumalacarregui, à moitié assis sur sa litière, passa en route une grande partie du temps à fumer et à converser avec ses grenadiers. A son arrivée à Zornoza, village situé à trois lieues de Bilbao, voyant qu'il était suivi par l'officier payeur de l'armée, D. José-Maria Mendigaña, il lui demanda pourquoi il n'était pas resté avec les troupes devant Bilbao. Cet officier lui répondit qu'il venait lui offrir de l'argent par ordre de D. Juan-Antonio Zaratiegui, qui savait positivement que le général ne possédait pas un mara-

védis (un liard). « En effet, répondit Zumalacarre-
» gui, je n'ai pas un cuarto (moins de deux liards) ;
» veuillez bien me donner trente onces (2,400 fr.)
» et retourner immédiatement au siége. » Ce que fit aussitôt Mendigaña (*a*).

Après que le général se fut reposé deux heures à Zornoza, ses porteurs le rechargèrent sur leurs épaules, et malgré la grande chaleur, ils continuèrent leur route vers Durango, où ils arrivèrent à l'entrée de la nuit. S. M. qui, comme nous l'avons dit plus haut, se trouvait dans cette ville, voulut être informée de l'état de Zumalacarregui par le médecin qui l'accompagnait, et se le fit présenter. Dans cet intervalle, deux autres médecins allèrent visiter Zumalacarregui, de la part du gouvernement ; l'un d'eux était D. Teodoro Gelos qui remplissait alors les fonctions de chirurgien au quartier-royal ; l'autre était un jeune volontaire anglais, faisant partie de l'escadron des officiers de la légitimité. Tous deux examinèrent la blessure, et furent d'avis qu'avant quinze jours le général serait en état de monter à cheval. Cette nouvelle se répandit aussitôt dans le pays, et contribua beaucoup à calmer la douleur produite parmi les soldats et les habitants par le funeste événement.

Zumalacarregui attendait la visite de S. M. qu'on

(*a*) Quand Zumalacarregui fut blessé, il y avait quatre mois que ni lui ni son état-major ne recevaient plus le tiers habituel de leur paye, faute de fonds ; tandis que le soldat et tout officier employé dans les bataillons étaient payés régulièrement.

lui avait annoncée la veille, et qui eut lieu en effet le 17, de très-bonne heure. Le monarque prit place auprès du lit, et avec cette bonté qui le caractérise il eut un court entretien avec le blessé. La seule chose de cette conférence qui soit digne d'être mentionnée, c'est que S. M. ayant blâmé affectueusement le général de s'être tant exposé, celui-ci lui répondit : « qu'en agissant autrement, rien n'avancerait ; que » déjà il avait trop vécu, et que dans cette lutte des» tructive et inégale tous ceux qui l'avaient com» mencée devaient nécessairement périr. » Ce fait nous a été rapporté par un témoin ; car chargé seul alors de la correspondance de tout ce qui concernait l'armée, nous ne pûmes accompagner le général. S. M. insista pour qu'il restât à Durango, en lui représentant l'excessive chaleur qu'il faisait et le mal que pourrait lui causer le manque de repos ; mais cela ne suffit pas pour lui faire changer la résolution qu'il avait prise de se retirer au village de Cegama ; au contraire, il se détermina à la mettre aussitôt à exécution. Lors donc que sa majesté fut partie, les grenadiers vinrent et l'on continua la marche comme le jour précédent. Les médecins Gonzalez Grediaga, Gelos et le jeune anglais suivaient le convoi. Un fameux empirique, nommé *Pétriquillo* se joignit à eux pendant le trajet ; Zumalacarregui avait une grande confiance dans son habileté, car il le connaissait depuis son enfance ; du reste, cet homme s'était acquis une grande célébrité dans l'art de guérir ; toutefois, nous n'osons pas assurer qu'elle fût bien méritée.

Le même jour, 17, Zumalacarregui arriva à Cegama, et en passant par Segura, un chirurgien nommé Boloqui s'incorpora au convoi; mais en même temps, le jeune anglais, dont nous avons parlé, se retira à Zornoza où se trouvait alors l'escadron auquel il appartenait. Il est de notre devoir de donner ici cette explication; car autrement on dirait peut-être que la main de l'Angleterre ne fut pas étrangère à tout ceci; cette nation a déjà trop fait contre la cause de Charles V pour qu'on lui attribue un crime fondé sur les suppositions les plus absurdes.

Zumalacarregui quoique accompagné du vertueux Cirilo de Pampelune, son beau-frère, aujourd'hui missionnaire en Amérique, ayant rencontré à Segura D. Carlos Vargas, son adjudant secrétaire, encore malade de la grave blessure qu'il avait reçue, et appuyé sur deux béquilles, il lui ordonna de l'accompagner. Aussitôt que le général arriva à Cegama, malgré sa prostration sans cesse croissante, il entama une correspondance avec D. Francisco-Benito Eraso, qui avait pris le commandement de l'armée en sa qualité de second chef. Zumalacarregui demandait alors de la manière la plus pressante la levée du siège de Bilbao; il ajoutait que dans le cas où on le continuerait et que si les troupes carlistes s'empareraient de la place, on gardât inviolablement la promesse faite par lui aux consuls de France et d'Angleterre. La crainte qu'on n'y manquât causait, plus encore que ses douleurs, son tourment continuel; s'il parvenait à s'endormir, ou si l'ardeur de la

fièvre lui donnait le délire, les paroles qu'il prononçait se rattachaient toutes à cette idée.

La rivalité qui existait entre les trois médecins et l'antipathie que ceux-ci devaient naturellement avoir pour l'empirique *Petriquillo* ne nous permettent pas, en matière si délicate, d'admettre leurs rapports, ni de justifier les uns en portant atteinte à la réputation des autres; et, comme ce n'est pas absolument un crime de ne pas bien savoir une science, lorsque l'on est autorisé à l'exercer, nous dirons avec la conviction la plus profonde que l'ignorance eut la plus grande part à la catastrophe que nous allons rapporter. Les trois médecins et *Petriquillo* furent d'accord sur un seul point, ce fut d'affirmer que la blessure était légère et que quinze jours, un mois au plus suffirait pour la guérison. Pourquoi donc en arriva-t-il tout autrement? parce que, sans doute, tandis que *Petriquillo* faisait des onctions et des frictions, et que Gonzalez Grediaga, comme docteur en médecine, donnait au patient ce qu'il jugeait bon, Gelos et Boloqui, levant le bandage de la blessure, cherchaient avec la sonde où était la balle, martyrisant ainsi constamment le blessé. On n'en peut douter, la santé de Zumalacarregui s'était sensiblement altérée par suite des chagrins qu'il ressentit à cette époque; c'est pourquoi il avait appelé, peu de temps auparavant, le médecin-chirurgien Gonzalez Grediaga pour le consulter, et cette disposition à une maladie fut vivement excitée par la blessure et par le voyage qu'il fallut faire pour le

transporter à Cegama ; mais on ne peut nier non plus que les médecins agirent absolument sans méthode. Et s'ils manquèrent de fermeté pour s'opposer à l'empiriste et convaincre Zumalacarregui de son erreur à l'égard de cet homme, pourquoi tentèrent-ils de leur côté une seconde cure?

Dès l'instant où Zumalacarregui arriva à Cegama, il attribua la violence de ses douleurs à la balle qu'on ne lui avait pas enlevée; le 24 juin, de très-bonne heure, Gelos et Boloqui se décidèrent à procéder à l'extraction ; ils le firent non sans causer au patient des meurtrissures considérables, suivant que nous l'a raconté un témoin oculaire. La plus grande part de cette opération revenait à Gelos, qui en était le principal auteur. La balle, déposée dans une assiette, était transportée de maison en maison ; on pensait même l'envoyer au quartier-royal, lorsque les symptômes alarmants que l'on remarqua dans le blessé firent passer tous ceux qui l'entouraient, parents, aides-de-camp et amis, d'une joie immodérée à la plus grande consternation. En apprenant ce qui avait lieu, l'adjudant Vargas prit ses béquilles, et, quoi qu'il marchât avec peine, il se présenta, vers les sept heures du matin, à la maison du général.

Après qu'on lui eut extrait la balle, Zumalacarregui fut saisi d'un grand tremblement. S'apercevant lui-même que sa fin approchait, il demanda qu'on fît tout ce qui était nécessaire et convenable. Le curé de Cegama vint le confesser. Puis, comme il avait très-peu de temps à vivre, selon l'avis des docteurs,

on appela le notaire qui se contenta de lui dire : — « Monsieur D. Thomas, que laissez-vous, et quelle est votre dernière volonté? » — « Je laisse, répondit-il, ma femme et trois filles, les seuls biens que je possède ; je ne puis rien laisser davantage. » Il reçut ensuite la sainte Eucharistie, et, peu après, il rendit le dernier soupir, sur les dix heures et demie du matin.

C'est ainsi que le héros carliste finit sa carrière, à l'âge de quarante-six ans, dix-neuf mois après avoir commencé ses campagnes.

Avant d'être enseveli, Zumalacarregui fut revêtu de ses plus beaux vêtements ; et comme il n'eut jamais l'uniforme de général, on lui mit son frac et son pantalon noir, gilet blanc, cravate noire et le grand cordon de l'ordre royal et militaire de Saint-Ferdinand, le même dont S. M. l'avait décoré de sa main royale, après les actions du 27 et du 28 octobre. Mais cet unique ornement était incomplet, car il ne consistait que dans le cordon, sans le crachat ni la croix qui lui sont propres. Les funérailles furent célébrées le 25 par le clergé de l'endroit ; divers parents et amis du général, ses aides-de-camp Lacy, Cacès, Berdiel et Plaza accompagnèrent sa dépouille mortelle.

Le beau-frère de Zumalacarregui et le capitaine D. Simon Capape, son ancien et fidèle serviteur, firent l'inventaire de sa modeste succession, qui se composait de trois chevaux avec leurs harnais, d'une mule, de trois paires de pistolets, d'un sabre et d'une épée, d'un fusil de chasse, de la lunette d'approche

dont le colonel Gurwood lui avait fait présent, et enfin d'un peu plus de quatorze onces (1,120 fr.), le reste des trente que le payeur Mendigaña lui avait remises à Zornosa ; il avait distribué les autres aux grenadiers qui le portaient pendant la marche. Ce sont là tous les biens matériels qu'il légua, en mourant, à sa femme et à ses trois filles, les tendres objets de son affection.

D. Tomas Zumalacarregui était d'une taille de cinq pieds deux pouces ; il avait les épaules larges et l'une un peu plus haute que l'autre. D'ordinaire il ne portait pas la tête très-droite, et même, lorsqu'il allait à pied, il marchait les yeux fixés sur le sol, comme absorbé dans une profonde méditation. Ses yeux étaient brun-clair ; il avait le regard pénétrant, profond comme celui de l'aigle ; le teint clair, le nez régulier ; les cheveux châtain-foncé et épais, il les portait généralement très-courts ; dans ses dernières années, ils commençaient déjà à blanchir. Ses favoris, unis à ses moustaches, allaient parfaitement à sa physionomie, et lui donnaient un air extraordinaire et martial. On ne voyait jamais dans ses actions, publiques ni privées, rien qui démentît cet air de commandement dont la nature l'avait doté. Zumalacarregui parlait peu, il riait rarement ; il écoutait avec beaucoup d'attention tous ceux qui lui adressaient la parole, et, lorsqu'il donnait audience, il aimait si peu à laisser les affaires en suspens et à faire attendre, les malheureux surtout, qu'il oubliait jusqu'au manger. Jamais il ne se met-

tait à table sans avoir entendu le dernier de ceux qui voulaient lui parler ; aussi, il arrivait souvent que les aliments préparés pour midi lui servaient pour le soir ; cela avait lieu chaque fois qu'il s'arrêtait vingt-quatre heures dans un village. Quoiqu'il eût résidé dans les principales villes d'Espagne, occupant le poste brillant qui appartient au premier chef d'un régiment, Zumalacarregui fréquentait peu la société. On peut dire de lui ce que Voltaire écrivait de Charles XII de Suède : « Qu'il était absorbé tout entier dans les travaux militaires. » On ne doit cependant pas en conclure qu'il manquait de cette galanterie héréditaire dans le corps des officiers espagnols. Il avait une haine implacable pour le jeu et le mensonge. Son plus grand plaisir était la chasse ; sa passion pour ce divertissement était telle qu'il lui consacrait tous ses loisirs. De cet exercice lui venait sans doute la souplesse et l'agilité qu'on remarquait en lui ; et quelquefois, l'hiver surtout, il faisait à pied des journées entières. Le caractère de Zumalacarregui se ressentait à chaque instant de son tempérament bilieux, et, comme le grand Condé, il souffrait avec peine qu'on le contredît. Toutefois, il se calmait aussi facilement qu'il s'emportait ; les preuves que nous pourrions en donner augmenteraient considérablement ce volume. Altier avec les orgueilleux, il était affable et simple avec les gens modestes. Zélé pour la religion qu'il professait, il était ennemi du fanatisme et de l'hypocrisie. Il traitait chacun selon la moralité de sa conduite, sans avoir

d'égards pour les ecclésiastiques eux-mêmes s'ils manquaient de vertus ; il avait une grande considération pour les talents et pour les qualités; sa sollicitude s'étendait à tout : on ne doit donc pas s'étonner qu'il fût l'artilleur qui mettait le feu au canon, l'ingénieur qui faisait une reconnaissance, l'artificier qui rassemblait les mélanges, et jusqu'à colonel, capitaine, sergent et caporal de son armée; les plus minutieux détails attiraient toute son attention ; il n'expédia jamais un ordre écrit sans le remettre de sa propre main, sans s'assurer auparavant de l'intelligence du messager, et l'obliger même à répéter mot pour mot ce qu'il venait de lui dire. Avec un tel observateur, aucun homme de mérite ne pouvait rester longtemps ignoré; aucun criminel impuni, aucun flatteur sous son masque. Contrairement à ce qui a généralement lieu, à mesure que Zumalacarregui croissait en gloire et en réputation, il déposait la gravité de son aspect, non-seulement avec le dernier soldat, mais avec le mendiant le plus misérable ; il était accessible à tous. La générosité était en lui une vertu innée, et l'énergie était la plus sublime qualité de son caractère.



ANECDOTES.

ANECDOTES

SUR

ZUMALACARREGUI.

Zumalacarregui commandait, en 1827, le régiment de chasseurs du roi, 1er d'infanterie légère, lorsque ce corps passait par Madrid pour se rendre à l'armée d'observation réunie dans la province d'Estramadure ; quand il se présenta avec quelques-uns de ses officiers, au général D. Juan Caro, capitaine-général de la Nouvelle-Castille, pour le complimenter, selon l'usage, celui-ci remarquant parmi eux le chef de bataillon don Francisco Ocagna, qui avait été désigné pour ce régiment, peu de jours avant par l'inspecteur Llauder, il lui adressa, oit par quelque motif de ressentiment, soit par zèle pour le service du roi, des paroles assez dures, en lui reprochant sa conduite politique passée, tandis qu'il exprimait sa satisfaction aux autres officiers présents et surtout à Zumalacarregui ; mais le colonel, au lieu de le remercier de cette distinction, lui répon-

dit : « Mon général, ce n'est ni l'occasion ni le lieu de
» traiter ainsi un chef que le gouvernement a mis sous mes
» ordres et dont je suis partant obligé de prendre la défense ;
» votre excellence pourra dire ce que bon lui semblera à
» l'inspecteur qui l'a placé, mais tant que le commandant
» Ocagna fera partie d'un régiment dont je serai le chef, je ne
» souffrirai pas que le capitaine-général de la Nouvelle-Cas-
» tille le traite de cette manière. » Après avoir ainsi parlé, Zumalacarregui prit la main d'Ocagna et sortit de l'appartement.

Nous avons fait mention au chapitre VII de cet ouvrage, de ce même Ocagna qui, battu dans le Baztan, se renferma dans Ciga.

Zumalacarregui n'avait jamais d'autre vêtement que celui qu'il portait ; un jour cependant, comme la guerre était très-active et le froid extrême, il se fit faire un habit de drap. Le tailleur venait de l'apporter et d'en recevoir le prix, lorsque se mettant à la fenêtre de son appartement, le général remarqua le mauvais état dans lequel se trouvait, faute de vêtement, le capitaine de nation française, Charles L.....; l'appelant alors par son nom, il lui fit essayer l'habit neuf ; trouvant qu'il lui allait bien, il le congédia en le lui faisant emporter, et resta lui-même dans l'état où il se trouvait auparavant.

Zumalacarregui prenait tant d'intérêt au sort des cultivateurs que lorsque les populations amenaient des bœufs vivants pour subvenir aux rations, il les examinait avec soin, et quand il les trouvait jeunes et propres aux travaux des champs, il les faisait à l'instant échanger contre d'autres plus vieux, avec le premier habitant que le hasard lui envoyait, sans jamais en rien exiger.

Un des principaux chefs de l'armée christine avait abandonné sa vieille épouse, dont les vertus étaient connues de Zumalacarregui, plusieurs années avant l'époque dont nous parlons; tandis que le mari lui faisait la guerre, Zumalacarregui fut conduit par le sort au village où la malheureuse pleurait son abandon, ensevelie dans la retraite et dans l'oubli. A son arrivée, il la visita, la consola et la força en même temps d'accepter la somme dont il pouvait disposer pour subvenir à une partie de ses besoins.

Le premier prisonnier qui tomba au pouvoir de Zumalacarregui fut un officier de cavalerie nommé Don N. Guerrero; sa femme, aussitôt qu'elle le sut, vint implorer sa grâce, mais comme, en même temps, Lorenzo, Oraa et Quesada faisaient fusiller impitoyablement tous les Carlistes dont ils s'emparaient, le général de Navarre mit sur le placet : « Laissant de côté » les comptes arriérés, le mari de la suppliante et, en outre, » les deux sergents qui ont été faits prisonniers avec lui, ob-

» tiendront pleine liberté, si les autorités de Pampelune con-
» viennent d'agir de même à l'égard de l'officier D. Juan
» Recarte, qu'on sait en leur pouvoir. » Malgré cette proposition avantageuse, Quesada fit passer son prisonnier par les armes.

Comme on appliquait un jour deux cents coups de bâton à un volontaire pour avoir volé une poule qui fut trouvée dans son sac; après avoir subi sa peine, le patient dit à Zumalacarregui, d'un air joyeux et familier : « Si vous leur pardonnez, je vous
» dirai qui sont ceux qui ont volé la poule et l'ont mise ensuite
» dans mon sac. — Non, mon ami, répondit le général, il
» vaut mieux que tu le caches puisque tu as souffert la bas-
» tonnade, cependant tu parais mériter une récompense pour
» le service que tu as rendu à l'amitié, et puisqu'il n'est pas
» possible de te délivrer de la douleur des coups, prends du
» moins cette pièce de monnaie pour boire. » Et il lui donna une pièce d'or.

Comme tout chasseur, Zumalacarregui aimait beaucoup les chiens, et une personne pensa lui être agréable en lui faisant présent d'un superbe dogue. Il arriva, au sortir du village de Madoz, que le chien qui précédait en éclaireur le cheval de Zumalacarregui, passant au milieu d'un troupeau, se jeta sur une brebis et la tua ; le général tira aussitôt ses pistolets de l'arçon et les déchargea sur le dogue, toutefois sans pouvoir le

blesser ; il commanda alors aux ordonnances de le tuer avec leurs lances, et ils le firent. Ceux qui accompagnaient le général, croyant, d'après son ancienne affection pour les chiens, qu'il se repentirait bientôt de sa résolution, lui avaient demandé grâce ; Zumalacarregui leur répondit : « La mort d'une » brebis est en partie réparable en en payant le prix à son maître, » comme nous allons le faire ; mais si demain le chien faisait de » même avec une personne, comme j'en suis convaincu d'après » son naturel, dites-moi comment réparer ce malheur ? »

Une mère, chassée de Péralta, bourg occupé par les Christinos, suivait, portant deux jeunes enfants sur ses épaules, la marche d'un des bataillons de Navarre dans lequel son mari servait comme simple volontaire.

Zumalacarregui l'ayant un jour rencontrée, lui demanda qui elle était, et apprit d'elle les circonstances que nous venons de rapporter. « Prenez, lui dit-il, cet argent, fixez-vous dans » un de ces villages, et à l'avenir venez, vous ou votre mari, » recevoir tous les mois la même somme. »

Zumalacarregui par cette mesure et par d'autres semblables, grêva sa bourse particulière, quoiqu'il n'eût pour tout bien, que les 2,500 réaux (625 fr.) qu'il recevait chaque mois comme montant de sa solde.

Un jour qu'il se trouvait à Asarta, Zumalacarregui remarqua, de la fenêtre de son appartement, une femme âgée, vêtue

d'une robe en lambeaux, et accompagnée d'un jeune garçon de quinze ans ; la malheureuse, s'étant approchée, regardait Zumalacarregui, comme si elle eût voulu exprimer avec les yeux ce que, par timidité, la langue n'osait prononcer. Le général était trop bon physionomiste pour ne pas comprendre ; il dit à un aide-de-camp de lui demander si elle désirait quelque chose : « Dire deux mots à son excellence, s'il est possible, répartit la vieille. » « Qu'elle monte, répondit de la fenêtre Zumalacarregui. » Lorsqu'elle fut en sa présence, elle s'exprima ainsi : « Seigneur, je suis une pauvre veuve et (lui présentant le jeune homme dont nous venons de parler) je viens voir si vous voulez prendre ce garçon comme volontaire ; c'est mon troisième fils, il me tourmente tous les jours pour aller rejoindre ses deux frères qui servent dans le premier bataillon de Navarre. Il s'est échappé deux fois de ma maison pour s'enrôler, mais comme il est si jeune, les commandants ne veulent pas l'admettre. » — « Allez, lui répliqua Zumalacarregui, et amenez-moi vos deux autres fils. » Cette femme étant ensuite revenue avec ses trois enfants, le général, ému de l'abandon dans lequel allait se treuver la mère, essaya de décider l'un des aînés à retourner avec elle pour la soutenir par son travail ; mais ils s'en défendirent et demeurèrent inébranlables ; la mère ne voulant pas non plus exposer ses fils, parce qu'étant déjà compromis, il pouvait très-bien arriver qu'ils tombassent au pouvoir des Christinos. Alors Zumalacarregui donna une gratification à la femme, et lui assigna, en outre, une modeste pension qu'elle dût recevoir chaque mois ; il ordonna aussi au commandant de sa garde de faire rendre à cette femme les

mêmes honneurs qu'on lui rendrait à lui-même, lorsqu'elle sortirait accompagnée de ses trois fils; Zumalacarregui crut devoir honorer ainsi cette femme en haillons.

A l'arrivée de Zumalacarregui à la Virgala-Mayor, village d'Alava, les soldats lui présentèrent le maire et un décret qu'ils dirent avoir arraché du lieu public où il était encore affiché, au moment de l'entrée des troupes; cet édit contenait une amnistie du gouvernement christino en faveur des Carlistes qui déposeraient les armes; et par suite des ordonnances en vigueur, rendues par Zumalacarregui, le maire avait encouru la peine de mort, à cause de la publicité qu'il lui avait donnée; cependant le général se contenta de lui faire manger l'ordre en sa présence; il ordonna qu'on lui apportât ensuite un verre de vin, le congédia et tourna ainsi en plaisanterie l'irritation de ses accusateurs.

Dans le moment où les triomphes de Zumalacarregui se succédaient le plus rapidement, un personnage d'une grande influence avait chargé un ami de ce général de lui dire que le roi avait l'intention de lui donner un titre de Castille et qu'il ne restait plus qu'à savoir le nom qu'il préférait. Zumalacarregui, fronçant les sourcils, répondit à la personne qui lui faisait part de cette nouvelle : « Nous y penserons après être

entrés triomphants dans Cadix ; quant à présent, nous ne sommes pas en sûreté dans les Pyrénées, et un titre, quel qu'il fût, ne serait qu'un pas vers le ridicule. Zumalacarregui s'exprimait ainsi, précisément le jour qui suivit la prise de Trevigno ; c'est-à-dire au moment où la domination des armes carlistes était le plus étendue dans le nord de l'Espagne.



PIÈCES
JUSTIFICATIVES.

N° 1.

FUEROS FONDAMENTAUX

DU

ROYAUME DE NAVARRE.

TITRE I.

Du royaume de Navarre.

Art. 1er. Le très-ancien royaume de Navarre est indivisible et ne peut être démembré. Loi 1re, titre 1er, livre 1er du Nouveau Recueil de Navarre ; pag. 67 et 68.

Art. 2. L'incorporation du royaume de Navarre à la couronne de Castille eut lieu par le moyen d'une union eqüe principale, chacun conservant son ancien état de choses, tant en lois, qu'en territoire et gouvernement. Loi 33, titre 8, livre 1er du Nouveau Recueil.

Art. 3. L'union une fois accomplie, la Navarre resta et demeura, d'elle-même, royaume séparé, se gouvernant par ses

fueros, lois, ordonnances, usages, coutumes, franchises, exemptions, libertés et privilèges; elle est, en territoire, juridiction, juges et gouvernement, un royaume distinct des autres royaumes du roi d'Espagne. Loi 59, titre 2, livre 1er, du Nouveau Recueil et des Serments Royaux.

TITRE II.

Des Navarrais.

Art. 4. Sont Navarrais :

1° Ceux qui sont nés de père et mère navarrais, habitant actuellement la Navarre. Loi 6, titre 8, livre 1er du Nouveau Recueil et des Serments Royaux.

2° Ceux qui auront obtenu des lettres de naturalisation des trois Etats, ou de leur députation, dans les cas où celle-ci peut en accorder. Lois 1e et 3e, titre 8, livre 1er du Nouveau Recueil.

Art. 5. Les mêmes codes navarrais régissent tout le royaume de Navarre, et le droit romain est observé à défaut de loi du royaume. Loi 1re, titre 3, livre 1er du Nouveau Recueil.

Art. 6. Tous les Navarrais, ayant les qualités prévues par les lois, sont admissibles aux charges et emplois publics. Serments Royaux.

Art. 7. Aucun Navarrais ne peut être détenu, arrêté ni enlevé de son domicile ; sa maison ne peut être envahie que dans les cas, dans la forme et par les juges que la loi a établis. Lois 11, 12, 13, 14, 17 et 19, titre 8, livre 1er du Nouveau Recueil.

Art. 8. On ne peut suspendre aucune loi, dans aucun cas, quelque exceptionnel qu'il soit, sans le consentement des trois

Etats, lors même que la députation du royaume le demanderait. Loi 31, titre 3, livre 1er du Nouveau Recueil.

Art. 9. On ne peut intenter de procès à aucun Navarrais ni le juger que conformément à ce qui a été établi, et par les tribunaux désignés par les lois. Loi 1e titre 1er, livre 2 du Nouveau Recueil.

TITRE III.

Des Cortès.

Art. 10. Le pouvoir de faire des lois appartient aux Cortès conjointement avec le roi. Chapitre 1er, titre 1er, livre 1er du Fuero. Préliminaire de l'Amélioration du roi don Philippe.

Art. 11. Les lois, les dispositions générales en forme de loi et les ordonnances décisives, ne se font que d'après la demande et avec la volonté, le consentement et l'agrément des trois Etats. Lois 3, 4 et 12, titre 3, livre 1er du Nouveau Recueil.

Art. 12. Les Cortès se composent de trois ordres ou Etats, ecclésiastique, militaire ou de la noblesse, et des communes ou du peuple. Préliminaire de l'Amélioration du roi don Philippe, et Serments Royaux.

Art. 13. Doivent être appelés aux Cortès tous ceux qui y ont droit. Loi 7, titre 2, livre 1er du Nouveau Recueil.

Art. 14. Les Cortès ne peuvent se réunir avant qu'on ait préalablement satisfait aux griefs. Loi 16, titre 2, livre 1er du Nouveau Recueil.

Art. 15. On ne peut traiter, dans les Cortès, de concession de service lorsqu'on n'a pas remédié et satisfait à la violation de

fueros et aux griefs dont le royaume fera la déclaration. Loi 18, titre 2, livre 1er du Nouveau Recueil.

Art. 16. Ceux qui sont appelés aux Cortès générales ne peuvent être renvoyés, ni déposés ni suspendus que par connaissance de cause précédente. Lois 9 et 10, titre 2, livre 1er du Nouveau Recueil.

Art. 17. Les membres des Cortès ne peuvent être emprisonnés ni arrêtés pour aucune cause, dans les lieux où ils sont appelés, pour tout le temps qu'ils y resteront séant aux Cortès ; il en est de même des syndics et du secrétaire. Lois 11, 12, 13 et 14, titre 2, livre 1er du Nouveau Recueil.

TITRE IV.

Des ordres, pouvoirs ou états.

Art. 18. Les trois ordres sont égaux en pouvoirs et réunis dans une même salle : ils discutent et arrêtent ensemble les affaires. Serments Royaux.

Art. 19. Le nombre des individus de chacun des ordres n'est pas limité ; le roi peut accorder le droit de séance aux particuliers ou communes qu'il lui plaît, et ceux-ci sont admis en justifiant, en audience du royaume, des qualités requises par les lois. Loi 25, Cortès de 1794 et suivantes.

Art. 20. Les communes ne peuvent nommer pour leur député que des personnes qui résideront habituellement dans la même commune. Loi 21, titre 2, livre 1er du Nouveau Recueil.

Art. 21. Les députés nommés au Cortès, une fois leurs pouvoirs présentés et admis, ne peuvent être révoqués et on

ne peut en nommer d'autres. Loi 20, titre 2, livre 1er du Nouveau Recueil.

TITRE V.

De la députation permanente de Cortès à Cortès.

ART. 22. La charge principale de la députation permanente est de veiller à la stricte observation des fueros, lois, ordonnances, usages, coutumes, franchises, exemptions, libertés et priviléges, sans souffrir la plus petite infraction, et de ne cesser de protester contre elle jusqu'à ce qu'elle ait obtenu une complète réparation. Loi 32, titre 3, livre 1er du Nouveau Recueil.

ART. 23. Les députés, le syndic et le secrétaire ne peuvent être emprisonnés, assignés, arrêtés ni condamnés à une amende pour affaires concernant le royaume, ou pour celles qui surviendraient en vertu de leurs emplois dans la députation. Loi 43, Cortès de 1828 et 1829.

ART. 24. La députation vérifie les pouvoirs royaux pour la convocation aux Cortès, et les renvoie ou approuvés, ou avec les amendements qu'elle conseille et qui doivent être observés avant qu'on leur donne cours. Loi 17, titre 2, livre 1er du Nouveau Recueil.

ART. 25. Elle vérifie les pouvoirs des communes.

ART. 26. La députation assiste au serment que prêtent les vice-rois en prenant possession de leur dignité. Loi 2, titre 1er, livre 1er du Nouveau Recueil.

ART. 27. La députation connaît des autres affaires que les

lois désignent, et de celles dont les trois Etats lui laissent la charge par leurs décisions.

TITRE VI.

De la durée et des pouvoirs des Cortès.

ART. 28. Les Cortès doivent se réunir au plus tard de trois en trois ans, excepté lorsque ce terme aura été prorogé par celles qui auront été tenues en dernier lieu. Lois 3, 4 et 5, titre 2, livre 1er du Nouveau Recueil.

ART. 29. Si le roi ne convoque pas les Cortès en temps convenable, la députation permanente l'en avertit en lui rappelant ce que prescrivent les lois et l'obligation de s'y conformer.

ART. 30. Les trois Etats forment le réglement pour leur gouvernement intérieur, et vérifient les pouvoirs des députés ou de leurs représentants qui n'auraient pas été approuvés par la députation permanente.

ART. 31. Le roi ouvre et clot les sessions en personne ou par le vice-roi auquel il confère des pouvoirs spéciaux absolus selon la forme prescrite dans le Nouveau Recueil. Loi 17, titre 2, livre 1er du Nouveau Recueil.

ART. 32. Les trois Etats ne peuvent délibérer en présence du roi ni du vice-roi.

ART. 33. Le vice-roi et les trois Etats ont l'initiative des affaires et des lois.

ART. 34. Les décisions, dans chacun des trois ordres, se prennent à la pluralité absolue des votes, et la conformité des votes des trois ordres est nécessaire pour la décision des cortès.

Art. 35. Si l'un des États rejetait quelque projet de loi, ou quelqu'autre matière, on le propose dans les deux séances suivantes, et il reste sans effet si l'opposition se représente trois fois.

Art. 36. Outre le pouvoir législatif que les Cortès exercent conjointement avec le roi, les attributions suivantes sont de leur ressort :

1° Recevoir du roi, du successeur immédiat à la couronne, et du régent ou de la régence, le serment de maintenir les fueros, lois, ordonnances, usages, coutumes, franchises, exemptions, libertés, prérogatives et priviléges du royaume.

2° Recevoir également, à la fin des sessions le serment du vice-roi, au nom du roi.

3° Accorder, elles seules, les lettres de naturalisation.

4° Ne pas promulguer, et par conséquent laisser sans effet les lois décrétées par Sa Majesté, qu'elles jugeront convenable de retirer.

5° Dans l'union eqüe principale de la couronne de Navarre à celle de Castille, on appela pour succéder au roi don Ferdinand-le-Catholique, sa fille dona Juana, et après elle le prince don Carlos, son petit-fils, et ses successeurs au royaume de Castille, en maintenant les fueros et coutumes de celui de Navarre.

Art. 37. Les conseillers du vice-roi, en matière de cortès, doivent être au moins d'un nombre égal de Navarrais et d'étrangers à la Navarre. Loi 25, titre 2, livre 1er du Nouveau Recueil.

TITRE VII.

Du roi.

Art. 38. Le roi, à son avénement au trône, doit jurer solennellement devant les trois Etats, en personne ou remplacé par le vice-roi revêtu d'un pouvoir spécial, d'observer les fueros, lois, ordonnances, usages, coutumes, franchises, exemptions, libertés et priviléges de Navarre, et qu'il la tiendra pour royaume à part, séparé et indépendant des autres royaumes et seigneuries; qu'il réparera complètement toutes les violences et tous les dommages qui seraient faits aux particuliers et aux communes et villages, et qu'il ne pourra avoir en Navarre que cinq employés qui ne soient pas Navarrais. Chap. 1er, tit. 1er, du Fuero général.

Art. 39. Les trois états, après avoir reçu le serment du roi, jurent, au nom du royaume, de défendre le roi, sa personne, sa couronne et ses Etats, et de l'aider à conserver, défendre et maintenir fidèlement les fueros et les lois, de tout leur loyal pouvoir. Chap. 1er, tit. 1er, du Fuero général.

Art. 40. Le roi décrète ses lois et les renvoie au royaume pour avoir son consentement, qui est un acte entièrement libre. Ordonnance royale du 28 mai 1726, insérée à la fin des Cortès de la même année.

Art. 41. Le roi veille à ce qu'on administre justice prompte et complète dans tout le royaume. Loi 6, tit. 3, liv. 1er du Nouveau Recueil.

Art. 42. Il pardonne aux délinquants en se conformant

aux lois. Chap. 5, titre 1er, liv. 2 du Fuero. Loi 54 de 1724 et suivantes.

Art. 43. Il nomme tous les employés publics, et accorde des honneurs et des distinctions de toutes sortes, en se conformant aux lois. Chap. 1er, tit. 1er, liv. 1er du Fuero.

TITRE VIII.

Du pouvoir judiciaire.

Art. 44. Aux tribunaux supérieurs et inférieurs appartient exclusivement le droit d'appliquer les lois dans les jugements civils et criminels, de juger et de faire exécuter les jugements. Lois 59 et 60; titre 2, liv. 1er du Nouveau Recueil.

Art. 45. Les lois déterminent les tribunaux supérieurs et inférieurs qu'il est nécessaire d'établir, l'organisation de chacun, ses attributions et la manière de les exercer. Lois 59 et 60, tit. 2, liv. 1er, du Nouveau Recueil.

Art. 46. Les tribunaux de Navarre sont composés des alcaldes ordinaires, de la cour supérieure et du conseil royal et suprême, dont les lois déterminent, pour chacun, le nombre de juges et les qualités des individus. Lois citées plus haut.

Art. 47. Il doit y avoir au tribunal de la cour royale supérieure quatre juges qui connaissent du fait de la justice, savoir : le premier pour le roi, le second pour l'ordre et état de l'église, le troisième pour l'ordre et état des nobles et gentilshommes, et le quatrième pour l'ordre des communes. Chap. 1er des ordonnances du roi Charles III, dit le noble, année 1413.

Art. 48. Les arrêts de justice sont scellés du sceau de la chancellerie de Navarre. Lois du titre 5, liv. 2, et loi 1re, titre 19, liv. 2 du Nouveau Recueil.

Art. 49. Les Navarrais ne peuvent être jugés hors des tribunaux désignés, quand même la cause serait d'état ou de guerre. Loi 4e, tit. 23, livre 2 du Nouveau Recueil.

Art. 50. Toutes les causes et procès doivent se terminer au conseil suprême, sans qu'on puisse transporter aucune affaire hors du royaume. Lois 59 et 60, titre 2, livre 1er du Nouveau Recueil.

Art. 51. Le vice-roi et le conseil ne peuvent faire aucun arrêté ni provisions que conformément aux fueros et aux lois du royaume, et dans les cas de nécessité et d'utilité manifeste, qui exigent de la promptitude et s'accordent avec le service de Dieu et le bien public du royaume ; et ceux qui réunissent ces conditions, demeurent sans suite et sans effet lorsque le royaume réuni en Cortès déclare qu'ils causent des difficultés et préjudices. Loi 12, tit. 3, liv. 1er du Nouveau Recueil.

Art. 52. On ne peut rendre d'ordonnance royale de surséance, sur des procès pendants aux tribunaux, et celles qui sont rendues sont de simple soumission et non d'accomplissement forcé. Loi 19, tit. 4, liv. 1er du Nouveau Recueil.

Art. 53. Le prince héritier, qui porte le titre de prince de Viana, prête serment avec la même solennité que le roi. Serments royaux.

TITRE IX.

Du vice-roi.

Art. 54. Le vice-roi présente les pouvoirs royaux pour

l'exercice de sa dignité, et il a, en cette qualité, les mêmes facultés que le roi. Loi 2e, titre 1er, livre 1er du Nouveau Recueil.

ART. 55. Il jure, en son nom, d'observer les fueros et les lois, et ainsi de réparer les violations de fueros et les griefs. Loi 2, titre 1er, liv. 1er du Nouveau Receuil.

ART. 56. Il est président des plaids-royaux. Le Pouvoir Royal.

TITRE X.

Des municipalités.

ART. 57. Pour le gouvernement intérieur des villages ou vallées qui forment une commune, il y a des municipalités nommées dans la forme prescrite par les lois. Loi 66, titre 2, liv. 4 du Nouveau Recueil.

ART. 58. Les lois déterminent l'organisation et les attributions des municipalités. Loi 66, titre 2, livre 1er du Nouveau Recueil.

TITRE XI.

Des contributions et de la force armée.

ART. 59. La faculté de faire des répartitions ou d'imposer des contributions d'argent, est réservée aux Etats réunis en Cortès générales, ainsi que la répartition des hommes que le roi demande, si le royaume l'accorde. Chap. 1er, tit. 1er, liv. 1er du Fuero.

Art. 60. Les forteresses du royaume de Navarre doivent être entre les mains et confiées aux soins de militaires navarrais. Loi 1re, titre 5, livre 1er du Nouveau Recueil ; Serments royaux.

TITRE XII.

Du recours en violation de fuero.

Art. 61. On entend par grief ou violation de fuero, toute infraction quelconque des fueros, lois, ordonnances, usages, franchises, exemptions, libertés et priviléges, faite par le roi, le vice-roi, les tribunaux de justice, ou tenant lieu. Loi 20, tit. 5, liv. 5 du Nouveau Recueil.

Art. 62. Le royaume ou sa députation, comme protecteur des fueros et autres priviléges, et comme surveillant leur observation, expose, par une simple plainte, l'infraction au vice-roi, lequel ordonne la réparation, après avoir écouté ses conseillers. Loi 20, tit. 5, liv. 5 du Nouveau Recueil.

TITRE XIII.

Des serments royaux et de ceux des vice-rois.

Art. 63. Les serments royaux et ceux des vice-rois, renferment la clause qu'on observera, conservera et fera observer tous les fueros, lois, ordonnances, usages, franchises, libertés, priviléges et emplois du royaume de Navarre ; qu'on réparera les griefs et violations de fueros, comme il est dit dans ces fueros, lois, etc., etc.; ils renferment aussi celle de ne pas

aller à l'encontre des fueros, lois et autres privilèges, et, s'ils y contrevenaient en tout ou en partie, que les trois états et le peuple de Navarre ne soient pas tenus à l'observer et, qu'au contraire, tout soit nul et sans aucune valeur. Serments royaux.

Extrait des corps légaux de Navarre. Valence, 21 décembre 1839. — Docteur Angel Sagaseta de Ilurdoz.

N° 2.

Dépêche officielle de la députation de Biscaye, adressée à Zumalacarregui.

« Députation générale de la seigneurie de Biscaye. — Comme il est indispensable qu'à notre retour en Biscaye, à raison de l'indisposition de D. Novia Salcedo, l'emploi de député général de cette seigneurie soit de nouveau occupé par le brigadier D. Ferdinand Zabala, commandant-général de la division carliste de ladite seigneurie, dont il n'est pas facile de remplir les fonctions simultanément avec celle de député, et prenant en considération que, pour le plus grand succès des opérations militaires, que les forces loyales vasco-navarraises doivent exécuter de concert avec vous, il est indispensable qu'elles partent d'un centre commun ; eu égard aux connaissances et à la capacité de V. S., au zèle dont elle abonde pour le plus grand service du roi notre seigneur (que Dieu garde), et à la réunion, sous ses ordres, de forces plus considérables que tout autre chef des provinces basques, la députation a résolu de nommer V. S. commandant-général en chef des troupes biscayennes,

en remplacement du brigadier D. Ferdinand Zabala, espérant que V. S., en acceptant ce commandement, déploiera ses talents militaires et toutes les ressources dont elle pourra disposer pour combattre l'ennemi commun et délivrer le sol biscayen des troupes qui l'ont envahi et l'oppriment, en dictant tous les ordres qu'elle jugera convenables et qui se trouvent dans le cercle de ses attributions militaires pour la réorganisation la plus prompte et la plus durable de ses bataillons, conformément à ses fueros et à ce que réclament si impérieusement les circonstances critiques dans lesquelles nous nous trouvons; à cet effet, V. S. voudra bien prendre sur le champ le commandement, et se faire reconnaître par les corps de l'armée, suivant les formes que prescrit l'ordonnance. — Dieu garde V. S., etc. — Echarri-Aranaz, 7 décembre 1833.

Le marquis de Valdespina, Francisco-Javier-Batiz, E. A. D. S. Miguel d'Arlignano, officier supérieur. — A M. le colonel D. Tomas Zumalacarregui, commandant-général de Navarre et de Biscaye. »

N° 3.

Autre dépêche officielle adressée par la députation de Guipuzcoa.

« Députation de guerre de la province de Guipuscoa. — Convaincue de l'utilité qu'il y a pour l'autel et le trône que nous prenions leur défense, sous le commandement militaire seul de V. S., en vertu de l'acte que j'ai signé conjointement avec ce royaume (la Navarre), avec la seigneurie de Biscaye et la province d'Alava, j'ai le plaisir de vous faire savoir que je

désire qu'il en soit ainsi. — Que Dieu garde V. S., etc., de ma députation. — A Echarri-Aranaz, le 7 décembre 1833.

Ignacio Lardizabal, José-Joaquin Hermoso de Mendoza, José-Ramon de Berrueta, Manuel Munoz Ostolaza. Au nom de la très-noble et très-loyale province de Guipuzcoa, Manuel de Gastagnaga. A M. le commandant-général de l'armée royale de Navarre, D. Tomas Zumalacarregui. »

N° 4.

« VOLONTAIRES, les sentiments des habitants d'Ayezcoa et de Roncal sont changés : ces hommes, trompés jusqu'ici, rendent déjà leurs armes, se disposent à accomplir ce qu'on leur ordonnera désormais, et promettent d'être fidèles à la cause du magnanime Charles V. Sans doute, les Ayezcoans se sont opposés volontairement au danger d'être victimes de leur résistance aveugle ; mais Dieu, qui sait combien il est douloureux pour nous d'avoir à faire usage des armes contre des compatriotes, a daigné leur envoyer une paix durable au lieu de la guerre. Dorénavant la vallée d'Ayezcoa sera un refuge assuré pour nos bataillons, quel que soit le nombre de nos ennemis. En outre, la plus grande satisfaction pour les cœurs nobles c'est le pardon des injures. Au titre de braves que vous avez mérité en versant le sang de vos ennemis sur le champ de bataille, vous joindrez maintenant celui de généreux en pardonnant aux vaincus. J'espère qu'en cette circonstance vous userez de bons traitements envers les malheureux habitants d'Ayescoa et de Roncal, parce qu'à l'avenir ils doivent être réputés comme Navarrais fidèles. Si quelqu'un d'entre vous n'en agis-

sait pas ainsi et se portait à de telles extrémités qu'il méconnût les sentiments de l'humanité en injuriant ou maltraitant ses hôtes, il sera châtié avec rigueur. Quant à ceux qui s'abandonneront au pillage, ils seront irrémissiblement passés par les armes. — Garralda, 17 janvier 1833. — Zumalacarregui.»

N° 3.

« Logrono, 23 février 1834. — Mon cher frère, rien ne peut être plus intéressant pour moi que ton bonheur et celui de ta famille; la démarche que je fais est la preuve la plus convaincante de cette vérité. Jusqu'à mon arrivée à Madrid, au milieu du mois dernier, j'ignorais absolument ce que tu étais devenu; et quand je le sus, mon cœur se remplit d'amertume. Peu de jours après, notre reine bienfaisante daigna me nommer président de la nouvelle cour qui doit s'établir à Burgos, et depuis ce moment, je me suis attaché à chercher, par tous les moyens possibles, à te faire connaître ma position et à te procurer ceux qui pouvaient t'instruire de l'état dans lequel se trouve la nation : heureusement Son Excellence don Vicente Quesada, ton ancien chef, était capitaine-général de la Vieille-Castille, et je ne doutai pas qu'il ne contribuât efficacement à la réussite du plan que je me proposais. Le 21 de ce mois, j'arrivai à Burgos dans le but d'organiser le nouveau tribunal; mais en apprenant que le même général était nommé au commandement du royaume et de l'armée de Navarre, j'abandonnai, pour le moment, mon projet, et me hâtai de venir dans cette ville pour m'occuper exclusivement de ton bien. J'ai trouvé ce digne chef, dont les qualités et le caractère te sont bien connus, si disposé pour tout

ce dont je lui ai fait part, qu'il m'est impossible de t'exprimer la satisfaction que j'éprouve; il m'a appris les démarches qu'il a faites dans le même but, et tu dois en inférer que tu conserves des personnes intéressées à prévenir ta ruine. Il convient donc, et il est absolument nécessaire que tu te laisses conduire par le général; tu ne peux douter que je ne sois le plus intéressé à ton honneur et que je ne souffrirai jamais qu'il soit terni en aucune manière; voilà la meilleure et peut-être la dernière occasion où tu puisses montrer que tu aimes ta patrie et que tu désires le prouver comme tu l'as fait en d'autres occasions; ce que le général te propose sera accompli à la lettre, j'en ai pour garants ses relations et la grande considération dont il jouit près du gouvernement; dans cette pensée, abjure tes ressentiments et procure-moi le plaisir de te voir réconcilié avec la meilleure des souveraines, ce à quoi nous contribuerons tous de la manière la plus efficace. Je serai charmé que tu continues à jouir d'une bonne santé et que tu disposes de ton frère qui t'aime de cœur. — Miguel-Antonio Zumalacarregui. »

Réponse.—«Domegno, 1er mars 1834.—Mon estimable frère, le même officier, porteur d'une lettre du général Quesada, et par lequel je t'adresse celle-ci, m'a remis la tienne du 23 du mois dernier, par la teneur de laquelle je suis informé de ta nomination de président de la cour projetée de Burgos, que la reine veuve a faite en ta personne; je profite donc de l'occasion pour t'en faire mon compliment; et tu sais bien qu'en bon frère, je ne te souhaite pas moins à toi-même ce bonheur que tu cherches avec tant d'empressement pour moi. Seulement je ne trouve pas opportun de répondre à tes avertissements, pensant

qu'il vaut mieux que nous respections réciproquement nos opinions. Je réponds au général Quesada que, pour prendre une détermination au sujet de ses propositions, j'ai besoin de réunir, non-seulement les corps de troupes, mais aussi les personnes les plus particulièrement compromises dans une affaire d'une si grande importance; car je ne me compte pas, dans le cas présent, pour plus qu'un individu. Tu sais bien à la manière dont je me suis toujours comporté, que l'honneur a été en tout temps la règle de ma conduite, et que, pour le conserver intact dans la position délicate où je me trouve, je dois me retrancher dans les principes que j'ai proclamés et qui, tu le sais, furent en tout temps les mêmes; en y réfléchissant, il sera bon que tu commences à te persuader combien la réalisation de tes désirs se trouve impossible. Conserve-toi en bonne santé. Tout à toi, ton très-affectionné frère, Tomas Zumalacarregui.

N° 6.

Lettre de D. Juan-Crisostomo Vidaondo, membre de la junte de Navarre.

« Elizondo, le 15 janvier 1842. — M. D. Juan-Antonio Zaratiegui. Mon très-cher Monsieur, si je n'observais pas de ces montagnes comment va le monde et comme les hommes travaillent à se poursuivre et à se fractionner, peut-être aurais-je été surpris du contenu de votre estimée lettre du 19 décembre dernier, qui m'est parvenue le 10 du courant. Vous m'y annoncez qu'on a publié à Paris, au mois de novembre, un pamphlet où l'on dit, à propos des propositions faites par Quesada à l'immortel Zumalacarregui à la fin de février ou au commencement

du mois de mars 1834, tendant à ce que les Carlistes missent bas les armes: *Zaratiegui, lui, souscrivit sérieusement et de bon cœur aux propositions qui lui furent faites.* Voilà comment dans une seule ligne l'on attaque la délicatesse d'un homme! Voilà comment l'on renverse d'un seul trait de plume toute une perspective! Heureusement, il n'est point difficile de faire voir à ce monsieur, à ce *caballero*, pour parler notre langue, qu'il se trompe, qu'il est fort loin de connaître la réalité des faits, qu'il est dans l'erreur, qu'il a accueilli de fausses nouvelles. S'il cherche à exploiter la mine abondante de notre histoire contemporaine, il a des filons bien riches et bien précieux où il peut s'exercer et même se faire une réputation d'auteur ingénu et impartial. Qu'il soit, s'il lui plait, un Aristarque sévère, mais qu'il respecte toujours les droits sacrés de la vérité. C'est celle-ci que vous invoquez, c'est à elle que vous en appelez; elle est l'épée la mieux trempée, l'épée à deux tranchants, dont l'un blesse et abat l'agresseur, dont l'autre défend et sauve l'innocent attaqué. Vous m'engagez précisément à parler d'un événement dont je fus témoin, à ma grande satisfaction, et qui eut lieu au commencement de notre lutte. Ma narration sera simple, mais le lecteur pourra la gloser à son gré.

Le bruit courait depuis quelques jours que des communications avaient été échangées entre le chef des Christinos et celui des Carlistes, rumeur alarmante, qui appelait assez l'attention du pays, lorsque la junte de Navarre, dont j'étais membre, se trouvant dans la ville d'Elizondo, reçut une dépêche du commandant-général, alors don Tomas Zumalacarregui, qui nous invitait à nous rendre à Lumbier, où il devait être avec son

quartier-général. En effet, MM. don Juan Echeverria, don Benito Diaz del Rio et moi, nous sortîmes sur-le-champ pour nous rendre au lieu indiqué. Aussitôt après notre arrivée, nous nous rendîmes chez le commandant-général qui nous fit connaître l'initiative prise par Quesada et les propositions qu'il lui faisait; elles tendaient toutes à ce que les Carlistes abandonnassent leur entreprise, à ce que les bataillons existants fussent conduits dans les environs de Lodoza pour y rendre les armes et recevoir en même temps leurs congés définitifs. Quant à ceux qui avaient servi comme chefs dans l'ancienne armée, Quesada leur promettait leur traitement de retraite eu égard à leur grade actuel et à leurs années de service. En fait de politique, de fueros, de gouvernement absolu ou représentatif, je ne me souviens pas que le général christino en ait dit un seul mot. Nous entrâmes donc en discussion, et Zumalacarregui nous fit part de ses idées. Cet homme insigne, ce talent, ce guerrier extraordinaire comprenait qu'elle était sa véritable position. Il avait besoin de temps pour le développement de ses plans, et *il voulait aussi sonder l'esprit de ceux qui avaient été convoqués à cette réunion composée de diverses notabilités, sans compter les trois membres de la junte de Navarre.* C'est alors que, plein de cette ardeur qui vous distingue, et entraîné tout aussitôt par votre caractère navarrais, vous prîtes la parole, et dans un langage fort énergique, *vous repoussâtes* (pour me servir des mêmes phrases que le pamphlétaire parisien) *avec indignation un projet si détestable.*

Nous convînmes que l'on rendrait public tout ce qui s'était passé, et que l'on en ferait une relation que vous rédigeâtes avec

vigueur et avec enthousiasme, et qui repoussait hautement les propositions de Quesada. On en donna lecture aux bataillons, qui furent aussi convaincus que le pays fut satisfait de la détermination prise à l'égard du projet de Quesada ; charmante manière de *souscrire, vous, sérieusement et de bon cœur, aux propositions qui furent faites, par Quesada, à Zumalacarregui!* Est-ce ainsi que l'auteur du pamphlet prouve que *tous*, excepté Zaratiegui, repoussèrent avec indignation ce projet détestable? S'il n'avait pas mis cet *excepté*, il eût dit une vérité. Il me semble en avoir assez raconté pour que votre honneur et votre délicatesse conservent le rang et la place qu'elles méritent. Mais si cela ne suffit pas, je suis toujours ici prêt à vous être agréable, ainsi qu'à ceux qui voudront bien compter sur ma nullité; car je ne puis rien faire de mieux que de venir en aide à ceux qui sont persécutés et affligés. Votre dévoué et très-affectionné, qui vous baise les mains, Juan-Crisostomo de Vidaondo y Mendinueta.

N° 7.

Lettre du général Sarasa.

Arras, le 20 janvier 1842.

Mon cher ami Zaratiegui,

J'ai reçu, avec le plus vif plaisir, votre lettre du 11, et je vois avec satisfaction que vous jouissez d'une bonne santé ; mais j'ai été tout étonné en lisant le paragraphe que vous m'envoyez d'un des pamphlets publiés par D. Antonio Casarès (que je ne connais pas). Mais je sais que tout ce qui a été publié par le susdit a été désavoué par S. M. comme inexact. Je tiens cela

30

depuis quinze jours, d'un de mes amis légitimiste, qui m'avait demandé si je connaissais Casarès. Je n'ai vu aucun de ses pamphlets ; mais si tout ce qu'il a écrit est aussi vrai que le paragraphe qui vous concerne, on ne peut pas douter de sa mauvaise foi, l'on voit qu'il nous calomnie, et je ne suis pas surpris maintenant que S. M. ait désavoué ses pamphlets, où il ne manquera sans doute pas de ternir la réputation de plusieurs personnes, comme il l'a fait si scandaleusement par rapport à vous.

Je me rappelle la plupart des événements qui eurent lieu à l'occasion de l'arrivée à Lumbier des officiers christinos Vidondo et Eraso, vers la fin du mois de février 1834. Ils avaient été envoyés par Quesada avec deux lettres pour Zumalacarregui, dont l'une était de lui et l'autre d'un frère de celui-ci qui était libéral et que Quesada avait fait venir de Burgos à Logrono dans ce but : dans les deux lettres, on lui conseillait de faire déposer les armes par bataillons dans les environs de l'Ebre ; on lui disait que nous obtiendrions tous une amnistie, et, comme par une faveur spéciale, Quesada promettait d'interposer son influence afin que Zumalacarregui obtint la pension de retraite de son ancien grade de colonel, grâce qui s'étendrait, si cela était possible, à quelques autres chefs. Zumalacarregui, pour gagner du temps, répondit que l'affaire était trop grave pour qu'il la décidât seul, et qu'il réunirait à cet effet les principales personnes qui s'étaient compromises.

Quesada, impatient du retard, écrivit une seconde fois pour engager Zumalacarregui et moi, je ne sais s'il était question d'autres, à nous rendre à Noain pour traiter l'affaire particu-

lièrement avec lui ; car, disait-il, l'on avancerait plus en une heure de conversation qu'en une année de communications écrites. Peu d'instants après la réception de cette lettre, je me rendis chez Zumalacarregui, et la première chose qu'il me dit, ce fut : — « Quesada vous invite à aller avec moi à Noain.» — « Dans quel but, lui répondis-je ? Pour nous faire fusiller ! Je n'y vais pas. » — « Et moi non plus, reprit-il aussitôt. » Zumalacarregui fit venir sur le champ à Lumbier la junte de Navarre, et à son arrivée la réunion eut lieu chez Doncal. Elle était composée de tous les chefs présents, de l'auditeur de guerre Lazaro et de vous. Zumalacarregui fit voir à tous les assistants les lettres qu'il avait reçues et il traça ensuite le tableau de notre véritable position, sans passer un seul point sous silence. Ce tableau attrista les assistants, mais il ne diminua pas la résolution de chacun. Zumalacarregui insista pour que l'affaire fut bien méditée par ceux qui lui avaient conféré le commandement. Je me rappelle que dans ce moment vous prononçâtes quelques mots qui témoignaient de votre impatience parce que l'on n'avait déjà répondu à l'ultimatum de Quesada en repoussant ses exigences ; pour moi, je fis connaître que mon opinion était de mourir plutôt que de transiger. Eraso parla ensuite ; tous furent du même avis, et il n'y eut pas besoin de voter, car ce fut à l'unanimité que l'on repoussa les propositions. Zumalacarregui dit alors : « Le sort en est jeté, il ne nous reste plus qu'à vaincre ou à mourir. » Et il ordonna ensuite de rédiger une proclamation pour les troupes et pour le peuple ; elle fut signée par lui et lue par vous au milieu des bataillons rangés dans les aires de Lumbier. Cette

lecture fut terminée par des vivats réitérés à la religion et à notre bien aimé souverain, Charles V.

Je ne conçois pas comment le pamphlétaire a pu vous calomnier aussi ouvertement ; il a rapporté au public tout le contraire de ce qui s'était passé. Il est sans doute bien porté contre vous ; mais je crois que vous ne devez pas vous en inquiéter, car on voit qu'il est un de nos nombreux ennemis. Cependant vous pourriez très-bien lui répondre, car personne ne put se méprendre sur votre décision, et les membres de cette assemblée qui vivent encore pourraient en témoigner comme je le fais, si cela était nécessaire. Portez-vous bien et croyez bien à mon empressement à faire tout ce qui pourra vous être agréable.

Votre très-affectionné ami, et très-dévoué serviteur qui vous baise les mains.

JUAN-MANUEL SARASA.

N° 8.

Lettre du brigadier général Ripalda.

Villeneuve-sur-Lot, le 20 janvier 1842.

Mon respectable général, en réponse à votre lettre très-honorée du 2 courant, relative au paragraphe que contient la page 7 du pamphlet publié à Paris sous le nom de *Captivité de Charles V* ; au nom de la vérité, je dois dire qu'il est vrai que le général Zumalacarregui réunit chez lui à Lumbier quelques chefs, et je me souviens que parmi eux figuraient le général D. Benito Eraso, plusieurs membres de la junte de Navarre, et les généraux actuels D. Manuel Sarasa, D. Miguel Gomez, et vous qui remplissiez à cette époque les fonctions de secrétaire ;

les commandants du 1[er] bataillon de Navarre, D. José Goni, D. Francisco Garcia, et enfin D. Thomas Tarragual et moi, qui commandions le 2[e] bataillon. Déjà Zumalacarregui nous avait entretenus particulièrement de certaines lettres qui lui avaient été adressées par D. Vicente Quesada, chef de l'armée ennemie, et par son frère, D. Miguel-Antonio Zumalacarregui, qui l'accompagnait, par l'entremise de l'officier D. Francisco-Antonio Vidondo, ainsi que de la réponse qu'il leur avait donnée pour gagner du temps. Il comptait en profiter pour donner du repos à nos troupes fatiguées des dernières persécutions et pour attendre l'arrivée de la junte qui était alors dans la vallée de Baztan et qu'il avait priée de venir sans retard afin de résoudre avec les principaux chefs une affaire de si haute importance.

Après Vidondo, D. José Javier Uriz, habitant de Sada, se présenta au quartier-général avec un second message de Quesada. Je me rappelle que nous étions alors à Navascuès ; Zumalacarregui le reçut assez froidement, car Uriz, qui était regardé comme royaliste, d'après ses antécédents politiques, ne s'était pas présenté jusque là au camp carliste, tandis qu'il le faisait maintenant par l'ordre et pour le service du chef christino.

Quelques jours après, nous nous rendîmes à Lumbier où vint aussi la Junte, et c'est là que se tint la réunion ; Quesada pressait pour avoir une réponse définitive.

Zumalacarregui commença par faire un rapport sur l'état déplorable où nous nous trouvions pour entreprendre, de nouveau en quelque sorte, une lutte contre un ennemi aussi supé-

rieur en forces et en ressources, lorsque nous n'en avions d'aucune espèce. Il fit remarquer plus particulièrement le manque de chaussures, de plomb et de poudre, car nous n'en fabriquions pas encore ; il ajouta que sans ces articles, et poursuivis sans relâche, nous ne pouvions manquer d'être victimes de l'ennemi, tandis que d'ailleurs nous étions tellement privés de nouvelles du roi notre seigneur, que nous ne savions pas encore si la lutte commencée depuis cinq mois, pour la défense de ses droits, méritait ou non son approbation royale. Cette dernière réflexion fut la seule qui occupa un instant l'attention des assistants. Zumalacarregui parla ensuite de ce que la plupart connaissaient déjà ; c'est-à-dire des lettres dont je parle plus haut. Quesada y disait que l'on accorderait une amnistie générale, que nous pourrions tous rentrer chez nous après avoir déposé les armes par bataillons dans les environs de l'Ebre, avec menaces, si on ne le faisait pas, de nous traquer par les montagnes comme des bêtes fauves. Il comptait beaucoup pour nous détruire sur l'appui de la France, et confiant dans les rapports qu'il avait reçus, il nous traitait comme une bande de voleurs, de vauriens ne pouvant compter sur aucune ressource humaine. Après cet exposé, Zumalacarregui nous demanda notre avis, et je me souviens, ce que je puis affirmer sur l'honneur, que vous prononçâtes quelques mots énergiques dont la substance était que l'on devait déclarer une guerre à mort à Quesada, notre ennemi personnel et le plus acharné. Eraso et Sarasa prirent la parole après vous, et nous tous qui faisions partie de cette junte, nous embrassâmes une si noble résolution et déclarâmes au général que nous

préférions mourir plutôt qu'adhérer aux exigences de Quesada; et qu'alors même que nous n'aurions d'autres armes que nos bayonnettes nous irions chercher avec elles une mort glorieuse dans les rangs ennemis, ou les cartouches dont nous avions besoin.

Lorsque l'immortel Zumalacarregui vit notre décision, il nous dit qu'il était entièrement de notre avis; mais qu'ayant été investi par nous du commandement, et non par le roi notre seigneur, il ne pouvait se dispenser de nous consulter avant de passer outre. Il nous embrassa tous pour nous prouver son affection, et enfin il nous ordonna de rédiger une proclamation pour faire connaître aux troupes et au pays tout ce qui s'était passé, et pour les engager à la résistance; ce document une fois signé par le général, nous fîmes ranger nos bataillons dans les aires de Lumbier et vous parûtes à cheval au milieu d'eux pour lire la proclamation, qui produisit un enthousiasme impossible à décrire. Cet acte se termina par de nombreux vivats à la religion et au roi notre seigneur.

A partir de ce moment, Zumalacarregui paraissait dominé par un génie supérieur pour s'opposer à l'ennemi. Voilà tout ce que je dois dire en réponse à votre lettre, dans laquelle vous m'adressez le paragraphe du pamphlet intitulé *Captivité de Charles V*. Je satisfais ainsi à la vérité et à l'honneur, et je suis votre très-affectionné qui vous baise les mains.

FERMIN RIPALDA.

N° 9.

Lettre du général Gomez.

Bordeaux, le 22 janvier 1842.

Mon cher ami Zaratiegui,

Le hasard m'a fait lire un pamphlet publié à Paris, en français, sous la date du 28 novembre dernier, par Fray Antonio Casarès, avec cette épigraphe, *Captivité de Charles V.* Je ne vous l'envoie pas parce que je n'ai pas pu me le procurer; mais il vous sera bien facile de l'avoir à Paris. A la page 7, l'on trouve un passage ainsi conçu: « Ils étaient parvenus, par leur perfidie et par leur astuce, à placer auprès du prince, dès qu'il « fut sorti de Madrid, des personnes sur lesquelles ils pouvaient « compter, et qui, en Portugal, ne restèrent pas les bras croi- « sés. Aussitôt que Charles V arriva dans les provinces bas- « ques, ils eurent assez d'adresse pour se bien placer, et d'ac- « cord avec ceux qui étaient déjà dans le quartier-général de « Zumalacarregui, ils travaillèrent pour mettre à exécution « leur projets. Ceux-ci conseillèrent à Quesada de proposer à « Zumalacarregui une transaction, avec l'offre du grade de « lieutenant-général, et de quelques autres emplois pour ceux « qu'il désignerait comme méritant sa confiance. Zumalacar- « regui faisait semblant d'écouter ces propositions, mais c'é- « tait dans le but de gagner du temps pour avoir des muni- « tions dont il manquait, et pour que l'on rendît à la liberté « sa femme, celle de Guibelalde, et celle de D. Florencio Sanz, « ainsi qu'il lui avait été proposé par Quesada. *Zaratiegui sou- « scrivit formellement et de bon cœur aux propositions qui lui « furent faites.* La junte de Navarre, qui était à Elizondo,

« alarmée des bruits qui circulaient, et ayant été mise au
« courant de tout ce qui se passait par le capitaine Baiges, se
« rendit à Lumbier à la rencontre de Zumalacarregui. Pour
« dissiper ses inquiétudes, le général rompit pour toujours ses
« négociations et publia à cette occasion une proclamation qui
« rassura tous les esprits. La transaction proposée par Quesada
« était pareille à celle de Vergara: la reconnaissance d'Isabelle
« avec le gouvernement représentatif, et les principes révolu-
« tionnaires, et l'approbation de certains choix pour divers
« emplois. Tous, excepté Zaratiegui, repoussèrent avec indi-
« gnation un projet aussi détestable, et il est à remarquer
« qu'Iturralde et Uriz, qui plus que qui que ce soit étaient au
« courant des intrigues des traîtres qu'ils détestaient, eurent
« une fin tragique. La haine et la fureur du juste-milieu mo-
« déré ne pardonnent jamais!

Il est évident que ce que l'on rapporte relativement à l'époque du séjour en Portugal, sera aussi faux que ce que l'on dit par rapport aux provinces; mais comme j'ai été témoin oculaire de ce qui s'est passé dans celui-ci, je sais bien que Quesada ne fut et ne put être engagé par aucun de ceux du quartier-général de Zumalacarregui, à la démarche qu'il entreprit. Quesada ne fit jamais à Zumalacarregui aucune avance en politique; vous vous souviendrez que sa première lettre commençait par des avis, et se terminait par des menaces. Il conseillait que nous nous rendissions à discrétion, pour sauver notre vie. Il promettait à Zumalacarregui sa pension de retraite, eu égard à ses années de service; cette grâce pouvait s'étendre à quelques autres chefs comme Eraso, Iturralde, etc. Ce fut

Zumalacarregui qui convoqua la junte ; celle-ci n'agit nullement sur l'avis du capitaine Baiges, la seule personne que l'on observait alors comme ne méritant pas grande confiance. Je me rappelle que lorsqu'on traita de l'affaire, dans la junte de Lumbier, vous étiez à écrire, et sans que le général eût fini la lecture de la lettre de Quesada, vous vous levâtes, et vous parlâtes avec beaucoup de feu contre celui-ci, en méprisant ses menaces. Vous terminâtes votre fougueux discours sur l'invitation du général, qui vous pressait d'achever ce que vous aviez à écrire. Nous fûmes tous du même avis, en méprisant les rodomontades de Quesada que nous connaissions bien tous, et certes, nous eussions-nous vus dans l'impossibilité d'espérer le succès de notre entreprise, nous n'aurions pas commis l'imprudence de nous livrer entre ses mains.

La réunion une fois terminée, je sortis pour faire ranger les bataillons dans les aires, d'après les ordres du général, pendant que vous écriviez la proclamation, qui fut lue par vous-même un instant après en tête des colonnes. Jamais je ne vis plus d'enthousiasme parmi les troupes ; jamais elles ne témoignèrent avec plus d'énergie de la juste confiance que nous avions tous dans le général.

A cette époque, nous n'avions pas encore la moindre nouvelle du roi notre seigneur, et l'on ignorait même si nos efforts lui étaient ou non agréables, ce dont Zumalacarregui m'entretenait souvent, et je lui proposai d'aller chercher S. M.; il n'y consentit pas, mais plus tard il se détermina à charger de cette mission D. Juan-Crisostomo Vidaondo. Je crois savoir d'où le pamphlétaire a pu tirer (car il ne s'y trouvait pas) qu'Uriz

était au courant des intrigues, et qu'il était un des plus fidèles carlistes. Uriz fut invité à différentes reprises à se réunir à nous; mais il nous fut impossible de lui faire quitter sa maison; il n'avait alors parmi nous d'autre caractère que celui d'envoyé de Quesada. Celui-ci le fit venir à Logrono, il se prêta (bon gré mal gré), à se rendre à Lumbier pour chercher à nous convaincre; et craignant Quesada, sans doute par suite de la non réussite de sa mission il resta parmi nous.

Vous qui devez garder tous les antécédents, vous rirez, j'en suis sûr, de la méchanceté du pamphlétaire, et vous saurez en temps opportun répondre à tout ce qui a rapport à vous dans ces pamphlets, que toute personne sensée méprise déjà, car on voit le but que leurs auteurs se proposent et la classe à laquelle ils appartiennent.

Je vous souhaite une santé parfaite, et je vous prie de disposer à votre gré de votre ami très-affectionné.

MIGUEL GOMEZ.

N° 10.

Lettre de Quesada à Iturralde.

Quartier-général de Villaba, le 18 avril 1834.

Iturralde, j'ai appris quels sont vos sentiments, et que vous êtes repentant de la folie que vous avez faite; vous devez être convaincu maintenant qu'ils sont perdus sans remède ; que la quadruple alliance signée à Londres le 22 du mois dernier par l'Angleterre, l'Espagne, la France et le Portugal, leur enlève tout espoir, car ils doivent savoir qu'il est maintenant indubitable que Don Carlos de Bourbon a consenti à se rendre dans

une île britannique pour vivre sous la garde de l'Angleterre et la vigilance d'un représentant espagnol, avec la pension que la générosité de la reine a voulu lui laisser pour sa subsistance.

Vous et vos compagnons vous pouvez ainsi sauver vos vies et vos propriétés, si d'ici à peu vous vous présentez pour me rendre les armes avec le 3e bataillon à la tête duquel vous vous trouvez ; si vous prenez et me livrez le vil, le voleur, le lâche et l'assassin Zumalacarregui pour lequel il n'y aura jamais de pardon, ceux qui font partie des autres bataillons seront aussi graciés.

Les affaires de Portugal sont presque entièrement terminées ; toute notre armée viendra de cette frontière pour se mettre sous mes ordres. La conscription terminée dans tout le royaume, de nombreux renforts viendront aussi ; j'occuperai militairement le pays avec des garnisons multipliées ; je couperai toutes les ressources ; j'augmenterai les colonnes d'opérations et vous traquerai comme des bêtes fauves, à travers les montagnes.

Telle est la perspective qui vous attend ; celui qui compatit au sort de tant de malheureux n'exagère rien, c'est le vice-roi de Navarre. — Le marquis de MONCAYO.

N° II.

La première fois qu'Eraso, Vidondo, et plus tard Uriz, allèrent trouver Zumalacarregui de la part de Quesada, ils lui présentèrent une note des forces christines que ce général leur avait remise pour intimider les Carlistes et les engager à

prendre le parti qu'il proposait. Cette note contenait les lignes suivantes :

« San-Fernando, trois bataillons.—Cordova, trois bataillons. —El Principe, deux bataillons.—Estramadure, un bataillon.— Princesa, un bataillon.—Gerona, léger, deux bataillons.—6e de ligne, un bataillon. — Sapeurs, un bataillon. —Chinchilla, un bataillon.—Siguenza, un bataillon.—Compostelle, un bataillon.—Plasencia, un bataillon.— 6e léger, deux bataillons.— Saragosse, deux bataillons.—Avila, un bataillon.— Garde royale, quatre mille hommes.— Soria, deux bataillons.— Cavalerie, mille hommes. — Colonnes de Castille dans les provinces et sur l'Ebre : trois mille cinq cents fantassins et quatre cents cavaliers.— Tous les bataillons sont maintenant disposés sur le pied de guerre et composés chacun de sept cents hommes au moins. »

N° 12.

Note tirée de documents officiels.

Elle se composait (l'armée) de huit régiments d'infanterie de la garde royale et de quatre de cavalerie, en tout, y compris les régiments provinciaux, 17,000 fantassins et 2,000 chevaux ; de dix-huit régiments de ligne et de six légers d'infanterie ; de cinq régiments de cavalerie de ligne et de huit de cavalerie légère. Les vingt-quatre de la première arme étaient composés de 30,000 fantassins, et les treize de la seconde, de 5,000 chevaux ; en sorte qu'en réunissant à cette force et à celle de la garde royale, les 8,000 fantassins et les 2,000 chevaux dont étaient composés les corps de gardes-côtes, l'artillerie et le génie, et les douze ou quatorze régiments de milices

provinciales qui étaient toujours sous les armes, on peut évaluer à 75,000' fantassins et 9,500 chevaux le total de l'armée espagnole de l'intérieur, à cette époque. Rodil avait sous ses ordres la moitié de cette force lorsqu'il entra en Navarre.

N° 13.

Proclamation de Valdès aux habitants de la Navarre et des provinces basques.

HABITANTS DE LA NAVARRE ET DES PROVINCES BASQUES.

Sa Majesté la reine régente a daigné me confier, au nom de son auguste fille dona Isabelle II, notre reine légitime, la direction générale de toutes les forces employées à la pacification de votre pays, et de celles qui les secondent de près en Aragon et en Castille. Ma mission est essentiellement pacifique, et il ne dépend que de vous seuls qu'elle ne perde pas ce caractère. Sa Majesté déplore les maux qui vous accablent depuis si longtemps, et voit avec une profonde douleur les champs arrosés de votre sang, la ruine de vos fortunes, et la dévastation de vos foyers. Il est indispensable, pour votre bonheur et pour le repos de la nation dont vous formez une faible partie, de mettre promptement un terme à la guerre cruelle et fratricide qu'ont allumée, au milieu de vous, quelques hommes corrompus, auxquels il importe peu de vous anéantir entièrement, pourvu qu'ils puissent satisfaire leur ambition et assouvir leur soif de sang et de pillage.

Il est indispensable, je le répète, que cette guerre funeste soit entièrement terminée, et que vous retrouviez la tranquillité et le bonheur dont vous jouissiez avant que la perfidie et

la trahison ne fussent venues vous les ravir. Telle est, habitants de la Navarre et des provinces basques, la noble tâche que m'a confiée Sa Majesté, et que je suis résolu à remplir à tout prix. Vous me connaissez depuis longtemps, et vous savez par expérience que je suis humain et indulgent; mais s'il est vrai que je saurai toujours suivre les impulsions naturelles de mon cœur, je saurai également, sans hésiter, les sacrifier au devoir que m'impose la mission qui m'a été confiée. Sa Majesté, dans son inépuisable clémence, accorde un pardon plein et entier, et met dès ce moment sous la protection des lois et des autorités chargées de leur exécution, tous les individus, sans distinction de rang ni de personnes, qui, dans le délai de quinze jours abandonneront les rangs des rebelles, et se présenteront avec leurs armes aux chefs qui commandent les divisions et brigades dont se compose l'armée d'opérations, ou aux commandants des postes occupés par des garnisons. Sa Majesté fait également grâce des peines corporelles établies contre le crime de rébellion, à ceux qui se présenteront sans armes aux autorités ci-dessus mentionnées.

Sa Majesté espère que les pères, les épouses, les parents et les amis de ceux que la séduction a entraînés dans les rangs des rebelles, s'empresseront de leur faire connaître ce nouveau gage de sa sollicitude maternelle, et les exhorteront à ne pas négliger ce nouveau moyen de salut qu'elle leur offre, et elle ne doute pas que les populations n'y répondent en prouvant leur reconnaissance par leur changement de conduite; mais si elles ne se soumettent pas avant le délai fixé, je déclare, dès à présent, de la manière la plus positive, que je livrerai aux flammes, sans aucune considération, tous les villages de cer-

taines vallées qui servent ordinairement de refuge aux rebelles, et dans lesquels ceux-ci trouvent un accueil criminel et de nouvelles ressources. Je respecterai cependant les personnes et les biens des habitants qui se retireront dans les endroits occupés par des garnisons, ou dans les provinces tranquilles. Cette mesure est douloureuse, mais on ne doit s'arrêter à aucune considération humaine en présence du bonheur de la patrie ; l'incendie de Moscou sauva la Russie. Habitants de la Navarre et des provinces basques, je viens vous apporter le pardon et la paix, ou la persécution, et la destruction ; le choix dépend de vous.

Si, détruisant l'enchantement des illusions par lesquelles les véritables ennemis de votre félicité vous trompent et vous égarent, vous repoussez leurs perfides insinuations, et vous vous unissez à moi de bonne foi pour rétablir l'ordre légal et l'obéissance dans votre pays comme dans le reste de la monarchie , vous trouverez en moi appui et protection, et un ami et un défenseur dans chacun de ceux qui servent sous mes ordres. Si au contraire vous persistez dans votre funeste aveuglement et si vous méprisez les propositions que je vous fais au nom de la reine notre maîtresse, avec le désir sincère de votre bonheur et de votre bien-être à venir, je serai inflexible dans l'accomplissement de mon devoir, et ne négligerai aucun moyen pour faire exécuter mes ordres, quelque rigoureux qu'ils soient. Abandonnez les vaines espérances dont vous leurrent ceux qui prétendent élever leur fortune au prix de votre ruine ; tournez les yeux vers les autres provinces qui composent la vaste monarchie espagnole, tant dans la Péninsule que de l'autre côté des mers; et vous verrez le bonheur et la nouvelle existence dont elles jouissent sous le gouverne-

ment pacifique de notre reine légitime. Heureuse situation, assurée par l'union des esprits, contre laquelle vos faibles ressources ne pourront jamais prévaloir.

Que cette lutte inégale et désastreuse pour vous cesse donc d'une seule fois. Les nations de l'Europe la contemplent avec horreur et indignation, et s'intéressent à ce qu'elle soit promptement terminée; les plus puissantes, comme la France et l'Angleterre, se sont associées à la juste cause de la reine, notre maîtresse, par les traités les plus solennels et les plus sincères, et elles sont irrévocablement résolues à la soutenir. La bonté de S. M. est votre unique refuge; implorez-la avec confiance, puisque je vous l'offre sincèrement en son royal nom.

Donné au quartier-général de Vitoria, le 18 avril 1835.

Le ministre de la guerre, VALDÈS.

N° 14.

Convention (*a*) pour l'échange des prisonniers, proposée par lord Elliot, commissaire de Sa Majesté Britannique, qui servira de règle aux commandants en chef des armées belligérantes dans les provinces de Guipuzcoa, d'Alava et de Biscaye et dans le royaume de Navarre.

ART. 1er.

Les commandants en chef des deux armées actuellement en

(*a*) Cordova, que Valdès avait chargé de traiter avec lord Elliot pour la rédaction des clauses de ce traité d'échange, demanda avec instance, et l'envoyé anglais y consentit, que le mot *convention* fût remplacé par celui de *stipulation*.

guerre dans les provinces de Biscaye, de Guipuzcoa et d'Alava, et dans le royaume de Navarre, conviennent de conserver la vie aux prisonniers qui seront faits de part et d'autre, et de les échanger de la manière suivante :

ART. II.

L'échange des prisonniers sera fait périodiquement deux ou trois fois par mois, et plus fréquemment si les circonstances l'exigent ou le permettent.

ART. III.

L'échange sera proportionné et égal pour le nombre de prisonniers que chaque parti présentera, et l'excédant restera au pouvoir du parti opposé, jusqu'à ce qu'une nouvelle occasion d'échange se présente.

ART. IV.

Quant aux officiers, l'échange sera fait de grade à grade, *entre les officiers de toutes catégories et de tous emplois, classes et dépendances, qui seront échangés par les deux partis, chacun selon le rang qui correspond au sien.*

ART. V.

L'échange terminé entre les deux partis belligérants, si l'un d'eux avait besoin d'un lieu sûr pour garder l'excédant de prisonniers qui n'auront pas été échangés, il sera convenu, pour la propre sécurité, le bon traitement et l'honneur de ces mêmes prisonniers, qu'ils soient gardés dans un dépôt, par le parti au pouvoir duquel ils se trouveront dans un ou plusieurs villages,

qui seront respectés par le parti opposé, dans le cas où il pourrait y pénétrer, et en outre qu'on ne pourra leur nuire, ni leur faire aucun mal, pendant tout le temps qu'ils y resteront; et pour avoir cette assurance, on ne pourra fabriquer ni armes, ni munitions, ni effets militaires, dans les bourgs ou villages où se trouveront les prisonniers.

Les places seront désignées d'avance par les deux partis belligérants.

ART. VI.

Tant que durera la présente lutte, on n'exécutera aucune personne, civile ou militaire, pour cause de ses opinions, sans qu'elle soit jugée et condamnée conformément aux règlements et ordonnances militaires en vigueur en Espagne.

Cette condition doit s'entendre uniquement de ceux qui ne sont pas, en réalité, prisonniers de guerre : quant à ceux-ci, on doit se conformer à ce qui a été stipulé dans les articles précédents.

ART. VII.

Chacun des partis belligérants respectera religieusement et laissera en pleine liberté les blessés et les malades qui se trouveront dans les hôpitaux, bourgs, hameaux ou quartiers, ou en tout autre lieu, *pourvu qu'ils soient munis d'un certificat d'un des chirurgiens de leur armée.*

ART. VIII.

Si la guerre s'étendait aux autres provinces, ces mêmes conventions seraient observées de la même manière que dans les

provinces de Guipuzcoa, d'Alava et de Biscaye, et dans le royaume de Navarre.

(Cet article a été ajouté par le commissaire britannique).

ART. IX.

Ce conditions seront observées religieusement et avec la plus grande rigueur par tous les commandants qui pourront se succéder dans les deux partis.

Ce traité ayant été signé par duplicata, on a changé la place des signatures des deux généraux, afin qu'il y eût égalité parfaite entre les deux partis (*a*).

Quartier-général de Logrono, le 27 avril 1835.

Le Commandant en chef de l'armée d'opération du Nord,

GERONIMO VALDÈS.

Quartier-général d'Eulate, le 28 avril 1835.

Le commandant en chef de l'armée,

TOMAS ZUMALACARREGUI.

N° 15.

Décret royal.

Mon cœur paternel, désireux de multiplier en faveur de mes loyaux sujets les preuves de ma gratitude et de mon amour, et

(*a*) Zumalacarregui avait signé le premier, le 25 avril, à Asarta; mais, Cordova, représentant Valdès dans cette conférence diplomatique, ayant insisté pour qu'on ajoutât les passages que nous signalons par des lettres italiques, il en résulta qu'il fallut rédiger de nouveau le traité, et alors Zumalacarregui signa pour la seconde fois, le 28 avril.

voulant récompenser les efforts extraordinaires de ces héroïques provinces, en mémoire du célèbre chef qui sut, avec le secours du ciel, confondre la révolution usurpatrice, remplir de gloire la nation entière et toute l'Europe d'admiration, pour perpétuer son nom illustre, pour récompenser, ainsi qu'il convient, sa loyauté, et que cela serve à jamais d'émulation, d'aiguillon et d'exemple à la fidélité et au mérite, je nomme le capitaine-général de mes armées royales, D. Tomas Zumalacarregui, grand d'Espagne de première classe, en lui concédant les titres de duc de la Victoire et de comte de Zumalacarregui, pour lui, pour ses enfants et descendants légitimes, avec dispense de redevance et d'annate, me réservant, l'usurpation une fois exterminée, de désigner les concessions et fonds territoriaux qui doivent former la substitution annexe à la même grandesse et lui permettre de soutenir à jamais l'éclat de la dignité à laquelle je l'élève; ma souveraine volonté étant que, vu la mort du favorisé et le manque d'enfants mâles, sa fille aînée dona Ignacia Zumalacarregui, entre aussitôt en possession de cette récompense, qui sera transmise à ses enfants mâles, à leur défaut, à ses filles; et de ceux-ci à leurs descendants issus de mariage légitime, avec la préférence de degré, d'âge, de sexe, et de la ligne établie par les majorats réguliers d'Espagne. Si dona Ignacia mourait sans succession légitime, la grandesse et les biens passeront à sa seconde sœur, dona Josefa Zumalacarregui, suivant le même ordre de succession établi pour la première; et si celle-ci mourait également sans succession, ils retomberont sous les mêmes conditions sur la troisième

fille, dona Micaela Zumalacarregui et ses descendants, l'héritier et successeur de cette grandesse devant toujours prendre pour premier nom celui de *Zumalacarregui*, quel que soit celui de la maison à laquelle elle pourrait passer dans la suite par unions matrimoniales, et celui qui se marierait avec dona Ignacia ou un autre des successeurs. Je veux en outre qu'à l'avènement de la paix, l'on exhume les glorieuses cendres du général Zumalacarregui du modeste sépulcre dans lequel elles gisent, qu'elles soient transportées à Ormaiztegui, et précédées des funérailles correspondantes, qu'on les dépose dans un mausolée convenable avec toute la solennité, l'appareil et la pompe que saura déployer la province de Guipuzcoa, au patriotisme et au zèle de laquelle je confie l'exécution de ma royale volonté; que l'on érige en même temps dans ledit village un monument public qui rappelle aux générations futures la gloire d'un si illustre sujet; que son nom figure toujours le premier sur la liste des capitaines-généraux de mes armées. Enfin j'accorde à la duchesse veuve le grand cordon de l'Ordre des Dames nobles de Marie-Louise. Vous l'aurez pour entendu et veillerez à son accomplissement. Moi, le Roi.

Quartier-royal de Villafranca, le 24 mai 1836. — A D. Juan-Bautista de Erro.

Ce décret avait été précédé du décret suivant, que nous devons mettre également sous les yeux de nos lecteurs :

Prenant en considération le mérite élevé, les services éminents et la constante loyauté du malheureux lieutenant-général

de mes armées royales, D. Tomas Zumalacarregui, je le nomme capitaine-général des mêmes armées, et à cause de sa glorieuse mort, j'accorde à sa veuve, dona Pancracia Ollo, la solde entière qui lui correspondait pour son emploi de lieutenant-général, et la pension de 2,000 réaux annuels (500 fr.), à chacune de ses trois filles. Le tout en récompense des éminentes et héroïques vertus d'un chef si remarquable et si brave. Vous l'aurez pour entendu et vous veillerez à sa publication et à son exact accomplissement.

Donné au palais-royal de Durango, le 25 juin 1835. — Signé de la main royale.

FIN.

Peyrehorade
Hastingues
Un Castillo
A
E
D
Tauste
RIO EBRO

